|  |
| --- |
| Albertine FERLAND-ANGERS de la Société Historique de Montréal  (1945)  Mère d’Youville.  Vénérable Marie-Marguerite du Frost de Lajemmerais veuve d’Youville  \_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_  1701-1771  Fondatrice des Sœurs de la Charité de l’Hôpital-général de Montréal dites Sœurs Grises  **AVEC LES ILLUSTRATIONS**  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, bénévole, Chomedey, Ville Laval, Qc. courriel: [rtoussaint@aei.ca](mailto:rtoussaint@aei.ca).

[Page web](http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_toussaint_rejeanne.html) dans Les Classiques des sciences sociales :

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_toussaint_rejeanne.html>

à partir du texte de :

Albertine FERLAND-ANGERS

***Mère d’Youville***.

Vénérable Marie-Marguerite du Frost de La-jemmerais, veuve d’Youville 1701-1771, Fondatrice des Sœurs de la Charité de l’Hôpital-général de Montréal dites Sœurs Grises.

Montréal : Librairie Beauchemin Limitée, 1945, 389 pp.

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

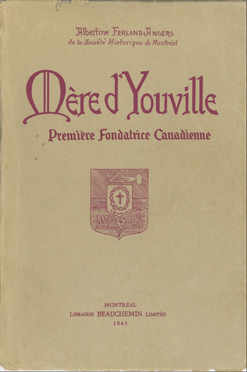
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 16 décembre 2021 à Chicoutimi, Québec.



Albertine FERLAND-ANGERS  
de la Société Historique de Montréal

Mère d’Youville.  
Vénérable Marie-Marguerite du Frost de La-jemmerais  
veuve d’Youville 1701-1771, Fondatrice des Sœurs de la Charité  
de l’Hôpital-général de Montréal dites Sœurs Grises.



Montréal : Librairie Beauchemin Limitée, 1945, 389 pp.

Planche 1



[Retour à la table des matières](#tdm)

D'après François Beaucourt.

La Vénérable Marie-Marguerite Du Frost de Lajemmerais, veuve d'Youville, fondatrice des Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal dites Sœurs Grises.

Albertine FERLAND-ANGERS

de la Société Historique de Montréal

Mère d’Youville

Vénérable

MARIE-MARGUERITE DU FROST  
DE LAJEMMERAIS VEUVE D’YOUVILLE

1701-1771

Fondatrice des Soeurs de la Charité  
de l'Hôpital-général de Montréal,  
dites Soeurs Grises

Montréal

Librairie Beauchemin Limitée

1945

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[389]

**Mère d’Youville**

Table des matières

[Préface](#Mere_Youville_preface) [7]

[Introduction](#Mere_Youville_intro) [11]

[Montréal — Prologue](#Mere_Youville_Montreal_prologue) [19]

Chapitre I. [À Varennes en Québec](#Mere_Youville_chap_I) [21]

Chapitre II. [La couronne de mariée s'effeuille](#Mere_Youville_chap_II) [31]

Chapitre III. [Veuve besogneuse](#Mere_Youville_chap_III) [41]

Chapitre IV. [Les heures irrévocables](#Mere_Youville_chap_IV) [49]

Chapitre V. [Administratrice d'hôpital](#Mere_Youville_chap_V) [91]

Chapitre VI. [Le sacrifice d'Abraham](#Mere_Youville_chap_VI) [101]

Chapitre VII. [L'arc-en-ciel](#Mere_Youville_chap_VII) [135]

Chapitre VIII. [La Croix rayonne](#Mere_Youville_chap_VIII) [151]

Chapitre IX. [La médaille est burinée](#Mere_Youville_chap_IX) [173]

[Appendice](#Mere_Youville_appendice) [197]

[Lettres de Mme d'Youville](#Mere_Youville_lettres) [211]

[Pièces justificatives](#Mere_Youville_pieces_justificatives) [263]

[Notes](#Mere_Youville_notes) [341]

[Bibliographie](#Mere_Youville_biblio) [359]

[Index onomastique](#Mere_Youville_index) [375]

[Table des illustrations](#Mere_Youville_table_figures) [387]

[387]

**Mère d’Youville**

Table des planches

[Retour à la table des matières](#tdm)

[Planche 1](#Mere_Youville_planche_01). Portrait de la Vénérable Marguerite d'Youville [5]

[Planche](#Mere_Youville_planche_02) 2. Portrait de François-Madeleine d'Youville avec sa signature [32]

[Planche 3](#Mere_Youville_planche_03). La Place Royale vers 1842 [33]

[Planche 4](#Mere_Youville_planche_04). Horloge de Mme d'Youville, fabrique Palanson, Paris [48]

[Planche 5](#Mere_Youville_planche_05). Photographie de la première signature connue de la Vénérable Marguerite d'Youville [49]

[Planche 6](#Mere_Youville_planche_06). Maison de Charité des Frères hospitaliers de Montréal [64]

[Planche 7](#Mere_Youville_planche_07). Pierre angulaire de la chapelle de l'Hôpital-général de Montréal [65]

[Planche 8](#Mere_Youville_planche_08). Séminaire Saint-Sulpice au XVIIIe siècle [80]

[Planche 9](#Mere_Youville_planche_09). Louis Normant de Faradon, ptre S-S [81]

[Planche 10](#Mere_Youville_planche_10). L'Hôpital-général de Montréal vers 1840 [96]

[Planche 11](#Mere_Youville_planche_11). Costume des Sœurs de la Charité dites Sœurs Grises [97]

[Planche 12](#Mere_Youville_planche_12). Partie de l'ancien Hôpital-général qui subsiste en 1945 rue Normant [112]

[Planche 13](#Mere_Youville_planche_13). L'ancien Hôpital-général du côté du jardin (verso) [112]

[Planche 14](#Mere_Youville_planche_14). Toitures existantes en 1945 de l'ancien Hôpital-général [113]

[Planche 15](#Mere_Youville_planche_15). Partie construite par François Charon en 1693 et qui subsiste en 1945 (verso) [113]

[Planche 16](#Mere_Youville_planche_16). Maison de la ferme de la Pointe Saint-Charles détruite en 1931 [128]

[Planche 17](#Mere_Youville_planche_17). Ancienne église Notre-Dame de Montréal [129]

[Planche 18](#Mere_Youville_planche_18). Crèche d'Youville actuelle, Côte de Liesse, paroisse Saint-Laurent [144]

[Planche 19](#Mere_Youville_planche_19). Statue de la Vénérable Marguerite d'Youville érigée devant la Crèche d'Youville [145]

[Planche 20](#Mere_Youville_planche_20). Pierre sacrée de l'autel du château de La Gesmerays [160]

[Planche 21](#Mere_Youville_planche_21). Sanctuaire de la chapelle des Sœurs Grises à Montréal [161]

[Planche 22](#Mere_Youville_planche_22). La Vénérable Marguerite d'Youville sur son lit de parade [176]

[Planche 23](#Mere_Youville_planche_23). Vitrail de l'église Notre-Dame de Montréal représentant Mère d'Youville et les œuvres de son Institut [177]

[Planche 24](#Mere_Youville_planche_24). Monument de la Vénérable Marguerite d'Youville à Varennes, P. Q. [192]

[Planche 25](#Mere_Youville_planche_25). Verrière de l'église paroissiale de Charny, P. Q., représentant la Vénérable Marguerite d'Youville [193]

[Planche 26](#Mere_Youville_planche_26). Photographie du baptistaire de Marguerite Du Frost de Lajemmerais [272]

[Planche 27](#Mere_Youville_planche_27). Photographie de l'acte de mariage des parents de Mère d'Youville [273]

[Planche 28](#Mere_Youville_planche_28). Coffre qui faisait partie du mobilier d'Youville [288]

[Planche 29](#Mere_Youville_planche_29). Maison mère actuelle de l'Institut des Sœurs Grises à Montréal [289]

[388]

[6]

Nihil obstat.

Florimond Puau, p.s.s.

Le 19 décembre 1944.

Imprimatur.

Philippe Perrier, P.A., Vicaire général

Montréal, le 21 décembre 1944.

DÉCLARATION

Nous déclarons, pour nous conformer aux décrets d'Urbain VIII concernant la canonisation des Saints et la béatification des Bienheureux, que nous ne prétendons donner aux faits et aux mots contenus dans cet ouvrage que le sens autorisé par la sainte Église, au jugement de laquelle nous déclarons être filialement soumise.

[9]

**Mère d’Youville**

PRÉFACE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le touriste qui suit la rive sud du Saint-Laurent aperçoit à Varennes, près du fleuve, en face de l'église paroissiale, un monument aux lignes élégantes. Sur le socle il lit : « Marguerite d'Youville, fondatrice et première supérieure des Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal, dites Sœurs Grises. Elle aima beaucoup Jésus-Christ et les pauvres. »

Voilà, en résumé, la vie d'une héroïne de chez nous. C'est cette vie que madame Ferland-Angers présente au public. Nous lui en sommes bien reconnaissants ; elle a fait œuvre intéressante et utile.

Nous connaissons trop peu les hauts faits de nos ancêtres, trop peu ces héroïsmes cachés qui nous ont valu des œuvres dont la société vit encore et de plus en plus. À mieux connaître notre histoire, nous apprendrons à remercier Dieu d'avoir semé tant de grands cœurs en notre pays et nous voudrons suivre de plus près l'idéal qu'ils nous ont laissé.

On a justement comparé Mère d'Youville à Marie de l'Incarnation et à sainte Jeanne de Chantai. En elle se trouve l'exemple de vertus qui conviennent à tous les états de vie.

Fillette, elle met à profit les leçons de courage, d'honneur, de probité et surtout d'esprit chrétien que lui fournit le foyer ancestral. Pensionnaire chez les Ursulines de Québec, elle y laisse une réputation de piété et de maturité d'âme au-dessus de son âge. À quinze ans, elle se dévoue auprès de sa mère veuve et appauvrie ; par l'artisanat, elle assure la subsistance de ses frères et sœurs.

[8]

Épouse et mère, elle possède cette grandeur dame qui engendre la fidélité constante, les dévouements obscurs, la joie même au milieu des épreuves. Veuve, elle mène de front des besognes bien lourdes pour une femme déjà affaiblie par des soucis de toutes sortes.

Elle a trouvé dans la religion ce que l'honneur et l'esprit de devoir ne lui auraient point fourni. Elle confie à Dieu ses problèmes quotidiens.

Membre de la Confrérie de la Sainte-Famille, elle voit dans la misère d'autrui une invitation à se donner ; elle passe par-dessus ses répugnances naturelles et le respect humain. Sa charité lui attirera les coups de la calomnie. Peu lui importe le coup de langue, elle a trouvé Jésus-Christ dans le pauvre, elle demeurera fidèle à Dieu qui façonne librement, heure par heure, son âme pour une grande œuvre.

La charité n'est pas envieuse. Son idéal d'ardente charité, Marguerite d'Youville le désire pour des âmes qu'elle groupe autour d'elle. Peu à peu se dessine cette fondation d'un Institut où chaque membre s'engagera à consacrer son temps, sa vie même, au travail pour la subsistance du pauvre.

À mille autres épreuves s'ajoute une douloureuse maladie. Mais la foi de Mère d'Youville en la Providence la rend supérieure à tout. Avec joie, elle accepte la pauvreté avec les humiliantes situations qui en sont souvent les suites.

N'est-elle pas un modèle pour toutes les femmes qui s'adonnent aux œuvres de charité ? L'aisance de ses manières, sa douceur, attirent toutes les classes ; les dames trouvent en elle une hôtesse pleine d'égard et d'affabilité ; à son contact, les orphelins s'épanouissent, les pauvres perdent leur confusion, les prisonnières succombent à son ascendant moral.

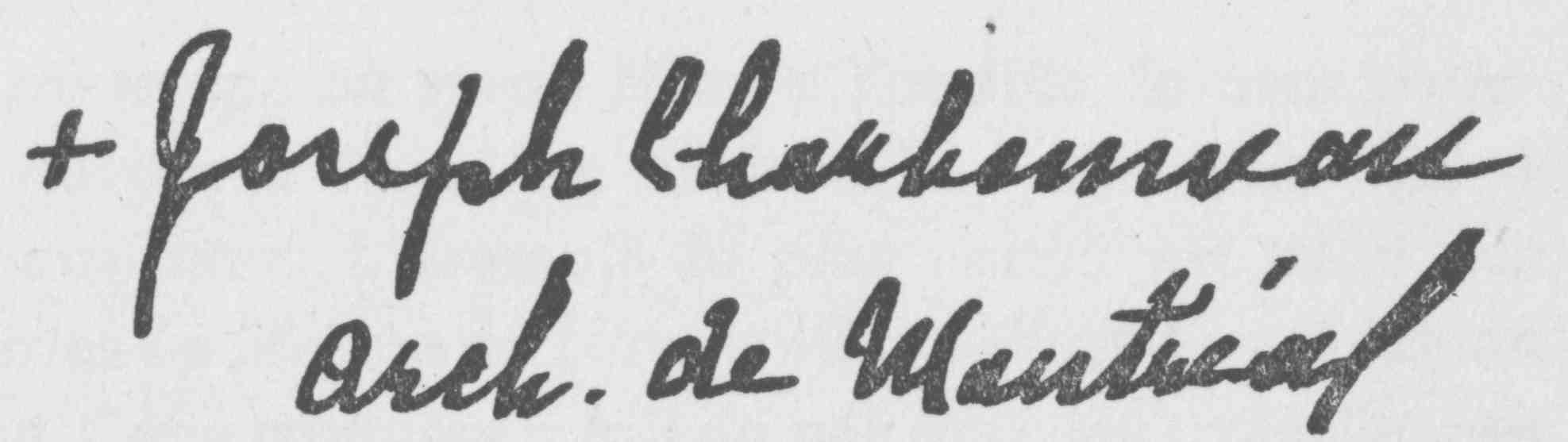
Sa sagesse, une sagesse qui suppose le don de conseil à un haut degré, la met à l'aise au milieu des entraves fabriquées par une politique mai avisée. Elle supporte l'ingratitude. Elle sent la [9] blessure du cœur, mais elle laisse éclater une soumission aimante aux desseins de Dieu.

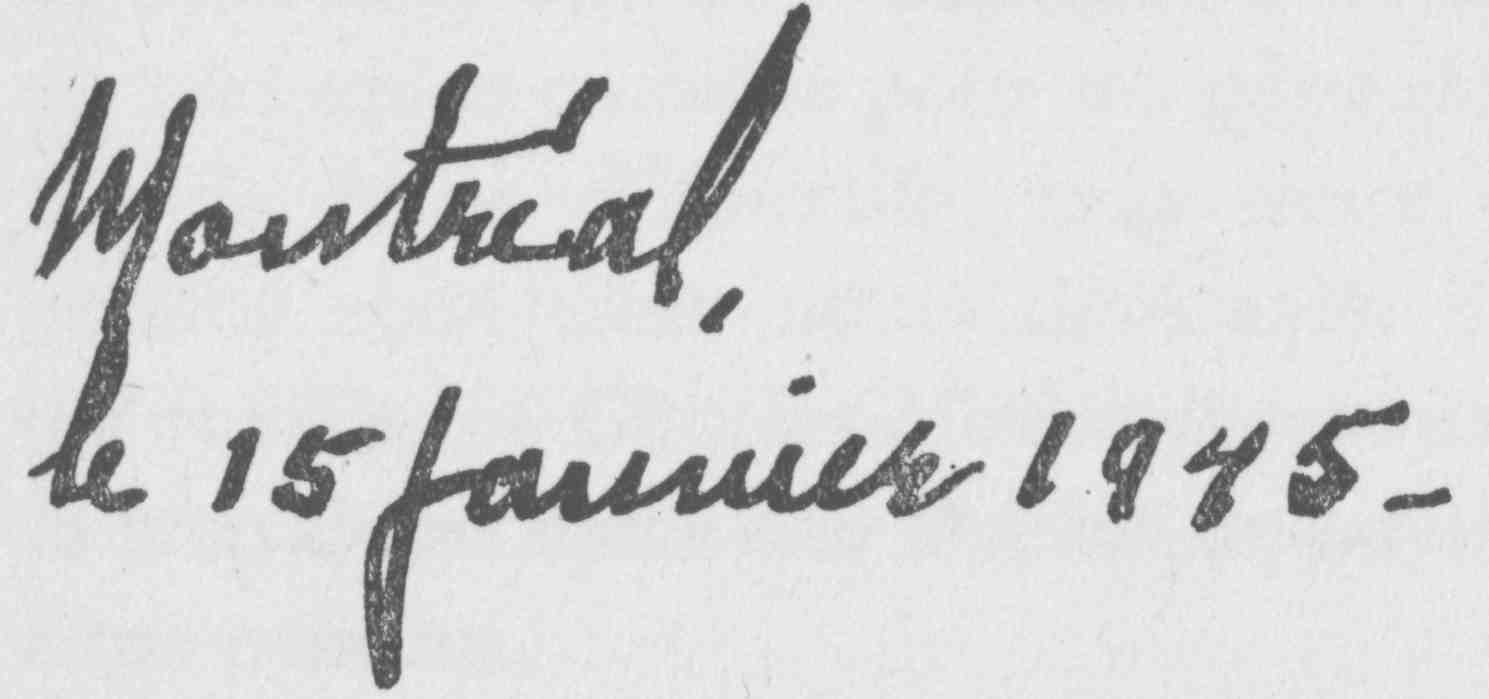
De tous les conflits, elle sort plus forte dans l'exercice de la charité. « Allez aux Sœurs Grises, dira-t-on, elles ne refusent jamais rien. »

Mère d'Youville, en se livrant totalement à l'action divine, avait réussi à fonder l'Institut des Sœurs Grises, à étendre le champ de la charité.

Dans son bel ouvrage, madame Ferland-Angers nous décrit les différentes étapes de la noble existence de Marguerite d'Youville. Elle a voulu laisser parler les faits. À cette fin, elle a scruté les archives privées ou publiques avec un grand souci de vérité. Ce long travail, poursuivi avec intelligence et cœur, nous permet de suivre Mère d'Youville, pas à pas, à travers les rues de Ville-Marie, dans le développement de ses multiples œuvres de charité. Le passé explique le présent.

À nos félicitations et à nos remerciements, nous ajoutons un souhait : que de nombreux lecteurs profitent de cette œuvre d'apostolat et façonnent leur âme à l'image de l'âme si charitable de Marguerite d'Youville ; que par ce travail d'imitation et par leurs prières ils obtiennent de Dieu la béatification de cette amie des pauvres.





[10]

**Mère d’Youville**

Liste des abréviations

[Retour à la table des matières](#tdm)

ASGM. Archives des Sœurs Grises de Montréal.

AFND. Archives de la Fabrique de Notre-Dame de Montréal.

AJM. Archives Judiciaires de Montréal.

AV. Archives de la Paroisse de Varennes.

AAQ. Archives de l'archevêché de Québec.

ASQ. Archives du séminaire de Québec.

APQ. Archives de la province de Québec.

AIQ. Archives Judiciaires de Québec.

APC. Archives Publiques du Canada, Ottawa.

MD. Manuscrit de l'abbé Dufrost.

PJ. Pièces justificatives.

App. Appendice.

IOA. Inventaire des Œuvres d'Art de la province de Québec.

[11]

**Mère d’Youville**

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans la galerie de nos gloires nationales, il est un portrait qui nous a semblé avoir besoin d'être rafraîchi : celui de Mme d'Youville. Il s'efface des mémoires, et c'est dommage ! Cette pensée nous vint souvent à l'esprit, quand, au cours de nos recherches et découvertes documentaires, d'anciens registres, des lettres pieusement gardées, de vénérables portraits et d'authentiques reliques faisaient s'animer sous nos yeux cette grande Canadienne dont la vie est intimement liée aux dernières années du régime français au Canada. Mgr Prohászka a écrit : « L'homme, pour moi, n'est guère qu'une larve jusqu'à l'instant où il se dégage du cocon tissé des milliers de fils de l'apparence et des événements historiques. » Méditer, nous aider de la lumière des documents, pouvait seul nous donner l'espoir, et la joie, d'offrir de ces jours lointains le tableau, peut-être sommaire, mais respectueux de la Vérité, et sur ce fond, dessiner l'image de notre première fondatrice canadienne. La vision était belle, nous avons tenté la fresque. Notre humble travail fera-t-il entrevoir l'admirable Mme d'Youville ?

Au Canada, au temps où vivait Mme d'Youville, le nom patronymique était dévolu à l'aîné de la famille, quitte aux cadets d'adopter un autre nom. L'exemple le plus connu est celui des sept fils de Charles Le Moyne de Longueuil qui illustrèrent chacun un nom différent. Cette coutume a fait de nos annales canadiennes de véritables dédales pour les généalogistes et les historiens. Les fils de Mme d'Youville, tous deux prêtres, furent, eux aussi, connus sous deux noms différents. L'aîné, François, sous celui d'Youville, et Charles-Madeleine sous celui de Dufrost qui était le nom de sa mère née Dufrost de Lajemmerais. Il signait : Dufrost, sans prénom.

[12]

L'abbé Dufrost a laissé une esquisse manuscrite de la vie de sa mère, intitulée : Mémoires pour servir à la vie de Mde youville et tirés pour la plupart des dépositions des Sœurs dépeins, laSource, rinville et de Mde gamelin, et d'une autre Sœur. Et comme pour justifier son entreprise, il écrit immédiatement sous le titre : « Note : plusieurs personnes respectables non seulement dans le clergé, mais même parmi les séculiers donnèrent à Mde youville le titre de femme forte. »

*Ce manuscrit ne portant pas de signature, il fallait en établir l'authenticité. Ce travail a été fait, en 1884, par les experts chargés d'examiner les documents destinés à la Commission Historique de la Cause de canonisation de notre héroïne. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire leur témoignage.*

Procès Informant volume 1, p. 498 — Rapport des Experts, MM. J. A. Cuoq, p.S-S., et H. A. Verreau, ptre.

« En vertu de la Commission qui nous a été donnée par lettres authentiques de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Montréal, le quatre mai de la présente année mil huit cent quatre-vingt-quatre, nous avons pris connaissance de plusieurs documents qui nous ont été remis par M. l'abbé Bonnissant, prêtre de Saint-Sulpice, postulateur en la Cause de Béatification et de Canonisation de la Servante de Dieu, Marie-Marguerite Dufrost de Lajemmerais, veuve de M. d'Youville. »

…………………………………………..

II

« Nous avons ensuite examiné deux cahiers en papier manuscrits et sans signature. Le premier a pour titre : « Mémoires pour servir à la vie de Mme Youville, etc. » Il renferme treize pages, est marqué A-B. L'écriture en est soignée.

« Le second a pour titre : « La vie de madame youville & &. » Il a trente et une pages et est marqué A-C. L'écriture négligée, les nombreuses ratures, les renvois, nous font croire que c'est la première copie d'un travail qui aurait été considérable s'il avait été terminé.

[13]

« Nous avons d'abord considéré les signes extrinsèques de leur ancienneté. Le papier de A-B porte la marque d'une fabrique anglaise ancienne ; celui de A-C n'a aucune marque, mais ces deux espèces de papier sont d'une contexture et d'une fabrication qu'on ne trouve plus dans le commerce, au moins en Canada. L'encre et le papier ont pris cette teinte jaunâtre qu'on trouve presque invariablement aux anciens documents.

« En second lieu nous avons reconnu et nous déclarons que chacun de ces cahiers a été écrit tout entier par la même personne, sans qu'aucune rature ni addition ne paraisse avoir été faite par une main étrangère.

« Comparant ensuite les deux cahiers, nous déclarons qu'ils ont été écrits tous les deux par une seule et même personne. Nous avons constaté cette identité par la forme et l'aspect général de l'écriture, preuve suffisante pour ceux qui ont une certaine habitude des manuscrits. Nous l'avons encore constatée à des signes particuliers que nous exposons plus loin.

« En troisième lieu, nous avons comparé ensemble les deux cahiers A-B et A-C et le Registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Boucherville. Les Actes de ce Registre à partir du 12 mai 1774 jusqu'au mois de juillet 1781, ont presque tous été écrits et signés par Mr Charles Madeleine Dufrost, fils de la Servante de Dieu et curé de Boucherville. Ce sont des actes authentiques, qui font foi devant les tribunaux soit civils, soit ecclésiastiques.

« Dans ces Actes, rédigés au jour le jour, tantôt avec soin, tantôt avec précipitation, avec différentes espèces d'encres et de plumes, on reconnaît que la forme et l'aspect général de l'écriture sont toujours les mêmes.

« De plus, nous avons constaté des signes particuliers d'identité, tels que la forme de la lettre « r », forme qui est très caractérisée au milieu des mots. Il en est de même, quoiqu'à un moindre degré, pour les lettres « s » et « f », surtout quand elles sont redoublées. Assez souvent l'accent aigü qui devrait surmonter la lettre « e » devient un accent grave dans des mots où il est impossible que l'écrivain ait été trompé par une prononciation fautive.

[14]

« Ces signes généraux et particuliers de l'identité des actes écrits par Mr Dufrost nous ont fait constater que les deux cahiers A-B et A-C ont aussi été écrits par ce vénérable prêtre.

« En conséquence, nous déclarons qu'ils sont authentiques et intègres. S'il fallait en fixer la date approximative, l'aspect de l'écriture nous la ferait placer vers les années 1777 à 1780. »

III

« Le troisième document qui nous a été soumis est un cahier petit in-quarto, en papier de VI-181 pages, intitulé : "Vie de Mme Veuve Youville, fondatrice et première supérieure de l'Hôpital Général". Il est sans nom d'auteur, mais on l'attribue à Mr Sattin, prêtre de Saint-Sulpice, chapelain dudit hôpital.

« Nous avons comparé l'écriture de ce cahier et celle des nombreux actes écrits et signés par M. Sattin dans le Registre des baptêmes et sépultures de l'Hôpital Général. Les caractères généraux et particuliers ne laissent aucun doute sur l'identité de l'écriture de la VIE et celle du Registre. Parmi les signes particuliers se trouve la forme des lettres capitales « F » et « T », l'emploi continuel de « L » (1 capital) au milieu des phrases. Nous n'avons constaté aucune interpolation dans cette vie. En conséquence, nous déclarons qu'elle est authentique et intègre. »

Signé : J. A. Cuoq, p.s.s., peritus  
H. A. Verreau, p. Expert. »

Plus récemment, en 1837, on a photographié les deux cahiers Dufrost ainsi que plusieurs pages de diverses années du registre de Boucherville. Après examens comparatifs, d'autres experts ont conclu dans le même sens que messieurs Cuoq et Verreau.

L'abbé Dufrost donne les noms des personnes qui l'ont renseigné. Voici la date de décès de chacune d'elles : Mme Ignace Gamelin décéda le 10 avril 1789 ; la Sœur Rainville, le 29 novembre 1783 ; la Sœur Despins, le 6 juin 1792 ; la Sœur La Source, le 14 septembre 1778. Si la Sœur La Source a pu être consultée, [15] le manuscrit Dufrost doit être antérieur à 1778. Nous avons choisi l'abbé Dufrost pour guide, et nous lui devons le canevas du présent volume.

Le manuscrit de M. Sattin n'est pas signé non plus, mais il est daté de 1828. De plus, la feuille de garde porte le témoignage de la révérende Mère McMullen, supérieure générale de l'Institut De son écriture maintes fois identifiée, on lit : « Cette Vie est écrite de la main de notre très honoré Père Sattin, Sr McM. » Monsieur Antoine Sattin, prêtre de Saint-Sulpice, fut aumônier des Sœurs Grises de 1818 à 1836, l'année de sa mort

Les ouvrages sans signatures abondent dans la littérature canadienne. L'abbé Étienne-Michel Faillon, prêtre de Saint-Sulpice, auteur de plusieurs travaux considérables sur le Canada, n'a signé aucun de ses livres ; l'abbé François Daniel, de la même Compagnie, n'a pas, non plus, signé son Histoire des grandes familles françaises du Canada. L'abbé Sattin suivait donc la tradition sulpicienne de l'époque.

Si nous avons suivi l'abbé Dufrost, nous n'avons pas négligé de consulter l'érudit M. Faillon, plus abondant en détails, et, surtout, plus documenté. Sa biographie de Mme d'Youville, publiée en 1852, à Tours, chez Mame, est indispensable à qui veut connaître la fondatrice des Sœurs Grises.

Cependant, malgré ces guides estimés, nous avons voulu aller aux sources et consulter diverses archives publiques et privées. Aux archives publiques, nous avons été reçue avec la plus franche cordialité. C'est une joie de reconnaître la parfaite obligeance du major Gustave Lanctôt, sous-ministre, chef des Archives Publiques du Canada, à Ottawa, et de ses assistants, messieurs Norman Fee et Lucien Brault ; de Me E. Z. Massicotte, LL.B., D. ès L.chef des Archives Judiciaires de Montréal ; de messieurs Pierre-Georges Roy, D. ès L., et Antoine Roy, D. de l'U. de Paris, successivement chefs dévoués des Archives de la province de Québec.

Les archives privées des séminaires présentaient quelques difficultés de consultation pour une laïque. Les archivistes trouvèrent le moyen d'aplanir les obstacles, et c'est avec la conscience [16] de leur extrême condescendance que nous offrons nos remerciements à M. le Supérieur provincial de Saint-Sulpice, le chanoine J.-Eugène Moreau ; à Mgr Paul Bernier, en 1942, chancelier de la Curie métropolitaine de Québec, aujourd'hui chef du Secrétariat Permanent de l'Episcopat Canadien, à Ottawa ; à M. l'abbé Arthur Maheux, archiviste du Séminaire de Québec, et à son assistant, M. l'abbé Honorius Provost.

Chez les Sœurs Grises de Montréal, les archives nous furent largement ouvertes, et nous les avons explorées en toute liberté. Ce n'est pas sans émotion que nous avons manié d'authentiques documents, parfaitement conservés, que des mains vénérables avaient touchés avant nous. Nous remercions très cordialement les révérendes Mères du Conseil général des Sœurs Grises de nous avoir honorée de leur confiance en nous permettant de travailler dans leurs voûtes si méthodiquement ordonnées. Qu'elles soient assurées que si, au cours de cette biographie, nous avons bridé tout lyrisme, ce n'est pas faute d'enthousiasme : l'éloquence des faits nous en dispensait. Nous avons présenté la fondatrice telle que les documents la montrent, et telle que ses œuvres, justifiant les documents, la complètent On nous saura gré de l'avoir maintes fois citée, nous avons pensé qu'aucune interprétation ne valait le son même de son âme.

Mère d'Youville franchit la porte du cloître. Aïeule auguste, au  
charme captivant, elle va visiter notre génération

Montréal, 1944

[17]

**Mère d’Youville**

MONTRÉAL  
PROLOGUE

[Retour à la table des matières](#tdm)

[18]

[19]

Telle une fleur jetée sur l'onde, Montréal émerge des eaux limpides du Saint-Laurent, son Mont Royal domine la vallée laurentienne, étale un manteau de verdure sur ses pentes douces, offrant, en ses gradins géologiques, des sites abrités à la ville et aux banlieues jusqu'à ses rives capricieuses qu'épouse le grand fleuve.

O Montréal, ville unique en ta genèse, croisée mystique de l'Histoire ! Au temps même de l'Iroquois tu connus la gloire : autour des feux solennels, les Anciens, debout, chantaient aux jeunes guerriers ta légendaire renommée. Qu'as-tu donc fait en ces temps reculés pour mériter cet honneur de devenir le fief de la Vierge Marie ?

Aux heures héroïques, tu fus le rempart de la colonie. Métropole, tu n'étais autrefois qu'un simple carrefour sur la route des pelleteries, et un jour, hélas, c'est toi qui dus brûler les fiers drapeaux fleurdelisés, mais tu es devenue la ville aux cent clochers.

Dormez en paix La Dauversière, Olier, Maisonneuve, vous tous, les Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame, qui nous avez révélé le noble secret de vos largesses ; ce n'est pas en vain que vous avez entouré d'un saint lacis de prières votre projet apostolique. Montréal a produit d'exquises fleurs de religion : Jeanne Le Ber, tête d'ange irisée penchée sur son berceau, et, aux heures difficiles où l'Église canadienne oscillait sur ses bases, Marguerite d'Youville, ce cœur magnifique.

[20]

[21]

**Mère d’Youville**

Chapitre I

À VARENNES  
EN QUÉBEC

[Retour à la table des matières](#tdm)

[22]

[23]

« Le Canada n'est à quelque chose prest qu'une forest confuse mélangée de toutes sortes de bois et plantes, entrecoignée de montagnes, lacs et rivières. » Mémoire de M. de Catalogne au Ministre. 7 novembre 1712. (APC. CG. série F. v. 33.)

Jusqu’en mil sept cent trente-quatre, le fleuve faisait avenue principale entre Québec et Montréal, route primitive fuyant comme un couloir en forêt, dans un pays vierge dont on rêvait de faire une France nouvelle. La hache des colons avait fait des trouées dans les bois denses des rives, et, de loin en loin à l'horizon, un clocher mêlait une pointe argentée à la dentelure verte des conifères, démasquant ainsi des essais de colonisation. La vie des colons était étroitement liée à cette artère mouvante ; les églises y faisaient face, et les domaines qui se perdaient en profondeur dans les bois y aboutissaient avec leurs habitations. Dans la moire sombre des rives glissait le traître canot iroquois, mais nos voyageurs, eux, pagayaient au large au rythme des gaies chansons canadiennes, remplissant les échos de leur exubérante joie de vivre. Certains jours mémorables, le cortège des autorités gouvernementales passait solennel, et toute la contrée aux écoutes vivait ainsi d'une commune curiosité.

Sur la rive sud du Saint-Laurent, à une vingtaine de milles, environ, de Montréal, se trouvait la seigneurie de Varennes, concession de vingt-huit arpents de terre de front sur une lieue et demie de profondeur. René Gaultier de Varennes. originaire de Bécon près d'Angers, seigneur de Varennes et du Tremblays, officier du régiment de Carignan, chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, gouverneur aux Trois-Rivières durant vingt ans, avait épousé Marie Boucher de Boucherville, fille du premier Canadien anobli. Leur fille, Marie-Renée de Varennes, épousa, le dix-huit janvier 1701, Christophe Du Frost de la Gesmerays, lieutenant dans les troupes. Le lieutenant Du Frost de la Gesmerays [24] entrait dans la plus remarquable famille canadienne, à laquelle des fils de vieille noblesse française s'étaient alliés. Il s'apparentait en effet aux Varennes, aux Le Gardeur de Tilly, aux Marganne de La Valtrie, aux Sabrevois de Bleury, aux Hertel de Rouville, aux De Muy, tous noms glorieux de nos annales militaires, et il devenait le beau-frère du célèbre explorateur, Pierre Gaultier de la Vérendrye [[1]](#footnote-1).

Arrivé au pays simple Garde de la Marine [[2]](#footnote-2), il combattit aux côtés de ses illustres parents et parmi cette élite de braves il trouva encore le moyen de se distinguer puisqu'il parvint assez rapidement aux grades d'enseigne, de lieutenant et de capitaine, le plus haut grade qu'on pouvait obtenir dans les troupes coloniales. Commandant ou adjoint de plusieurs expéditions, ses exploits sont signalés au Ministre. En 1697, entre autres, commandant le fort important de Catarakoui, sa sagacité et son sang-froid déjouent une manœuvre du fameux et terrible chef onnontagué, La Chaudière-Noire, à un moment critique où des pourparlers s'engageaient entre les Cinq-Cantons et le gouverneur, comte de Frontenac. Cette réussite en temps si opportun augmenta considérablement le prestige des Français au cours des négociations, à la grande satisfaction du gouverneur.

Le lieutenant Christophe Du Frost de la Gesmerays était le fils de Christophe Du Frost [[3]](#footnote-3), et de Dame Marguerite de La Forest. La Chambre établie par le Roi, en 1669, pour la Réforme de la Noblesse, déclare les Du Frost de la Gesmerays « nobles et « d'extraction noble de toute antiquité, et les a maintenus au droit « de porter le titre d'Ecuyer, d'avoir armes et écusson timbrés, « avec privilège d'enfeu et de trois pierres tombales armoriées « dans l'église de Médréac, et droit d'écusson dans la principale « vitre derrière le grand autel ». Les armes des Du Frost étaient d'argent à trois têtes de coq de sable, crêtées et barbelées de gueules ; celles des La Forest : d'argent à la bande d'azur chargée de trois étoiles d'argent.

De la branche aînée des Du Frost, Christophe naquit le vingt [25] et un décembre 1661 au château de la Gesmerays [[4]](#footnote-4), dans la paroisse de Médréac, ancien diocèse de Saint-Malo, actuellement celui de Rennes, département de l'Ille-et-Vilaine en Bretagne. Le fils aîné des Du Frost portait le titre de Sieur des Chapelles, du domaine du même nom en Irodouër, qui lui revenait par droit d'aînesse. Restait aux cadets d'embrasser l'état militaire.

Le huit septembre 1700, trois ans après le traité de Ryswick, le gouverneur de la Nouvelle-France, M. de Callières, signait à Montréal un traité de paix avec les chefs des Cinq-Cantons. En juillet de l'année suivante, les ambassadeurs des tribus sauvages de l'Ouest vinrent apposer leurs signatures symboliques au même traité, scellant ainsi « La Grande Paix de Montréal », la seule qui ne fut pas violée. Enfin, une ère de tranquillité succédait aux terreurs des soixante années de guerres iroquoises. Dans les manoirs de campagne, la vie normale reprenait, maintenant qu'on ne redoutait plus les surprises des Iroquois.

Par le contrat de mariage qui fut « fait et passé en une des « salles de la maison seigneuriale de Varennes où la dite Dame « de Varennes demeure, l'an mil sept cent un, le dixième jour de « janvier avant midy », Marie-Renée Gaultier de Varennes apportait en dot un lopin de terre s’étendant jusqu'à la grève, contigu à l'emplacement de l'église, sur la seigneurie de Varennes (**[Voir la note 1](#Mere_Youville_note_01)**). C'était les assises du futur foyer.

Les cadets de familles nobles, s'ils arrivaient au pays presque tous sans patrimoine, apportaient du moins à la société canadienne le lustre des belles manières, et, dans les manoirs canadiens, les bienséances fleurissaient. À Varennes, en outre, dominait le rare esprit de religion de l'aïeul, Pierre Boucher, sieur de Grosbois (**[Voir la note 2](#Mere_Youville_note_02)**), qui, de son propre aveu, avait établi sa seigneurie de Boucherville « pour avoir un lieu dans ce pays consacré à Dieu, où les gens de bien puissent vivre en repos, et les habitants faire profession d'être à Dieu d'une façon toute particulière ». C’est dans ce milieu de bon ton et franchement chrétien que les six enfants de l'heureux ménage des Lajemmerais allaient naître.

[26]

L'aînée de cette intéressante famille, Marguerite, à qui Dieu devait faire l'une des plus grandes grâces qui soit, celle de fonder dans l'Église une famille religieuse, naquit le quinze octobre 1701. Dès le lendemain, elle fut portée sur les fonts baptismaux par sa tante Gaultier de Varennes, sa marraine, qui lui imposa ses propres noms : Marie-Marguerite [[5]](#footnote-5)3. Le parrain fut son oncle, Jacques-René de Varennes.

D'année en année, un bambin ou une fillette accroissait la famille et ils furent bientôt six à se donner la main en chaîne charmante, six âmes neuves que l'ambiance façonnerait à son image. Le courage, le sens de l'honneur, la probité, ne sont-ils pas autant le fruit de l'éducation et du milieu que de l'hérédité ? Dans cette société où tous les chefs étaient militaires, on s'intéressait naturellement aux exploits des troupes du roi. C'était le grand sujet des conversations que les enfants écoutaient à la dérobée, cela, et les nouvelles de France. Les premiers bateaux du printemps en apportaient toujours de palpitantes : le Grand Dauphin était malade... un prince était né... la Dauphine se portait bien... le Roi était en guerre... À l'église, on faisait des prières officielles pour le Dauphin, le Te Deum exaltait les victoires du Roi, puis des réjouissances publiques célébraient la naissance des princes. Dans les jeunes cœurs, les allégeances s'enracinaient, la fierté s'éveillait, on se croyait quasi de lignée royale pour avoir ainsi frôlé cette lointaine royauté.

Aux grandes fêtes l'on festoyait avec rivalité. Aux visites, aux réceptions, les jeunes devaient non seulement être sages, mais savoir tirer gracieusement la révérence, danser le menuet à l'instar des adultes. Puis, la vie quotidienne reprenait. Certains soirs le père, tout en la berçant, caresse une tête brune blottie dans ses bras, et l'heure du sommeil venue, ce papa qu'on croit omniscient s'agenouille et gravement commence : « Notre Père qui êtes aux cieux... » Là, plus bas que le crucifix, suspendue au mur de la cheminée, l'épée paternelle lance des éclairs fugitifs à la lueur tremblotante des bougies. La croix... l'épée... symboles qui s'incrustent dans les âmes. Toutes ces stratifications d'impressions étayeront le caractère de ces heureux enfants. Lentement, Marguerite se formait une âme loyale et courageuse que les événements allaient, si tôt, rudement secouer.

[27]

Elle atteignait à peine sa septième année lorsque la mort de son père, survenue le premier de juin 1708, plongea sa mère dans des embarras financiers inextricables. Les appointements d'un capitaine des troupes pouvaient peut-être suffire aux besoins d'une jeune famille, non à l'établissement d'une fortune. Alors commença pour la veuve une période d'insécurité, celle des faveurs aléatoires et de la gêne voisine du dénuement [[6]](#footnote-6). Toutefois, par le jeu des alliances et des amitiés, elle obtint l'admission de sa fille aînée au pensionnat des Ursulines à Québec, à cet illustre pensionnat où passa l'élite féminine de la colonie [[7]](#footnote-7)4. Aux Ursulines, le registre des admissions contient toujours cette ligne certificative : « Le 9 août 1712 — Madlle Marguerite Lagemerais est entrée aux pensionnaires. » Elle y séjourna deux ans, y fit sa première communion, y laissa une réputation de piété et de maturité d'esprit au-dessus de son âge. Fillette robuste, à douze ans elle paraissait en avoir quinze [[8]](#footnote-8). Après son retour à Varennes, non seulement elle vaquait aux soins domestiques, mais son fils nous assure que dès lors on la vit s'efforcer par son assiduité au travail de « gagner de quoi faire subsister ses hères et sœurs ». Comme on souhaiterait moins de laconisme chez le bon abbé Dufrost ! De quel travail peut-il bien être question ? La phrase ne suggère pas une occupation en dehors du foyer ; vraisemblablement, il s'agit de l'un ou l'autre des arts ménagers du temps : la couture et surtout la broderie, car l'on brodait tout, depuis les souliers jusqu'aux vestons de ces messieurs, comme les fichus et les falbalas des dames. On comprend que, devant ces prescriptions de l'élégance, une aiguille habile et des doigts industrieux pouvaient mettre du pain dans la huche. Marguerite entra si bien dans son rôle de grande sœur, rôle d'abnégation, que ses frères et sœurs conservèrent toute leur vie l'affection vive qu'elle leur avait inspirée durant ces années difficiles de leur enfance. Pour elle, la vertu n'avait alors qu'un seul nom : le devoir.

[28]

À dix-huit ans, Marguerite s'épanouissait en beauté. Un teint fleuri, des traits réguliers, de beaux yeux bruns, vifs et pénétrants, une taille élancée, un certain grand air, la rendaient remarquable [[9]](#footnote-9). À la vérité elle avait besoin de ces charmes naturels ; c'était toute sa dot. Heureusement qu'à cette époque au Canada, la naissance comptait plus que la fortune. Or, l'on sait quel héritage lui venait de ses père et mère. Aussi, vers ce temps, fut-il question d'une très honorable alliance pour Marguerite, lorsque sa mère, après douze ans de lutte contre la misère, se décida à convoler en secondes noces. Elle épousa, sans aviser quiconque, Timothy Sullivan, médecin irlandais, qui n'avait pas, dans l'opinion publique, brevet de sagesse. La malheureuse mère brisa du même coup le projet de mariage de son aînée : la famille du prétendant refusant net d'admettre cet émigré dans ses rangs. Marguerite ressentit vivement cette humiliation, la première d'une kyrielle que cette mésalliance de sa mère infligea à toute la parenté. Si une main fureteuse ouvre aujourd'hui les annales judiciaires de Montréal, il s'en échappe des échos ahurissants des colères intempestives de ce médecin qui rossait les gens au moindre prétexte, y compris sa femme, et des sorties tapageuses qui le ramenaient fréquemment devant le tribunal.

La deuxième année de leur mariage, monsieur et madame Sullivan vinrent habiter une maison que possédait Mme de Varennes rue Saint-Vincent à Montréal. Bientôt un jeune Montréalais sollicita la main de mademoiselle de Lajemmerais et fut accepté. C'était un fils du sieur de La Découverte, François d'Youville [[10]](#footnote-10)5.

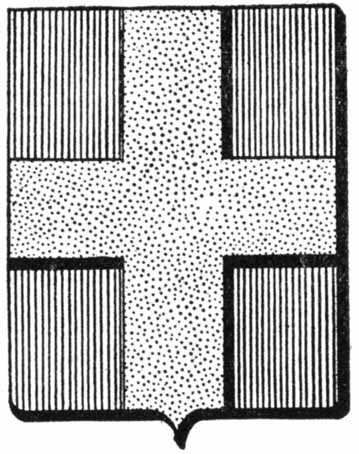
Pierre You, sieur de La Découverte, originaire de La Rochelle, avait fait ses premières armes aux côtés de Cavelier de La Salle dans les expéditions périlleuses qui aboutirent à la découverte de la Louisiane. Ces explorations forgeaient les hommes : les débiles y périssaient, les aventuriers s'ancraient dans leur indiscipline, les audacieux en revenaient ambitieux. Pierre You, parti simple soldat, revint officier ; fils de maçon, il reparut gentilhomme, ayant adopté le nom de sieur de La Découverte en vertu des privilèges accordés aux découvreurs, par le Roi. Après [29] avoir été officier subalterne à divers postes de l'Ouest, il fut réformé et s'établit à Montréal. Entreprenant, ambitieux, il devint l'affidé du gouverneur général, le marquis de Vaudreuil, fit une rapide fortune et mourut à Montréal, le vingt-huit du mois d'août 1718 [[11]](#footnote-11)6.

Marguerite contractait donc une union sinon brillante, du moins acceptable, car si François d'Youville était fils de parvenu, il en avait aussi la fortune. Par contrat de mariage, il apportait à la communauté conjugale la somme de quatre mille livres, outre son patrimoine, et il constituait un douaire de six mille livres à sa future épouse qui, de plus, avait droit à un préciput de mille livres en meubles ou en deniers en outre de ses bagues et joyaux, ainsi qu'un lit garni de la valeur de deux cents livres. Pour l'époque, c'était magnifique. La veille du mariage, la signature du contrat donna lieu à une brillante réunion d'amis, chez la mère de la fiancée, présidée par le marquis de Vaudreuil qui signa le document avec pas moins de trente autres témoins distingués. Au firmament de Marguerite, les nuages fuyaient, et les échafaudages d'avenir se profilaient sur un horizon azuré.

[30]



Blason de la famille Du Frost de la Gesmerays.



Blason de la famille Gaultier de Varennes.

[31]

**Mère d’Youville**

Chapitre II

LA COURONNE  
DE MARIÉE  
S’EFFEUILLE

[Retour à la table des matières](#tdm)

[32]

Planche 2



[Retour à la table des matières](#tdm)

François-Magdeleine You d'Youville (1700-1730), époux de Mme d'Youville. Peinture conservée au Château de Ramezay à Montréal.

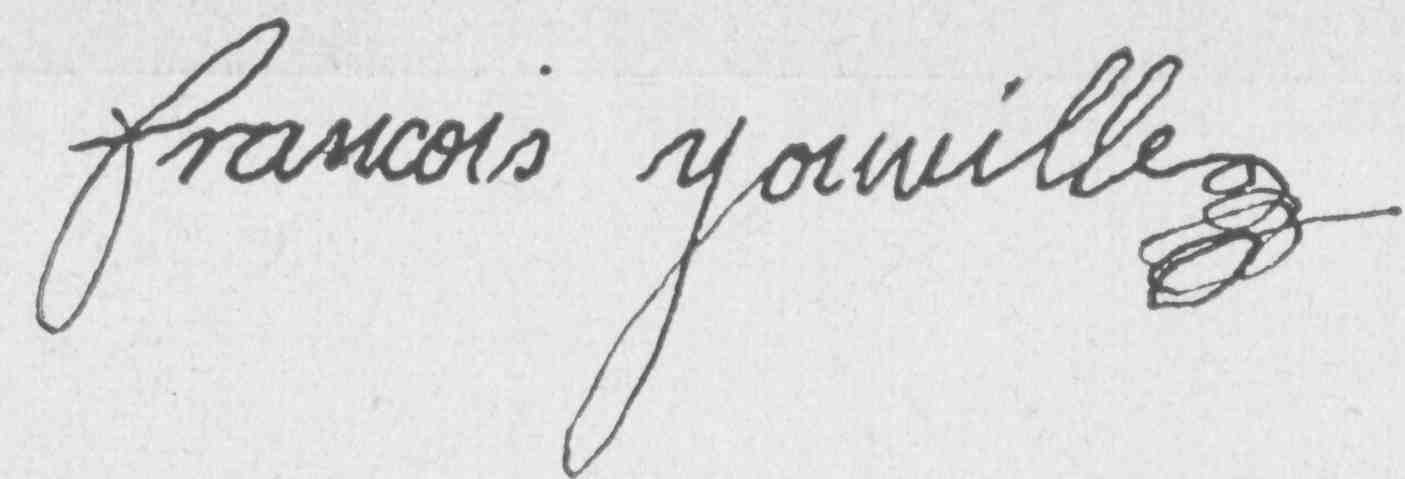


Planche 3



[Retour à la table des matières](#tdm)

Courtoisie de M. Robert W. Redford.

Aquarelle de la Place Royale, vers 1842. La maison qu’habitait Mme d’Youville sur la place est marquée d’une croix.

[33]

*Bénissez, Seigneur, cet anneau*… [[12]](#footnote-12)7 L'anneau nuptial, soudure mystique des âmes, l'anneau d'or, premier chaînon d'une filiation nouvelle. Dans la première église Notre-Dame [[13]](#footnote-13)8, alors sans façade ni clocher, sous la bénédiction du Vicaire Général du diocèse, François d'Youville passait l'alliance au doigt de Marguerite Du Frost de Lajemmerais, le douzième jour d'août 1722, scellant ainsi leur destinée.

Et François amenait orgueilleusement chez sa mère cette belle jeune femme de noblesse authentique, qui le haussait de plusieurs échelons dans société canadienne.

Madame You de La Découverte habitait au cœur même de la ville, du côté est de la Place d'Armes, ou du Marché, entre les rues Capitale et Saint-Paul [[14]](#footnote-14)9. Sur cette Place se tenait le marché aux denrées deux fois la semaine, et les grandes foires annuelles, alors qu'on y installait des comptoirs volants. Les foires aux fourrures tenaient du carnaval par le spectacle coloré et l'animation des rues où se pressaient les trappeurs bigarrés, les pittoresques coureurs de bois, les Indiens peinturlurés, les soldats en uniforme blanc, guêtres jusqu'aux genoux [[15]](#footnote-15)10, et les commerçants venus de tous les coins de la colonie pour l'occasion. Les libéralités des voyageurs en faisaient un temps d'abondance qui permettait aux citoyens d'acquitter les arrérages de toutes sortes.

Marguerite entrait donc d'emblée au centre des activités de la ville, transition intéressante après l'uniforme existence du fortin de Varennes. Elle apportait à la misanthrope viduité de sa belle-mère, l'entrain de sa jeunesse, le charme de sa distinction et sa bonne volonté ; elle ne pouvait soupçonner que la vieille bourguignonne n'avait que faire de ces superfluités. Cette femme qui [34] poursuivait son gendre pour la pension alimentaire de sa propre petite-fille, orpheline au berceau, n'entendait qu'un langage : celui des petits sous.

Le seul portrait que nous ayons de Mme d'Youville est un portrait mortuaire, œuvre d'un sculpteur improvisé peintre. C'est celui d'une septuagénaire fanée de labeurs et d'austérités, foudroyée d'apoplexie. On est loin de la carnation chaude, de l'éclair de l'œil, de l'animation des vingt ans. Croyons-en son fils, il ne craint pas d'avancer qu'elle était l'une des belles personnes de son temps. Il ajoute qu'elle aimait la bonne société, les plaisirs de l'hospitalité, et les élégances dignes du rang. Ces sentiments de son âge et de son milieu se heurtèrent à la passion la plus accaparante qui soit : l'avarice, que le Grand Apôtre appelle une idolâtrie. Une jeune mariée pourrait bien se définir : l'Illusion au bras de la Destinée. Si Marguerite avait rêvé d'une existence aisée, en raison de la fortune de son fiancé, elle s'aperçut bientôt qu'elle était passée des contraintes de la pauvreté à celles de la parcimonie qui présidait, en sa belle-mère, à ce nouveau foyer. Que de petits à-côtés nous suggèrent ici une élémentaire psychologie féminine ! Et, c'est en vis-à-vis de cette sexagénaire lésineuse, dans ce foyer sans gaieté, sans confort, qu'elle attendit l'avènement de son premier enfant.

Ce n'est pas sans quelque stupéfaction qu'on lit à l'extrait baptistaire de son premier-né, François-Timothée, « Le père s'est trouvé absent ». Absent... quelle tragédie ! C'était au temps des sages-femmes, où le courage était le seul anesthésique connu. Après les affres de l'enfantement, n'avoir pas même l'humble récompense d'un regard de tendresse, n'avoir pas le bonheur de voir éclater l'orgueil du mari devant ce premier berceau. Elle était seule à cette heure suprême de sa vie, seule dans sa joie maternelle. Joie tôt évanouie, car ce premier enfant ne vécut que trois mois. Des six enfants de Mme d'Youville, fragile floraison bientôt effeuillée, quatre eurent à peine le temps de sourire à leur mère avant d'aller rejoindre les phalanges angéliques. Les « larmes amères » dont parle son fils, surgissaient peut-être de la révolte ou du découragement. Nous pouvons nous tromper sur ses réactions intimes durant ces tristes années de son mariage, mais [35] ces berceaux qui se vident si rapidement les uns après les autres, révèlent des conditions de vie misérables.

\*  
\* \*

Dans le lac des Deux-Montagnes, à une faible distance de l'ile de Montréal, surgit l'Île-aux-Tourtes qui, en 1704, faisait partie de la seigneurie du marquis de Vaudreuil, alors gouverneur général du pays. Sur cette île, les Messieurs de Saint-Sulpice avaient établi une Mission pour les sauvages Nipissingues résidants, et M. de Vaudreuil avait ouvert un comptoir de traite aux soins d'un fermier. Ce fermier fut d'abord le sieur de La Découverte, de 1704 à 1718. Pierre You de La Découverte, chaud partisan de la traite de l'eau-de-vie, bravait toutes les ordonnances à ce sujet, et par son âpreté au gain se rendit bientôt odieux aux honnêtes gens. Ses fils, Philippe et François, secondaient leur père dans son commerce et résidaient habituellement à son habitation du bout de l'île, voisine du fort de Senneville, cet éloignement de la ville favorisant leurs évasions dans les bois, en quête de trafic illicite. Entraîné à toutes les hardiesses, fort de la protection du gouverneur, François d'Youville suivit les traces de son père lorsqu'il lui succéda dans les fonctions de fermier en 1718. Non content de traiter avec les Nipissingues, il faisait perquisitionner les canots de passage qui venaient des pays d'en-haut, s'assurant ainsi le monopole de la traite. Indignés, les marchands de la ville protestèrent hautement, et le gouverneur de Montréal, un jour, exposa la situation au ministère de la Marine dans une lettre datée du quinze octobre 1723.

« Il y a environ trois mois, écrit M. de Ramezay, j'eus l'honneur de lui représenter (à M. de Vaudreuil) avec tout le respect et la soumission possible que tous les bourgeois et marchands de ce pays se plaignaient de lui par rapport au commerce infâme que faisait le sieur d'Youville à l'Isle-aux-Tourtes, en y retenant non seulement les sauvages domiciliés, mais encore les Outaouais et ceux qui venaient en traite à Montréal, de manière que les marchands et bourgeois se voyant privés de faire aucun commerce, les honnêtes gens restent dans l'oppression. J'ai l'honneur de vous représenter, Monseigneur, qu'avant que [36] M. le marquis de Vaudreuil afferme sa traite de l’Isle-aux-Tourtes il venait ici toutes les années cent canots, et le moins quatre-vingts en traite. C'était une espèce de foire ; les marchands y débitaient leurs marchandises, les habitants leurs denrées, de manière que tout le monde y trouvait son compte. Il n'est pas descendu quatre canots cette année à Montréal, le sieur d'Youville les ayant tous retenus en haut de l'Ile, ayant à cet effet un sergent et six soldats lesquels sont occupés à examiner tous les canots qui descendent et les contraignent d'aller à l'Isle-aux-Tourtes où on ne leur traite que du vin ou de l’eau-de-vie, comme il a fait les années précédentes et dont les marchands ont porté plainte au Conseil de Marine, ce qui n'a produit aucun effet, attendu que personne n'en avait écrit à la Cour.

« Les sauvages domiciliés Nipissingues de l’Isle-aux-Tourtes vinrent environ le dix juillet et présentèrent un collier à M. de Vaudreuil par lequel ils lui dirent : Mon Père, nous te venons dire que nous ne pouvons prier Dieu à cause que Youville, qui a affermé la traite de l’Isle-aux-Tourtes, nous a tous les jours enivrés et nous a fait boire toutes nos pelleteries, de sorte que nous sommes dignes de pitié, étant tout nus et n'ayant point de chemises, ni hardes pour nous couvrir, ni munitions pour chasser ; il vient tous les matins dans nos cabanes avec du vin et de l'eau-de-vie en nous disant : « Tu as un bon père, il veut que tu boives de son lait », parlant de M. de Vaudreuil, et il nous a toujours enivrés tant que nous avons eu de la pelleterie, de manière que le missionnaire qui nous fait prier Dieu, nous ayant toujours trouvés hors de raison, a emporté la cloche et nous a dit qu'il ne voulait plus nous instruire. Ainsi nous venons te donner ce collier, mon Père, pour te dire que nous voulons prier Dieu et que si tu ne chasses Youville de l'Isle-aux-Tourtes, nous ne voulons plus y aller. » [[16]](#footnote-16)

François d'Youville pouvait peut-être se moquer de l'opinion publique, mais son épouse entourée des gens lésés dans leurs légitimes prétentions, dut subir plus d'une humiliation. Elle souffrait dans son cœur et dans son honneur, car cet argent si brutalement acquis était follement fondu en débauches. Un intérieur [37] pauvre, une table frugale, une épouse asservie à un berceau, ne pouvaient retenir la nature piaffante de François, il y manquait le sel de l'aventure, aussi Marguerite se vit-elle de plus en plus délaissée.

En l'année 1725, la roue de la fortune tourne. M. de Vaudreuil meurt, et d'Youville perd son impunité avec son poste. Nous savons qu'il continua à trafiquer pour son compte, grâce aux minutes des engagements des voyageurs gardées aux greffes des notaires royaux qui nous permettent de retracer ses activités.

Puis, ce fut Mme de La Découverte que l'on porta en terre. La situation de Marguerite allait-elle enfin s'améliorer ? Hélas, le mari ayant glissé à l'indifférence, la solitude vint prendre la place de la vieille rabat-joie disparue. A la maison de la Place d'Armes, durant ces veillées solitaires, quelles pensées hantaient l'esprit de Marguerite ? Berçant son dernier-né près de l'âtre, que voyait-elle dans les flammes dansantes ? la fusée de ses rêves ou les spectres de ses angoisses ? Mystère... Elle écrira un jour à un neveu cette appréciation injectée de regrets : « L'union parfaite que je vois entre la chère Josette, vous et votre frère me charme. Y a-t-il de bonheur dans la vie au-dessus d'un ménage uni ? tous les biens du monde n'en approchent pas. »

Saint François de Sales, le directeur par excellence des gens mariés, écrit de sa plume imagée : « Il y a des fruits, comme le coing, qui pour l'âpreté de leur suc ne sont guère agréables qu'en confitures... Ainsi les femmes doivent souhaiter que leurs maris soient confits au sucre de la dévotion, car l'homme sans dévotion est un animal sévère, âpre et rude. » [[17]](#footnote-17) Ah ! que n'eût-il un peu de dévotion ce François d'Youville ! Nous avons son portrait ainsi qu'aux soirs de gala, cheveux poudrés noués d'un ruban sur la nuque [[18]](#footnote-18) ; en habit de velours et jabot de dentelle. C'est un bel homme. La raison n'ayant rien à voir à l'ensorcellement des sens, sa belle mine peut bien avoir séduit un cœur ingénu. Quel amour, féminin est jamais pur de toute vanité ?

Libéré du joug maternel, en possession d'un riche patrimoine, François joua le grand seigneur, fréquenta les salons dont sa [38] prodigalité avait la clef. Les jeux de hasard, les dés, les cartes surtout, passionnaient la société simili-riche de l'époque. Le jeu engloutit apparemment l'héritage de François. Quoi qu'il en soit, lorsque, à peine âgé de trente ans, il fut emporté par une fausse pleurésie le 5 juillet 1730, il mourait ruiné et endetté de 10,812 livres. Il laissait sa veuve enceinte, et deux fils : François, âgé de six ans ; Charles, bébé d'un an. L'enfant posthume ne vécut pas.

\*  
\* \*

La vie conjugale de Mme d'Youville n'avait été qu'un apprentissage de la souffrance. D'abord, sous un même toit, la belle-mère et la bru, deux éducations et deux tempéraments opposés, puis l'effacement social si amer à la jeunesse, les blessures du cœur, les injustices, les privations meurtrières de ses enfants, les outrages à sa dignité d'épouse. Comme une coulée volcanique, tous ces déboires assaillent son âme. Pour ne pas déborder en récriminations et pour accueillir avec aménité ce mari noceur, il fallait de plus solides étais que le sens de l'honneur et l'esprit de devoir. Elle les demanda à la religion.

Dès 1727, c'est-à-dire avant la mort de sa belle-mère, elle entre dans la Confrérie des Dames de la Sainte-Famille. Le cœur ulcéré de fiel, elle vient s'agenouiller dans les rangs de ces pieuses con-gréganistes, cherchant une ancre stabilisatrice. Là, elle entend des paroles inouïes.

Quand une fois on a accepté le joug du mariage, c'est à deux qu'il faut aller au ciel.

Cette rancœur qui t'étouffe, il faut la volatiliser au bain-marie de l'amour.

N'entends-tu pas saint Paul : « Femme, révère ton mari. » ?

La pierre philosophale du chrétien, c'est l'amour.

Y aurait-il un autre amour que celui que tu connais ? Oui, c'est celui qui voit avec les yeux de Dieu, c'est celui qui passe par le cœur de Dieu et qui transforme en impondérables mérites les larmes et les brisements du cœur.

[39]

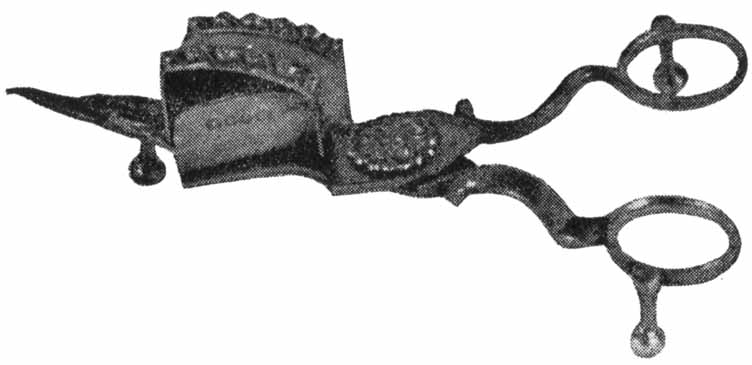
O Épouse, ne méprise pas les blandices conjugales, souris s'il faut sourire pour sauver l'âme de ton conjoint.

L'amour s'appelle aussi l'abnégation.

Marguerite d'Youville comprit ce langage, et pour soutenir sa bonne volonté, pour mater les soubresauts de la nature, elle se mit sous la conduite d'un directeur d'âmes. C'était un saint : M. Gabriel Le Pappe du Lescöat. Sous ce maître spirituel elle entreprit la laborieuse conquête d'elle-même. Sans doute y eut-il des trébuchements inscrits au Livre de Vie, mais les hommes n'ont vu que l'héroïque patience dont son fils nous parle. « Pour surcroît d'affliction, dit-il, elle avait un mari d'un caractère fort indifférent, et qui n'était pas plus sensible à sa détresse, ni aux différentes infirmités de son épouse que pour une personne qu'il n'eût jamais connue, c'est aussi ce qui faisait souvent verser à Mme d'Youville des larmes très amères ; cependant jamais on ne lui entendit faire les moindres reproches à son mari, quoiqu'il les méritât grandement, ni même diminuer ses attentions et ses complaisances pour lui... La bonté de son cœur était telle que toute l'indifférence et la dureté de son mari pour elle ne l'empêchèrent point d'être extrêmement affligée de sa mort. »

C'est le portrait de l'épouse chrétienne.

[40]



Mouchettes, en argent sterling,  
à l'usage de la Vénérable Marguerite d'Youville.

[41]

**Mère d’Youville**

Chapitre III

VEUVE  
BESOGNEUSE

[Retour à la table des matières](#tdm)

[42]

[43]

L’enchevêtrement des successions de Mme de La Découverte et de son fils d'Youville, ramena maintes fois les intéressés à l'audience du Tribunal. Les pièces officielles de ces procédures contiennent des précisions des plus intéressantes qui aident à lier et à prouver des faits déjà vaguement connus. Relisons l'abbé Dufrost : « Après la mort de son mari, se voyant sans ressources, elle prit le parti d'élever un petit négoce pour subsister et faire subsister ses deux enfants. Ayant trouvé des amis qui lui avancèrent quelques marchandises, elle fut demeurer dans une maison située sur la Place de la basse ville comme étant un endroit plus avantageux pour le détail. » L'abbé tient une plume conventionnelle qu'il trempe dans l'encrier de ses souvenirs ; or, lorsque ces événements se déroulèrent, il n'avait que vingt mois [[19]](#footnote-19) ; en matières aussi importantes, il vaut mieux laisser parler les documents officiels. Elever un petit négoce, c'est une manière de dire ; elle vendait tout simplement à commission des marchandises déposées dans son magasin, d'après sa déclaration sous serment lors de l'inventaire. C'est dire que la recette était mince. Selon l'inventaire de la succession, François d'Youville avait hérité, lors du partage des immeubles de sa mère, précisément de la maison qu'il habitait sur la Place du Marché [[20]](#footnote-20). Comme Mme d'Youville renonça à la succession de son mari, la maison lui fut adjugée par bail judiciaire le 31 octobre 1732 [[21]](#footnote-21). Et preuve qu'elle continua de l'habiter, c'est qu'en 1733 le [44] commissaire-administrateur de la succession lui en réclame le loyer [[22]](#footnote-22). Donc, elle n'eut pas à quitter les lieux familiers qu'elle habitait depuis son mariage, tandis qu'à lire l'abbé Dufrost, on croirait à un déplacement.

L'enregistrement de la Saisie Réelle des Biens de la Succession La Découverte, faite au mois d'août 1732 [[23]](#footnote-23), nous fournit une parfaite description de cette maison. Elle était de pierre à deux étages, de trente et un pieds de front sur vingt-sept de profondeur, contenant deux magasins de plain-pied sur la Place du Marché, avec domicile aux deuxièmes étage. La succession de Mme de La Découverte révèle qu'elle tenait commerce. Il était donc tout naturel à Mme d'Youville d'essayer de ressaisir la clientèle de sa belle-mère, qu'en toute probabilité elle connaissait bien. Les clients retrouveraient, sur les tablettes de la boutique connue, l'étalage hétéroclite de mercerie où se mêlaient peut-être des sucreries. Mais la nouvelle mercière, tout en passant la marchandise, savait écouter et sympathiser, car de tous temps, ces boutiques familières ont été le confessionnal profane du quartier.

Sa porte ouvrait sur la Place où bouillonnait une animation continuelle. Là, se trouvaient les magasins du roi et le Grand Corps de Garde, tous deux encadrant la porte principale du port où amarraient les bateaux, les barques, les canots. On y voyait aussi, dressés en permanence, le pilori, le carcan, la roue du supplice et la potence. Les criées de Justice, les proclamations des ordonnances s'y faisaient au son du tambour qui attroupait les passants. Mme d'Youville n'avait qu'à lever les yeux pour voir passer la caravane humaine.

Vers cette époque, harassée de soucis, en proie à de grandes perplexités, cherchant dans la prière force et lumière, elle éprouva un attrait marqué pour la première personne de la sainte Trinité, Dieu le Père ; suivant l'aveu qu'elle en fit en 1766 dans une lettre à l'Abbé de l'Isle-Dieu. Le Père Eternel, dont la miséricordieuse bonté s'exerce par sa divine Providence, devint dès lors l'objet de [45] sa grande confiance. Cette confiance, fruit de sa foi, détermina un climat d'âme dont l'empreinte se retrouvera en toutes ses actions.

Libre désormais d'organiser sa vie, elle la polarise sur la religion. Elle alimente sa piété à la prière par excellence du chrétien, celle de l'Église dont la liturgie, comme la manne, nourrit les âmes selon leurs besoins et leurs lumières. Chaque jour de grand matin, méprisant les intempéries des saisons, elle gravissait la colline où s'érige l'église paroissiale pour y assister au saint sacrifice de la messe, et fréquemment y communier. Durant le jour, autant que ses devoirs le lui permettaient, elle revenait adorer le saint Sacrement. On la voit participer à la vie religieuse de la paroisse par son assiduité aux offices liturgiques des fêtes et des dimanches, et par son affiliation aux associations pieuses.

Dès que la Confrérie de la Bonne Mort fut érigée canoniquement à Montréal, elle en fut : elle est la vingt-huitième inscrite au catalogue des membres. Dans la Confrérie de la Sainte Famille [[24]](#footnote-24)11, elle est successivement élue aux charges de conseillère, de Dame de Charité, institutrice des postulantes, supérieure, trésorière. Même après avoir fondé sa communauté, elle continua ses activités dans la confrérie jusqu'en 1742.

Là Paroisse avec ses secours spirituels, fontaine jaillissante de grâces, fut donc pour Mme d'Youville le point de départ de son ascension mystique.

Il y avait déjà longtemps que la bonne Annaliste de l'Hôtel-Dieu de Montréal évoquant la ferveur primitive de la colonie, confiait mélancoliquement à son Journal : « ... mais ce temps heureux est bien passé. » En effet, avec l'avènement du comte de Frontenac, le premier gouverneur à représenter directement le Roi [[25]](#footnote-25), une fièvre de mondanité s'empare de la colonie. Frontenac croyait l'apparat nécessaire au prestige royal qu'il entendait soutenir dignement, et sous son impulsion le château Saint-Louis à Québec devint un brillant salon à la manière de France [[26]](#footnote-26)12. Lorsque M. de Vaudreuil, celui qu'on appelait le grand marquis à cause de son goût du faste, devint gouverneur général, il encouragea sa femme, Elisabeth Joybert de Marsan, à maintenir cette atmosphère parisienne au pays. La marquise, quoique [46] Canadienne de naissance, avait séjourné à la cour de Versailles ; il ne devait pas lui déplaire de présider à son tour à la prétentieuse petit cour du Cap Diamant. Lorsque les « puissances » — ainsi qu'on désignait malicieusement les chefs du gouvernement — se transportaient à Montréal, une frénésie de plaisirs s'emparait des mondains. Ni l'Avent ni la sainte Quarantaine ne pouvaient rompre l'enchaînement des réceptions fastueuses, des bals, des jeux, et des dîners interminables qui, souvent, tournaient en souleries [[27]](#footnote-27)13. Il n'y avait pas assez de maîtres de danse pour tous ceux qui voulaient apprendre à danser, et suivant une contemporaine : « On oubliait la religion lorsqu'il y avait occasion de s'amuser. » On bravait même les prescriptions de la sévère étiquette qui interdisait aux personnes en deuil de paraître aux fêtes : on rusait en y allant masqué. Après l'arrivée au pays de l'intendant Bigot, la société canadienne, malgré la gravité des temps, devint de plus en plus frivole.

Mme d'Youville appartenait à la noblesse canadienne, petite noblesse régie par le même code d'honneur, d'obligations, d'étiquette que celle de France. Au Canada la pauvreté ne découronnait pas, mais ne dispensait pas non plus des exigences du rang. La crainte de déroger rétrécissait les esprits. Les querelles de préséances, dont notre Histoire est pleine, disent assez quels soucis animaient cette société jalouse de ses prérogatives. De plus, il y avait le fanatique esprit de famille qui s'offensait en bloc comme il se glorifiait en bloc. La vocation exceptionnelle de Mme d'Youville allait défier le clan familial et l'esprit mondain tout à la fois.

L'adversité l'avait engagée dans les sentiers spirituels, ces sentiers divers et multiples qui aboutissent à la voie de la perfection. A elle aussi cette voie dut paraître accidentée et terriblement étroite.

*Pour se donner à Dieu faut-il n'aimer personne ?*[[28]](#footnote-28)

s'inquiète Polyeucte, et avec lui toutes les âmes que l'absolu effraie. On voudrait être au monde et à Dieu. Pour l'âme féminine, [47] veinée des mille radicelles de la vanité, renoncer au monde devient un drame indéfinissable. Pour Mme d'Youville, il se compliquait du fait de sa naissance, des préjugés de son milieu, et de la nouveauté de son projet, car ayant reçu l'illumination intérieure, plus entraînante que maints raisonnements, elle avait senti une immense compassion pour les pauvres envahir son cœur naturellement généreux. Comme Dame de Charité de la Confrérie de la Sainte Famille, elle était venue en contact avec les miséreux ; désormais elle leur consacrera tout son temps disponible, portant la consolation, l'aide et l'encouragement aux malades, aux prisonniers, aux vieillards de la Maison de Charité des Frères hospitaliers dont elle raccommodait les hordes.

Pousser la dévotion jusqu'à de telles singularités offusquait le bon goût. Le Montréal mondain haussait les épaules et faisait la moue ; il admettait bien qu'on put se faire religieuse dans un cloître, mais s'associer ainsi aux pauvres n'était-ce pas déroger ? Petite ville cancanière et partisane, Montréal va se révéler brutale.

[48]

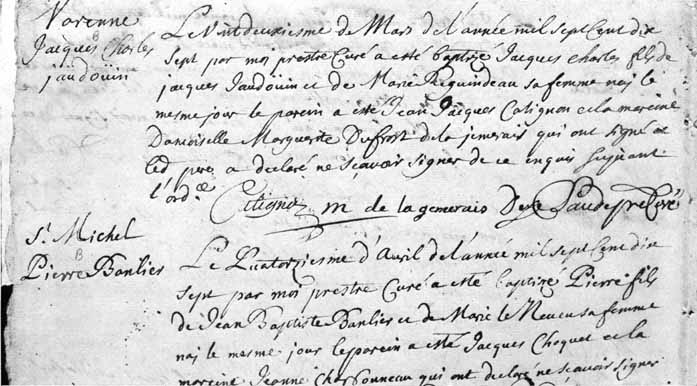
Planche 4



[Retour à la table des matières](#tdm)

Horloge qui faisait partie du mobilier de Mme d'Youville, conservée au musée de la maison mère de Montréal. Le cadran est en cuivre et les chiffres en émail bleu sur fond émail blanc.

Planche 5



[Retour à la table des matières](#tdm)

Première signature connue de la Vénérable Marguerite d'Youville. Elle avait alors seize ans. Extrait des registres de la paroisse de Varennes, P.Q.

[49]

**Mère d’Youville**

Chapitre IV

LES HEURES  
IRRÉVOCABLES

[Retour à la table des matières](#tdm)

[50]

[51]

Le problème d'assistance aux nécessiteux se posa de bonne heure dans la Nouvelle-France par suite de la vie aventureuse des colons et des guerres iroquoises qui grevèrent vite la colonie d'orphelins, de veuves et de vieillards sans soutien. Dès avril 1688, le Conseil Souverain était obligé d'établir des Bureaux des Pauvres dont la fonction était de placer les malades indigents dans les hôpitaux, les orphelins en apprentissage, et de secourir les pauvres en général. Ces bureaux dépendaient uniquement de la charité publique, et, pour l'administration, du concours bénévole des citoyens ; leur efficacité suivait donc les fluctuations de l'apathie ou du zèle publics. Cet état de choses ne pouvait durer. Monseigneur de Saint-Vallier y remédia en ouvrant à Québec un hôpital-général ou Maison de Charité. Les lettres patentes qu'il reçut au mois de mars 1692 autorisaient non seulement la fondation demandée mais aussi la création de semblables établissements là où le besoin s'en ferait sentir, et nommait l'évêque, le gouverneur et l'intendant, chefs administrateurs de tous ces futurs établissements.

À cette époque, un vent de mysticisme soufflait sur Montréal. Jeanne Le Ber, fille unique de Jacques Le Ber et la plus riche héritière de Ville-Marie, donnait le spectacle d'un détachement absolu du monde depuis 1680, alors qu'elle avait embrassé solennellement l'état de réclusion. Les communautés religieuses, dans l'élan de leur ferveur primitive, traversaient une crise de mysticisme qui s'infiltrait parmi le peuple. L'heure était aux mouvements généreux. Un homme d'action et marchand fortuné, François Charon de la Barre, gagné à la dévotion, résolut alors de consacrer sa vie au soulagement des pauvres. Il trouva [52] en Jean et Pierre Le Ber, les frères de la recluse, deux riches associés auxquels s'adjoignit Jean Fredin dont nous connaissons peu de chose.

Le but des associés est clairement avoué dans l'acte de concession de terre faite par monsieur Dollier de Casson, le 28 octobre 1688 : « Monsieur Charon et quelques associés ayant dessein de s'unir pour fonder un hôpital d'hommes en ce lieu, et de faire un établissement pour cela d'une espèce de Frères de la Charité, suivant que la Providence leur donnera plus amplement à connaître à l'avenir, et nous ayant demandé un certain emplacement de neuf arpent ou environ aux environs du moulin du Château, dont depuis peu a esté fait procès-verbal d'arpentage suivant nos désignations non encore mises en écrit. Nous, en qualité de procureur des Seigneurs de cette île, sous l'agrément de Monsieur Tronson, donnons les dits neuf arpent aux clauses et conditions néanmoins que mon dit Sieur Tronson, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, y agréera apposer du consentement et bon accord des parties, tous ne regardant en ceci que la plus grande gloire de Dieu. Fait au séminaire de Ville-Marie, lsle de Montréal, sous nos seings respectifs de Monsieur Charon et nous François Dollier, qui nous en sommes donné chacun un autant, le vingt-huitième octobre mil six cent quatre-vingt huit. »

Le 13 août 1691, une flèche iroquoise tua dans une embuscade Jean Le Ber du Chesne, ravissant du coup à François Charon un précieux adhérent qui, même dans la mort, apporta son aide financière au projet. Le lendemain des funérailles, son père faisait don au futur hôpital-général d'une ferme située à la Pointe Saint-Charles avec tous les bâtiments qui y étaient construits et qui consistait en 35 arpents de terre environ, « pour satisfaire à la pieuse intention de feu Jean Le Ber du Chesne ». La donation fut acceptée par monsieur Guyotte, curé de la paroisse, et il fut stipulé dans le contrat que si le dessein de cet hôpital-général ne réussissait pas, le revenu de la ferme serait employé à perpétuité au soulagement des pauvres de Ville-Marie.

Les associés Charon, Le Ber et Fredin, possesseurs de biens-fonds, garantie de leur sérieuse intention, s'autorisèrent immédiatement [53] de la clause des lettres patentes de l'Hôpital-Général de Québec pour solliciter la permission d'établir à Montréal une semblable Maison de Charité. Les chefs administrateurs l'autorisèrent le 31 d'août 1692, et François Charon se mit immédiatement à l'œuvre en passant les divers contrats nécessaires à l'entreprise des travaux de construction dès le printemps venu [[29]](#footnote-29). Jeanne Le Ber coopéra à cette œuvre pie en prêtant au fondateur la jolie somme de dix mille livres [[30]](#footnote-30).

Une clause du contrat pour la fourniture de la pierre et de la chaux stipulait que l'entrepreneur « ne pouvait en vendre pendant le dit temps (de la construction) à d'autres personnes », de sorte que les travaux se poursuivirent avec activité et qu'au début de l'été 1694 les fondateurs habitaient leur maison, puisqu'ils y recevaient le premier indigent le premier du mois de juin de cette année-là, suivant le registre des admissions des pauvres.

Le bâtiment s'élevait hors l'enceinte de la ville, sur l'emplacement donné par les Seigneurs à la Pointe-à-Callières. Il était construit de pierre, à trois étages moins les mansardes, avec toiture d'ardoise, et mesurait trente pieds sur quatre-vingt-dix de long, avec à l'extrémité ouest, deux ailes de trente pieds. La Sœur Morin, l'annaliste de l'Hôtel-Dieu, remarque dans sa chronique que cette maison « surpasse déjà toutes les autres en grandeur de logement » ; les autres maisons, ce sont le séminaire, l'Hôtel-Dieu et le couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. François Charon lui-même, dans une lettre à monsieur Leschassier, évalue l'hôpital et ses dépendances à « plus de cent mille livres » [[31]](#footnote-31).

Cette année 1692 fut une année remarquable. Outre la fondation des premiers Frères hospitaliers au pays, elle marque l'installation à Montréal des Jésuites et des Récollets qui, sur l'invitation des Sulpiciens, venaient partager leur ministère. Vraiment, Montréal était bien pourvu quant au spirituel.

Les lettres patentes de la Maison de Charité de Montréal, datées [54] du 15 avril 1694, autorisaient les associés à vivre en communauté, et monseigneur de Saint-Vallier leur permit d'ainsi vivre sous la conduite d'un supérieur, de garder le saint Sacrement dans la maison, d'y faire dire la messe, et de dresser un petit clocher pour marquer au son de la cloche les exercices de la communauté [[32]](#footnote-32) . C'était un essai de vie religieuse auquel il manquait cependant la sanction royale, sanction qu'on espérait obtenir par la persistance et les heureux fruits de l'œuvre.

François Charon de la Barre, né à Québec le 9 octobre 1654, était fils de Claude Charon de la Barre, marchand, et de Claude Le Camus. Il avait donc trente-huit ans lorsqu'il fonda les Frères hospitaliers. Nature entreprenante, il transposa sur le plan religieux l'activité qui lui avait si bien réussi dans le commerce. Sa piété est incontestable, nous en avons maintes preuves, mais il demeura un homme d'affaires, ignorant que dans le domaine spirituel c'est Dieu qui règle le pas. Toutes les bonnes œuvres séduisent son zèle de néophyte. Le but principal de sa fondation, c'est l'hospitalisation des indigents et des orphelins. Pour les orphelins, il fonde une école d'arts et métiers. Pour la soutenir, il entreprend le commerce en gros de la bière, mais pour alimenter sa brasserie il lui faut un moulin à vent, et le moulin à vent devient source de multiples ennuis. Un jour, toujours pour le plus grand bien de la colonie, il croit avoir trouvé un moyen effectif de réglementer le trafic des fourrures aux postes du Mississipi et de Niagara ; aussitôt il dépêche un mémoire à la Cour. Bientôt les missions de l'Ouest l'attirent, il envoie même un Frère chez les Tamarois [[33]](#footnote-33)14, puis c'est le soin des malades au poste de Détroit, enfin, il entrevoit tout le bien qu'il pourrait faire en se chargeant de l'instruction des garçons dans les campagnes, à l'instar de Marguerite Bourgeoys. Ce projet l'enflamme tellement qu'il songe même à se débarrasser de ses pauvres vieillards en les envoyant à Québec et à se donner entièrement à la formation des maîtres d'école [[34]](#footnote-34). La multiplicité de ses projets ne lui fait pas oublier, toutefois, son but initial : la fondation d'un institut de Frères, aussi cherche-t-il quelque [55] saint prêtre qui voulut bien se charger de leur formation religieuse, mais nul ne veut assumer cette lourde responsabilité. Alors il tente de s'unir à quelque solide société. Il songe d'abord au séminaire de Québec, puis à celui de Montréal, enfin à un Institut de Frères enseignants en France, ce qui faisait écrire à monsieur Leschassier : « Je ne sais si ces Messieurs de l'Hôpital sont bien déterminés sur ce qu'ils doivent faire... » [[35]](#footnote-35). Comme la bonne volonté de François Charon est évidente, sa conduite édifiante, il a le support des autorités du pays et le concours des âmes charitables, mais en France le Ministre se méfie de ses vacillements et le Roi se cabre en apprenant son projet de communauté religieuse. Son zèle papillonnant fut l'un des facteurs probables des défections nombreuses dont il se plaignait si amèrement, et si démoralisantes en soi. Dès 1698, Jean Fredin médite une entreprise indépendante et propose à l'abbé Mériel, sulpicien, d'aller travailler avec lui à la conversion des jeunes Français de la Nouvelle-Angleterre [[36]](#footnote-36)15. En 1700, Jean Fredin passe en France pour ne plus revenir. L'abbé Philippe-Michel Boy que le fondateur avait gagné à son œuvre durant un séjour en France, à peine rendu au Canada veut quitter l'Hôpital-Général et demande son agrégation à Saint-Sulpice, puis finalement se retire. Pierre Le Ber, l'associé de la première heure, ne voulut pas endosser l'habit uniforme des Frères ni émettre des vœux de religion ; il demeura cependant à l'hôpital jusqu'à sa mort en 1707 et laissa le revenu d'une somme de dix mille livres à l'institution.

Au mois d'août 1701, François Charon et cinq associés adoptèrent un costume uniforme que les constitutions décrivent ainsi. « Les habits des Frères sont simples et modestes à peu près comme la soutanelle des ecclésiastiques. La veste, les culottes et les bas seront de couleur noire aussi bien que l'habit. Les Frères profès seront distingués des novices par une croix de laine qu'ils porteront sur la poitrine par-dessus leur habit et leur descendra sur la poitrine par-dessus la veste. Les rabats et manchettes pourront être de batiste pourvu qu'elle ne soit pas de trop grand prix. »

À peine cette nouveauté fut-elle connue en France que le [56]Ministre écrit au fondateur. « Sa Majesté m'a ordonné de vous écrire quelle ne veut point absolument que ceux avec qui vous avez fait cet établissement fassent des vœux, ni qu'ils aient des statuts, ni des habits uniformes, ni qu'on les appelle « Frères », et qu'en un mot Elle ordonnera plutôt qu'on les sépare que de souffrir qu'ils deviennent couvent ou communauté. Je vous prie de vous conformer à ce qui est en cela de la volonté de Sa Majesté. » [[37]](#footnote-37) Cet ordre péremptoire, le ministre le répète au gouverneur et à l'intendant. À l'automne de 1707, monsieur Charon se rendit en France dans l'espoir de faire modifier les prescriptions royales, mais il paraît avoir préjudicié à sa cause parce que des ordres plus sévères à son sujet arrivèrent par le courrier de 1708. Pour s'y conformer, l'intendant Raudot dut émettre une ordonnance qui rendit publiques les défenses royales.

« VEU la Lettre à nous escritte par Monseigneur Le Comte de Pontchartrain, le six juin mil sept cent huit par laquelle il nous ordonne de faire entendre aux Hospitaliers de Montréal que l'intention de Sa Majesté n'est pas qu'ils fassent des vœux à l'avenir, et qu'Elle veut que dès à présent ils quittent l'habit uniforme ;

« VEU aussy les Lettres patentes accordées par Sa Majesté pour l'establissement d'un hôpital à Montréal pour y retirer les pauvres enfant orphelins, les estropiés, vieillards et autres nécessiteux, du quinze avril mil six cent septante (sic) quatre, registrées au Conseil supérieur de cette ville le quatorze octobre de la même année, avons en conséquence des ordres cy dessus, faisons deffenses auxd. hospitaliers de faire des vœux, déclarons nuls ceux qu'ils feront à l'avenir comme estant contraire aux intentions de Sa Majesté et auxdites Lettres patentes, Leur faisons pareillement deffenses de porter des habits uniformes leur enjoiqnant de quitter dès à présent le capot noir, la ceinture de soye et le rabat, leur permettant seulement suivant les dittes Lettres patentes de vivre en communauté. ET SERA la présente Ordonnance signifiée auxdits hospitaliers a ce qu'ils n'inggnorent (sic). Et ce à la dilligence du Sieur Daigremont notre subdéléqué à Montréal Lequel tiendra la main à l'exécution dicelle, ET SERA la présente Ordonnance enregistrée en la prévosté de Montréal [57] pour y avoir recours quand besoin sera. MANDONS... fait à Québec ce quatorze décembre mil sept cent huit. Ainsy signé RAUDOT et plus bas par Monseigneur

PEUVRET [[38]](#footnote-38)

Après la publication de cette ordonnance, quel motif pouvait inciter de nouveaux sujets à entrer dans cette société qui n'offrait aucune garantie de permanence ? L'œuvre de l'Hôpital-Général devenait un luxe de philanthropes. De fait elle absorba, suivant l'estimation des contemporains, deux cent mille livres de la fortune personnelle de François Charon.

Quand les défections réduisaient sa société presque à néant, le courageux fondateur entreprenait des tournées de recrutement en France. En 1719, comme il revenait au pays avec six nouveaux maîtres d'école, il mourut inopinément le neuf de juillet, en rade de La Rochelle, à bord de la flûte du roi « Le Chameau ».

Louis Turc de Castelveyre, natif de Martigues, Provence, que François Charon avait nommé son exécuteur testamentaire, lui succéda à la direction de l'Hôpital-Général. Il émit ses vœux le deux d'octobre 1722 et choisit le nom de religion de Frère Chrétien. D'après la procuration qu'on lui donna le vingt février 1722, la communauté des Hospitaliers se composait alors de onze membres, y compris le nouveau supérieur.

Le Frère Chrétien fut plus heureux que le fondateur en ce qu'il réussit à faire approuver les règles à l'usage des Frères. Le huit octobre 1723, Mgr de Pontbriand y apposait sa signature et le vingt-quatre octobre 1724, il nommait messieurs Nicholas-Michel Boucher, curé de St-Jean, Ile d'Orléans, et François Chèze, prêtre de Saint-Sulpice, ses délégués pour mettre l'Institut dans la forme canonique et présider aux élections. Nonobstant les défenses royales « d'avoir des statuts », les Frères suivaient certainement une règle avant cette date, parce que, dès 1702, d'après les procès-verbaux des professions religieuses, le fondateur et les Frères prononcèrent leurs vœux de religion « selon la Règle de saint Augustin et les constitutions de cette Maison ».

[58]

En tête du livre des règles, transcrites d'une belle écriture soignée dans un cahier in-douze carré par le Frère François Simonnet dit de la Croix, on trouve le nom officiel des Frères. On lit : « Constitutions pour les Frères hospitaliers de la Croix et de Saint-Joseph, observantins de la Règle de saint Augustin. » C'est donc par lapsus qu'on a écrit, et répété : « Les Frères de Saint-Joseph de la Croix. »

Après vingt-neuf ans d'existence, les Frères étaient enfin constitués en communauté religieuse avec sanction épiscopale sinon sanction royale. Comme depuis 1718 le roi accordait une gratification annuelle de trois mille livres pour l'entretien de six maîtres d'école dans les campagnes, condition sine qua non, les maîtres d'école prirent le pas sur les hospitaliers.

Le Frère Chrétien, grâce à sa faconde méridionale sans doute, obtint en France des crédits considérables tant en marchandises qu'en argent. Ces emprunts, faits à l'insu de la communauté et qu'il n'avait pas le moyen de rembourser, l'affolèrent au point qu'en 1725, il s'enfuit aux Antilles espagnoles pour éluder les poursuites de ses créanciers. L'Abbé de l'Isle-Dieu écrit au Ministre qu'il s'agit de « dettes personnelles contractées surtout pour des entreprises folles et extravagantes qui n'avaient aucun trait au bien personnel de l'Hôpital de Montréal » [[39]](#footnote-39). D'autre part, une lettre de Mgr de Saint-Vallier, datée du 4 octobre 1725, laisserait entendre que le Frère Chrétien comptait sur les libéralités de l'évêque de La Rochelle pour couvrir ses emprunts, quand la mort inopinée de cet évêque le plongea dans une situation inextricable. Les autorités ramenèrent le Frère Chrétien à Québec, en 1728, pour répondre aux accusations de ses créanciers. Dès le 28 octobre de cette même année, l'huissier Rageol signifiait au Frère Chrétien, retiré chez les Récollets de Québec, sa révocation de la charge de supérieur des Frères hospitaliers de Montréal. Son procès, sous la présidence du commissaire Le Verrier, ne prit fin qu'en 1735, et les Frères hospitaliers furent tenus responsables des dettes de leur ancien supérieur tant en France qu'au Canada [[40]](#footnote-40)16.

[59]

En 1730, le roi, dégoûté, supprima la gratification annuelle des trois mille livres. Des procès, des querelles, des défections, le relâchement et l'incurie consommèrent la ruine du beau rêve de François Charon de la Barre. En 1744, les quatre derniers Frères, alléguant leur grand âge et leur incapacité, supplièrent monseigneur de Pontbriand de les décharger du soin de l'Hôpital-Général [[41]](#footnote-41). Comme un incurable dont les heures sont comptées, l'Institut s'éteignait. La politique et les rivalités prolongèrent son agonie jusqu'en 1747 alors qu'un compromis fit entrer en scène madame d'Youville, la veuve pauvre à l'âme intrépide. Là où l'entregent appuyé sur l'or avait échoué, le dénuement évangélique et la pure charité devaient faire merveille.

Depuis 1694, c'est-à-dire en cinquante-trois ans d'existence, l'Hôpital-Général avait hospitalisé soixante-cinq indigents ainsi répartis : trente-huit vieillards caducs, seize anciens soldats, six idiots, et cinq malades. D'après le registre des Vêtures et Professions, dix-huit Frères prononcèrent des vœux de religion ; beaucoup d'autres ne firent que passer à la communauté. L'inconstance d'un grand nombre de Frères donna l'impression qu'aucun d'eux ne fut fidèle jusqu'à la mort ; on a même écrit que Pierre Le Ber « fut le seul » à l'être [[42]](#footnote-42), assertion que les registres renversent. Le Frère Louis Hérault dit Jérôme mourut après cinq ans de profession, et le Frère André De Moyres, après vingt-cinq ans de vie religieuse. Deux des premiers disciples du fondateur persévérèrent jusqu'à la fin de leur vie qui coïncida avec la fin de la communauté. En effet, le Frère Alexandre-Romain Turpin mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans dont quarante-cinq ans de vie religieuse, et le Frère lean Jeantôt, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après quarante-six de vie religieuse. Ces deux Frères avaient fait profession religieuse le même jour que le fondateur, le dix-sept mai 1702. Quant au Frère Jean Dellerme dit Joseph, il avait vingt-trois ans de vie religieuse quand les administrateurs confièrent la direction de l'Hôpital-Général à Mme d'Youville en 1747. Il passa alors en France où il vécut, retiré dans sa famille, d'une rente que lui paya l'Hôpital jusqu'à sa mort le 19 mars 1772.

[60]

Les restes mortels des Frères Turpin, De Moyres et Jeantôt furent transférés dans la crypte actuelle des Sœurs Grises, rue Guy, en 1871. Dieu, à qui les succès temporels importent peu, a sans doute récompensé leur méritoire fidélité en des circonstances si difficiles. Ils furent les piliers d'un édifice sans cesse chancelant, les ouvriers d'une œuvre ingrate mais voulue de Dieu dans les desseins de sa Providence.

\*  
\* \*

Nous sommes en 1737. Les deux sœurs de Mme d'Youville ont épousé de riches marchands ; ses frères, Joseph et Charles, se sont engagés dans le saint ministère et sont curés, l'un à Sainte-Famille, Ile d'Orléans, l'autre à Verchères. Christophe, le benjamin de la famille, était parti au printemps de 1731 avec son oncle Pierre Gaultier de La Vérendrye, ses quatre cousins et cinquante engagés, pour les glorieuses explorations des pays du Nord-Ouest. Après avoir fondé le fort Saint-Pierre, au lac La Pluie ([voir la note 17](#Mere_Youville_note_17)), il était mort de privations et de misères le 10 mai 1736 à la Fourche des Roseaux, première victime de cette hasardeuse expédition.

Dès 1723, grâce à l'influence de la marquise de Vaudreuil, amie des Gaultier de Varennes, Timothy Sullivan avait obtenu ses Lettres de naturalisation et il avait francisé son nom : c'était maintenant le sieur Timothée Sylvain. De plus, il avait manœuvré l'obtention d'un brevet du Roi qui lui permettait de pratiquer la médecine. Où avait-il acquis sa science médicale ? Aucun document ne nous renseigne [[43]](#footnote-43)18, mais nous savons qu'il subit un examen de compétence devant le docteur Sarrazin à Québec suivant la demande de M. de Beauharnois, en 1727.

Ainsi, tandis que Mme d'Youville se détachait du monde, sa parenté s'y établissait avantageusement. Restaient ses deux fils pour qui les années commençaient à compter. L'aîné, François, se destinait au sacerdoce et entrait cette année même au séminaire de Québec. Charles, n'ayant que huit ans, fréquentait l'école paroissiale, demeurant auprès de sa mère, posté là par la Providence pour devenir l'irrécusable témoin de l'Histoire.

Dans le petit catéchisme de l'imitation de la sainte Famille à [61] l'usage des membres de la Confrérie, traînaient des relents de l'absolutisme pascalien et du rigorisme des âmes inquiètes du dix-septième siècle. Certains passages éclairent singulièrement la conduite de Mme d'Youville qui semble en avoir fait son vade mecum. Ne pratiquait-elle pas à la lettre l'enseignement du petit catéchisme au sujet de l'aumône, par exemple ?

*Question*: « Mais quand on manque du nécessaire, comment peut-on donner à l'Église et aux pauvres ? »

*Réponse*: « Je vous réponds que si vous n'en avez pas assez, c'est parce que vous n'en donnez pas, Notre Seigneur ayant dit : Donnez et il vous sera donné, et ayant de plus promis le centuple dès ce monde à ceux qui donneront quelque chose de ce qui leur appartient, se pourrait-il faire que Jésus-Christ abandonnast celuy qui pour l'amour de luy suivroit ses conseils ? C'est ce que David estant déjà vieil dit n'avoir point encore veu. Je n'ay point veu, dit-il, le juste abondonné et les enfans réduits à la mendicité. Je vous dis donc, si vous avez peu, donnez peu, si vous avez beaucoup, donnez beaucoup, et quoy que vous donniez, donnez-le de bon cœur et vous semez peu pour recueillir infiniment. » [[44]](#footnote-44)

Comme cela concordait bien avec la grande confiance de Mme d'Youville en la divine Providence. Fi donc, de la prudence calculatrice !

Monsieur Normant ayant reconnu l'attrait marqué de Mme d'Youville pour les œuvres de miséricorde corporelles, ne douta pas que Dieu ne l'eût prédestinée à la conservation de l'œuvre des Frères Charon. Alors, pour éprouver son zèle et ses pieux désirs, il lui permit de recevoir chez elle autant de pauvres qu'elle pourrait en entretenir par son travail. Mme d'Youville commença par recueillir Françoise Auzon, une pauvre aveugle, qu'elle installa sous son toit le 21 novembre 1737, le jour de la fête symbolique de toutes les prémices spirituelles, la Présentation de Marie au Temple. D'autres cas d'extrême [62] indigence sollicitaient sa compassion et engendraient en son esprit de crânes projets qu'elle ne pouvait exécuter seule.

Par une de ces affinités d'âme providentielle, Mme d'Youville s'était liée d'amitié avec Mlle Thérèse Thaumur de La Source, vertueuse personne de ses connaissances. Cette amie était au courant de la vie laborieuse et des retranchements croissants que l'ingénieuse veuve s'imposait pour secourir les indigents, tout en pourvoyant à l'entretien de ses deux fils, qui devenait de jour en jour plus onéreux à cause de leurs études. Cette vie d'abnégation, qu'une seule surnaturelle charité rendait impérieuse, séduisait la jeune fille ; cependant, lorsque Mme d'Youville lui proposa de se joindre à elle pour assister les pauvres, elle demeura perplexe. Cette innovation lui paraissait peut-être téméraire ; par ailleurs, le sacrifice s'amplifie toujours démesurément en perspective et Mlle de La Source vécut sans doute des heures d'angoissante hésitation. Fille de médecin fortuné, pieuse, et apparemment esprit pondéré, elle jaugeait le fossé qui sépare les classes. Autre chose était de visiter les pauvres en dispensatrice bénévole, autre chose de passer sa vie en leur compagnie.

Devant l'hésitation de son amie, Mme d'Youville chercha une autre auxiliaire. Elle en trouva effectivement deux : mesdemoiselles Catherine Demers Dessermont, et Catherine Cusson. Entre temps, Mlle de La Source avait enfin vaincu ses doutes. Les quatre novatrices, s'étant réunies, se consacrèrent au service des pauvres. C'était le 31 décembre 1737. Simple association séculière, car, dans les colonies, nul ne pouvait s'engager dans l'état religieux sans le consentement du roi dont les communautés de femmes dépendaient directement [[45]](#footnote-45)19. Monsieur Normand présida-t-il cette intrépide oblation ? S'il n'y fut en personne, son esprit y planait, car il avait dû recevoir les vœux que chacune avait faits en particulier.

Quatre humbles filles, héroïques en leur ferveur, embrassant un état de servitude et d'humilité. Ceci se passait dans le secret. En apparence, ce n'était qu'une réunion d'amies en cette fin d'année ; aux yeux du ciel, c'était l'ébranlement de la procession [63] indéfinie des âmes avides de perfection sous le signe de la Charité à la suite de Marguerite d'Youville.

Suivant l'abbé Dufrost, ces associées nouveau genre au pays ne commencèrent la vie en commun que le 30 octobre 1738 lorsqu'elles entrèrent dans la maison Le Verrier, cependant un document authentique prouve que le caractère de leur association fut connu avant cette date. C'est une pétition adressée au Ministre, président du Conseil de Marine, qui réglait les affaires des colonies, et signée par vingt-huit protestataires de Montréal. À cause de son importance, il faut la reproduire en entier.

À MONSEIGNEUR  
LE COMTE DE MAUREPAS,  
SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

*Les Officiers, Marchands, Habitants de la ville et gouvernement de Montréal en la Nouvelle-France, représentent très humblement à Votre Grandeur, qu'au mois d'août mil six cent quatre-vingt douze monsieur l'Évêque de Québec, monsieur le comte de Frontenac, gouverneur général du pays, et monsieur de Champigny, intendant, auraient permis l'établissement à Montréal d'une Maison de Charité pour y retirer les pauvres enfants orphelins, estropiés, vieillards, infirmes et autres nécessiteux de leur sexe. Pour construire la dite maison, feu Monsieur Dollier, supérieur du séminaire de Montréal, aurait concédé au sieur François Charon, Pierre Le Ber et Jean Fredin, tant pour eux que pour ceux qui se joindraient à eux, et leurs successeurs pour ce bon œuvre, un terrain convenable, que Sa Majesté aurait approuvé le dit établissement par ses lettres patentes du quinzième avril mil six cent quatre-vingt quatorze ; que pour l'établissement le dit feu sieur Charon a employé environ deux cent mille livres, et le feu sieur Le Ber la plus grande partie de son patrimoine très considérable ; qu'après le décès du dit feu sieur Charon, le sieur Turc dit Frère Chrétien, se trouvant supérieur passa en France et fit des emprunts de sommes considérables qu'il a dissipées par sa mauvaise conduite et entreprises à l'insu de la communauté des Frères hospitaliers du dit Montréal, lesquelles dettes causent que les Frères des Ecoles chrétiennes étant disposés à se joindre aux dits Hospitaliers, s'en* [64] *éloignent à présent, outre que messieurs les Ecclésiastiques du Séminaire de Saint-Sulpice du dit Montréal y sont opposés. Le supérieur qui est Grand Vicaire, ne voulant leur permettre de prendre des sujets, le nombre des Frères étant à présent réduit à cinq, dont trois fort âgés, et les deux jeunes ne suffisant pas pour vaquer aux écoles, au soin des pauvres vieillards, tant d'habitants que de soldats invalides, et à l’administration des biens et affaires de la dite Maison.*

*Que ce procédé de la part des dits sieurs Ecclésiastiques de Montréal, qui ont selon les apparences induit Monsieur Dosquet, évêque de Québec, ci-devant un des dits Ecclésiastiques, à défendre de recevoir des nouveaux Frères hospitaliers, et donner dispense des vœux de stabilité à plusieurs qui étaient intimidés par ce qui leur était suggéré, qu'après avoir passé leur jeunesse ils resteraient sur le pavé, y ayant apparence que les dits Sieurs du Séminaire de Montréal, prendraient possession de la dite Maison aussitôt que l'œuvre cesserait, et ce en vertu d'une clause du contrat de concession du terrain du dit hôpital, et qu'ensuite les Supérieurs y veulent faire mettre à leur place des Sœurs Grises*.

Ce projet. Monseigneur, est tout à fait contraire à l'intention du fondateur, au pieux dessein et volonté de Sa Majesté et au bien public puisque cette Maison est un asile pour les pauvres enfants orphelins, vieillards, tant de la colonie que de soldats invalides, et pour l'éducation et instruction des enfants de familles de tous ceux de Montréal et de toutes les paroisses établies dans le pays.

C'est, Monseigneur, ce qui oblige les représentants de supplier Votre Grandeur, d'accorder votre protection au dit hôpital pour le soutien de cette Maison, d'engager les dits Frères des Ecoles chrétiennes à se joindre aux dits Frères hospitaliers de Montréal, et obtenir de Sa Majesté, la gratification des trois mille livres qui leur avait été accordée du règne de Sa Majesté, pour aider à l'entretien des dits Frères pour les écoles, de laquelle ils sont privés depuis nombre d'années, et les dits représentants seront, et leurs enfants, obligés de redoubler leurs vœux et prier pour la santé et prospérité de Votre Grandeur.

Planche 6



[Retour à la table des matières](#tdm)

Maison de Charité des Frères Charron qu’ils commencèrent à construire en avril 1693. Cette maison de Charité devint l’Hôpital Général de Montréal.

Planche 7



[Retour à la table des matières](#tdm)

Pierre angulaire de la chapelle de la Maison de Charité des Frères Hospitaliers de la Croix et de Saint-Joseph, dits Frères Charon. La date de 1695 qui y est gravée correspond bien aux documents les Frères n'ayant été autorisés à bâtir une chapelle qu'en 1694. Un éclat de la pierre au coin supérieur gauche a malheureusement fait disparaître le millésime 16... Les autres dates sont celles des agrandissements subséquents de la chapelle.

[65]

Signé à l'original : Bois Berthelot de Beaucourt, gouverneur ; Chavoy de Noyan, capitaine ; De Budemont, capitaine ; P. Raim-bault, lieut. général ; Foucher, procureur du Roi ; De Vimer, capitaine ; Pécaudy de Contrecœur, capt. ; D'Ailleboust de Périgny ; Pothier ; Lestage ; R. de Couagne ; Guy ; Toussaint Le Cavelier ; Busquet ; Héry ; J.-B. Forestier ; Le Comte Dupré ; Trutant ; F.-M. de Couagne ; Hertel de la Fresnière, capt. ; Le Ber de Senneville, lieutenant ; Ignace Gamelin ; Prud'homme ; Latour ; F. Auger ; Gamelin ; Hervieux ; Maugras.

*NOUS, soussigné, Doyen du Chapitre de Québec, ci-devant archidiacre pendant douze ans dans le Diocèse, certifions avoir été témoin dans nos visites, du grand bien que les Frères hospitaliers de Montréal ont fait, tant dans leur maison de Montréal où nous avons vu plusieurs pauvres et soldats invalides qui y étaient très bien soignés que dans les paroisses de ce Diocèse, par leurs bons exemples, instruction et éducation qu'ils ont donnés à la jeunesse, et que les dits Frères sont très utiles pour le bien publique, et pour aider à maintenir le bon ordre dans les paroisses. À Québec, ce premier novembre 1738. Signé : Chartier De Lotbinière, Doyen du Chapitre de Québec.*

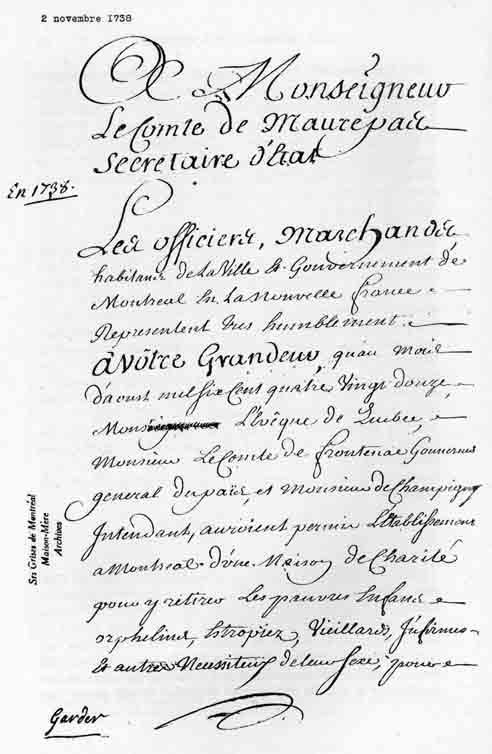
*POUR copie collationnée aux originaux représentés par les Frères hospitaliers de Montréal, et à eux rendu à l'instant avec ces présentes, par le notaire Royal en la Prévôté de Québec y résidant, soussigné, à Québec le Deux novembre mil sept cent trente huit.*

PINGUET

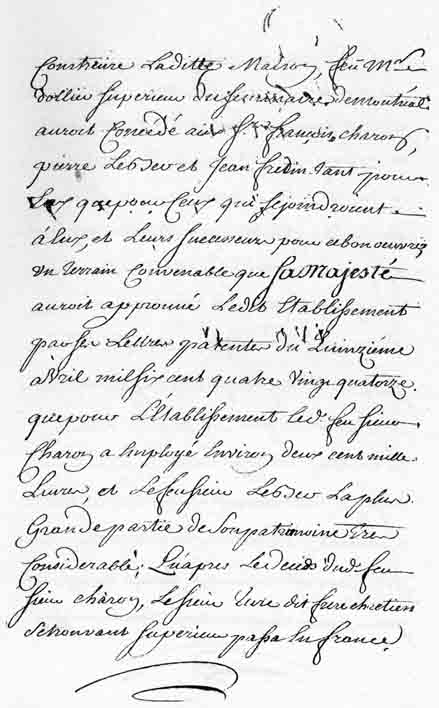
*GILLES HOCQUART, chevalier, conseiller du Roy en ses Conseils, intendant de Justice, Police et Finances, en la Nouvelle-France, CERTIFIONS à tous qu'il appartiendra que Mr. Pinguet qui a collationné les écrits ci-dessus et des autres parts, est notaire Royal en la Prévôté de Québec, que foi est à ajouter aux actes qu'il passe et signe en la dite qualité. En témoin de quoi nous avons signé et fait contresigner ces présentes par l'un de nos secrétaires, et à icelle fait apposer le cachet de nos armes. Fait*

[66]

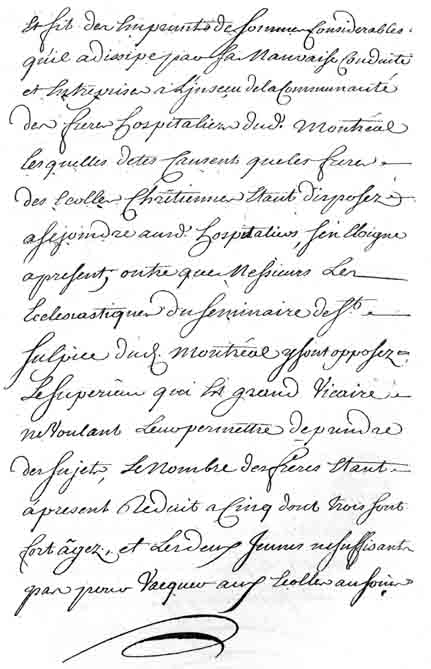
2 novembre 1738



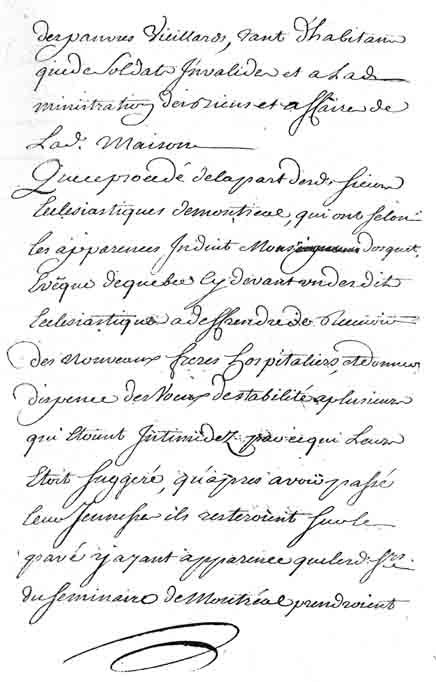
[67]



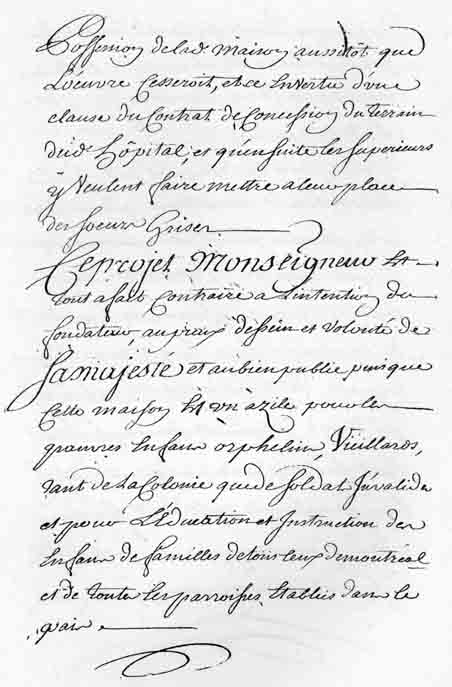
[68]



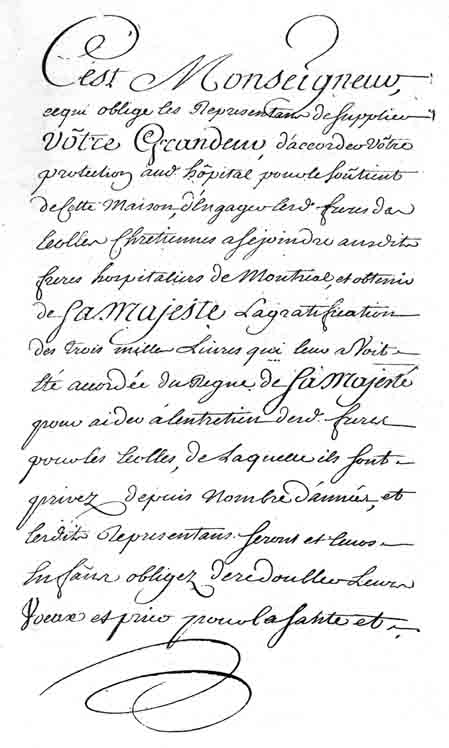
[69]



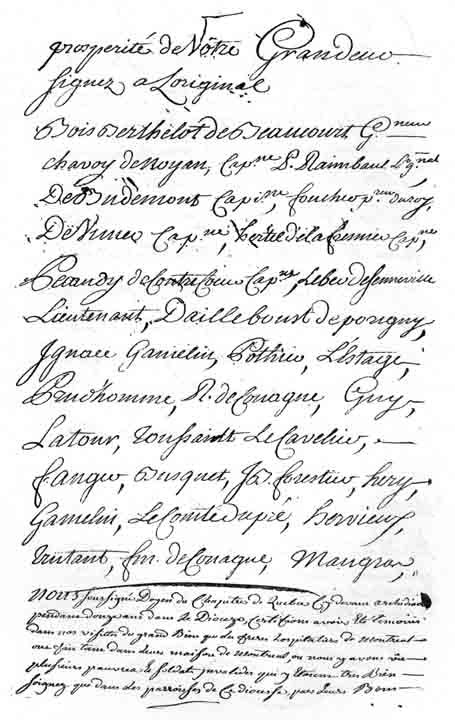
[70]



[71]



[72]



[73]



[74]

et donné à Québec, en notre hôtel, le deux novembre mil sept cent trente huit.

HOCQUART

Par Monseigneur Bénard.

Dans ce document, deux choses à retenir : les dates et le nom qu'on dorme aux associées. On les appelle des Sœurs Grises. Si on les appelle des Sœurs, c'est donc qu'on connaît déjà leur consécration religieuse. Quant à l'adjectif grise, il demande quelques explications. À ce moment-là, elles ne portaient pas de costume uniforme, mais une simple robe noire sans ornements.

La pétition qu'on vient de lire n'est qu'une forme de l'opposition ouverte que rencontra Mme d'Youville dans l'exécution de son dessein. La rumeur, cette hydre à sept têtes, déchiquetait la réputation de ces honnêtes filles, et les calomnies les plus fantaisistes couraient de bouche en bouche. Les coteries s'en mêlant, chacun ramassa dans cette aventure des brandons de discorde. De vieilles rancunes se réveillaient. On se rappelait les impudences des You d'Youville, leur ambition effrénée, leur infâme commerce de l'eau-de-vie et l'on disait que la veuve continuait le même commerce clandestin. De plus, qu'elle-même et ses compagnes s'enivraient et se crêpaient le chignon dans leur ébriété, de là l'injurieux brocard de Sœurs grises.

Pour plusieurs, Mme d'Youville n'était qu'un instrument dans les mains des Sulpiciens ; aussi disait-on que c'était eux qui lui fournissaient l'eau-de-vie qu'elle débitait aux Sauvages. En outre, suivant la pétition, on accusait les Sulpiciens d'avoir machiné la ruine des Frères hospitaliers en empêchant leur recrutement. Pourtant la volonté formelle du roi à leur sujet avait été rendue publique par l'Ordonnance de l'intendant Raudot, le 18 janvier 1709. Dans l'intention du roi, les hospitaliers ne devaient être que des laïcs réunis dans le but de poursuivre ensemble une œuvre charitable. Le Père de Charlevoix, s.j., avait prévu leur déchéance dès 1721 lorsqu'il écrivait : « La défense qu'ils ont eue de la Cour de prendre un habit uniforme et de s'engager dans des vœux [75] simples, pourra bien les empêcher de se perpétuer. » [[46]](#footnote-46) Cependant les mondains, qui souffraient de la phobie des empiétements, ne manquèrent pas de blâmer les Sulpiciens de l'échec de cette entreprise. C'était en quelque sorte une avanie collective puisqu'il s'agissait quasi d'un bien commun, nombre d'âmes charitables ayant contribué au soutien de cette Maison de Charité, et, malgré sa décadence on se flattait de pouvoir lui insuffler la vie moyennant les subsides du roi. Ces commerçants ne pensaient qu'au temporel.

Quant à monseigneur Dosquet, mis en cause, il eut le malheur d'arriver au pays alors que l'Église du Canada était encore toute troublée par les dissensions qui avaient suivi la mort de monseigneur de Saint-Vallier. Ancien membre de la compagnie de Saint-Sulpice, il devenait par cela même suspect à certains clans. A ce moment-là plus que jamais, l'esprit de justice portait le bandeau du préjugé. Le gouverneur, monsieur de Beauharnois, heureusement pour nous, a exprimé son opinion sur monseigneur Dosquet. Le 5 novembre 1729 il écrivait au Ministre : « Le coadjuteur est un saint homme. Il s'occupe à mettre tout en règle. Il « est net et précis dans ses décisions. » Le désarroi qui régnait à l'Hôpital-Général de Montréal depuis la fuite du Frère Chrétien, dont le procès était en cours devant le Conseil Supérieur, à Québec, motivait amplement la défense d'admettre de nouveaux sujets. Mgr Dosquet voulut prévenir de nouvelles complications à une situation déjà si embrouillée, et lui, l'homme aux décisions nettes, trancha dans le vif, puis exposa l'état des choses au Ministre.

D'aucuns voyaient aussi, dans l'Hôpital-Général, une richesse potentielle qu'il ne fallait pas laisser tomber aux mains de Mme d'Youville et de son clan familial. Mais, à ce moment-là, se voyant mêlée par solidarité à cette humiliante aventure qui faisait les frais des conversations, l'indignation de la dite famille devenait aiguë. Aussi voit-on ses deux beaux-frères et des cousins signer la pétition au secrétaire d'État. Ce geste de Pilate qui se lave les mains dut blesser profondément Mme d'Youville qui n'avait que tendresse pour tous les siens. On la lâchait publiquement comme une lépreuse. Les noms au bas de cette pétition dévoilent les secrets motifs qui poussaient la plume des signataires. D'abord [76] le nom de l'ombrageux gouverneur, ses satellites d'office, le marguillier en charge de la Paroisse, un nommé Guy, des marchands vindicatifs, et toute une parenté soucieuse de son prestige. Ah ! le triste document.

Dans un tel réseau d'intrigues, l'innovation de Mme d'Youville devait nécessairement souffrir la contradiction. Il semble néanmoins qu'en cette circonstance, elle fut plutôt victime de ses alliances que d'une antipathie personnelle.

Tandis que ces turpitudes brouillaient le flot de la vie montréalaise, Mme d'Youville cherchait une maison pour abriter son œuvre. Comme à la sainte Famille quêtant un gîte, bien des portes durent lui être fermées, mais enfin la charitable Mme Soumande, fille de Mme Le Verrier, devenue propriétaire de la maison de sa mère, la lui loua, et les associées y entrèrent le 30 octobre 1738. Des biographes de Mme d'Youville, à la suite de l'abbé Dufrost, ont accepté cette date comme étant celle de la fondation de la Communauté des Sœurs Grises, parce que c'est la première mention de la vie en commun des fondatrices, et, c'est ici que les dates au bas de la pétition mentionnée prennent une signification grave. Comme il s'agit d'une date de fondation d'Institut, il faut bien s'y arrêter quelque peu.

Après avoir dit que le pieux dessein de Mme d'Youville et de Mlle de La Source « demeura enseveli dans un secret profond jusqu'à ce quelles se réunirent publiquement ayant pour associées Catherine demers et Catherine cusson qui depuis longtemps fesoient profession de piété », l’abbé Dufrost continue :

« Ce fut en 1738 que Mde youville loua une maison dans montréal, proche les récolets, la veille de la toussaint fut le jour de son entrée en ce logis, elle y fut accompagnée de la sœur thaumur, de la sœur demers, et de la sœur cusson. On y transporta secrètement leurs petits meubles, tout le fond de leur thrésor étoit d'environ cent pistoles... à peine cette petite société étoit réunie sous un même toit que le public se déchaisna contre elle, et les persécuta vivement, plusieurs même des parens de Mde youville furent du nombre des persécuteurs, dès le lendemain de leur union allant à l'office de la paroisse on leur jetta des pierres accompagnées d'injures. »

Ce texte est précis, mais la pétition l'infirme. On appelle les [77] associées, des Sœurs, mot qui évoque l'idée de vie commune ; et des Sœurs grises, ce qui place la campagne d'opposition antérieurement à la pétition et à l'habitation de la maison Le Verrier. En effet, la pétition est datée à Québec le premier novembre 1738, le jour même de leur sortie en commun, supposée la première. La rédaction de la pétition, la collection des signatures, l'envoi à Québec à une époque où les moyens de communications entre les deux villes étaient très lents, tout cela démontre clairement que la cabale s'ourdissait depuis déjà quelque temps.

Tout au long de son récit, l'abbé Dufrost télescope les événements, et ceux qu'il raconte se rattachent presque toujours à quelque fait saillant. Ainsi, en l'occurrence, un jour de fête chômée, au lendemain d'un déménagement, les démonstrations hostiles lors de cette sortie en commun ont dû graver dans sa mémoire d'enfant de neuf ans, témoin effrayé sans doute de voir sa mère ainsi malmenée, la date de la réunion des Sœurs dans la maison Le Verrier. C'est la première date dont il se souvient, mais ce n'est pas nécessairement la date de fondation de l'Institut. Que les associées aient vécu ensemble ou non antérieurement au 30 octobre 1738, il est évident suivant la pétition, que le but de leur association était connu.

Quant à la consécration secrète du 31 décembre 1737, l'abbé Dufrost n'en parle pas, mais nous en avons des témoignages irréfutables. Lorsque, par les lettres patentes du 3 juin 1753, le roi eut autorisé Mme d'Youville à fonder une communauté, Mgr de Pontbriand approuva le règlement temporaire des Sœurs lors de sa visite canonique en 1755, puis il chargea M. Montgolfier, supérieur du Séminaire Saint-Sulpice et Grand Vicaire du diocèse de Québec, d'élaborer des règles d'après les engagements primitifs des Sœurs. Monsieur Montgolfier termina une première ébauche en 1776, puis l'ayant perfectionnée et écrite de sa main dans un cahier in-12 carré, en 1781 il présenta ces Règles aux Sœurs qui les acceptèrent formellement en apposant chacune sa signature avec la date de sa profession religieuse, à la suite du texte. Or, ceci se passait du vivant de l'une des fondatrices, la Sœur Demers-Dessermont et elle donna comme date de sa profession le 31 décembre 1737. Plusieurs Sœurs contemporaines de Mère Youville vivaient aussi, entre autres la Sœur Despins qui lui succéda au [78] supériorat, la Sœur Rainville, la Sœur Laforme, la Sœur Bénard-Bourjoli, toutes admises dans la communauté par la fondatrice ([voir la note 20](#Mere_Youville_note_20)). C'est donc la date véritable de rémission des vœux des quatre cofondatrices. C'est aussi celle qui est inscrite au registre de toutes les Sœurs Professes de l'Institut. De plus, nous avons un mot de Mme d'Youville à ce sujet, Le 27 août 1766, écrivant à son procureur en France, au sujet de la réduction des créances françaises, elle dit : « Je ne puis me persuader que le Roi ne dédommagera pas les communautés de ce pays du tort qu'il leur fait, en particulier la nôtre à laquelle il n'a jamais fait aucune rente depuis qu'elle a pris naissance il y a vingt-neuf ans. » Elle place, donc, le début de la communauté en 1737.

Alors, s'il est prouvé que les quatre premières Sœurs se sont consacrées au service des pauvres le 31 décembre 1737, c'est bien là la date de fondation de la Communauté des Sœurs Grises de Montréal.

\*  
\* \*

Les associées déménagèrent, aussi discrètement que possible, le trente octobre 1738 dans la maison Le Verrier que la fondatrice avait louée. C'était une maison de pierre à un étage, de quarante-trois pieds de front sur vingt-six de profondeur, située sur la rue Notre-Dame proche de la rue Saint-Pierre [[47]](#footnote-47)21. À peine entrée Mme d'Youville, en un geste dédicatoire des lieux, installa dans une petite pièce une statuette de la Madone, et s'agenouillant avec ses compagnes, lut à haute et ferme voix un acte de consécration de leur œuvre et de leurs personnes à la Sainte Vierge. Celles qui fondaient une famille spirituelle, les amarres familiales larguées, se blottissaient auprès de la mère de leur mystique époux ; selon l'esprit sulpicien, elles vont à Jésus par Marie.

Le jour de la Toussaint brusquement des bras audacieux s'étaient levés en gestes irraisonnés pour ponctuer de cailloux les quolibets et les huées. Cette manifestation hostile n'était qu'un premier coup de tonnerre ; l'orage n'était pas passé. À l'accusation de commerce clandestin d'eau-de-vie s'ajouta bientôt celle d'immoralité. Passant de bouche en bouche, de subalternes à supérieurs, [79] les accusations arrivèrent jusqu'aux oreilles de M. de Beauharnois [[48]](#footnote-48) et le scandale prit de telles proportions qu'un jour, un Récollet crut devoir refuser publiquement la communion aux Sœurs associées.

Mme d'Youville garda le silence sous la bourrasque. Comme des voix incorporelles qui montent dans la brume, la calomnie perçait le recueillement de la vie industrieuse des Sœurs. Elles s'étaient chargées de quatre indigents et elles n'avaient d'autres moyens de subsistance que le travail manuel, surtout la couture ; il leur fallait donc y apporter une infatigable assiduité.

Au moment où son activité semblait indispensable à l'établissement de son œuvre, voilà qu'une sérieuse maladie vint immobiliser Mme d'Youville. Depuis quelque temps elle ressentait de fortes douleurs à un genou, lorsque, durant l'hiver de 1738, une inflammation considérable dégénéra en plaies. Le chirurgien-major du roi à Montréal, le sieur Joseph Benoît, fut appelé. Trouvant deux plaies, une de chaque côté du genou, il pratiqua une incision pour les rejoindre, espérant, sans doute, vider ainsi plus rapidement ce foyer d'infection. Cependant, malgré tous ces soins, non seulement le mal persista mais il s'étendit. Après plusieurs mois, un médecin cette fois, que l'Histoire ne nomme pas, entreprit de guérir ces plaies au moyen de simples, sans obtenir, lui non plus, d'améliorations. Quand Dieu veut éprouver ses serviteurs, les mille secrets de la pathologie et les perplexités de la science médicale sont là à sa disposition. Depuis la mort du docteur Sarrazin, le pays ne possédait pas de brillants escu-lapes, s'il faut en croire la Mère Duplessis-de-Sainte-Hélène, religieuse de l'Hôtel-Dieu de Québec. Le seize octobre 1734, elle annonçait le décès du docteur Michel Sarrazin à Mme Hecquet, en France, et concluait en disant : « Il nous laisse à la mercy de quelques chirurgiens qui ne sçavent que penser des playes : on demande fortement un médecin [[49]](#footnote-49)22.

À cette lointaine époque, les chirurgiens n'étaient pas nécessairement médecins, comme de nos jours ; ils avaient été à l'origine des barbiers et l'étaient restés jusqu'à un certain point, [80] pratiquant des saignées et appliquant des cautères. Quant à leur science, ils l'acquéraient facilement avec un peu de pratique sous un maître expérimenté. La recrue de l'année 1738 amena au pays un chirurgien autrichien, le sieur Ferdinand Feltz qui s'installa premièrement à Québec où il épousa Ursule Aubert, le quatre novembre 1741. La correspondance ministérielle indique qu'il y demeura jusqu'à l'été, au moins, de 1742. Monsieur de Beauharnois l'ayant proposé au Ministre pour le poste de chirurgien-major des troupes à Québec, celui-ci répondit, en date du dix-sept avril 1742, qu'il avait déjà nommé le sieur Briant, de Rochefort, lorsque sa lettre lui était parvenue « recommandant le sieur Feltz qui en remplit les fonctions depuis la mort du sieur Berthier » [[50]](#footnote-50). En effet, les dépêches du Conseil de Marine, datées du vingt-huit mars 1742, annonçaient la nomination de Ferdinand Feltz au poste de chirurgien-major des troupes du roi à Montréal [[51]](#footnote-51). Comme le chirurgien Michel Berthier décéda le cinq septembre 1740 [[52]](#footnote-52), Feltz, qui pratiquait déjà à l'Hôtel-Dieu, suivant la correspondance de la Sœur Duplessis-de-1'Enfant-Jésus [[53]](#footnote-53), étendit ses soins, dès lors, aux troupes du roi. Les vaisseaux du printemps de 1742 ayant apporté la nouvelle de sa nomination au poste de Montréal, il dut s'y installer au cours de l'été. Une réputation avantageuse l'y avait précédé. Mme d'Youville crut peut-être que cet étranger tenait le secret de sa guérison, car elle se confia à sa science. Le docteur Feltz « employa des remèdes violents qui lui causèrent des douleurs extrêmement aiquës » [[54]](#footnote-54), puis il institua un traitement par les crapauds vivants. On appliquait sur les plaies deux ou trois crapauds qui, tout en les léchant, les imbibaient de leur venin aux propriétés supposées curatives. On entendait à plusieurs pas le râpage de leurs pattes sur la plaie avant que l'on s'avisât de les leur envelopper. Au témoignage de ses compagnes, la malade les souffrit sans gémissements durant les quatre semaines que

Planche 8



[Retour à la table des matières](#tdm)

Extrait de l’Album de Jacques Viger. Courtoisie de l’IOA.

Séminaire de Saint-Sulpice à Montréal au temps de Mère D’Youville.

Planche 9



[Retour à la table des matières](#tdm)

Extrait de *Ma Saberdache* de Jacques Viger. Courtoisie de l'I.O.A.

Monsieur Louis Normand de Faradon (1681-1759), prêtre et supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice à Montréal.

[81]

dura cette répulsive torture, au surplus inopérante. Le mal dura sept ans, puis « elle se trouva guérie tout-à-coup sans secours humain », au dire de son fils biographe.

La chirurgie et la médecine avaient tenté de vaincre ce mal opiniâtre. Qu'était-il au juste ? Le docteur Gabriel Nadeau [[55]](#footnote-55)23, dans une étude intitulée : Un Cas de Bufothérapie sous le Régime français, essaye de déterminer le mystérieux mal de Mme d'You-ville. Il pose quatre diagnostics entre plusieurs possibles : tumeur maligne du genou, mono-arthrite ménopausique, arthrite tuberculeuse et engelure dont parle l'abbé Duirost.

L'application de crapauds vivants indique que Feltz diagnostiqua un cancer ulcéré, parce que c'était, alors, un des traitements indiqués en pareil cas. Le temps a démontré qu'il s'était mépris sur la nature du mal. La possibilité d'arthrite tuberculeuse du genou s'élimine aussi, Mme d'Youville ne semblant pas avoir souffert de bacillose. Elle mourut de paralysie à l'âge de soixanxte-dix ans. L'hypothèse avancée par l'abbé Dufrost, l'engelure, serait aussi possible si on suppose que l'engelure avait causé la gangrène ; mais la gangrène ne disparaît pas spontanément. Etant donné l'âge de la malade, le cours de la maladie, son extinction automatique, il est probable qu'il s'agissait d'une mono-arthrite ménopausique aggravée par des traitemments inappropriés. La présence des plaies offre, cependant, une objection sérieuse à ce diagnostic, quoiqu'on puisse les expliquer plausiblement. Quel qu'ait été le mal à son origine, les traitements l'aggravèrent certainement. Quant à sa durée de sept années pendant lesquelles Mme d'Youville fut obligée de garder la chambre, c'est elle-même qui l'affirme dans un premier testament daté du huit octobre 1757, rédigé par le notaire Danré de Blanzy [[56]](#footnote-56).

Durant ce temps, si Mme d'Youville suivit les conseils de la prudence humaine, elle ne négligea pas d'importuner le Ciel. Elle multipliait les neuvaines, confiante que M. Lepape du Lescoât, qu'elle vénérait toujours, lui obtiendrait la guérison. Un moment elle espéra l'obtenir par l’intercession de monseigneur de Laube-rivière, mort, à vingt-neuf ans, victime de sa charité envers les [82] contagieux du vaisseau Le Rubis qui l'avait amené à ses ouailles canadiennes. Elles descendit donc, en barge, à Québec, et malgré 'ses souffrances, se traîna en neuvaine dans la crypte de l'église Notre-Dame de Québec où reposaient les restes du jeune évêque ; mais l’heure de Dieu n'était pas arrivée.

Souffrante et quasi impotente, elle n'en continuait pas moins de diriger sa maison, de l'augmenter même. À l'été de 1739, elle hébergeait dix indigents et, au mois de juillet, elle ouvrit son cœur de mère à une orpheline de Boucherville, âgée de dix-sept ans, mademoiselle Thérèse Lemoine-Despins. Pensionnaire au début, elle se joignit plus tard à la communauté, dont elle devint supérieure à la mort de la fondatrice.

Alors que la douleur tourmentait son corps, les chagrins lui étreignaient le cœur. Les malheurs domestiques de sa mère étaient de notoriété publique, les violences du docteur Sylvain, son second mari, ne connaissant pas de bornes. Il voyait rouge pour un rien, invectivait les gens, sans considération des personnages et des lieux. Ayant insulté le sieur Guiton de Monrepos, conseiller du roi et son lieutenant général civil et criminel à Montréal, il fut la cause d'un de ces imbroglios qui, en engageant l'honneur de chacun, deviennent interminables.

Jacques-Joseph Guiton de Monrepos, homme hautain, tout gonflé de son importance, était devenu d'une suffisance insupportable. Lieutenant général du roi, il se croyait en droit d'user de termes pompeux tels que « mon peuple », « mes habitants », « mon secrétaire », etc. [[57]](#footnote-57) ; les gens d'esprit en souriaient, mais il avait peu d'amis. Un tel homme devait — il n'y manqua pas — demander réparation en justice de l'insulte reçue de Sylvain. La cause passa devant maître Adhémar, tenant le siège pour l'occasion. La poursuite ayant obtenu un décret de prise de corps, l'huissier et son assistant qui, dans l'exercice de leurs fonctions, avaient, en pareille circonstance, été battus et blessés par Sylvain au point d'en être alités durant vingt et un jours, obtinrent du juge l'autorisation de demander main-forte à la garnison. Ils [83] se rendirent donc au grand Corps de Garde, où ils trouvèrent M. de Varennes commandant la Garde et à qui ils demandèrent un détachement de huit soldats avec un sergent pour l'exécution du dit décret. Le capitaine d'infanterie Jacques-René Gaultier de Varennes qui auparavant s'était vu traîné en cour de police par le même Sylvain pour avoir défendu sa sœur contre les brutalités de son mari, était tellement imbu d'esprit de famille qu'il crut de son honneur de défendre le mari contre autrui. La consigne prescrivait qu'on devait exiger un billet du juge lorsque la justice demandait main-forte, mais point de billet lorsqu'elle était requise par le lieutenant général. Comme les huissiers n'avaient pas de billet du juge, que d'autre part le décret était émis à la demande du lieutenant général n'étant pas en fonctions, M. de Varennes, prétextant équivoque, refusa de prêter main-forte sans un billet du gouverneur. Celui-ci, mis au courant par maître Adhémar, donna une autorisation verbale ; mais tandis que les huissiers allaient de Ponce Pilate à Hérode, le docteur Sylvain, averti, s'esquivait, de sorte que les huissiers ne purent exécuter leur décret. Guiton de Monrepos, frustré, porta plainte au Conseil Supérieur de Québec. De son côté, M. de Beaucours, gouverneur de Montréal, toujours prompt à prendre la mouche, se plaignit des militaires qui avaient déposé en faveur de M. de Varennes, voyant là une censure de sa conduite. À la suite de ce conflit entre les officiers civils et les officiers militaires, la ville fut inondée de poésies et de chansons satiriques et licencieuses sans qu'on en connût les auteurs [[58]](#footnote-58). On faisait des gorges chaudes où l'on rageait, suivant les coteries. Cependant à la suite d'enquêtes, M. de Beauharnois ordonna l'incarcération de M. de Varennes. L'affaire fut dûment rapportée au ministre qui, devant la gravité du prétendu manquement, en fit part au roi. Voulant à tout prix maintenir la discipline dans la colonie, le roi cassa M. de Varennes [[59]](#footnote-59) irrévocablement, malgré les sollicitations de hauts personnages en sa faveur. Ainsi, nonobstant ses valeureux exploits militaires et ses longues années de service, M. de Varennes [84] vit sa carrière brisée à cause de son instinctif et aveugle esprit de famille. Tel un caillou lancé au ruisseau, l'insulte à Guiton de Monrepos encerclait toute la famille en ses anneaux concentriques, et tout ce beau tapage autour de son nom était loin d'aider Mme d'Youville. Entre temps, sa tendresse connut d'autres peines, outre celle de voir son parrain disgracié. C'est alors que M. Normant tomba malade et qu'elle eut la douleur de fermer les yeux de sa première fille spirituelle remontée vers Dieu, la Sœur Cusson.

Louis Normant de Faradon était supérieur des messieurs de Saint-Sulpice en Nouvelle-France et Grand vicaire du diocèse de Québec. Malgré ces fonctions, il voulut se charger de la formation spirituelle de la société de Mme d'Youville. Il composa un règlement qui incorporait l'essentiel de la vie monastique tout en l'adaptant au genre de vie qu'exigeait le service des pauvres. La journée des associées débutait à quatre heures du matin par l'oraison mentale, suivie de l'audition de la sainte messe à l'église paroissiale ; puis les lectures pieuses, l'examen particulier, la récitation du chapelet et du petit office du Nom et du Couronnement de Marie, entrecoupaient le travail et tenaient les âmes tournées vers le spirituel.

Au soir de leur déménagement dans la maison Le Verrier, M. Normant était venu constater l'installation des associées, leur faire une petite exhortation et les bénir. Depuis, il s'intéressait aux détails de leur vie et, avec une bonhomie charmante, étant au fait de leur dénuement, il l'allégeait par de menus cadeaux : épingles, aiguilles, papier à lettre [[60]](#footnote-60), ciseaux, chapelets, etc. Il surveillait leurs intérêts et guidait la fondatrice au milieu de l'orageuse atmosphère dans laquelle elle se débattait. Paternel, prudent, saint homme, influent, lui seul pouvait conjurer les intrigues. Hélas, la maladie l'avait atteint et progressait si rapidement qu'on désespérait de sa vie. À ce moment-là, sa mort eût été de conséquences incommensurables. Comme l'agitation de l'eau fait remonter à la surface ce qui gisait au fond, l'angoisse [85] de Mme d'Youville trahit son attrait intérieur, sa grande confiance au Père Eternel. Son vœu est un défi de foi et un gage de culte extérieur. Elle promit de faire exécuter en France un tableau figurant le Père Eternel, dépense considérable à l'époque. Elle promit aussi de faire brûler un cierge devant le saint Sacrement tous les ans, le jour de la fête principale des Sulpiciens, la Présentation de Marie au Temple. Les Montréalais peuvent voir cet ex-voto de Mère d'Youville le vingt et un novembre de chaque année à l'église Notre-Dame, et le tableau du Père Eternel orne encore la salle des exercices à la maison mère de Montréal.

Dieu rendit la santé à M. Normant, mais, en échange, il cueillit la benjamine du groupe, la Sœur Catherine Cusson, que la tuberculose minait depuis des mois. Elle quitta pour le ciel ce cénacle de ferveur qu'était la maison Le Verrier, le vingt février 1741, âgée seulement de trente-deux ans, après quatre ans de vie religieuse exemplaire. Mais si le bon Dieu voulait éprouver sa servante, il ne voulait pas l'extinction de son œuvre faute de bras vaillants ; il remplaça donc la jeune défunte. Six mois après ce décès, la fondatrice eus la joie d'admettre dans la communauté, en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, la robuste demoiselle Catherine de Rainville qui n'avait que trente ans. En septembre 1744, Thérèse Lasserre-Laforme vint grossir le petit noyau et porter à cinq le nombre des associées.

Au feu ! le cri tant redouté des Montréalais, tira Mme d'Youville du sommeil une nuit d'hiver de 1745. L'intérieur de son logis flambait. On dut en sortir sommairement vêtu, la plupart nu-pieds, Mme d'Youville sans bas, dans un bon soulier et une méchante savate. Groupés sur la neige et grelottants, — on était au trente et un janvier — les sinistrés se lamentaient, croyant sûrement qu'étant sans toit Mme d'Youville les abandonnerait. Dans la confusion générale, une idiote qu'on avait fait sortir, pensant tout à coup à ses précieux sabots, vive comme un cerf, bondit dans la maison pour les aller quérir et y trouva la mort à la désolation de Mme d'Youville. Le public, accouru au spectacle, loin de compatir au malheur de la fondatrice, y voyait le doigt de Dieu qui abaissait ses ambitions. Les haineux rendent [86] vite Dieu complice de leurs méchants désirs. Cyniquement, les détracteurs de la fondatrice profitaient de son malheur même pour essayer de prouver leurs accusations. « Voyez-vous, disaient-ils, cette flamme violette ? c'est l'eau-de-vie destinée aux Sauvages qui brûle [[61]](#footnote-61) »

Madame d'Youville aussi vit le doigt de Dieu dans cet accident, mais le doigt qui fait signe d'approcher davantage. De cette épreuve elle fit un échelon de vertu : dépouillée, elle voulut l'être pour toujours. « Nous avions un peu trop nos aises, dit-elle à ses Sœurs, peut-être un peu trop d'attache aux choses de ce monde ; nous vivrons désormais plus en commun et plus pauvrement » Et incontinent, le deux février, elle signa un acte de désappropriation, rédigé par M. Normant, et connu depuis lors sous le nom d'Engagements primitifs.

« Nous soussignées, à la plus grande gloire de Dieu, pour le salut de nos âmes et le soulagement des pauvres, désirant sincèrement quitter le monde et renoncer à tout ce que nous possédons, pour nous consacrer au service des pauvres : nous nous sommes unies par le seul lien de la pure charité (sans vouloir de nous-mêmes former une nouvelle communauté), pour vivre et mourir ensemble ; et afin que ladite union soit solide et permanente, nous sommes convenues unanimement, et avons promis, de notre propre et libre volonté, ce qui suit :

« 1° De vivre désormais ensemble le reste de nos jours, dans une union et une charité parfaite, sous la même et seule conduite de ceux qu'on aura la charité de nous donner, dans la pratique et fidèle observance du règlement qui nous sera prescrit, dans la soumission et l'obéissance entière à celle d'entre nous qui sera chargée du gouvernement de cette maison, et dans une pauvreté et désappropriation universelle : mettant dès à présent tout ce que nous possédons, et tout ce que nous posséderons dans la suite, en commun, sans nous en réserver la propriété, ni aucun droit d'en disposer, en faisant, par le présent acte, don pur et simple et irrévocable entre vifs aux pauvres, sans qu'aucune [87] d'entre nous ni aucun de nos parents y puisse rien prétendre après notre mort, pour quelque cause que ce puisse être, à la réserve néanmoins des biens-fonds, si aucun il y en a, dont nous pourrons disposer à notre volonté.

« 2° De consacrer sans réserve notre temps, nos jours, notre industrie, notre vie même au travail, et le produit mis en commun pour fournir à la subsistance des pauvres et de nous.

« 3° De recevoir, nourrir et entretenir autant de pauvres que nous serons en état d'en faire subsister par nous-mêmes, ou par les aumônes des fidèles.

« 4° Toutes les personnes qui seront reçues à la maison y apporteront tout ce qu'elles ont, linge, habits, meubles et argent, pour le tout être mis en commun, sans en rien excepter, ni retenir ; renonçant à tout droit de propriété et de reprise, par le don volontaire et irrévocable qu'elles en font aux membres de Jésus-Christ. Que si elles ont des rentes ou revenus annuels, ils y seront compris et réunis à la rente commune. Tous les biens-fonds en seront exceptés, comme dit est ci-dessus, dont elles pourront disposer à leur mort.

« 5° Si quelqu'une de celles qui auront été reçues dans la maison est obligée d'en sortir pour de bonnes raisons, elle ne pourra rien exiger de ce qu'elle y aura apporté, s'en étant dépouillée volontairement, et en ayant fait don aux pauvres en y entrant ; mais elle se contentera de ce qu'on aura la charité de lui donner.

« 6° Si, dans la suite des temps, il ne se trouve pas de personnes capables de soutenir cette bonne œuvre, ou si, pour quelque autre raison, on ne trouvait pas à propos de la continuer, les soussignées veulent et entendent que tout ce qui se trouvera alors de biens, meubles et immeubles, appartenant à ladite maison, soit remis entre les mains de M. le supérieur du séminaire de Montréal, pour être employé selon sa sagesse en bonnes œuvres, et spécialement au soulagement des pauvres, lui en transférant tout droit de propriété, et lui en faisant don aux clauses ci-dessus, tant en leur nom qu'en celui des pauvres, à qui le tout appartient ; déclarant derechef que telle est leur intention.

[88]

« Lu et relu le présent acte d'union, nous l'approuvons et nous nous obligeons de tout notre cœur à exécuter tout son contenu avec la grâce du Seigneur. Fait à Montréal en présence des soussignées, le 2 février 1745.

MM Lajemmerais veuve Youville

Catherine demers

Marie-Louise thaumur »

Signé conjointement par les trois premières associées et incorporé dans les constitutions de 1781, ce contrat d'un si parfait désintéressement a été signé, depuis, par chaque Sœur au jour de sa profession religieuse et forme la base de l'Institut des Sœurs Grises.

Quelques jours après l'incendie, un riche négociant, monsieur Fonblanche, offrit gratuitement à l'affligée fondatrice l'usage d'une modeste maison qu'il possédait rue Saint-Paul à l'ouest de la Place du Marché [[62]](#footnote-62). Des amis [[63]](#footnote-63)24 — Dieu merci, elle en avait — et quelques âmes charitables prêtèrent les uns des lits, les autres les meubles indispensables ; et Mme d'Youville put de nouveau réunir tous ses pauvres dispersés ici et là. Tout ce monde devait être bien à l'étroit, la maison ne mesurant que vingt-trois pieds sur trente, mais enfin c'était un abri. Mais la nourriture, comment y pourvoir dans une si complète désorganisation ? Les messieurs du séminaire, avec leur libéralité coutumière, se chargèrent de nourrir tout ce monde ; ce qu'ils firent durant à peu près six mois, c'est-à-dire durant tout le temps du séjour des pauvres chez monsieur Fonblanche.

À l'été, Mme d'Youville loua pour trois ans [[64]](#footnote-64), par entente verbale, la maison de Dominique Janson-Lapalme située rue Notre-Dame vis-à-vis des Récollets. L'année n'était pas écoulée que le propriétaire, au mépris de la parole donnée, voulut reprendre sa maison : un plus reluisant personnage, le gouverneur, la convoitait. Le seize juillet 1746, ordre fut donné à la [89] locataire de vider les lieux. La sommation était faite au nom de l'épouse du gouverneur Du Bois Berthelot de Beaucours : Gabrielle-Françoise Aubert, fondée de procuration de Dominique Janson-Lapalme. Le propriétaire s'éclipse derrière une procuration, c'est bien l'autoritaire gouverneur qui mène l'affaire. Mme d'Youville protesta et demanda au moins trois mois pour chercher un autre logis, alors le gouverneur eut recours à la loi. La cause [[65]](#footnote-65) fut entendue par le lieutenant général Guiton de Monrepos et maître Adhémar, à la place du Procureur du roi, absent [[66]](#footnote-66)25. Voici la conclusion du jugement rendu. « NOUS, parties ouies, ensemble Maître Adhémar pour le procureur du Roy, absent, vu la sommation faite à la dite défenderesse le seize juillet dernier, ensemble la procuration et lettres missives dudit Lapalme dont lecture a été faite, sur le bureau, avons déclaré led. congé bon et valable pour le quinze aoust présent mois, jour d'échéance de leur bail verbal, en conséquence condamnons lad. demoiselle défenderesse d'en sortir aud. jour, faire faire les réparations locatives et rendre place nette, sinon et à faute de ce faire, ordonnons que les meubles qui se trouveront occuper les lieux seront mis sur le carreau et condamnons la défenderesse au cours des présentes ce qui sera en cas d'appel exécuté sous forme de provision non cession (sic), appellation quelconque et sans préjudice en donnant caution laquelle sera reçue devant nous en la manière accoutumée. MANDONS etc. »

Guiton Monrepos

Danré de Blanzy

Guiton de Monrepos... Adhémar... Du Bois Berthelot de Beau-cours... Quels noms familiers ! N'est-ce pas ceux de 1743... celui de Beaucours n'était-il pas au bas de la pétition de 1738... Coïncidence ou haineuse tracasserie ?

Mieux que quiconque l'expulsée connaissait la paucité de maisons à louer dans Montréal ; dix jours pour en trouver une, c'était être déjà sur le pavé. L'odieux de ce procédé souleva [90] l'indignation d'une âme noble qui, n'ayant pas de maison à louer, céda la sienne. Madame de La Corne, en un beau geste, livra aux pauvres sa résidence qui faisait le coin nord-ouest des rues Saint-Paul et Saint-Claude et se retira dans sa seigneurie [[67]](#footnote-67)26. Évidemment, cette gracieuse hospitalité ne pouvait être que temporaire, voilà donc derechef Mme d'Youville en quête d'une demeure. Avant la fin de l'année, elle obtint la location d'une maison de pierre assez spacieuse située sur la Place de l'église, appartenant à M. D'Ailleboust de Cuisy [[68]](#footnote-68)27. Son établissement se composait alors de dix-huit personnes.

Cette jeune communauté, malgré son apparente précarité, la vie austère qu'on y menait, où toutes les aises étaient sacrifiées, attirait néanmoins des sujets. Ainsi, en cette mémorable année 1746, les Sœurs Véronneau, Bénard-Bourjoli et Arelle prirent rang parmi les servantes des pauvres.

Des recrues, c'était une hypothèque d'espoir, un baume du ciel pour l'âme meurtrie de la fondatrice. Son courage, on l'a vu, ne connaissait pas d'obstacles ; mais tant de traverses, de démarches, d'anxiétés, eurent raison d'une santé déjà ébranlée par sept années de souffrances. Aussi, à peine le déménagement effectué, une grave maladie la terrassa. Il s'ensuivit des jours de mortelle inquiétude pour la petite société blessée au cœur, car on l'aimait comme une mère. C'est qu'au travers de son austérité rayonnait toujours le charme de sa bonté, cette bonté qui partait d'un cœur sensible, généreux, dilaté d'amour divin.

Au moment même où Mme d'Youville luttait contre la mort, les autorités gouvernementales, rendues à quia, décidaient de lui confier provisoirement l'administration de l'Hôpital-général de Montréal. Dominée par sa confiance au Père Eternel, sourde aux raisons qui se heurtaient dans son esprit, les yeux fixés au delà des horizons humains, elle accepta.

[91]

**Mère d’Youville**

Chapitre V

ADMINISTRATRICE  
D’HÔPITAL

[Retour à la table des matières](#tdm)

[92]

[93]

Par arrêt rendu le vingt-deux avril 1735, le Conseil supérieur de Québec, après examen des créances détenues en France, tenait l'Hôpital-général responsable des dettes contractées par son ex-supérieur, le Frère Chrétien. Les créances furent arrêtées à la somme de 24,940 livres 13 sols 9 deniers, plus les frais judiciaires, qui s'élevaient à 587 livres 11 sols. Au Canada, les dettes des Frères hospitaliers montaient à 12,471 livres 15 sols 3 deniers. L'Hôpital-général de Montréal se trouvait donc obéré d'un montant de 38,000 livres.

Les créances étaient officiellement reconnues, soit, mais elles n'étaient pas réglées. En avril 1744, le Ministre presse les administrateurs de la colonie d'en venir à une solution au sujet de cet hôpital parce que les créanciers s'irritent des atermoiements administratifs. On le conçoit facilement, depuis 1735 qu'ils attendaient ! Suivant M. de Lamarche, fondé de procuration des Hospitaliers, plusieurs créanciers « se trouvaient réduits à un extrême besoin », et plusieurs autres avaient tout perdu faute de s'être fait représenter au Conseil supérieur lors du règlement de cette affaire [[69]](#footnote-69)28. D'où mécontentement général.

Lorsque monseigneur de Pontbriand arriva au pays à l'été de 1741, l'une de ses premières préoccupations fut cette affaire compliquée. L'année suivante, il propose au Ministre de fusionner l'Hôpital-général et l'Hôtel-Dieu de Montréal ; les frais d'administration seraient réduits, et la colonie serait allégée d'une communauté religieuse. Rien ne pouvait plaire davantage à la cour, et l'idée sourit au Ministre ; toutefois, les dettes posaient un frein contrariant non seulement à cette solution mais à maintes autres.

[94]

Aussi le Ministre termine-t-il sa lettre du printemps 1743 aux administrateurs, par cette gouverne : « Quelque proposition que vous ayez à faire en conséquence de cet examen, il sera nécessaire de constater la véritable situation des affaires temporelles de l'Hôpital-général, car c'est de ce point-là qu'il faut partir pour toutes les résolutions qu'on aura à prendre [[70]](#footnote-70) »

En novembre 1746, l'évêque mieux renseigné sur les affaires du pays qu'après douze mois de séjour, écrit au Ministre : « Nous n'avons encore pris aucun arrangement pour les Frères Charon, MM. les Gouverneur général et Intendant ont été toujours très occupés. Ces Frères, à l'exception du plus ancien, m'écrivent sans cesse qu'ils ne peuvent vivre, qu'ils sont hors d'état de soigner les pauvres, que tous les biens périclitent faute de réparations. Il est absolument nécessaire d'y pourvoir par provision. Je l'aurais déjà fait en y mettant Madame d'Youville avec les cinq personnes qu'elle a réunies à Montréal, et qui s'occupent utilement, mais j'attendais cette année vos ordres [[71]](#footnote-71). »

Les événements brusquèrent les administrateurs. Le premier juillet 1747, le Frère André De Moyres décéda, et le dix du mois suivant, le Frère Alexandre Turpin, qui avait soixante-dix-sept ans, s'endormit pour l'éternité. Restaient le Frère Jean Jeantôt, vieillard de soixante-dix-neuf ans, et le Frère Joseph Dellerme, sexagénaire. D'hospitalisés, il n'y en avait que quatre, dont le doyen avait quatre-vingt-huit ans et le benjamin, soixante-treize. Ces patriarches végétaient lamentablement dans l'hôpital dont ils occupaient quelques pièces au rez-de-chaussée. Par les croisées béantes des étages, les rafales de pluie dégradaient les lambris et apportaient la moisissure à la saleté accumulée. Les dépendances aussi criaient l'abandon et les terres restaient en friche. C'était ces ruines, humaines et matérielles, que l'ordonnance du vingt-sept août 1747 confiait à la garde de Mme d'Youville.

Avoir en mains la clef de ce grand bâtiment délabré n'était pas tout ; il fallait le rendre habitable. Pour en faire le nettoyage, il fallut dix-huit jours de travail — la journée de travail allait [95] de cinq heures du matin à l'Angélus du soir [[72]](#footnote-72)29 — au coût de huit cent trente et une livre dix sols, uniquement pour les femmes de ménage. Quant aux réparations, lisons quelques extraits du procès-verbal des experts [[73]](#footnote-73)30.

« Réparer le portail de l'église qui est ruiné et tombe par morceaux.

« Mettre des marches à la porte d'entrée du dit hôpital.

« Oter entièrement le pavé de la salle des pauvres, icelle renduire tout autour en dedans et toutes les croisées.

« Les dortoirs et chambres du premier étage sont fort endommagés, les murailles, ouvertures, croisées et poutres ont besoin d'être renduits tout de nouveau.

« Le corridor et les croisées du second étage ont besoin d'être crépis et renduits ensemble ainsi que les dortoirs, chambres, croisées, et la salle haut et bas.

« Refaire à neuf soixante et dix grands châssis, huit autres et huit portes de cloisons.

« Couvrir en neuf quinze lucarnes.

« Il faut deux cents pieds de dalles.

« Il faut douze cent vingt-six vitres. » (Disons qu'elles n'étaient que de 7 x 8 pouces et qu'il en fallait trente-deux par châssis.)

L'inventaire était piteux. La lingerie se réduisait à quelques guenilles, les ustensiles de table et de cuisine, à un minimum de pièces écornées, bosselées ou perforées, les meubles, tous ternis, la plupart boiteux. Le mot qui revient le plus souvent dans ce procès-verbal, c'est le mot vieil. Mme d'Youville, ne fut guère étonnée des constatations des experts ; elle connaissait la pauvreté de l'hôpital pour y être souvent allée rapiécer les hardes des vieillards. Mais après ses divers campements de fortune, ces couloirs aux perspectives allongées, ces grandes salles bordées de fenêtres, durent lui paraître paradisiaques.

Le sept octobre, le moment de la prise de possession était arrivé. Mme d'Youville, encore trop faible pour pouvoir marcher, traversa la ville en charrette sur laquelle on avait étendu un matelas. [96] Partie de la Place de l'église, elle longea la rue Saint-François-Xavier, traversa la Place du marché et sortit de la ville par la porte du Port qui lorgnait obliquement l'hôpital situé dans la plaine Sainte-Anne. En cette occasion, son esprit de pauvreté l'exposa aux risées, mais il était bien au-dessus de ces piqûres d'amour-propre. Dans sa pensée, être servante des pauvres n'était pas une simple étiquette, c'était une rigoureuse réalité avec ses humiliantes situations.

Selon sa commission de directrice, Mme d'Youville devait tenir des registres. Son Journal autographe existe toujours. En voici la première page :

« L'an 1747 le premier de septembre jay receu les patentes de messieurs l'Évêque, le Général et l'Intendant pour administrer les biens de l'hôpital général et y soigner les pauvres avec mes associées qui sont

Marie Louise Lasource âgée de 39 ans

Marie Catherine Dessermont âgée de 49 ans

Catherine Rinville âgée de 37 ans, entrée le 14 septembre 1741 Térèse Laforme âgée de 34 ans, entrée le 23 septembre 1744

Agathe Veronneau âgée d'environ 40 ans qui n'est pas encore agrégée à la société, entrée le 10 février 1746

Marguerite térèse Despins âgée de 28 ans, pensionnaire depuis 9 ans.

« Nous avons trouvé dans le dit hôpital quatre pauvres

Jean Barrier âgé de 88 ans

Louis Lemagre âgé de 80 ans

Louis Moro âgé de 74 ans

Pierre LeBeuffe âgé de 73 ans.

« Nous y avons mené Françoise Oson [Auzon] femme de Pierre Lebeuffe qui est aveugle depuis quatorze ans et qui est avec nous depuis le 21 novembre 1737.

Marie Morin veuve Tomas paralytique âgée d'environ 90 ans entrée le 20 avrilye 1747

Marie Joseph Bourjoli âgée de 23 ans entrée le 12 juillette 1741 Antoinette Arelle âgée de 26 ans entrée le 2 novembre 1741

Marie Joseph Latreilye âgée de 34 ans entrée le 28 aoust 1743

Planche 10



[Retour à la table des matières](#tdm)

Extrait de l’Album de Jacques Viger.

Façade de l’Hôpital Général montrant les additions faites par les Sœurs Grises. À remarquer entre le mur d’enceinte et la porte principale de la chapelle, les loges des aliénés construites en 1802 et démolies en 1844. Les loges érigées par Mère d’Youville se trouvaient dans le jardin en arrière du corps principal.

Planche 11



[Retour à la table des matières](#tdm)

Costume religieux des Sœurs de la Charité de l’Hôpital Général de Montréal, dites Sœurs Grises, composé par la Vénérable Mère Fondatrice, et qui n’a subi aucune modification depuis.

[97]

Térèse Lagarde âgée de 15 ans entrée le 25 avrilye 1742

Angélique Brindamour âgée de 6 ans entrée le 25 juillette 1747

Marie Louise du Bralye âgée de 16 ans payant 120 livres de pension entrée le 14 septembre 1747. »

Les rentes de l'Hôpital-général, de deux mille cent treize livres qu'elles étaient premièrement, étaient alors réduites à sept cent quatre-vingt-six livres par an, et se trouvaient encore sous saisie des créanciers. La ferme de la Pointe Saint-Charles donnait un revenu de six cents minots de blé dont la moitié allait au fermier, celle de Chambly en donnait trois cents aux mêmes termes. Outre ce piètre revenu des terres, Mme d'Youville ne pouvait compter que sur son industrie ; mais sa noble audace, fille de sa confiance en la divine Providence, ne chancela aucunement.

Les chefs du gouvernement ayant autorisé les réparations déclarées urgentes par les experts, Mme d'Youville négocia les emprunts nécessaires pour les exécuter. Bientôt deux salles furent prêtes à l'hospitalisation : l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Son esprit d'organisation, sa vigilance, son économie et le travail obstiné des associées rétablirent en peu de temps l'ordre et le confort à l'hôpital. Des dames de condition, pleines d'admiration pour le courage et le savoir-faire de la directrice, exprimèrent le désir d'habiter dans ce cadre paisible en qualité de pensionnaires, et dès 1748 Mme d'Youville pouvait compter sur cette source de revenus.

À l'été de cette même année, le successeur du sage intendant Hocquart arrivait à Québec ; c'était un proche parent du maréchal d'Estrées, François Bigot. Grisé de ses hauts pouvoirs, il ne parlait que d'améliorations, d'agrandissements, et aguichait les appétits avec ses beaux projets. Madame Bégon, cette Sévigné canadienne tout aussi spirituelle que l'autre, avant d'avoir rencontré l'intendant, rapporte les on-dit : « Rien n'est si magnifique que cet intendant en tout, et on ne se lasse point de le dire. » En janvier 1749, il visite Montréal. Après avoir raconté le tourbillon de mondanité qu'a causé son séjour, la même épistolière décrit son départ. « Il est parti ce matin avec, je crois, mille traînes. C'est un équipage comme il n'y en a point, car il faut des carrioles [98] pour toutes ses glaces et colifichets. Si M. Hocquart voyait cela, je crois qu'il mourrait de douleur [[74]](#footnote-74) » Indubitablement, Bigot aimait le faste ; mais en se faisant suivre de son argenterie et de sa maison, peut-être voulait-il éblouir les Canadiens pour les mieux pressurer ensuite.

Peu après son entrée à l'hôpital, une œuvre éminemment sociale fut proposée à Mme d'Youville. M. Antoine Déat, curé de la paroisse, s'agitait depuis 1744 en vue d'obtenir des gouvernants un refuge pour les filles perdues. Connaissant la vertu de Mme d'Youville, il fit de nouvelles démarches auprès de M. Hocquart et obtint, pour elle, l'autorisation d'entreprendre cette œuvre régénératrice. Conséquemment, Mme d'Youville fit aménager douze chambres sous les combles pour recevoir les filles condamnées en correctionnelle ([voir la note 31](#Mere_Youville_note_31)). Cet endroit prit le nom de Jéricho, par allusion aux fameuses hautes murailles, et aussi parce qu'on avait ainsi nommé, autrefois, un semblable établissement. Le bon curé ne se contenta pas de lancer cette œuvre ; il y alla aussi de ses deniers, en assumant une bonne part du coût de la nourriture des filles du Jéricho avant que l'intendant Bigot le portât sur la liste des dépenses du roi.

L'aisance de manières et la douceur de Mme d'Youville attiraient toutes les classes. Les dames trouvaient en elle une hôtesse pleine d'égards et d'affabilité ; auprès d'elle, les orphelins s'épanouissaient, les pauvres perdaient leur confusion, les prisonnières à leur tour succombèrent à son ascendant moral. Madame Bégon, la railleuse épistolière, nous en apporte un témoignage non suspect. Le 8 janvier 1749, elle écrit à son gendre, le sieur de Villebois : « Nous avons vu aujourd'hui, cher fils, Mme Bouat que je t'ai mandé être depuis la Saint-Martin aux Frères Charron avec Mme Youville. C'est une comédie de la voir : elle ne fait plus que prêcher et parler du plaisir qu'il y a à vivre retiré du monde. Elle nous a assuré la conversion des quatre dames qu'on a mises au Jéricho ; elle les visite de temps en temps. Tout ce que Mme Bouat craint sont les soldats qui pourraient avoir envie de tirer ces dames de captivité, mais je ne pense pas qu'ils voulussent [99] rien faire pour cela de mal à propos [[75]](#footnote-75). » Mme Bégon se trompait, parce qu'un jour un soldat, probablement aviné, arrive à l'hôpital, pistolet au poing, vociférant qu'il abattrait Mme d'Youville si elle refusait de libérer sa maîtresse. La portière, affolée, court avertir sa directrice d'avoir à se cacher ; mais celle-ci, au contraire, se rend délibérément à la porte, et avec assurance ordonne à cet énergumène de se retirer sur-le-champ sans plus d'éclat. Ce sang-froid et la dignité de Mme d'Youville déconcertèrent tellement le malheureux qu'il tourna talons sans même répliquer.

Suivant Mme Bégon, non seulement Mme d'Youville avait assagi une mondaine comme Mme Bouat, au point de lui faire goûter la dévotion, mais elle avait réussi à ramener à repentance quatre pécheresses publiques. Ce zèle contrariait trop les libertins pour qu'ils ne s'en plaignissent pas, et ils trouvèrent chez Bigot une oreille complaisante. Prétextant que Mme d'Youville outrepassait ses droits en coupant les cheveux aux prisonnières, il lui écrivit :

« Madame,

« J'ay esté informé que le Jérico commencoit à occasionner des abus qui deviendraient de conséquence par la suite si je n'y mettois ordre.

« Et ce qui m'a le plus surpris c'est que vous ayés pris sur vous de faire couper les cheveux à des filles qui y ont esté mises, entre autres à une qui y avoit esté enfermée par surprise ; si je n'avois pas autant de considération pour vous que j'en ay je vous ferais poursuivre en justice pour en avoir agi aussi indiscrètement, je suis bien aise de vous apprendre, si vous ne le sçavez pas, qu'il n'appartient qu'à une Cour supérieure d'ordonner une telle punition qui est déshonorante.

« Et pour remédier à de pareils abus je vous enjoins expressément de ne recevoir à ce Jérico aucune fille ou femme que par mon ordre, que je vous enverray par écrit lorsque je jugeray à propos d'en faire renfermer et il leur sera fourni la ration aux dépens du Roy. Je compte que vous ne retomberés plus dans [100] la faute que vous avez faite, s'il en estoit autrement j'y remédierais efficacement.

« Le juge aura attantion à la façon dont elles seront traitées pour m'en rendre compte et c'est sur celuy qu'il me rendra également des filles de mauvaise vie de la ville que je donneray des ordres pour les transférer des prisons au Jérico si je le juge à propos, M. Varin en usera de même pour celles de la campagne.

« Je crois, Madame, vous en écrire assés sur cette matière et j'espère qu'il ne me reviendra aucune plainte à l'avenir à l'occasion de cet établissement.

« Je suis avec respect,

Madame

Votre très humble et très obéissant serviteur

BIGOT [[76]](#footnote-76) »

Vous entendez claquer le fouet ? Voilà l'élan ramené au pas de la loi, le beau zèle, ligoté. Ces filles, source d'ennuis, étant une charge au mince budget de la directrice, le salut de leur âme pouvait seul l'engager à les garder. Les ressources étant des plus irrégulières, pourvoir de nourriture trente pauvres, le personnel, puis ces filles, devenait un lancinant problème. Une fois de plus les messieurs du séminaire donnèrent un coup d'épaule en entreprenant des quêtes au profit de l'Hôpital-général. M. Pierre Navetier, p.S-S, en fit une dans la ville et les banlieues qui produisit une abondante manne de denrées, d'effets divers et de deniers ; M. Joseph Hourdé, p.S.-S., de son côté, parcourut les paroisses de Laprairie, de Longueuil, de Varennes et de Verchères. Là aussi les aumônes furent généreuses. Le plus grand soulagement qu'apporta cette collecte à Mme d'Youville fut de constater que le public était revenu des préventions hâtives fomentées par les racontars.

On avait vu la fondatrice à l'œuvre, on connaissait maintenant sa vertu. Désormais, on la soutiendrait résolument si d'aventure il lui fallait des champions.

[101]

**Mère d’Youville**

Chapitre VI

LE SACRIFICE  
D’ABRAHAM

[Retour à la table des matières](#tdm)

[102]

[103]

La commission de directrice de l'Hôpital-général [[77]](#footnote-77) portait la phrase conventionnelle : « sous le bon plaisir de Su. Majesté ». Toutefois, les gouvernants s'étaient engagés à faire ratifier leur choix. On comprend aisément qu'il ne fallait rien moins que cette assurance pour déterminer Mme d'Youville à entreprendre le relèvement de cette ruine. Entre temps, elle devait soumettre ses propositions quant au règlement des dettes. Une lettre de monseigneur de Pontbriand, datée du huit septembre 1748, corrobore cette promesse. Il lui écrit en effet : « Je vais commencer un mémoire pour montrer au ministre qu'on ne peut trouver meilleur moyen pour consolider cette maison que de vous la laisser entre les mains [[78]](#footnote-78). » C'est en termes aussi élogieux qu'il recommande la fondatrice à son grand vicaire à Paris, dans sa lettre du même mois. Le vingt-deux février 1749, l'Abbé de l'Isle-Dieu dans une lettre au secrétaire d'État, M. Rouillé, dit : « le rendrai compte ci-après des propositions que fait à ce sujet, la Dame veuve Youville, qui est actuellement à la tête du gouvernement de l'hôpital de Montréal. Voici les termes dont m'en parle M. l'Évêque de Québec. 'C'est, dit ce Prélat, une de ces personnes d'un rare mérite, et je pense que cet hôpital sera bien entre ses mains, je vous recommande autant qu'il est possible cette bonne œuvre. Il paraîtrait donc que M. l'Évêque de Québec désirerait que cette Dame restât chargée du gouvernement temporel de l'hôpital de Montréal, peut-être, outre le mérite qu'il reconnaît dans cette Dame, y incline-t-il que le côté des offres que fait la Dame Youville, [104] et dont je rendrai compte dans l'extrait de ses lettres et des mémoires qu'elle m'a adressés à ce sujet. D'ailleurs M. l'Évêque de Québec pense que le soin et l'administration de l'hôpital de Montréal serait mieux et plus avantageusement confié à des femmes que des hommes, parce qu'on y recevrait et qu'on y secourerait les deux sexes. [[79]](#footnote-79) »

Un peu plus loin dans le même rapport, l'Abbé de l'Isle-Dieu en vient aux offres de Mme d'Youville et dit : « C'est de cette Veuve que M. l'Évêque de Québec me fait un si grand éloge dans ses dernières lettres, par lesquelles il paraît désirer qu'elle reste chargée de la Supériorité, et en même temps de l'Administration de l'hôpital de Montréal, dont elle paraît elle-même avoir envie par des vues d'autant plus louables (si elles peuvent se réaliser) qu'elles ne paraissent tendre qu'au bien et à l'avantage de l'hôpital de Montréal, dont elle demande l'inspection et la conduite.

« J'ai eu l'honneur de vous faire observer dans les extraits des lettres de M. l'Évêque de Québec les raisons de mérite et de capacité qui le portaient à incliner pour la Dame d'Youville, dont il connait apparemment la piété, le zèle, la capacité et l'intelligence, mais voici un nouveau motif qui, joint au premier, peut procurer un grand avantage à l'hôpital de Montréal, et le mettre en état de se libérer pleinement de ses dettes.

« La Dame d'Youville me fait envisager et me dit après, clairement, dans ses lettres, que si la Cour voulait lui accorder des Lettres patentes pour la petite communauté de Filles de Piété qu'elle a formées au service des Pauvres et au soulagement des malades, elle est sûre de rassembler 8000 livres, qu'elle m'enverra aussitôt, pour acquitter les dettes de l'hôpital ; mais soit que cet argent vient d'elle ou de différentes mains que la piété a réunies pour cette bonne œuvre, elle m'ajoute qu'elle n'aura lieu que lorsqu'on les aura établies et fixées par Lettres patentes.

« Elle représente que l'opposition que la Cour a à établir de nouvelles communautés ne doit point avoir lieu, puisque c'est [105] en supprimer une qui n'existe plus, pour en former une autre qui sera d'autant plus utile que :

« 1° Elle ajoutera l'instruction au soulagement des pauvres, le soin des femmes à celui des hommes, par conséquent le soulagement des deux sexes.

« 2° Que cette nouvelle petite Communauté se consacrerait non seulement à l'instruction des filles, mais à retirer du libertinage les personnes de mauvaise vie, sans que le temps et les soins qu'elles y donneraient fissent aucun tort au soulagement des pauvres malades.

« Voilà apparemment ce qui détermine M. l'Évêque de Québec à préférer la Dame Veuve Youville.

« Je suis avec respect, Monsieur...

À Paris, ce 22 février 1749 [[80]](#footnote-80) »

Comme l'on voit, Mme d'Youville n'avait pas tardé à présenter ses offres. Dès octobre 1747, elle avait expédié à l'Abbé de l'Isle-Dieu, jointe à la lettre ci-haut mentionnée, une copie de sa commission de directrice portant, au bas, une procuration pour gérer, en France, les affaires financières de l'Hôpital.

Les dispositions de l'Évêque, du gouverneur, marquis de Beau-harnois, et de l'intendant Gilles Hocquart étaient des plus favorables à Mme d'Youville et auguraient bien pour l'avenir. Mais qui peut répondre de l'avenir ? Trois ans après, la situation n'était plus la même. En 1750, l'intendance de la Nouvelle-France était aux mains de François Bigot, qui n'avait pas sué comme son prédécesseur sur le règlement de cette épineuse affaire, de Bigot dont les qualités administratives étaient mues par la cupidité et qui était surtout préoccupé de faire fortune prestissimo. Lors de son premier passage à Montréal en 1749, il avait visité l'Hôpital-général et s'était montré satisfait de ce qu'il y avait trouvé. Cependant, si l'on prend sa lettre hérissée au sujet du Jéricho à Mme d'Youville comme baromètre de ses sentiments, il est évident qu'ils avaient passé du tiède au glacial en 1750.

[106]

Le ministre avait approuvé la nomination provisoire de Mme d'Youville à la tête de l'Hôpital-général. Il avait cependant ajouté : « Quel que puisse être le succès de cet arrangement, je dois vous prévenir que Sa Majesté n'est nullement disposée à consentir à ce qu'il puisse conduire à former une nouvelle communauté de filles dans la colonie. Elles n'y ont déjà été que trop multipliées [[81]](#footnote-81). » Les communautés religieuses, c'était le cauchemar du ministre : tous les ans on sollicitait de nouvelles gratifications pour l'une ou pour l'autre. Devant l'opposition ancrée de la cour à l'augmentation des communautés, monseigneur de Pontbriand crut probablement que la société de Mme d'Youville se briserait sur les mêmes défenses que celle de François Charon et finirait de même. Alors, pourquoi son cher hôpital-général de Québec ne profiterait-il pas de la débâcle ? Il proposa donc au nouveau gouverneur et à Bigot de réunir l'hôpital de Montréal à celui de Québec. Monsieur de La Jonquière, ne soupçonnant pas l'enchevêtrement de cette affaire, fut aisément gagné aux vues de l'évêque. La lettre annuelle commune de l'intendant et du gouverneur pour l'année 1749 l'affirme. « Nous pensions qu'il n'y avait point d'autre parti à prendre pour ce qui regarde l'Hôpital-général de Montréal que de le réunir à l'Hôtel-Dieu de cette ville, mais sur les objections que nous a faites M. l'Évêque qu'il convenait mieux de le réunir à l'Hôpital-général de Québec, puisque nous le jugions nécessaire pour recevoir les insensés, les incurables et les vieillards de la colonie, nous sommes convenus avec lui que cette dernière réunion serait plus utile et convenable par plusieurs raisons [[82]](#footnote-82)... » L'une des raisons invoquées, c'est que l'hôpital de Québec étant pauvre, les fonds qui lui parviendraient de l'hôpital de Montréal le soulageraient de ses embarras.

Le ministre approuva la réunion, à condition qu'on laissât à Montréal un hospice desservi par deux ou trois religieuses de l'Hôpital-général de Québec. Mais la réponse personnelle à [107] l'évêque prêtait à équivoque parce que le ministre ajoutait : « si l'hôpital-général de Québec n'est pas jugé suffisant pour y placer tous les infirmes de la colonie [[83]](#footnote-83) ». Ce conditionnel servit de prétexte aux administrateurs pour décréter la suppression de l'hôpital-général de Montréal. En conséquence, le quinze octobre 1750, ils émirent une ordonnance qui déclarait aboli le traité provisoire fait avec Mme d'Youville en 1747. Cette ordonnance unissait tous les biens meubles et immeubles de l'Hôpital-général de Montréal à celui de Québec ; autorisait les religieuses de la maison de Québec à vendre les bâtiments de l'hôpital avec toutes leurs dépendances, et même les meubles qui seraient jugés de trop peu de valeur pour être transportés à Québec. L'ordonnance ajoutait que si quelques particuliers avaient des représentations à faire sur cette vente, ils pourraient se pourvoir par-devant M. Bigot dans le terme de trois mois [[84]](#footnote-84). Quel singulier procédé ! commencer par vendre les biens et permettre ensuite de réclamer contre cette vente. Aussi l'Abbé de L'Isle-Dieu écrivait-il à l'évêque : « Il me semble, Monseigneur, que dans le pays où vous êtes, on va bien vite en besogne, et qu'on commence par exécuter les projets avant que de les examiner, c'est, ce me semble, pendre quelqu'un par provision et ensuite instruire son procès [[85]](#footnote-85). »

L'habile Bigot, prévoyant les récriminations des citoyens, ne fit pas proclamer l'ordonnance avant que le dernier bateau à destination de la France n'eût quitté Québec. Les Montréalais pourraient pétitionner à leur saoul, rien n'arriverait à la cour avant six mois. Devant le fait accompli, heureuse d'être enfin délivrée de cet ennuyeux problème, la cour maintiendrait sans doute la décision des administrateurs. Ainsi raisonnait Bigot, mais il oubliait les droits des Sulpiciens ; il oubliait, ou ignorait, l'influence à la cour de M. Cousturier [[86]](#footnote-86), leur supérieur ; et, lui qui piétinait tout obstacle à ses fins, sous-estimait l'esprit de justice et de religion du roi.

[108]

À l'hôpital de Montréal, on continuait de vivre au jour le jour. N'ayant pas les moyens de faire des provisions d'avance, Mme d'Youville allait acheter elle-même les aliments au marché comme une simple ménagère. Le vingt-trois novembre 1750, en passant la porte du port, elle comprit au roulement des tambours qu'on allait publier une ordonnance. Elle écoute, et quelle n'est pas sa stupeur d'entendre le crieur public clamer son nom, puis sa destitution. Là sur la Place, elle reçoit publiquement ce soufflet immérité. Cette ordonnance qui datait du quinze octobre, on n'avait pas eu la décence de la lui signifier personnellement avant de la crier aux quatre coins de la ville. Sans sa présence fortuite au marché, toute la ville l'eût apprise avant elle. Cette conjoncture, néanmoins, lui permit de préparer ses associées au dur coup qui allait les frapper lorsque l'huissier viendrait, enfin, leur lire l'ordonnance. Lorsqu'il se présenta, elle ne se permit aucune remontrance, l'écouta avec son calme coutumier et sa surnaturelle résignation. Elle s'était faite pauvre, et le mépris, qui est la pire souffrance de la pauvreté, devenait son lot.

C'est M. Normant qui, en renseignant son évêque, a transmis à l'Histoire les sentiments de la population dans cette circonstance. « L'ordonnance a fait ici un grand bruit, écrivait-il, non-seulement par le son des tambours qui l'ont annoncée, mais plus encore par les murmures, les médisances et les calomnies qu'elle a occasionnées. Tous en ont été si frappés, que sans garder aucune mesure, et contre les règles de la charité, ils ont éclaté en ressentiments et contre Votre Grandeur et contre M. Bigot, qu'ils en ont supposé les auteurs, faisant grâce à M. le gouverneur général, et ne lui donnant aucune part à cette entreprise, qu'ils croient être contre ses sentiments. J'ai été et je suis encore très peiné de voir des excès si blâmables, Dieu offensé, et la confiance et le respect qu'ils sont obligés d'avoir pour Votre Grandeur, altérés et diminués. C'est, à mon avis, bien mal défendre une bonne cause.

« Voici, Monseigneur, à peu près, et autant que j'ai pu le connaître, ce qu'on dit à ce sujet. Je ne fais que répéter les raisons du public, sans y mettre du mien, ni les approuver en ce qu'elles [109] ont de trop fort. On attaque d'abord le motif de l'ordonnance, et on s'imagine que ce n'est ni la gloire de Dieu, ni le soulagement des pauvres qu'on y envisage ; mais que par protection, par inclination, et pour des vues humaines, on veut de préférence favoriser l'hôpital-général de Québec. Ce qui a donné lieu à ces faux jugements, ce sont les faux rapports et les plaintes injustes que les autres communautés de Québec ont imprudemment faits, et communiqués à plusieurs personnes de cette ville, des bontés particulières que Votre Grandeur et M. Bigot font paraître pour cet hôpital, sans avoir égard, à ce qu'elles prétendent, aux besoins des autres, qui par un esprit de jalousie ont tenu ces discours.

« On regarde cette union comme injuste en tant qu'elle dépouille les pauvres de ce gouvernement d'un droit acquis et très légitime sur des biens dont on dispose en faveur des étrangers, et en tant qu'elle est directement opposée à l'intention des fondateurs, qui n'ont eu en vue, dans l'établissement de cet hôpital, que les pauvres de ce gouvernement.

« On prétend que cette union est absolument nulle dans la forme, les parties intéressées n'y ayant point été appelées ni entendues ; l'union ayant été conclue sans information préalable, ni procès-verbal, qui puissent en prouver la nécessité ou l'utilité. An contraire, il semble que l'on a affecté de la tenir secrète jusqu'à ce que les occasions pour la France fussent parties ; et on ne l'a publiée que lorsqu'on n'avait plus aucun moyen de recourir à Sa Majesté, ce qui est contraire aux règles.

« On est surpris encore comment M. Bigot, qui est la partie poursuivante, s'est attribué à lui seul la connaissance de cette affaire, la qualité de juge et de partie étant incompatible aux lois. On dit d'ailleurs que M. l'intendant a déjà fourni en beaucoup d'occasions, et fournit encore aujourd'hui très souvent, des moyens d'une juste et légitime récusation pour juge dans cette affaire, ayant publiquement ouvert son sentiment et prononcé affirmativement la destruction de cette bonne œuvre ; ce qui, en toute autre occasion, fournirait un moyen de récusation. Mais en celle-ci on suit une nouvelle jurisprudence, ce qui donne lieu à des murmures. Quelques uns se flattent, néanmoins, qu'on ne leur [110] refusera ni le temps ni les moyens de faire à Sa Majesté leurs très humbles représentations, et que, jusqu’à ce qu'ils puissent en informer la cour, la réunion n'aura pas son effet [[87]](#footnote-87). »

Monsieur Normant rédigea aussi une supplique, adressée au ministre, dont une copie en forme de requête fut envoyée à l’évêque, au gouverneur général et à l'intendant. Cette supplique [[88]](#footnote-88) fut signée par quatre-vingts citoyens ayant à leur tête le gouverneur de Montréal, M. de Longueuil. Après avoir démontré que la réunion de l'hôpital-général de Montréal à celui de Québec était nulle, la supplique cite une clause des Lettres patentes qui stipulait que : « ledit établissement sera à perpétuité sans pouvoir être changé ny de lieu ny en autre œuvre pie qu'il sera à perpétuité pour le secours et le soulagement des pauvres de Montréal selon l'intention des fondateurs. »

De leur côté, Mme d'Youville et ses associées présentèrent une supplique contenant les mêmes arguments avec, en plus, l'offre conditionnelle suivante : « Elles offrent, sous trois ans, de liquider les dettes du Frère Chrétien qui sont en France et de transiger avec ses créanciers à la remise qu'ils ont offert et de payer le plus tôt quelles le pourront celles qu'il avait contracté au Canada. Au moyen de quoi elles demandent d'estre au lieu et place des Frères hospitaliers, de jouir de tous les droits, grâces et privilèges portés dans leur lettre patente qui resteront à leur égard les mêmes offerts pour l'établissement et l'administration dud. hôpital, en conséquence elles s'obligent à rendre compte tous les ans des revenus dud. hôpital et des aumônes qui seront faites aux pauvres, et si dans la suitte, par des raisons qu'on ne peut prévoir, Sa Majesté jugeoit convenable d'oster l'administration dud. hôpital aux suppliantes, il leur serait tenu compte des améliorations, réparations et remboursements qu'elles auroient fait de leurs deniers pour en estre payés, et mis au lieu et place des créanciers qu'elles auront satisfait. »

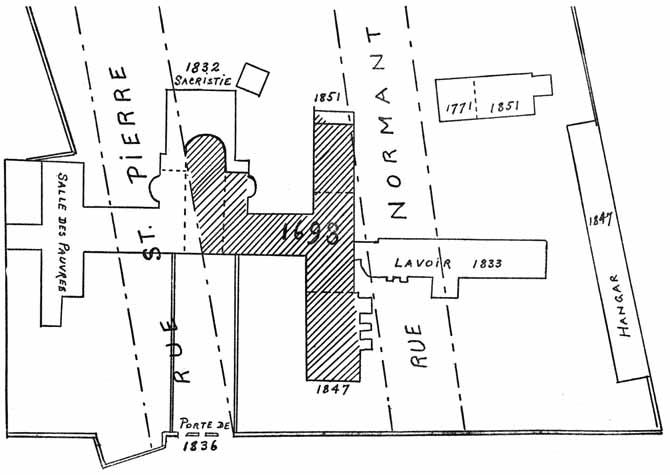
Au mois de janvier, Mme d'Youville eut le courage d'aller porter elle-même ces pièces à Québec. Elle fut froidement reçue [111] par l'Évêque et l'intendant, qui refusèrent d'appuyer ses pétitions [[89]](#footnote-89). M. de la Jonquière, qui n'avait pas de préventions, au contraire, fut frappé de la justice de ces plaidoyers et promit sa médiation. Sa lettre au ministre, du 19 octobre 1751, est d'une ingénuité courageuse. « Quoique j'aie eu l'honneur de vous écrire conjointement avec M. l'Évêque et M. Bigot au sujet de la réunion de l'Hôpital-général de Montréal à celui de Québec, je ne puis néanmoins me dispenser d'avoir l'honneur de vous envoyer ci-joint les représentations qui ont été faites par tous les États de Montréal à M. l'Évêque et à M. Bigot et à moi sur la nécessité indispensable de laisser subsister cet hôpital. Vous verrez, Monseigneur, les raisons employées dans cette requête qui doit vous être directement adressée. M. Bigot persiste dans son premier avis auquel j'avais adhéré sans avoir d'abord prévu le tort que cette réunion causerait aux pauvres de Montréal [[90]](#footnote-90). »

Au début de l'année 1751, Mme d'Youville présenta ses comptes à Bigot pour les faire approuver. Il refusa de le faire sous divers prétextes. Il s'ensuivit un véritable duel, par correspondance, entre l'astuce et la droiture. Bigot biaise, élude, subtilise. Mme d'Youville rétorque par des chefs-d'œuvre de raisonnement et de modération. La lutte de cette humble femme contre le despotisme en fonction évoque spontanément la promesse du psalmiste : Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon [[91]](#footnote-91) impunément si le Seigneur est avec toi. L'intendant attaque dans sa lettre du cinq février 1751.

« Madame

« Je réponds à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 janvier dernier.

« J'ai examiné les comptes que vous m'avez envoyés de la recette et dépense de l'Hôpital-général de Montréal pour les années 1749 et 1750 et celui de 1748 que vous m'aviez ci-devant remis, par lesquels il paraît que la dépense excède la recette



Place Youville

Plan extrait des archives des Sœurs Grises de Montréal.  
La partie ombrée indique les murailles qui subsistent en 1945.

[112]

Planche 12

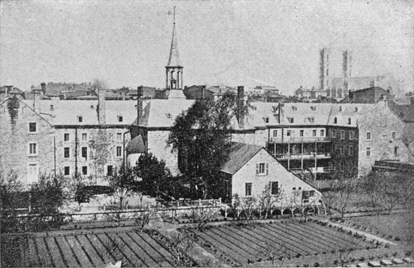


[Retour à la table des matières](#tdm)

Place Youville

Plan extrait des archives des Sœurs Grises de Montréal.  
La partie ombrée indique les murailles qui subsistent en 1945.

Planche 13



[Retour à la table des matières](#tdm)

Plan extrait des archives des Sœurs Grises de Montréal.  
La partie ombrée indique les murailles qui subsistent en 1945.

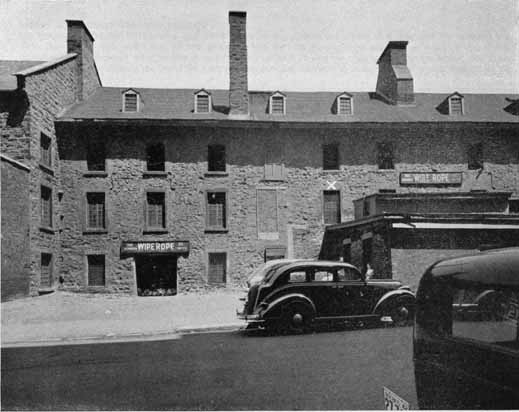
Planche 14



[Retour à la table des matières](#tdm)

Aile ouest de l'ancien Hôpital Général des Sœurs Grises qu'on peut voir en 1945, sur la rue Normant, près de la Place d'Youville.

Planche 15



[Retour à la table des matières](#tdm)

Hôpital Général et maison mère des Sœurs Grises à la Pointe-à-Callières, aujourd'hui Place d'Youville, vue du côté du jardin. La position des cheminées nous permet d'identifier ce qui reste du bâtiment.

[113]

de 10,486 livres 17 sols 10 deniers. J'en remarqué que la recette faite par la maison, sans parler des revenus des terres, balance à peu de choses près la dépense faite dans cette maison pour la nourriture et entretien des pauvres, mais que l'entretien des terres de la Pointe Saint-Charles et de Chambly ont coûté le double du revenu qu'elles ont donné, c'est ce qui m'a fort surpris.

« Agréez, je vous prie, Madame, que je vous fasse remarquer que l'ordonnance de M. l'Évêque et de MM. de Beauharnois et Hocquart du 27 août 1747 vous établit seulement directrice de cet hôpital pour avoir la conduite des pauvres qui y étaient enfermés et des biens qui lui appartiennent et qu'elle vous autorise même à recevoir les revenus des dits biens pour être employés à la nourriture et entretien des dits pauvres et à faire les réparations indispensables de la maison, mais qu'elle ne vous permet point de faire de dépense pour ces pauvres au-delà de leurs revenus.

« Lorsque vous vous êtes aperçue, Madame, que ces revenus ne pouvaient suffire à la subsistance du nombre des infirmes que vous receviez et que les terres occasionnaient plus de dépenses qu'elles ne donnaient de profit, vous auriez dû avertir ces Messieurs, en leur demandant de vous autoriser à avancer cet excédant de dépense dont il vous aurait été tenu compte, s'ils avaient approuvé votre demande, autrement ils auraient pris un parti, soit en diminuant le nombre des pauvres, ou en vous permettant d'aliéner quelques fonds pour pourvoir à leur entretien. Comme vous n'avez pas pris ces précautions et que je ne peux disposer des fonds de cet hôpital ni les aliéner, que pour des dettes ordonnées et approuvées ci-devant par les directeurs, je n'entrerai point dans les créances que vous prétendez avoir sur ces fonds et l'hôpital-général de Québec ne sera point, par la même raison, obligé à les acquitter.

« D'ailleurs suivant les Règles de cet hôpital, on ne devait d'abord y recevoir que douze pauvres, sauf à en augmenter le nombre à proportion de l'augmentation des revenus de la communauté. Lorsque vous y êtes entrée, il n'y en avait que quatorze ou quinze dont quelques uns avaient la demi-solde ; [114] les femmes jusqu'alors n'y avaient point été admises et vous n'auriez pas du augmenter ce nombre d'hommes, ni même y recevoir quinze ou seize femmes dont vous avez formé une nouvelle salle sans y avoir été autorisée en forme. Par cette seconde raison, qui n'est pas nécessaire, la première suffisant, la dépense de cette augmentation de pauvres des deux sexes, ne peut vous être allouée sur les fonds de cet hôpital.

« Vous me priez d'avertir les religieuses de l'Hôpital-général de Québec de prendre des mesures pour faire semer les terres de la Pointe Saint-Charles et celles de Chambly ; cet hôpital ne devant entrer en possession de ces terres qu'au mois de juillet prochain, il me paraît juste que vous soyez chargée de les faire ensemencer au printemps et je connais trop votre zèle et votre charité pour les pauvres pour ne pas espérer que vous ne leur refuserez point vos soins à cet égard, d'autant mieux que les grains pour les semences étant réservés, suivant qu'il paraît par votre dernier compte, il n'y aura point de déboursé à faire pour ces travaux.

« En outre, je vous observerai, que lorsque vous avez entrée en possession de cet hôpital, vous avez joui de la récolte de l'année, dont la semence avait été faite par les Frères Charon, et comme vous en sortirez à peu près dans le même temps que vous y êtes entrée, il convient que vous remettiez les terres, par rapport à la culture, dans le même état que vous les avez reçues.

« Je compte aussi, Madame, et je vous en prie fort pour ces pauvres, que vous aurez la bonté d'engager un autre fermier pour la Pointe Saint-Charles, si celui qui y est ne veut pas rester.

« Le Frère Joseph, qui est le seul qui reste des Frères Charon, devant être nourri à la communauté, s'était réservé dans l'inventaire des biens de cet hôpital, une pension de 500 livres, dans le cas où il n'y pourrait rester, cette somme a été réduite de son consentement à 300 livres par an, et vous lui avez payé la première année qui échéait au mois de septembre 1749. Vous deviez, Madame, commencer à acquitter cette pension par préférence à la nourriture et entretien des pauvres, la subsistance de [115] ce Frère étant assurée et privilégiée sur les premiers revenus des fonds de cet hôpital, ainsi, je vous prie de lui faire payer l'année échue au mois de september dernier.

« Je suis avec respect... [[92]](#footnote-92) »

Madame d’Youville répond :

« Monsieur

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, qui m'a d'autant plus surprise qu'elle me paraît entièrement contraire et à l'ordonnance qui m'établit provisoirement directrice de cet hôpital-général et à ce que vous m'aviez fait l'honneur de me dire vous-même quand je vous ai représenté le triste état de cette pauvre maison dont tous les biens-fonds, maison, granges, étant en ruines exigeaient de promptes et grandes réparations. Rappelez, je vous prie Monsieur, dans votre mémoire que vous m'avez toujours engagée à tenir le tout en bon état et à réparer ce qui en avait besoin. Monseigneur l'Évêque et monsieur Le Général m'ont donné le même ordre. C'est donc, Monsieur, de votre consentement et de celui de ces messieurs que j'ai travaillé pour le bien des pauvres. Il est vrai que je n'ai pas pris vos ordres par écrit, mais votre parole est aussi bonne, je m'y suis fiée, Monsieur, comme je le devais par le respect que je vous dois et la connaissance que j'avais de votre probité. J'ai agi en conséquence, il me semble que je suis en règle et que vous ne pouvez selon Dieu et selon les hommes, me refuser d'allouer les dites dépenses et de me faire rembourser des sommes que j'ai employées. Je les ai empruntées et je les dois. D'ailleurs, Monsieur, j'ai eu l'honneur de rendre mes comptes à la fin de la première année de ma gestion, la dépense excédait, dès ce temps-là, la recette de 3,377 livres 2 sols 9 deniers. Vous n'avez point paru l'improuver ni en être mécontent. Si j'avais excédé mes pouvoirs et agi contre votre volonté et contre le bien des pauvres, il était naturel de me le marquer et de me défendre de continuer à faire les dites réparations, mais au contraire, [116] Monsieur, vous m'avez exhortée à les continuer parce que, en effet, vous en connaissiez la nécessité. Ce n'est donc point de moi-même, Monsieur, que j'ai agi, c'est sous vos yeux, à votre connaissance et avec votre approbation.

« Je dis plus, Monsieur, c'est même par votre ordre puisque en m'établissant directrice du dit hôpital, vous m'avez ordonné de tenir un registre de dépenses et de recettes pour être en état de rendre mes comptes, et par le même acte vous m'avez autorisée à faire les réparations les plus urgentes suivant l'état qui en serait dressé en présence du procureur du roi, par experts nommés à cette fin. Cela a été exécuté, les experts ont fait leur procès-verbal des réparations nécessaires et urgentes. Celles que j'ai faites, Monsieur, y sont renfermées et ont été jugées nécessaires par les dits experts, je les ai donc faites avec autorité et en conformité à vos ordres. Vous ne pouvez donc en conscience m'en refuser le paiement, n'ayant point excédé mes pouvoirs et n'ayant fait qu'une petite partie des dites réparations nécessaires et indispensables portées au procès-verbal que vous en avez fait faire. Quand il faut, Monsieur, rétablir des fermes ruinées, y fournir les meubles nécessaires, acheter charrues, socs, charrettes, harnais, et tout ce qui est nécessaire à la culture des terres, clôtures, fossés, couvertures, planchers, murailles, et mille autres choses indispensables, la dépense devient nécessairement considérable ; et si faute de le faire j'avais laissé tomber les maisons et les granges et abandonné la culture des terres, vous m'auriez blâmée. J'ai fait, Monsieur, pour le mieux, sans intérêt particulier mais uniquement pour le bien des pauvres ; si je n'ai pas la consolation de vous avoir contenté, ce n'est point par mauvaise volonté, c'est faute de capacité.

« Vous paraissez, Monsieur, me blâmer d'avoir reçu plus de pauvres que la fondation ne porte et qu'elle fixe à douze. Je n'ai jamais su que le nombre des pauvres fut déterminé à douze, et je ne crois pas qu'il y ait aucun acte qui le marque, mais quand cela serait, Monsieur, je n'en serais pas plus répréhensible parce que j'ai été autorisée à établir la salle des femmes et à y mener, loger et nourrir celles dont j'avais déjà soin. Vous leur avez fait [117] l'honneur, Monsieur, et la charité de les visiter, vous en avez paru content et approuver cette bonne œuvre ; aussi avez-vous connu par vous-même, Monsieur, par le dépouillement que vous avez fait de mes comptes, comme vous me faites l'honneur de me le marquer, que cet excédant de dépense n'a point été fait pour la nourriture et l'entretien des pauvres. La recette, dites-vous Monsieur, faite par la maison, sans parler des revenus des terres, balançant à peu de choses près, la dépense faite dans la maison pour la nourriture et entretien des pauvres. Ce n'est donc précisément et uniquement que pour les réparations et entretien des bien-fonds que cet excédant de dépense a été fait, qui par ce moyen en sont devenus meilleurs, ou du moins, se sont conservés dans leur première valeur, et sans laquelle ils seraient tombés en ruine et auraient été infructueux et en pure perte. Il paraît juste, Monsieur, que les dits fonds répondent de la dite dépense faite à leur profit et pour leur conservation, vous êtes trop équitable pour ne pas céder à de si justes raisons.

« Vous me faites l'honneur, Monsieur, de me marquer qu'il y avait douze pauvres à l'hôpital lorsque j'y suis entrée, dont plusieurs étaient à la demi-solde. Je puis vous assurer, Monsieur, qu'il n'y en avait que quatre dont un seul avait la demi-solde. Ils avaient bien de la peine à y vivre, et depuis que j'y suis, le nombre a passé trente et ils ont eu leur nécessaire, non du produit des revenus des terres mais par les soins de la Providence et notre travail. Je n'ai point trouvé, en entrant, les terres ensemencées, ni une raie de guérêt faite, c'est moi qui les ai fait faire et semer ; ainsi, Monsieur, je ne suis tenue qu'à laisser les choses comme je les ai trouvées. Le fermier, d'ailleurs, veut sortir et je n'ai personne pour y mettre, et quand j'en trouverais, je ne me crois pas assez autorisée pour leur passer bail.

« J'attends, Monsieur, de votre bonté que vous voudrez bien recevoir mes comptes et les signer. Ils sont dans toute l'équité dont je suis capable.

« J'ai l'honneur d'être... [[93]](#footnote-93) »

[118]

Madame d'Youville connaissait trop l'impérieux Bigot pour espérer gagner la partie par la seule force de ses droits ; aussi eut-elle recours à son évêque, qui était mêmement l'un des chefs administrateurs, comptant sur son esprit d'équité pour obtenir justice. Hélas, la confiance de l'une n'a fait que révéler le flegme de l'autre. Voyez.

« Madame

« J'ai eu l'honneur de vous dire que je n'entrais pas dans les comptes que vous rendiez et que je laissais aux autres puissances le soin de les examiner.

« Je doute que par le règlement fait du temps de M. Hocquart vous fussiez autorisée à faire des réparations sans ordre, beaucoup moins d'emprunter. Jamais on a prétendu que vous puissiez endetter la maison. L'aliénation était absolument interdite.

« Vous avez reçu beaucoup de pauvres, votre charité est estimable, mais je crains qu'on ne réponde que vous n'y étiez pas obligée.

« Vous avez reçu les terres ensemencées, je doute si on approuvera que vous les laissiez dans un autre état.

« Je pense que toute cette affaire sera portée devant Sa Majesté, elle a prescrit l'union à l'Hôpital-général de Québec, je souhaite qu'elle se rétracte à la vue des difficultés que l'on forme.

« Quand l'union sera consommée ou qu'il y aura un autre parti pris sur ce sujet, j'entrerai dans ce qui dépend de mon ministère.

« Je suis avec beaucoup de respect... [[94]](#footnote-94) »

La désapprobation couve sous la phrase correcte. L'amère désillusion ! Son protecteur légitime se dérobe, outre qu'il semble l'écho de l'intendant au sujet des terres. S'il s'était, au moins, enquis des faits, il aurait appris qu'elles n'étaient pas ensemencées lors du transfert de 1747 à la fondatrice.

La passion du point d'honneur, soutenu de cent autres raisons politiques, défendait à Bigot d'admettre qu'il eût pu se tromper ; aussi sa réponse du quinze mars 1751 à Mme d'Youville n'est-elle [119] qu'une réitération de celle du cinq février. Il lui enjoint, de plus, de livrer les terres au fermier que les religieuses de Québec ont engagé. Mme d'Youville répond :

« Monsieur,

« J'ai remis, selon vos ordres, au porteur de la procuration des dames de l'Hôpital-général de Québec en présence des messieurs Foucher et Danré, selon le procès-verbal qu'ils en ont dressé, les maisons et terres de la Pointe Saint-Charles et de Chambly avec les animaux et meubles pour les faire valoir qui s'y sont trouvés. Vous verrez, Monsieur, par le compte qu'on vous en rendra, une partie de l'emploi de l'argent que j'ai été obligée d'emprunter pour garnir les dites terres de tout ce qui était nécessaire pour les cultiver et qui manquait entièrement. L'employé de ces dames, selon vos instructions, Monsieur, et par votre ordre, a reçu avec plaisir toutes les augmentations que j'y ai faites et par là m'a donné des assurances, que je crois certaines, de votre volonté à me payer entièrement de tout ce que j'ai avancé. Je n'en ai jamais douté, Monsieur, et je n'ai point craint que m'obligeant de remettre tout l'excédant de ce qui m'avait été livré par le premier inventaire et que j'ai acheté de l'argent que vous avez paru d'abord vouloir me contester mais dont vous reconnaissez à présent l'emprunt nécessaire et son juste emploi, vous ayiez eu l'intention de garder le tout sans en rembourser le prix. Mes comptes, Monsieur, en sont chargés. Je les ai acheté pour les dites terres, en qualité de directrice dont vous m'avez honorée, et il est juste que cela y reste et que les avances que j'ai faites pour les avoir me soient remboursées en entier. J'ai toujours agi, Monsieur, avec toute la probité et la droiture possible, sans aucune vue de politique ni d'intérêt dont je sais que quelques uns m'accusent sans raison, j'espère, Monsieur, que de votre côté vous me rendrez justice. Toutes les dépenses qui ont été faites étaient nécessaires et le nombre d'engagés que j'ai été forcée d'avoir pour les clôtures, fossés et autres besoins, n'a point été inutile mais a tourné au profit de la terre. Si vous aviez désapprouvé cette dépense dont j'avais eu l'honneur de [120] vous informer à la fin de la première année de ma gestion par la reddition de comptes que je vous en ai faite et que j'en eusse eu connaissance, je n'aurais pas continué de les faire, mais vous ne m'en avez jamais rien dit ni limité mes pouvoirs sur cela, vous m'avez, au contraire, toujours encouragée à continuer, ce que j'ai fait sur votre parole et en vertu de votre ordonnance qui m'établit directrice du dit hôpital.

« Vous me faites l'honneur de me marquer que vous n'aviez pas examiné mes comptes et que si vous ne les avez pas arrêtés c'est que je ne vous l'avais pas demandé. Il me semble, Monsieur, que l'envoi seul de mes comptes parle assez pour faire connaître que ce n'est que pour les examiner et arrêter que j'ai eu l'honneur de vous les adresser, sans en faire une demande expresse, que je crois, néanmoins vous avoir faite dans la lettre qui les accompagnait.

« Je viens de lire, Monsieur, dans votre dernière ordonnance, que vous permettez de vendre la maison, cour et jardins de cet hôpital, et dans votre lettre que j'ai reçue il y a quelques jours, vous y marquez formellement que vous n'avez pas droit d'aliéner les fonds. J'ai peine à concilier l'un avec l'autre et je crois bien que ce n'est qu'un prétexte dont vous voulez vous servir pour différer le remboursement des avances que j'ai faites : la maison et jardins n'étant pas moins fonds que les terres qui en dépendent, c'est ce qui me fait espérer que vous aurez la bonté de me procurer le moyen de payer mes dettes.

« L'envoyé de ces dames demandait à recevoir les terres de la tannerie de la Côte des Neiges et de la baronnerie, j'étais disposée à lui remettre les deux premiers, mais messieurs Fouché et Danré ont dit qu'il n'avait pas d'ordres pour cela. J'espère, Monsieur, que vous aurez la bonté de me laisser celles de la baronnerie pour m'aider à la dépense que je suis obligée de faire pour les pauvres depuis le mois d'octobre dernier. C'est une terre qui n'est bonne que pour pacager les animaux, celle de la Pointe Saint-Charles a du pacage plus qu'il ne faut sur la terre.

« Pour la pension du Frère dont vous me faites l'honneur de [121] me parler, sur les deux années qui ont finies à la Toussaint dernier, j'ai donné à Monsieur de Lalanne, cent cinquante livres, au révérend Père Saint-Pé, cent cinquante livres, j'ai envoyé à Monseigneur, cent cinquante livres, dont j'ai les reçus. Ce serait cent quelques livres qui resteraient, que je ne crois pas, Monsieur, être obligée de payer puisqu'il m'est dû et que je n'ai rien à lui ni aux pauvres.

« J'ai l'honneur d'être... [[95]](#footnote-95) »

Si Mme d'Youville semble rebattre les mêmes arguments, c'est que ses adversaires répètent aussi leurs inexactitudes. Le seize mars, monseigneur de Pontbriand redit ce qu'il a déjà écrit ; mais cette fois, le voile glisse lamentablement.

« Madame

« Il me semblait vous avoir dit cet automne que l'on formerait peut-être quelque difficulté sur ce que vous prétendiez vous être dû, et même d'avoir ajouté qu'on pourrait objecter le grand nombre de vos associées et des pauvres que vous aviez.

« Vous citez l'arrêt qui vous a établie directrice en 1747, mais il me paraît par la lecture que j'en ai faite qu'il n'est question que des réparations de la maison que vous occupez actuellement. Quoi qu'il en soit, je pense qu'on se persuade que vous n'avez pas véritablement emprunté, et que ces dépenses ont été faites sur des aumônes qui vous ont été données. Si vous présentiez ces emprunts faits en qualité de directrice peut-être qu'on formerait moins de difficulté. Je dis, peut-être, parce que je ne [me] mêle point de cette affaire. Mais j'ai été obligé par diverses raisons de consentir à l'union décrétée. Je suis avec beaucoup de respect... [[96]](#footnote-96) »

La réponse de Mme d'Youville est un cri émouvant de fierté blessée.

[122]

« Monseigneur

« Je suis sincère, droite et incapable d'aucun détour ni restriction qui puisse déguiser la vérité ni lui donner un double sens. J'ai réellement, Monseigneur, emprunté 9,550 livres pour le bien et le rétablissement des terres de cet hôpital, je les dois et il ne me reste aucune ressource pour les payer que le remboursement que j'en attends de Votre Grandeur et de ces messieurs. Ce que j'ai l'honneur de vous dire, Monseigneur, est la pure vérité, et je ne voudrais pas faire le moindre mensonge pour tous les biens du monde. Je n'ai cherché en cela que le rétablissement de cet hôpital et de ses biens, et je n'ai jamais eu en vue en faisant ces dépenses de former une espèce de nécessité de m'y laisser pour en avoir soin, comme quelques-uns le pensent et le disent, par l'impossibilité où on se trouverait de me rembourser. Ce n'est point là. Monseigneur, mon caractère. Je puis assurer Votre Grandeur que je n'y ai jamais pensé, mais ce qui m'y a engagé, comme malgré moi et contre mon intention, c'est la multitude de réparations nécessaires qui, se succédant les unes aux autres et demandant un prompt secours, m'ont forcée par principe même de conscience à les faire faire craignant qu'étant chargée de cette œuvre d'en répondre devant Dieu si je laissais périr les choses. C'est là la seule cause de toutes ces dépenses que j'ai cru nécessaires et qui l'étaient en effet. Ce n'est ni mes compagnes ni le nombre des pauvres qui ont occasionné ces dettes, monsieur Bigot en convient, les aumônes et notre travail y ont fourni. Je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien me faire rembourser ces avances. J'ai tout laissé sur les lieux quoique acheté de mon argent. Il y a bien de l'augmentation sur les bestiaux. Ils ont tout retenu, sans se contenter de ce qui était porté sur le premier inventaire, jouissant de l'excédent, ils doivent donc m'en payer le prix. Rien de plus juste.

« J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect... [[97]](#footnote-97) » Monseigneur de Pontbriand lui répondit assez sèchement.

[123]

« J'ajoute foi à tout ce que vous me faites l'honneur de me marquer, et vous prendrez en conséquence toutes les mesures juridiques pour assurer votre dû. Les dames de l'hôpital-général n'entreprendront sûrement point de procès. Le roi décidera probablement toutes ces difficultés, vous serez en lieu de faire valoir vos droits, de proposer de nouveau vos anciennes suppositions, je souhaite que tout réussira. Je suis avec beaucoup de respect... [[98]](#footnote-98) »

« Le roi décidera », disait l'évêque, mais en attendant les terres passaient juridiquement en d'autres mains, on déménageait à Québec le mobilier de l'hôpital en commençant par la pièce la plus précieuse : la chaire en menuiserie de l'église remarquablement sculptée et l'une des plus belles au pays. Dans cet hôpital rajeuni par ses soins, ces jours-là, Mme d'Youville devait aller et venir tourmentée des fantômes de ses nobles rêves. Que serait l'avenir ? Le laconisme de l'évêque ne laissait passer aucune possibilité d'hypothèses. C'était bien la défaite.

Quand Dieu est appelé un Feu dans la sainte Ecriture, ce n'est pas pure figure de style, il agit dans les âmes à la manière du feu : il détruit, il purifie. Comme le défricheur qui après avoir déblayé la terre met le feu aux souches pour atteindre les racines, Dieu promène la torche de l'épreuve dans l'âme de ses serviteurs pour y détruire toute attache humaine. Avant que la flamme d'amour s'élance vive, clarifiée de toute fumée d'amour-propre, il faut que l'âme des saints passe par la mystique alchimie de la souffrance. Et cette surnaturalisation de l'âme, cet anéantissement de la volonté propre, en un mot, la sanctification, ne s'opèrent ni en un jour ni sans tourments.

Madame d'Youville avait fait preuve de qualités administratives, d'industrie, de courage rare ; son succès lui donnait droit à quelque reconnaissance. Au contraire, on la ruine. Au cours de ces déménagements de meubles, de ces procès-verbaux qui lui arrachaient lambeau par lambeau le fruit de tant de labeurs, au cours de cette correspondance porteuse d'injustes réprimandes, [124] d'échappatoires, de soupçons, ne pensons pas que les démons de l'orgueil du doute, du découragement, ne lui soufflaient pas mille pensées de révolte. Elle ne nous a pas fait part des déchirements de cœur, de l'agonie secrète qu'elle a dû avoir, qu'elle n'a pas pu ne pas avoir étant humaine : elle n'a montré qu'une soumission admirable aux desseins de Dieu, soumission qui a fait luire sa pureté d'intention.

L'arrivée des dépêches du printemps ébranla le bel aplomb de Bigot, elles ne contenaient rien touchant son ordonnance d'octobre 1750, suivant laquelle Mme d'Youville devait évacuer l'hôpital le premier juillet [[99]](#footnote-99)32. Il crut donc plus prudent de temporiser.

« Madame

« Je comptais que nous recevrions par le premier bâtiment la ratification de la Cour sur l'Union que nous avons faite de l'Hôpital-général de Montréal à celui de Québec. Comme nous n'en avons pas encore de nouvelles, vous pourriez rester dans la maison que vous occupez jusqu'à ce que nous en eussions. Je ne vous fais cette proposition qu'autant que cela pourrait vous convenir. Ayez agréable de me faire réponse, afin que dans le cas que vous ne l'acceptassiez pas, l'Hôpital-général de Québec puisse prendre des arrangements pour le temps que vous devez sortir de cette maison.

« Je suis avec respect... [[100]](#footnote-100) »

Bigot flairait juste : à Paris, des influences enrayaient ses desseins. M. Cousturier, supérieur de Saint-Sulpice, le vrai et légitime seigneur de Montréal, faisait valoir ses droits, et présentait à la cour, en les appuyant, les offres conditionnelles de Mme d'Youville d'acquitter les dettes de l'hôpital. On se rappelle que lors de la concession gratuite du terrain à François Charon, en vue de l'établissement d'un hospice de charité, M. Tronson avait inséré une clause précisément pour conserver à Montréal [125] cette maison de charité. Le contrat stipulait que si un jour l'établissement cessait d'exister, le terrain reviendrait alors de plein droit au séminaire, avec tous ses bâtiments, à moins que les Hospitaliers ne payassent comptant la valeur du terrain. Le cas prévu était arrivé. Les Frères ayant été incapables de racheter le terrain, l'hôpital appartenait donc de plein droit au séminaire de Saint-Sulpice depuis 1747, et tout intendant qu'il était, Bigot ne pouvait vendre le bien d'autrui.

L'Abbé de l'Isle-Dieu [[101]](#footnote-101)33, avec son expérience consommée en ces matières, vit dès l'abord les obstacles qui barraient le projet d'union, et, ignorant sans doute la volte-face de l'évêque depuis sa lettre de 1748, se mit immédiatement en mesure de faire ses représentations au ministère. Dans sa lettre du quatre avril 1750, il rend compte de ses démarches à Mgr de Pontbriand, en ces termes : « ... Je puis vous assurer, Monseigneur, pendant que je suis sur cette réunion, que je n'ai rien omis pour en démontrer, non seulement l'inutilité et le danger qui en résulterait pour l'hôpital de Québec, mais l'impossibilité de la consommer par les disposition de l'établissement de l'hôpital de Montréal, et celle de sa première dotation [[102]](#footnote-102). »

De son côté, le ministre avise les administrateurs, sans ambages, qu'ils ont outrepassé leurs pouvoirs. « Messieurs, leur écrit-il, J'ay reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 16e 8bre dernier, avec l'ordonnance que vous et M. l'Évêque de Québec avez rendue pour réunir l'Hôpital général de Montréal à celuy de Québec. Lorsque je vous ay indiqué cette réunion comme un arrangement à prendre dans la situation où se trouvent les affaires de ce premier hôpital, j'ay toujours entendu qu'il resterait à Montréal une espèce d'Hospice qui seroit desservi par des Religieuses détachées de l'Hôpital général de Québec. Ce n'est en effet que sur ce pied là que la réunion paroit pouvoir avoir lieu... Vous différerez, s'il vous plaît, l'exécution de votre ordonnance pour la vente de l'établissement jusqu'à nouvel ordre de Sa Majesté. Je dois même vous observer que votre ordonnance ne serait pas suffisante pour une aliénation de cette espèce qui [126] ne peut se faire que par autorité expresse du Roy, et même de certaines formalités que je vous expliqueray s'il doit être question d'en venir là [[103]](#footnote-103). »

Il fallait donc révoquer l'ordonnance d'union. Les administrateurs trouvèrent le moyen de le faire et de sauvegarder leur prestige. Dans l'ordonnance suivante, qu'ils émirent le quatorze décembre 1751, ils invoquent habilement l'autorisation du secrétaire d'État qu'ils avaient, toutefois, précédemment interprétée suivant leurs désirs.

« VU notre Règlement du 15 8bre 1750 par lequel en conséquence des Lettres de M. de Rouillé, Ministre et secrétaire d'État de la Marine, Nous aurions uni à l'Hôpital général de Québec tous les biens dépendant de l'Hôpital général de Montréal, dont la D. Youville avec ses compagnes, avoit alors l'administration En vertu d'un Règlement du 27 aoust 1747, Et sur les représentations que la dite D. Youville auroit depuis faites à la Cour, Elle nous auroit marqué que son intention est que nous suspendions la dite union jusqu'à nouvel ordre de sa part.

« En conséquence de quoy Et Vû la démission dud. hôpital général Québec à cet égard,

« NOUS ORDONNONS que lad. De Youville avec ses compagnes rentrera dès à présent et jusqu'à nouvel ordre en possession de tous les biens dépendant de l'Hôpital général de Montréal, dont elle continuera d'avoir la conduite et administration, conformément au dit règlement dud. jour 27 aoust 1747. ORDONNONS pareillement que le sieur Foucher, procureur du roy de la juridiction dud. Montréal, que nous avions chargé de faire l'inventaire desd. biens, fera remettre par qui il appartiendra à lad. D. Youville les terres, bestiaux, ustensiles, etc., contenus aud. inventaire, et dont led. hôpital général de Québec avoit été mis en possession en vertu de lad. union, et SERA le présent [127] Règlement lû et publié partout où besoin sera. FAIT à Québec le 14 Xbre 1751 [[104]](#footnote-104) »

Dans la lettre à Mme d'Youville qui accompagnait l'envoi de l'ordonnance du quatorze décembre 1751, les administrateurs disaient : « Il est à présent question, Madame, de nous faire part des moyens dont vous voulez vous servir pour acquitter cette maison, nous les examinerons et nous en rendrons compte au Ministre [[105]](#footnote-105). » En conséquence, Mme d'Youville exposa ses moyens dans le mémoire suivant :

« C'est, Nos Seigneurs, en conséquence de votre lettre du quatorzième décembre 1751 que nous vous adressons ce présent mémoire, au moyen duquel il vous sera facile d'informer monseigneur Le Ministre de la réalité des offres que nous faisons d'acquitter les dettes de l'Hôpital-général, les ressources que nous avons pour réussir, et, enfin, les précautions qui paraissent devoir être prises pour assurer cet établissement.

« Par l'inventaire qui fut fait par vos ordres en 1747, vous avez vu qu'il est dû à Paris environ vingt-cinq mille livres,

|  |  |
| --- | --- |
| cy | 25000 |
| À M. l'Estage de Montréal il est dû cinq mille livres, sans y comprendre les intérêts, cy | 5000 |
| Aux héritiers de M. D'Amour, sept mille livres, non compris les intérêts, cy | 7000 |
| Vous avez vu, Nos Seigneurs, par les comptes que la Dame Youville vous a présentés toutes les années de son administration, qu'il lui est dû la somme de plus de dix mille livres, cy | 10000 |

« Cet inventaire fait encore voir combien cette maison était dépourvue de provisions, combien il y avait de réparations urgentes. Voilà une somme de quarante-sept mille livres en principal dont cette maison se trouve chargée. Elle n'a que des [128] terres qui coûtent plus qu'elles ne produisent parce qu'elles ne sont pas cultivées. Ce qu'il y a de plus certain, c'est une rente sur l'Hôtel de ville de sept cent quatre-vingt-six livres, que les créanciers de Paris ont arrêtée jusqu'à présent.

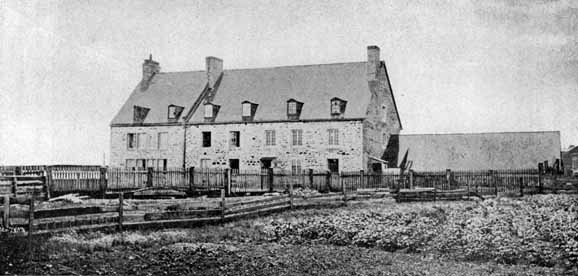
« Les réparations s'accumulent, il faut encore payer à un ancien Frère de la maison, une pension qui a été payée jusques à présent sur le pied de trois cent livres, mais que nous espérons, Nos Seigneurs, que vous voudrez bien modérer, attendu la pauvreté du dit hôpital, et qu'il est en état de faire quelque chose. Tous les biens dépérissent, cependant nous espérons rétablir cette maison, et voici nos vues.

« On est presque assuré que les créanciers de Paris à qui on devait en 1747 environ vingt-cinq mille livres feront la remise totale, moyennant une somme de huit mille livres et les arrérages de rentes sur l'Hôtel de ville de Paris. Monseigneur l'Évêque en eut connaissance dès le temps qu'il était encore à Paris. M. l'Abbé de l'Isle-Dieu, son Grand vicaire, nous donne la même espérance pour ne pas dire certitude. Nous le prierons d'en parler à M. le Ministre. Or, nous savons certainement que M. l'abbé Cousturier, supérieur des séminaires de Saint-Sulpice, a en main cette somme de huit mille livres qui doit être employée à payer les créanciers, s'il plaît à Sa Majesté de nous charger du soin de cette maison. C'est un fait dont M. Cousturier informera le ministre et qu'il nous est impossible d'asserter dans ce pays d'une autre manière. Voilà vingt-cinq mille livres acquittées.

« Monsieur Bouffandeau, prêtre du séminaire de Montréal, a légué environ six mille livres à cet hôpital si nous en étions chargées, condition si essentielle que si elle n'est point remplie, le don doit tourner au profit de l'Hôtel-Dieu.

« Enfin, la Dame Youville et ses compagnes, si elles sont chargées du soin de cette maison, veulent bien se départir des dix mille livres qui leurs sont dues par les comptes qu'elles ont eu l'honneur de vous présenter. En réunissant toutes ces trois ressources : on trouvera à Paris, huit mille livres pour acquitter la dette de vingt-cinq mille livres, nous ferons remise des dix

Planche 16



[Retour à la table des matières](#tdm)

Maison de la ferme à la Pointe Saint-Charles, restaurée par Mère d’Youville et démolie en 1931 après avoir été partiellement incendiée. Cette ferme occuperait aujourd’hui le carré formé des rues Mendi, Fortar, Conway et Riverside.

Planche 17



[Retour à la table des matières](#tdm)

Courtoisie du curé de Notre-Dame.

L’ancienne église Notre-Dame, qui était située dans l’axe de la rue Notre-Dame. La façade et la tour carrée furent construites de 1723 à 1725, mais le clocher ne fut ajouté qu’en 1777, de sorte que Mère d’Youville l’a connus sans clocher. Devant l’église, le puits public. À droite, on voit l’église Notre-Dame actuelle alignée sur la rue Notre-Dame ouverte au culte en 1829.

[129]

mille livres qui nous sont dues, nous aurons le don de M. Bouffan-deau : voilà quarante mille livres acquittées.

« Ainsi, il ne restera plus que six mille livres à payer avec quelques arrérages. La Providence, notre travail, la bonne volonté de plusieurs personnes qui attendent que Sa Majesté ait prononcé pour faire du bien à cette maison, sont les autres ressources sur lesquelles nous comptons pour l'entier payement des dettes, pour faire les réparations, et même les améliorations convenables.

« Nous n'avons, Nos Seigneurs, dans toutes ces offres, d'autre intention que de soutenir un établissement si utile au gouvernement de Montréal, mais il nous paraît nécessaire pour exécuter cette intention, qu'il plaise à Sa Majesté de déclarer que cet hôpital anciennement administré par les Frères Charon, soit dorénavant administré par des personnes séculières qui seront dispensées d'instruire la jeunesse, qui recevront dans le dit hôpital les infirmes, les vieillards des deux sexes, qui succéderont en tout aux droits et privilèges accordés aux dits Frères, que ce changement qui, dans le fond est plus avantageux, ne doit point autoriser les anciens donateurs et bienfaiteurs à retirer leurs dons, sur le prétexte que la direction de cette maison est passée en d'autres mains, en un mot que les Lettres patentes de mil six cent quatre-vingt-quatorze et de mil six cent quatre-vingt-dix-neuf subsisteront entièrement en faveur des personnes séculières qui prendront soin de cet hôpital.

« Que si dans la suite, pour des raisons qu'on ne peut prévoir, il plaisait au Roi de prendre de nouveaux arrangements, soit en détruisant totalement cette maison, soit en y substituant des religieuses ou religieux, nous demandons qu'en ce cas on nous rembourse alors la somme de dix-huit mille livres que nous sacrifions pour rétablir cette maison, de sorte que la dernière mourante d'entre nous pourrait elle seule exiger le dit remboursement pour en disposer selon sa volonté ou suivant les accords que nous pourrons faire ensemble.

« Que si ce changement n'arrivait qu'après notre mort, celles [130] qui nous succéderont dans le même employ et la même administration ne conserveront point ce même droit à moins que nous ne leur en ayons [donné] le droit, mais il leur sera accordé une pension viagère suivant l'exigence des cas, qu'on croit devoir estimer pour le présent au moins à deux cent livres, ne paraissant pas juste qu'après avoir sacrifié leurs travaux elles soient renvoyées sans aucun secours. Si par nos travaux nous rétablissons la susdite maison, nous aurons la même pension.

« Il y aurait encore plusieurs règlements à faire sur le nombre des demoiselles qui pourraient être associées ; sur les cas exclusifs et les raisons pour lesquelles elles pourraient être renvoyées ; si les personnes qui quitteront d'elles-mêmes le service des pauvres auront droit de demander une pension ; il sera encore nécessaire de régler mille choses sur le temporel et le spirituel. On se conformera autant qu'il sera possible à ce qui était déjà arrêté pour les Frères Charon, et vous pourrez, Nos Seigneurs, comme chefs de cet hôpital, faire les règlements les plus convenables suivant les circonstances qui se présenteront. Ce dix-neuf juin 1752.

M. M. Lajemmerais veuve Youville

Marie Louise thaumur, Catherine demers,

Catherine rinville, theraise Laser,

agathe veronneau, Marie Antoinette relle,

Marie Joseph benard [[106]](#footnote-106) »

L'Abbé de l'Isle-Dieu, sur demande du ministre, fournit des mémoires, des états de dettes [[107]](#footnote-107), des plans, d'abord élaborés en des conférences d'études avec M. l'abbé Cousturier et le marquis de la Galissonnière, chargé de l'affaire [[108]](#footnote-108). Enfin, le dix-sept avril 1752, il a la satisfaction d'écrire à son évêque : « L'union de l'hôpital de Montréal est enfin abandonnée sur mes représentations poussées, je crois, jusqu'à la démonstration, et sur mes offres d'en apurer et d'en acquitter les dettes de Paris, s'entend [131] sous la condition de subroger la personne qui fournira les deniers, au lieu et place des créanciers, pour la portion seulement qui leur sera payée de leur créance, remise faite des intérêts, et déduction de la portion des principaux que les dits créanciers remettront en les payant comptant.

« Pour consommer cette affaire, d'abord aussi solidement qu'elle le peut être, il sera rendu un arrêt du conseil d'état qui confirmera la commission donnée à Mme d'Youville et à ses compagnes, après quoi la cour ne pourra s'empêcher de donner des lettres patentes, parce que sans cela Mme Youville et ses compagnes, ne formant pas un corps légal de communauté, resteraient toujours séculières, et en état de transmettre leur possession à leurs héritiers naturels, ce qui mettrait ceux de Mme Youville en état de répéter sur l'hôpital de Montréal les sommes qu'elle paraîtrait avoir payées pour l'acquittement des dettes de cette maison... J'ai conféré de tout ceci avec M. l'abbé Couturier qui m'en a paru content. C'est mon seul guide...

« M. l'abbé Couturier m'a appris, Monseigneur, que les auteurs et promoteurs de la réunion avaient déjà commencé à la faire exécuter par voie de fait, en faisant enlever quantité d'effets mobiliers qu'il s'agit de faire rentrer et restituer à l'hôpital de Montréal, en conséquence, et sur le champ, j'ai eu l'honneur d'en écrire à M. Rouillé pour le supplier de donner des ordres à l'effet de faire rentrer dans l'hôpital de Montréal les effets mobiliers qui en ont été enlevés, je ne fais aucun doute que ses ordres à ce sujet ne soient exécutés, je vous en donne avis, Monseigneur, de peur qu'on ne vous en fasse mystère, car on prend pour l'ordinaire plus aisément qu'on ne rend [[109]](#footnote-109). »

Le douze de mai 1752, le roi en conseil révoqua l'ordonnance du mois d'octobre 1750 et ordonna aux administrateurs de passer un traité avec Mme d'Youville pour fixer le mode d'administration de l'Hôpital-général de Montréal. Les conventions arrêtées entre les parties s'inspiraient du mémoire de Mme d'Youville et furent rendues publiques par une ordonnance, le vingt-huit septembre [132] 1752 [[110]](#footnote-110). Cependant, on passait sous silence le remboursement des 18000 livres qu'elle réclamait au cas de rétrocession, et on limitait le nombre des associées à douze. Mme d'Youville eut recours à l'Abbé de l'Isle-Dieu. Celui-ci écrivait à l'évêque, le trois de mars 1753. « J'ai eu une conférence avec M. Couturier sur l'affaire de l'hôpital de Montréal, nous avons lu l'acte que vous m'avez envoyé avec la procuration de Mme Youville, et ses lettres dans lesquelles elle se plaint 1° de la fixation des sujets à douze, 2° de ce que les puissances temporelles entraient un peu trop dans le détail du gouvernement, non de l'hôpital, mais de sa petite communauté, persuadée que cela vous regardait seul, Monseigneur.

« ... Quant au sort fait à Mme Youville et à ses compagnes, je crois qu'il faut qu'elles s'en contentent, d'autant plus que pour les 18000 livres, comme il n'en est rien dit dans l'acte, il serait bien difficile d'y faire ajouter quelque chose par la cour, qui a toujours plus de pente à diminuer qu'à augmenter [[111]](#footnote-111). »

Le premier avril 1753, il rassure l'évêque au sujet des lettres patentes. « Vous pouvez, Monseigneur, être tranquille sur l'affaire de l'hôpital de Montréal, le ministre s'est chargé lui-même de faire dresser les lettres patentes, d'après l'acte passé à Québec entre MM. les chefs de l'administration et Mme la veuve Youville, et quelques observations que nous y avons faites M. l'abbé Couturier et moi, qui ne changent rien aux conventions respectives, mais qui, de vous à moi, en rédigent quelques articles un peu plus clairement qu'ils ne l'étaient, on n'a rien dit sur l'étendue de votre autorité, sur ce qui regarde le gouvernement et le régime intérieur de la communauté qui par là va se former, il a seulement été fait une simple observation sur la nomination des officières particulières qu'on aurait pu laisser au choix de la supérieure [[112]](#footnote-112). »

Enfin, le trente et un mai 1753, le vicaire général écrit à son [133] évêque : « On m'a mandé, hier, de la cour que les lettres patentes de l'Hôpital-général de Montréal avaient enfin été passées et expédiées au conseil, reste présentement la formalité de l'enregistrement que la dispersion du Parlement pourra bien encore retarder... [[113]](#footnote-113) »

À l'automne, les lettres patentes arrivaient à Québec. Elles étaient datées du trois juin 1753 et portaient les signatures du roi et du secrétaire d'État, Rouillé. Elles furent enregistrées au Conseil Supérieur de Québec, le premier octobre mil sept cent cinquante-trois.

Mille détails et formalités, ainsi que la lenteur des courriers entre les deux continents, prolongèrent le règlement des dettes jusqu'en 1756 ; mais l'infatigable Abbé de l'Isle-Dieu conclut enfin cette affaire à la grande satisfaction des créanciers qui avaient cru, un temps, leurs capitaux perdus.

Comme un souffle alizé, évocateur de vernales douceurs, Mme d'Youville reçut de son évêque, en janvier 1753, dictame inespéré, la lettre suivante :

« Madame

« Vous êtes trop équitable pour douter des sentiments d'affection et de respect que je me fais gloire d'avoir pour vous. Qu'il sera consolant pour moi si notre projet pour l'établissement de l'Hôpital général est confirmé. Dès qu'il y aura quelque chose de stable, nous penserons sérieusement à arranger les affaires. Les Dames Ursulines m'occuperont cette année.

« J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Madame... [[114]](#footnote-114) »

Si monseigneur de Pontbriand, pris dans un remous politique, avait profondément affligé Mme d'Youville, foncièrement, il l'estimait toujours ; il pense encore en 1753 comme en 1748 qu'elle est « une personne d'un rare mérite », et, dans sa noblesse d'âme, il daigne la rassurer.

[134]

Quant à Mme d'Youville, deux ans durant, dans le Montréal potinier, ses antagonistes triomphants l'avaient lardée de regards malicieux ; deux ans durant, l'âme étreinte, cinglée de suspicion, elle s'était crue véritablement ruinée. Pour elle, le sacrifice était accompli. Mais, comme autrefois arrêtant le bras levé d'Abraham, Dieu, l'heure zéro venue, aiguilla les esprits vers la justice, et Mme d'Youville ayant recouvré ses moyens de bienfaisance, poursuivit son ascensionnelle voie.



Clé de la chambre de la Vénérable Marguerite d’Youville.

[135]

**Mère d’Youville**

Chapitre VII

L’ARC-EN-CIEL

[Retour à la table des matières](#tdm)

[136]

[137]

« Et il est accordé à chacun de manifester le don du Saint-Esprit pour l'utilité commune. » (I aux Corinthiens, V:12.)

Les tortueuses stratégies politiques avaient abouti à un imprévisible résultat : la sanction royale d'une nouvelle communauté de religieuses, la première autochtone. Elle était de Montréal, et la fondatrice, Montréalaise.

Comme on voit les sables des dunes miroiter au soleil quand le vent les a façonnés en concavités et en saillies, les petitesses, les jalousies, les complaisances, toutes ces escarbilles morales comme autant de grains de sable ombrant, avaient fait briller les qualités de Mme d'Youville ; elle sortait grandie de ces épineux conflits. De plus, la contradiction l'avait exercée dans l'art, difficile pour une simple femme, de la politique. Elle avait découvert à ses dépens combien, paralysantes pouvaient devenir les ingérences politiques. Il s'agissait donc à l'avenir, pour en assurer la liberté et la continuité, de couler le dévouement dans le canal des statuts royaux. Aussi la voit-on, profitant de l'impasse où se trouve la cour, poser une condition à l'amortissement des dettes de l'Hôpital-Général : elle fournira les deniers si on lui octroie des lettres patentes. Ses lettres patentes, elle les aura, mais au prix du cadeau de quarante mille livres aux pauvres du Montréal.

Le succès obtenu, Mme d'Youville s'ancre dans l'humilité, à son rang d'élection parmi les pauvres. Des personnes en autorité voulaient insérer dans les lettres patentes une clause qui diviserait les biens des religieuses d'avec ceux des pauvres, suivant [138] ce qui se pratiquait dans les communautés de Québec. Mme d'Youville s'y opposa énergiquement, voulant prévenir chez ses Soeurs tout esprit de propriété, cet insidieux virus de cupidité. Selon l'acte de désappropriation signé en 1745, les Sœurs et les Pauvres ne formaient qu'une intime famille, et la fondatrice ne rêvait que de cimenter davantage cette identification. « Ayant épousé les pauvres, comme membres de Jésus-Christ notre époux, tous nos biens doivent être communs », écrivait-elle à ce sujet.

Novatrice, il lui fallait tout créer : costume, usages, Règles. C'est ici, dans la constitution de son Institut, qu'apparaît son esprit d'organisation et son sens pratique, ces vertus du tempérament prosaïque qu'elle tenait de ses ancêtres les militaires et les gouverneurs pondérés. Toute pénétrée du caractère spécial de son institut, son originalité n'a de rivale que son humilité. Dans la composition du vêtement des religieuses, elle n'oublie pas que ses Sœurs devront s'adonner à toutes sortes de travaux pour nourrir leurs pauvres. Mme d'Youville renonce donc au voile de moniale, tout traditionnel et gracieux qu'il soit, et y substitue un simple bonnet noir. Un jour on a odieusement appelé les associées des sœurs *grises ;* l'injure est un joyau aux yeux de sa foi, elle s'en parera en adoptant la couleur grise pour la robe. Sans voile ni guimpe ni bandeau, une robe à gros plis à la manière normande, une robe de camelot qui n'est même pas la bure ascétique, son costume différait diamétralement de tous les autres connus. Qu'importe, elle va à Dieu par sa voie qui n'est pas celle des autres, elle paradera cet uniforme sans sourciller, tant pis si l'amour-propre en souffre. Cette robe grise, mémento d'humiliations, a été depuis lors si noblement portée aux avant-gardes qu'elle est devenue, en Amérique, l'emblème de l'héroïsme [[115]](#footnote-115)34. Du costume monastique elle a cependant retenu le crucifix, mais encore ici elle est tout à fait personnelle. Le sien sera un crucifix d'argent orné d'un cœur en relief figurant le cœur sacré de Jésus, foyer de charité, roi et centre de tous les cœurs. À la suggestion de M. Normant, elle ajouta aux extrémités de la croix la fleur de lys héraldique, en souvenir du roi de France qui venait de constituer l'institut en corps légal. Ce crucifix, [139] unique par ces additions, est vraiment remarquable. Les douze premiers, à l'usage des administratrices, furent fondus en France. La maison mère de Montréal possède encore quatre de ces crucifix originaux, souvenirs inestimables des premières artisanes de la fondation.

Au mois d'août 1755, monseigneur de Pontbriand, en tournée pastorale à Montréal, fit la visite canonique du nouvel institut. Durant dix-huit années de vie commune, les Sœurs associées n'avaient eu pour toute règle que les conseils de M. Normant rédigés sur trois feuilles volantes, tant il est vrai que la ferveur peut suppléer à tout. L'évêque approuva les engagements primitifs, contresigna les trois feuilles fondamentales, maintint Mme d'Youville au supériorat et approuva le costume qu'elle avait composé. Le mandement qu'il émit le quinze juin, avant de quitter Montréal, est quasi un bref laudatif et dut singulièrement réconforter la fondatrice [[116]](#footnote-116).

Légalement et canoniquement constituées en corps religieux, les Sœurs en porteraient désormais la livrée, mais Mme d'Youville, désirant associer M. Normant à cette heureuse étape de l'Institut, retarda jusqu'au 25 août, fête de saint Louis et patron du vénéré directeur, la cérémonie de vêture. Donc, au matin de sa fête patronale, dans l'intimité du couvent, M. Normant bénit l'habit approuvé et le distribua aux onze professes-administratrices suivant un cérémonial qu'il avait lui-même réglé et qui est encore en usage. À l'heure de la grand-messe, la Saint-Louis étant alors fête d'obligation, les Montréalais virent apparaître les Sœurs revêtues de cet habit étrange de prime abord. Les citoyens étaient aux portes, mais cette fois, contrairement à l'année 1738, un courant de cordialité électrisait les cœurs, car une conséquence des injustices de l'intendant Bigot envers la fondatrice fut de lui rallier toutes les sympathies.

Monseigneur de Pontbriand semble avoir éprouvé quelque appréhension au sujet du costume parce qu'il s'informe de la réaction publique dans une lettre, pour la première fois, ainsi libellée : « À Mme Youville, supérieure des Demoiselles de la [140] Charité ». « Je ne scay, dit-il, comment le public aura pris votre uniforme. Vous faisiez déjà les fonctions de demoiselles de la charité et je sais qu'il approuve ce nom. » [[117]](#footnote-117) Le public approuvait, mais il continuait de dire : les Sœurs Grises. Ayant failli les perdre il les appréciait davantage, et le surnom, purgé de tout venin, prenait une teinte de fierté possessive. On s'attachait à ces religieuses nouveau genre qui entraient dans l'intime de la vie quotidienne au contraire des cloîtrées. Cette sympathie éclata surtout lorsque Mme d'Youville entreprit d'enclore le terrain de l'hôpital : on fit de cette entreprise une corvée à la manière canadienne, les uns fournissant des matériaux, les autres de » heures de travail, qui des charrois, qui des dons d'argent.

L'Hôpital-Général dressait sa silhouette hardie sur la Pointe-à-Callières hors de l'enceinte de la ville comme un défi aux maraudeurs et aux Sauvages ennemis. Mme d'Youville lui eût souhaité le paravent pudique d'un mur de clôture, surtout depuis qu'elle avait fait bâtir dans le jardin, en 1750, quatre loges en bois pour les aliénés. Les difficultés ne la rebutaient pas. Toutefois, si elle était entreprenante, elle n'était pas téméraire et savait attendre les moments propices. Au printemps de 1754, elle se décida à ériger cette construction que les experts du roi avaient recommandée en 1747. Pour ne pas s'endetter, elle résolut de la faire exécuter à la toise et àla journée, ce qui lui permettait d'arrêter ou de poursuivre les travaux selon ses moyens. Par économie, elle fit cuire la chaux sur les lieux et, pour réduire le coût de la main-d'œuvre, les Sœurs servaient les maçons, transportaient les pierres dans leurs tabliers et le mortier dans des seaux. Grâce à ces mesures et au concours bénévole des citoyens, ce mur de pierre, qui s'élevait à douze pieds de haut sur un pourtour de 3,600 pieds, fut érigé pour la modique somme de 10,715 livres douze sols. Le trois juin 1756, Paul Jourdain Labrosse, commis du grand voyer, donnait le certificat d'alignement [[118]](#footnote-118) et la grande entreprise était terminée.

[141]

En 1755, une épidémie de variole éclata dans les missions indiennes des alentours de Montréal, gagna la ville et fit tant de victimes que l'Hôtel-Dieu ne pouvait suffire à les loger. Mme d'Youville, que toute souffrance émouvait, transforma aussitôt son hospice en hôpital, car si sa maison portait le nom d'hôpital-général, elle n'était qu'un hospice au sens actuel du mot. C'est donc pour secourir les contagieux que les Sœurs Grises inaugurèrent leur service d'infirmière, et n'étant retenues par aucune clôture canonique, elles allèrent soigner à domicile les malades qu'elles ne pouvaient hospitaliser. Monseigneur de Pontbriand n'eut que des félicitations pour ce zèle admirable qu'on lui demandait d'approuver en tant qu'administrateur de l'hôpital.

Une fois lancée dans cette voie du soin des malades, la charité de Mme d'Youville ne pouvait faire marche en arrière. Les glorieux faits d'armes des troupes électrisaient alors la colonie, mais après les *Te Deum* l'intendant avait àrésoudre le pressant problème d'hospitalisation des blessés. En 1756, Bigot eut recours à Mme d'Youville, dont le patriotisme égalait la compassion et qui accepta cette nouvelle forme de dévouement, le soin des soldats et des prisonniers blessés ou malades. Mais avec Bigot tous les marchés devenaient duperie. Ces soldats devaient être pourvus aux frais du gouvernement ; néanmoins, l'intendant réduisit la ration à la viande uniquement et encore la payait-il un quart au-dessous du prix courant. De plus, il soldait en monnaie de cartes qui ne devaient être converties en espèces sonnantes que beaucoup plus tard. Mme d'Youville rapporte ces tricheries de Bigot dans une lettre à l'Abbé de l'Isle Dieu au sujet du recouvrement de ses lettres de change. « Après avoir été traitées durement ici, nous le sommes encore là. M. Bigot n'a jamais payé les rations ce qu'elles valaient... L'Hôpital a perdu le pain, les pois, les menus vivres, les rafraîchissements et le domestique... » En la seule année 1756, l'entretien de la salle des Anglais, du nom des principaux occupants, coûta à Mme d'Youville la somme de 18,800 francs 3 sols, dont elle ne recouvra qu'une très faible partie. En femme d'affaires, elle tenait ses comptes, mais les déficits ne freinaient pas son zèle. Sa charité, [142] émondée de tout chauvinisme, après avoir consenti de réels sacrifices d'argent pour les ennemis de sa patrie, ne se croyait pas quitte envers eux ; elle cherchait des moyens de leur venir en aide, car, une fois guéris, la plupart de ces Anglais se trouvaient dans le dénuement. Citons encore à la barre de l'Histoire ces témoins irréfutables, les livres de comptes. On y constate qu'elle employait à son service vingt et un Anglais à sa ferme de la Pointe Saint-Charles, un autre sur sa terre de Chambly, un comme maçon et six à l'hôpital même en qualité d'infirmiers ; ceux-ci facilitaient grandement la tâche des Sœurs gardes-malades qui comprenaient à peine quelques mots d'anglais.

Les malades et les quelques enfants abandonnés que Mme d'Youville avait recueillis depuis 1754, joints au nombre croissant de nécessiteux, remplissaient à déborder la vaste maison ; Mme d'Youville songea alors à doubler la capacité de la bâtisse en y ajoutant une aile. Le besoin était si évident que son projet fut approuvé des autorités administratrices de l'hôpital. Monseigneur de Pontbriand lui écrivait à ce sujet, le 7 janvier 1758 : « J'admire, Madame, votre confiance en la Providence. J'en ai reconnu des traits marqués depuis que j'ai l'honneur de vous connaître. »

Sans revenus assurés, comment Mme d'Youville pouvait-elle faire face à ses obligations financières, nourrir ses pauvres pour lesquels il lui fallait au moins dix-huit cents minots de blé par an, et, en outre, entreprendre des constructions ? L'économie, cette sagesse, et le travail, voilà tout son secret. Il est à remarquer que si elle acceptait tous les dons avec gratitude, elle ne les sollicitait point ; elle ne tablait que sur son industrie. Son habileté et son obligeance devinrent tellement notoires qu'on recourait à elle dans tous les embarras. « Allez aux Sœurs Grises, disait-on, elles ne refusent jamais rien. » De fait, elle ne refusait aucune besogne pourvu qu'elle fût honnête. Dans sa communauté, elle a subrogé le travail aux mortifications ascétiques, le travail assidu et sans préférences. En ceci, elle fut admirablement secondée par ses Sœurs, qui la suivirent fidèlement par tous les rudes sentiers où elle les conduisit ; et si leur persévérance est un éloquent témoignage [143] de son ascendant moral, elle l'est également de leur vertu. L'abbé Dufrost nous dit que sa mère avait le don de se faire aimer et craindre à la fois, ce qui suppose un heureux mélange de fermeté et de modération, dons des vrais chefs ; chez elle ces dons naturels étaient doublés d'humilité et d'amour de Dieu, sources de magnétisme rayonnant d'où naît l'obéissance joyeuse. Nous avons un baromètre de l'affection qu'on lui portait, tant à l'intérieur du couvent qu'à l'extérieur, dans la coutume, commencée en 1758, de lui offrir un bouquet de fête [[119]](#footnote-119)35. Ce bouquet passa de quatre-vingt-dix francs la première année à cent cinquante francs la troisième année. Ces dons, purement personnels, marquent bien sa croissante popularité. Ici, encore, c'est le livre des comptes qui en fait foi. Quelle lecture captivante que celle du livre des comptes ! La plume qui alignait les chiffres a tracé à son insu un véritable portrait moral. Quel ordre, quelle économie, quels labeurs, quelle ingéniosité, quelle sage administration, s'y révèlent ! Mme d'Youville mettait tout à profit. Elle louait ses greniers au garde-magasin du roi, louait également une glacière et deux maisonnettes qui se trouvaient sur le terrain de l'hôpital ; elle faisait garder les animaux qu'elle admettait en pacage sur sa terre de la Baronnie ; elle entreprenait des charrois, achetait du tabac en feuilles, le faisait préparer par ses vieillards et le vendait à profit ; elle vendait aussi du sable, de la pierre et de la chaux [[120]](#footnote-120). Les produits de sa ferme apportaient aussi leur quote-part au budget : œufs, poulets, canards, beurre, graisse, plume, peaux d'animaux, céréales, bétail, bois, — tout est minutieusement inscrit au livre des comptes — et tous ces petits sous gonflent la recette au bout de l'année. Si quelque hospitalisé avait un métier, elle l'y employait dans la mesure de ses forces, de sorte que l'hôpital avait son tailleur, son cordonnier et son boulanger, outre les maçons d'occasion. Suivant l'ordonnance de juillet 1721, les [144] veuves héritaient du banc de leur mari à l'église paroissiale ; elle tira profit du sien jusqu'à sa mort. Dès sa première année de gestion de l'hôpital, elle y avait admis des dames de qualité en pension, elle recevait de même les prêtres malades. Et comme elle cherchait par-dessus tout le bien des âmes, elle commença, dès juillet 1754, à recevoir des retraitantes, inaugurant ainsi l'œuvre des retraites fermées.

Monsieur Claude Poncin, l'un des prêtres du séminaire, qui portait un vif intérêt à l'œuvre de Mme d'Youville, apprit aux Sœurs à faire des hosties, à fabriquer de la bougie d'autel ainsi que des souches à ressort en cuivre, qui n'étaient pas encore connues au pays, pour remplacer les cierges qu'on ne pouvait alors se procurer que difficilement. Ayant importé d'Europe les divers outils nécessaires à ces sortes d'ouvrages, il en dota l'hôpital et lui assura ainsi pour l'avenir cette source de revenus.

Les Sœurs confectionnaient aussi le linge d'église, et comme elles excellaient en ce genre d'ouvrage, plusieurs paroisses leur confiaient l'entretien du linge d'autel.

Dès 1744, Mme d'Youville avait commencé à faire des travaux d'aiguille pour les magasins du roi, mais après 1754 le garde-magasin, y trouvant son profit, augmenta ses commandes [[121]](#footnote-121)36. Elle confectionnait donc pour le roi des habits militaires, des cordonnets d'officiers, des franges décoratives, des voiles de bâtiments de pêche, des tentes de guerre, et mille choses à l'usage de l'armée. Pour les marchands-équipeurs des trafiquants des pays d'en-haut elle confectionnait maints objets de traite et surtout des ornements brodés pour les chefs sauvages. Avant le départ des *voyageurs,* c'est-à-dire ceux qui se rendaient dans ces lointaines contrées, il n'était pas rare de voir la salle de communauté des Sœurs encombrée de pièces de galons, d'indienne, de calmande, de drap, etc., etc. C'est alors qu'on voyait la véritable union qui régnait dans la maison, car les pauvres, les dames pensionnaires et les religieuses tiraient l'aiguille côte à côte jusque très tard dans la nuit pour parachever les commandes des marchands. La recette totale de ces diverses industries s'éleva

Planche 18



[Retour à la table des matières](#tdm)

La Crèche d'Youville actuelle à la Côte de Liesse, paroisse Saint-Laurent de Montréal. Œuvre éminemment sociale fondée par la Vénérable Mère d'Youville, dès 1754.

Planche 19



[Retour à la table des matières](#tdm)

Statue de la Vénérable Marguerite d'Youville érigée devant la Crèche d'Youville, à la Côte de Liesse.

[145]

à quinze mille, à vingt mille et jusqu'à trente et un mille livres par année sous le régime français.

À la tête de cette ruche bourdonnante d'activité, la supérieure donnait l'exemple de l'assiduité et de l'abnégation en choisissant pour sa part les travaux les plus pénibles. Un jour qu'elle était à faire de la chandelle, besogne malpropre s'il en est, une Sœur tout agitée vint l'avertir qu'on voyait venir monsieur l'Intendant. Mme d'Youville ne va-t-elle pas faire un brin de toilette pour le recevoir ? « Je n'étais point prévenue de l'arrivée de M. l'Intendant, répondit-elle ; il m'excusera et voudra bien me prendre telle que je suis. Rien de tout cela n'empêchera qu'il ne me parle. » Elle observait scrupuleusement les civilités, mais l'intendant arrivé de Québec à son insu et n'ayant pas annoncé sa visite, elle saisit au vol l'occasion de pratiquer l'humilité. Cela rappelle un trait de la vie de saint Bonaventure. Lorsque les envoyés du pape Grégoire X arrivèrent au monastère de Mugello pour remettre au saint le chapeau de cardinal, il était à ce moment précis en train de laver la vaisselle, quoiqu'il fût le Ministre général de l'Ordre. Il refusa d'interrompre sa besogne, disant : « Achevons d'abord d'accomplir les devoirs de notre état, il sera temps ensuite d'assumer de plus lourdes charges. » Par la simplicité de manières et sa profonde humilité, notre fondatrice se rapproche ici du grand saint franciscain, tant il est vrai qu'à un certain degré de vertu, les saints se rejoignent malgré la diversité de talents et de tempéraments.

Si Mme d'Youville s'ingéniait à gagner de l'argent, ce n'était que pour assouvir son insatiable charité, car elle a donné maintes preuves de son entier détachement. Entre autres, en un temps où le numéraire était rare, elle versa aux Sauvages la somme de deux cents francs pour obtenir la libération d'un Anglais qu'ils avaient capturé et s'apprêtaient à torturer à mort. Durant la guerre, les Français aussi bien que les Anglais envoyaient çà et là des partis d'éclaireurs auxquels se mêlaient toujours des Indiens alliés, et maintes fois l'Hôpital-Général, situé entre les bosquets de la Pointe Saint-Charles et les remparts de la ville, [146] fut le centre de vives escarmouches. Nombre d'Anglais pris entre les remparts et le fleuve se jetait dans l'enclos de l'hôpital, risquant l'emprisonnement plutôt que de tomber aux mains des Sauvages. Pour comprendre leur frayeur, il suffit de lire les mémoires des scribes de l'armée qui rapportent les cruautés inouïes des Indiens. Après les victoires militaires, il n'était pas rare de voir de ces barbares portant, en guise de trophées, des cœurs humains suspendus à leur cou, des mains et des chevelures sanglantes à leur ceinture [[122]](#footnote-122). Mme d'Youville, avec une toute chrétienne impartialité, cachait les fugitifs anglais ou français dans les caveaux de l'église et les nourrissait à la dérobée jusqu'au moment propice à leur évasion. Un jour qu'elle était à coudre une tente [[123]](#footnote-123)37 dans la salle de communauté, un soldat anglais fait irruption dans la pièce, et à son air égaré, elle comprend qu'il est poursuivi. Soulevant l'immense et lourd matériel, elle lui fait signe de s'y blottir ; à peine les plis se sont-ils reposés sur lui qu'un Sauvage brandissant le tomahawk apparaît. Mme d'Youville, toute calme, lui montre du doigt une porte entr'ouverte à l'autre bout de la pièce. L'Indien, croyant poursuivre sa victime, s'engagea dans le couloir qui menait à la sortie. Sans s'en douter, Mme d'Youville venait de sauver sa maison, car lors du siège de Montréal en 1760, ce soldat, nommé Southworth [[124]](#footnote-124)38, prévint la destruction de l'hôpital. Le général anglais, apercevant cette haute bâtisse hors les murs de la ville, craignit une ruse des Français et donna ordre aux artilleurs de la canonner ; c'est alors que le rescapé de Mme d'Youville vint raconter son aventure au commandant, qui députa des officiers en reconnaissance. Mme d'Youville, dont la politesse native s'était affinée aux enseignements de l'Église : « Rendez... l'honneur à qui vous devez l'honneur » [[125]](#footnote-125), reçut les inquisiteurs avec tant de civilité qu'ils ne doutèrent point de la neutralité de cette oasis de charité.

[147]

\*  
\* \*

Le dynamisme admirable de Mme d'Youville minait sa forte constitution, au point qu'elle s'abîma à l'automne de 1757. L'assaut de la maladie fut si grave qu'elle dut formuler ses dernières volontés [[126]](#footnote-126). La malade réchappa, mais le testament demeure et dispense la postérité de conjecturer sur ses sentiments en ces années-là. Il donne le diapason de son âme, et la note qu'il lance, c'est la note de la gratitude avec ses harmoniques, l'humilité et la justice. Par ce document, la fondatrice laisse tout son avoir à ses collaboratrices, ses fidèles, ses courageuses, ses chères Sœurs ; sans phrases, c'est un merci du cœur. Mme d'Youville a peu parlé dans sa vie, mais comme ses actes sont éloquents !

En 1747, aux heures les plus âpres de sa fondation, alors qu'elle dépérissait dans sa chambre, rongée d'inquiétude autant que de toxémie, son fils, François, recevait les ordres sacrés à Québec. Et comme si Dieu ménageait de ces douces éclaircies à sa servante, en 1752, alors qu'elle croyait son œuvre effondrée après l'édit spoliateur de Bigot, son fils Charles, à son tour, montait à l'autel. Un relevé des payements faits par Mme d'Youville, de 1737 à 1752, au séminaire de Québec pour la pension de ses fils, démontre qu'ils n'y étaient pas reçus gratuitement, quoiqu'ils aient bénéficié durant quelque temps d'une partie des bourses de fondation. L'ordination de son benjamin libérait Mme d'Youville de ses responsabilités de tutrice, sa tâche maternelle était terminée. Ces deux prêtres distingués mettent en évidence la formation qu'elle leur avait donnée en dépit de ses soucis de veuve besogneuse. Sans doute, son cœur de mère dut-il tressaillir de joie devant Dieu au couronnement de ses légitimes ambitions maternelles. En septembre 1748, monseigneur de Pontbriand lui écrivait au sujet de l'abbé François d'Youville : « Je compte placer Monsieur votre fils à Lavaltrie ; il sera sous les yeux des Messieurs de Saint-Sulpice et les vôtres, et il ne pourra que profiter s'il suit vos avis. » De la part d'un évêque aussi réticent, ceci devient un hommage.

[148]

Pendant que la fondatrice se donnait à son œuvre, le sablier des ans s'épuisait pour certains membres de sa famille. En 1750, l'aîné de ses frères, l'abbé Charles de Lajemmerais, expirait, curé de Verchères, puis M. de Varennes, son oncle et parrain, le suivait dans la mort. En 1758, le décès de sa mère, précédé de celui de M. Sylvain, mettait Mme d'Youville en jouissance de son patrimoine. Comme l'amortissement des dettes de l'Hôpital-Général, en 1756, par l'Abbé de l'Isle-Dieu, faisait reverser entre les mains de Mme d'Youville la rente sur l'Hôtel de ville de Paris séquestrée depuis plus de vingt ans, sa situation financière s'améliorait considérablement. Aussi, à peine sur pied après sa grave maladie, la voit-on reprendre son projet d'agrandissement de l'hôpital. Entre temps, M. Montgolfier avait élaboré un plan qui plaçait la chapelle au centre de l'édifice, l'aile projetée faisant pendant à l'ancienne. Munie de l'approbation de son évêque, Mme d'Youville mit les ouvriers en chantier, mais la maçonnerie s'élevait à peine à fleur de terre qu'il fallut tout suspendre : la guerre éclatait entre la France et l'Angleterre.

En cette mémorable année 1759, une épreuve plus intime frappait au cœur et la fondatrice et sa communauté : le dix-huit juin, M. Normant passait dans l'éternité. Louis Normant de Faradon, prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, était supérieur du séminaire de Ville-Marie depuis 1732, et le directeur spirituel de Mme d'Youville depuis la mort de M. du Lescoät, c'est-à-dire depuis 1733. Il avait été le témoin du travail de la grâce dans l'âme de la jeune veuve ; il avait accueilli ses premières aspirations vers la vie parfaite et discerné son attrait remarquable pour les œuvres de miséricorde corporelles. C'est lui qui, durant vingt-deux ans, avait insufflé à la petite communauté cette spiritualité sulpicienne toute en profondeur, entée sur la liturgie et irréductiblement romaine. Il lui avait inculqué cet attachement tout sulpicien au Pape, cet esprit de pauvreté, cette humilité, ce zèle discret qui caractérise encore aujourd'hui la communauté des Sœurs Grises. Homme d'une grande prudence et d'une vertu éminente, la fondatrice n'aurait pu choisir de guide plus sûr ; il connaissait bien tous les personnages de la colonie comme aussi [149] toutes les rivalités politiques et sociales, et tous les rouages de l'administration. Il fut son avocat auprès de monsieur Cousturier dont l'influence à la cour de France était considérable. Sans doute, Dieu avait-il donné à Mme d'Youville la grâce spéciale de fondatrice, un indomptable courage et ce rare génie entreprenant dont elle était douée, mais il est permis de se demander si le succès eût couronné si largement ses efforts sans l'aide de la Compagnie de Saint-Sulpice. Assurément, la fondatrice des Sœurs Grises, c'est Mme d'Youville ([voir la note 39](#Mere_Youville_note_39)), mais le roc de fondation, n'est-ce pas Saint-Sulpice ? Dans la vie de l'Œuvre, à chaque heure redoutable, un dévouement sulpicien surgit à la rescousse. C'est d'abord M. du Lescoät, l'aiguilleur providentiel de la vocation de la fondatrice, puis M. Normant, le pilote expérimenté d'une inlassable sollicitude, ce sont ensuite messieurs Navetier, Hourdé, Déat, qui se font la Providence des pauvres. C'est M. Bouffandeau qui place dans le plateau de la balance que tient le roi les six mille francs sauveurs, puis M. Montgolfier qui élabore les Constitutions de l'Institut ; et, plus tard, viendra M. Thavenet, le tenace procureur qui récupère les deniers engloutis dans la débâcle tragique de 1760. Mais il faudrait les nommer tous, ces humbles aumôniers qui se faisaient tantôt professeurs de plain-chant, tantôt artisans pour enseigner aux religieuses les métiers de fabricant-chandelier, d'imprimeur, de relieur, de doreur, etc., etc. Dans un élan de reconnaissance, Mme d'Youville écrivait : « Jamais cette maison n'oubliera ses bienfaiteurs ! » Jamais, c'est aussi toujours. Toujours, tant qu'il y aura des Sœurs Grises, certaines fêtes traditionnelles, certaines prières, porteront au Père Éternel l'écho de la gratitude de la fondatrice envers la Compagnie de Saint-Sulpice. Et c'est justice.

[150]

[151]

**Mère d’Youville**

Chapitre VIII

LA CROIX  
RAYONNE

[Retour à la table des matières](#tdm)

[152]

[153]

Dix-sept cent cinquante-neuf, l’*année terrible* canadienne. Année d'alarmes, de confusion, d'espoir aussi, car l'armée auréolée des victoires de la Monongahéla, de Chouaguen, de Carillon, semblait invincible à la population ; seuls, les généraux prévoyaient l'heure inéluctable où la vaillance devait inévitablement céder aux effectifs écrasants de l'ennemi. Depuis deux ans, les habitants étant sous les armes, il n'y avait pas eu de récoltes. À Montréal, le pain manquait complètement, ailleurs la ration était réduite à deux onces par jour ; la misère était extrême et générale.

Vu la gravité du péril de conquête par une nation protestante, monseigneur de Pontbriand, dans sa cathédrale, administrait le sacrement de la Confirmation à plus de douze cents personnes, et même à des enfants à la mamelle [[127]](#footnote-127) ; il donnait des instructions détaillées et des pouvoirs extraordinaires à ses prêtres qui étaient autorisés à dire la messe dans des cabanes, à la façon des missionnaires, sans lumières et sans servant ; le saint Pasteur, dans des mandements remarquables, exhortait ses ouailles à la pénitence, prescrivait des prières publiques, des amendes honorables, des processions, non seulement dans les paroisses, mais aussi dans les forts et dans les camps.

L'heure était grave, l'anxiété *à* l'état d'ambiance. Pour Mme d'Youville l'angoisse devenait tenaillante, vu que son benjamin, l'abbé Dufrost, se trouvait au cœur même du danger, étant alors curé de la paroisse de Saint-Joseph de la Pointe-de-Lévy [[128]](#footnote-128)40. De [154] fait, il fut le seul curé fait prisonnier. Les mauvaises nouvelles volent comme des flèches ; celle-ci ouvrit le cœur de cette mère, surnaturalisée sans doute, mais mère quand même, à des transes inapaisables durant des mois. Le trente juin 1759, le brigadier Monckton prenait d'assaut la Pointe-de-Lévy, s'y installait et transformait l'église en hôpital. Lorsque la flotte anglaise approcha de Québec, le gouverneur avait ordonné aux habitants des paroisses du bas du fleuve de se cacher dans les bois, alors le curé Dufrost accompagna ses ouailles dans les profondeurs des terres. Le vingt-quatre juillet il y fut fait prisonnier avec deux cent quatre-vingt-sept paroissiens ; tous furent transportés à bord des frégates anglaises qui étaient mouillées en face du camp de la Pointe-de-Lévy. L'abbé Dufrost semble être resté en captivité jusqu'après la capitulation de Québec, car du dix-huit juin au deux octobre il n'y a aucun acte d'inscrit aux registres de la cure de Saint-Joseph qui comprenait la desserte de Saint-Henri de Lauzon. Par contre, depuis octobre 1759 jusqu'au six janvier 1760, on trouve soixante-dix-huit actes dans les registres, tous signés du curé Dufrost. Au mois de février, un détachement de l'armée anglaise vint s'installer dans le presbytère. Alors, M. Dufrost, gêné dans sa liberté, suspecté d'ultra-patriotisme et redoutant un autre emprisonnement, vu qu'on venait de chasser les Jésuites de Québec pour la même cause, crut plus prudent de s'éloigner temporairement. Aidé de quelques-uns de ses paroissiens, et emportant ses papiers les plus précieux, il réussit à s'évader du territoire occupé pour gagner Montréal où flottait encore le drapeau français. Là, il retrouva son évêque qui s'y était réfugié afin de pouvoir continuer de gouverner la partie française de son diocèse, après avoir confié la partie conquise à son grand-vicaire, monsieur Jean-Olivier Briand. Le biographe de Mgr de Pontbriand nous donne un détail intéressant au sujet de l'élection de domicile de l'évêque. « À Montréal, dit-il, c'étaient les Sœurs Grises qui avaient soin du saint évêque, et c'est chez elles, tout d'abord, qu'il était allé se loger, avant de demander l'hospitalité aux Sulpiciens. » Nous n'avons pas trouvé le document qui a renseigné l'abbé Gosselin ; [155] toutefois, sa réputation d'historien nous porte à accepter son assertion qui est tout à l'honneur de notre héroïne.

Au début du siège de Québec, les séminaristes furent renvoyés dans leurs familles à l'exception des finissants qui, accompagnés de deux directeurs, MM. Pressart et Gravé, émigrèrent à Montréal pour poursuivre leurs études. Monsieur Gravé prit l'habitude de célébrer sa messe quotidienne chez les Sœurs Grises, et du vingt-sept octobre 1759 au neuf septembre 1761, il signa la plupart des actes de sépulture au registre de l'Hôpital-Général, ce qui prouve ses relations assidues avec Mme d'Youville, à laquelle il devait rendre plus tard un si élogieux hommage.

Au milieu de cette tourmente, la sage fondatrice tentait d'assurer l'avenir de son institut, tant était inébranlable sa confiance en la divine Providence. Les lettres patentes ne permettaient que douze administratrices, nombre déjà insuffisant. Pour éluder ces restrictions devenues désastreuses, Mme d'Youville proposa à l'évêque d'admettre d'autres sujets en qualité de postulantes et de novices qui resteraient probanistes durant un temps indéterminé et qui ne changeraient de statut qu'au fur et à mesure des vides dans le conseil administratif [[129]](#footnote-129). En 1759, six postulantes et quatre novices faisaient partie de la communauté suivant ce mode. Après la capitulation de Québec, le grand-vicaire pour le district de Montréal, M. Montgolfier, devant l'imminence d'un changement d'allégeance, autorisa la profession religieuse de trois novices, ce qui portait la communauté à quinze sœurs professes.

À l'Hôpital, la disette de vivres taxait l'ingéniosité de la directrice. La provision de farine s'épuisant, Mme d'Youville proposa à ses Sœurs de ne manger que du blé-d'inde au déjeuner et à la collation afin que les pauvres puissent avoir du pain plus longtemps ; mais à la fin il manqua tout à fait. Sans pain et sans moyen de s'en procurer au milieu de la famine générale, les religieuses furent visiblement assistées de la divine Providence. Un jour, à leur grande surprise, elles trouvèrent dans leur réfectoire « plusieurs quarts de belle fleur [[130]](#footnote-130) » sans pouvoir en découvrir [156] la provenance, ni comment ils avaient été déposés là. Étant donné la disposition particulière des pièces et le nombre de personnes toujours sur les lieux, il était quasi impossible d'introduire ces quarts dans l'hôpital, surtout dans le réfectoire des Sœurs, sans que les manœuvres aient été vus. Cependant, enquête faite, on ne parvint pas à découvrir l'auteur de ce don ni comment les quarts étaient parvenus à cet endroit. Dans l'entourage de la fondatrice, on considéra cette assistance comme prodigieuse, surtout après que d'autres faits inexplicables récompensèrent, par la suite, son aveugle confiance en la divine Providence.

Monsieur Normant avait obtenu du pape Benoît XIV un bref daté du cinq mai 1749, établissant *à* perpétuité une Confrérie du Sacré-Cœur, enrichie de nombreuses indulgences, à l'Hôpital-Général des Sœurs Grises ; depuis ce jour, Mme d'Youville rêvait d'ajouter à l'église une chapelle particulière dédiée au Sacré-Cœur. Au début de 1760, au milieu du désarroi général, en véritable zélatrice de ce culte, elle fit construire cette chapelle dans le transept droit de l'église, par *ses hommes* aidés des Sœurs, pour rallier les congréganistes et le peuple autour du Cœur Sacré de Jésus. Et, comme dans sa dévotion le Père et le Fils ne faisaient qu'un, elle consacra la chapelle du transept gauche au Père Éternel, objet de sa dévotion particulière. Mme d'Youville était inscrite depuis 1731 au registre de la Confrérie établie chez les Ursulines de Québec, ce qui explique que son nom n'apparaît pas sur le registre de la Confrérie de Montréal.

Le huit septembre 1760, la capitulation de Montréal détachait toute la colonie laurentienne du royaume de France. Sur tous ces cœurs français flotterait désormais le drapeau anglais. Dans les institutions religieuses, les pires appréhensions bouleversaient les esprits. Vivrait-on ? serait-on dépossédé ? chassé ou toléré ? Mgr de Pontbriand, décédé le huit juin précédent [[131]](#footnote-131)41, avait prévu la débâcle et laissé de claires directives. À M. Briand, son grand-vicaire à Québec, il traçait la ligne de conduite suivante : « Nous ne devons point nous mêler de tout ce qui regarde le temporel, [157] le spirituel doit seul nous occuper. » [[132]](#footnote-132) De la supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec, il exige une disposition d'esprit plus parfaite. « Je suis persuadé, lui écrit-il, que vous vous conduirez de façon à ne mériter de sa part [le gouverneur Murray] aucun reproche. Le roi d'Angleterre étant maintenant, par conquête, souverain de Québec, on lui doit tous les sentiments dont parle l'apôtre saint Paul... Je vous souhaite à toutes beaucoup de joie, de courage, et de patience. Vous aurez tout cela si vous vous persuadez bien que votre situation vient de Dieu et qu'on doit s'y soumettre amoureusement. Je sais bien que les premiers mouvements sont contraires, mais la réflexion inspire bientôt les sentiments du saint homme Job. » [[133]](#footnote-133) Mme d'Youville entra pleinement dans l'esprit de son saint évêque. Elle, si française de cœur, se montra d'une civilité parfaite vis-à-vis des conquérants. On a conjecturé tant et plus sur les sentiments des Canadiens à propos du changement d'allégeance ; les siens sont clairs, sa correspondance familière les trahit. Après le traité de Paris, qui soufflait toutes les espérances, elle écrit à M. Villard : « Nous avons été surprises et nous nous sommes toujours flattées que la France ne nous abandonnerait pas, mais nous nous sommes trompées dans notre attente ; Dieu l'a permis ainsi, son saint Nom soit béni. » Cependant, l'exode des Canadiens avivait sans cesse la blessure à son cœur sensible. « Tous les bons citoyens, écrit-elle, laissent le pays ; on a la douleur de voir partir ses parents, ses amis et ses bienfaiteurs pour ne les jamais revoir : rien de plus triste. Tous les jours, nouveaux sacrifices... » En 1765, elle écrit à Mme de Ligneris : « Plus je vais et plus je suis charmée de vous savoir en France, et je voudrais y voir toute ma famille. La tendresse que j'ai pour eux ne m'engagera jamais à les retenir. » En septembre 1770, parlant de la chute des créances françaises, elle confie à M. Héry : « Notre bon roi de France gardera tout à la fin, je n'en aurais pas regret si nous retournions à lui comme on veut nous en flatter quelquefois. » Après dix ans d'attitude correcte, son cœur échappe ce pathétique soupir, et cette câlinerie : [158] *Notre bon roi.* Peut-on s'étonner ? Que peuvent bien peser dix ans de vie contre le poids de la noble hérédité française qui coule dans ses veines, contre toute une éducation d'une loyauté farouche ? Ces inadvertances de plume révèlent les déchirements secrets et marquent la hauteur de sa vertu. La chair peut gémir, mais la vertu triomphe toujours chez Mme d'Youville.

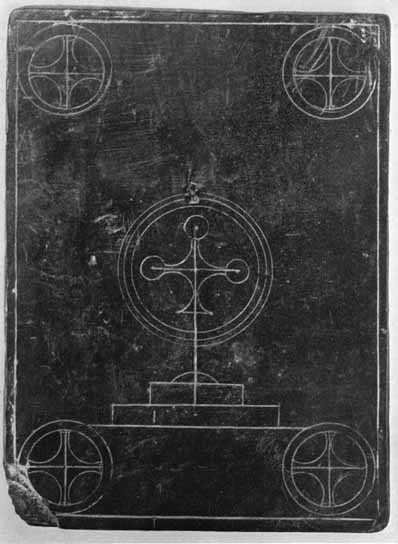
Les mesures restrictives édictées par Carleton touchant les communautés religieuses la menaçaient plus que quiconque ; véritablement, la ruine la talonnait. Son anxiété passe dans ses lettres : « Comment serons-nous, comment vivrons-nous avec les Anglais... Nous avons de la peine à nous soutenir, l'argent est extrêmement rare et on ne trouve rien à gagner... » Va-t-elle, alors, ralentir sa charité ? Au contraire, elle l'étend à une œuvre qui demande non seulement du dévouement mais des espèces sonnantes : celle des enfants abandonnés. Sous la domination française, les bâtards étaient *à* la charge du gouvernement sous la surveillance d'une sage-femme qui les plaçait en nourrice, et, après l'âge de dix-huit mois, dans des familles subventionnées à cet effet [[134]](#footnote-134). Ce système donna lieu à des abus révoltants. Il arriva même que des nourrices, vendirent ces petits parias aux Sauvages. Lorsque la fondatrice fut invitée à faire connaître ses projets, avant l'octroi des lettres patentes, voici ce qu'elle proposa aux autorités : « Si la cour approuve que nous restions ici, et qu'elle soit dans la disposition de nous soutenir dans le bien que Dieu nous inspire de faire, nous prendrons soin des enfants trouvés. Ils ont ici tant de misères, par le peu de soin que l'on en prend, que de vingt que l'on porte au baptême, il ne s'en élève que deux ou trois ; encore les voit-on à l'âge de dix-huit ans sans savoir les premiers principes de leur religion. J'en connais de vingt-trois ans qui n'ont pas fait leur première communion. » [[135]](#footnote-135) La cour n'autorisa aucune nouvelle œuvre, et Mme d'Youville dut officiellement laisser ces infortunés à leur triste sort. Néanmoins, de 1754 à 1760, elle en recueillit dix-sept à ses frais. Sous le nouveau régime, comme aucune loi ne prévoyait le soin des enfants abandonnés, on en [159] trouvait fréquemment le long des routes des campagnes, dans les carrefours ou dans les rivières, tels ces deux qui flottaient un jour dans la petite rivière qui longeait alors l'hôpital. Allant en ville, elle en aperçut un autre à demi enterré, et, un matin d'hiver, elle en trouva un pris dans la glace, le poignard encore dans la gorge. Sur l'heure, elle résolut de recueillir désormais tous les enfants abandonnés. L'avenir est précaire, les créances françaises problématiques, l'ouvrage de plus en plus rare ; qu'importe, elle rendra ces âmes à Dieu, du moins par le baptême. Le véritable zèle n'entend pas les remontrances de la prudence humaine, ses audaces sourdent d'une foi imperturbable qui n'a d'oreilles que pour les malheureux. M. Montgolfier ne put qu'approuver un tel dévouement, une œuvre si utile à la société et toute à la gloire de la religion. Il fut même d'avis de retirer d'entre les mains des nourrices tous ceux qui étaient sevrés et de leur laisser les autres moyennant le prix dont on conviendrait avec elles. Cette décision reçut l'approbation du gouverneur de Montréal, le général Thomas Gage, qui voulut y contribuer en faisant attribuer le produit des amendes de la justice à l'œuvre des enfants trouvés. Mais comme le régime était alors purement militaire, et que le gouvernement civil qui y succéda peu après n'entra pas dans les vues du général Gage sur ce point, Mme d'Youville ne reçut en tout, de cette source, que la somme de deux cent quatre-vingt-huit francs.

À l'héroïsme de sa servante, Dieu répondit par le miracle. Un jour que Mme d'Youville n'avait plus qu'une piastre en poche, une nourrice se présenta réclamant précisément cette somme pour un terme échu. Mme d'Youville n'hésita pas à se départir de cette dernière pièce d'argent. Mettant la main dans sa poche, quelle ne fut pas sa stupeur d'en retirer une poignée. Instinctivement, elle porte la main dans son autre poche et en retire autant. Alors, levant les yeux au ciel et joignant les mains, elle s'écria : « Ah ! mon Dieu, je suis une misérable ! » Explosion d'émotion, bégaiement d'humilité, de gratitude, d'amour. Plusieurs saints ont eu de ces exclamations énigmatiques, apparemment contradictoires. Devant la pêche miraculeuse, saint Pierre ne s'est-il pas [160] écrié : « Seigneur, retirez-vous de moi parce que je suis un pécheur. » [[136]](#footnote-136) Suivant Pascal, « les miracles sont un éclair », oui, un éclair destiné à secouer notre complaisance matérialiste. La multiplication inexplicable de l'unique pièce d'argent de Mme d'Youville, qu'est-ce ? sinon le contre-scel divin sur son héroïsme.

De 1760 à 1761, Mme d'Youville recueillit quarante-sept enfants abandonnés, et à sa mort, en 1771, soit en onze ans, elle en avait reçu trois cent dix-huit. Elle avait, alors, payé aux nourrices neuf mille trois cents francs, sans y comprendre les layettes, médicaments, etc. Et dans son cahier de lettres, la dernière inscrite est adressée à Sir Guy Carleton, gouverneur de la colonie, qu'elle sollicite pour ces hôtes préférés de sa maison : les enfants abandonnés.

Au milieu de la perturbation générale, Mme d'Youville se débattait dans un véritable maquis financier. À la cession du pays, le Trésor de France devait à l'Hôpital-général de Montréal 120,799 livres. Tandis que la cour enquêtait sur les malversations de l'intendant Bigot et de ses comparses, la valeur des lettres de change restait indéterminée, ce qui avilissait les espèces françaises au Canada. À un correspondant de France, parlant de son beau-frère, Ignace Gamelin [[137]](#footnote-137)42, elle écrivait en 1763 : « Le peu de fonds qu'ils ont est en... et lettres de change pour lesquelles on ne trouverait pas ici de mille livres cent livres. » Les valeurs françaises étant aléatoires, les relations entre les deux pays, difficiles, il s'ensuivait une correspondance des plus fastidieuse, d'une lenteur et d'une incertitude énervante. En 1763, elle dit à M. Cousturier : « Vous m'apprenez que vous avez nos lettres de change desquelles je n'avais aucune nouvelle depuis 1760. » La même année, elle écrit à un autre : « Nous ne savons encore rien du sort des lettres de change de 1759... » — « Nous ne savons pas encore si nous avons un procureur, ni qui il est... » Enfin, chaque bateau apportait des rumeurs contradictoires. — « On dit aussi que les papiers qui sont en ce pays, quoiqu'ils aient été enregistrés ici, ne seront pas payés. » À toutes ces vicissitudes, elle oppose son

Planche 20



[Retour à la table des matières](#tdm)

Pierre sacrée de l'autel du château de La Gesmeray, à Médréac, en Bretagne, France, où est né le père de la Vénérable Mère d'Youville. Les paroissiens de Médréac en firent don à la Communauté de Montréal en 1896. A la chapelle de ce château, fait écho aujourd'hui le magnifique sanctuaire de la chapelle de l'Institut fondé par sa fille.

Planche 21



[Retour à la table des matières](#tdm)

Sanctuaire de la chapelle de la maison mère des Sœurs Grises à Montréal. Les tableaux de chaque côté du maître-autel représentent l'Invention et l'Exaltation de la sainte Croix, fêtes principales de l'Institut.

[161]

habituel lénitif. — « J'abandonne le tout à la Providence, ma confiance est en elle, tout cela deviendra tout ce qu'il plaira à Dieu. »

Quand, enfin, l'arrêt tant attendu vint consommer la ruine des sujets canadiens, l'Hôpital-général souffrit plus que les autres parce qu'une bonne part de ses créances représentait des avances faites pour la nourriture, les médicaments, etc., des soldats, pour lesquels Mme d'Youville avait dû faire des emprunts qui portaient intérêts. Par décision du roi, les lettres de change furent réduites de moitié, les ordonnances, la monnaie de cartes, les rôles de fournitures et de rations, réduits au quart. Après ces coupures, qui représentaient, dans le cas de l'Hôpital, 79,811 livres, le bordereau initial de 120,799 livres ne valait plus que 40,987 livres 15 sols 11 deniers. Par un édit du mois de novembre 1767, le roi déclara que tous les effets sur lui payables au porteur seraient convertis en contrats portant une rente annuelle de quatre et demi pour cent. Mais en janvier 1770, par un arrêt de son Conseil, le roi ordonna que les rentes ne fussent plus portées sur ses États qu'à raison de deux et demi pour cent au lieu de quatre et demi. Alors, les contrats de l'Hôpital, qui rendaient en premier lieu 1,132 livres 7 sols 7 deniers, ne donnèrent plus à partir de cette date que 699 livres de rentes annuelles. Hélas, les cent vingt mille livres avaient fondu comme neige au soleil. Devant ce fiasco, Mme d'Youville n'a qu'un mot de pardon pour la cour : « Elle nous fait grand tort, que Dieu lui pardonne. »

\*  
\* \*

La sainteté est un dépassement de soi-même, une spiritualisation de l'être, et ce n'est qu'à la pierre de touche des épreuves que l'âme en vient à la stabilité. C'est pour que l'âme elle-même connaisse son inébranlable résolution que Dieu ne cessera d'exercer sa foi. C'est aujourd'hui qu'il repose à l'âme la question d'hier : M'aimes-tu plus que toutes choses ? plus que la considération et l'amitié ? plus que les richesses ? plus que la santé ? plus même que le Bien que tu peux faire ? Et c'est le oui invariable qui fait les saints.

[162]

En 1765, notre héroïne eut à réaffirmer sa générosité. Au mois de mai, un désastre s'abattit sur elle. En moins de deux heures, le feu anéantissait dix-huit années de labeurs. L'incendie se déclara dans la ville, au coin des rues Notre-Dame et Saint-François-Xavier [[138]](#footnote-138) ; Mme d’Youville se crut hors de danger, étant en dehors des murs, mais un fort vent porta tout à coup les flammes de son côté. Relatant l'accident, elle répète sa conviction à tous ses correspondants. « Nous aurions bien sauvé si nous avions cru brûler... » — « Si j'eusse pu me persuader que le feu fut venu chez nous... » — « J'avais peine à me persuader que Dieu ne conservât pas cette maison qui était, comme vous le savez, l'asile des misérables ; dans cette idée, je ne me pressais pas de sauver et même j'avais envoyé en ville tous ceux et celles en état d'aider... » Elle espérait, Dieu la déçoit. D'un coup d'aile, sa foi reprend son altitude sereine en Dieu. Entourée de sa pitoyable famille de déshérités, tandis que les flammes consument tout son avoir, elle leur fait cette surnaturelle invite : « Nous allons réciter le *Te Deum,* à genoux, pour remercier Dieu de la croix qu'il vient de nous envoyer. » Et le cantique d'action de grâces terminé, se relevant, elle prophétise d'un ton plein d'assurance : « Mes enfants, ayez bon courage, désormais la maison ne brûlera plus. » La prédiction a tenu jusqu'à nos jours. Même après avoir connu l'étendue de ses pertes, sa soumission aux desseins de Dieu ne bronche pas, ses lettres en font preuve. « L'incendie nous réduit dans une grande pauvreté, mais Dieu a ses desseins, je les adore. » — « Dieu l'a permis ainsi, son saint Nom soit béni. » — « ... adorer les desseins de sa Providence et se soumettre à sa Volonté, c'est ce que nous avons tâché toutes de faire de notre mieux. »

Cependant la nuit approchait et les cent dix-huit personnes [[139]](#footnote-139) à sa charge se trouvaient sans abri. Après avoir délibéré avec ses Sœurs, il fut résolu qu'on se retirerait à la ferme de la Pointe Saint-Charles, dans les granges et la maison. Entre temps, [163] M. Montgolfier avait prié les religieuses de l'Hôtel-Dieu de recevoir les sinistrés de l'Hôpital-général. Malgré son vif désir de n'être à charge à personne, Mme d'Youville acquiesça par obéissance à la décision de son supérieur et prit le chemin de l'Hôtel-Dieu. Elle y fut accueillie avec la plus grande sympathie, et les religieuses, elles-mêmes fort pauvres, firent les honneurs de leur humble table, durant des mois, aux Sœurs éprouvées. Quelques jours après le sinistre, une partie des hommes s'installèrent dans la brasserie de l'hôpital que le feu avait épargnée, et une autre partie, se retirèrent à la ferme de la Pointe Saint-Charles afin de décongestionner les salles de l'Hôtel-Dieu. Le Séminaire, une fois de plus, assuma la grosse part des frais de nourriture des pauvres ; les citoyens et les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame témoignèrent aussi de leur sympathie par de généreuses contributions de vivres. Quelques jours après l'incendie, on retrouva dans la cave de l'hôpital une barrique de vin aux deux tiers pleine. L'ayant goûté, le vin fut trouvé excellent ; alors on en servit aux pauvres jusqu'à ce que, voyant qu'il tarissait, l'économe avertît Mme d'Youville qu'il ne coulait plus qu'un filet gros comme une paille. « Tirez toujours, ma Sœur, répondit-elle, ne vous lassez pas de tirer. » Et le vin coula de la sorte, suffisamment pour le besoin des pauvres, l'espace de deux mois et demi.

D'après le mémoire détaillé et certifié porté au greffe le cinq juin 1765, les pertes de l'Hôpital-général s'élevaient à 91,045 livres 10 sols. Ameublement, lingerie, hardes, provisions, tout avait été consumé. Même à distance, la catastrophe nous consterne, surajoutée à la perte des valeurs françaises, et en un temps où le pays même était ruiné. Mme d'Youville ne se dissimulait pas l'étendue de ses revers. Elle se recommande aux prières de l'Abbé de l'Isle-Dieu, en ces termes : « Priez, mon cher Père, que Dieu me donne la force de bien porter toutes ces croix et d'en faire un saint usage. En voilà bien à la fois : perdre son Roi, sa patrie, son bien, et, le pis encore, être dans la crainte de voir éteindre notre sainte religion. » À Mme de Ligneris, elle fait part de ses projets : « ... Nous sommes assez hardies pour essayer à recouvrir un coin de notre maison dont les murs sont [164] très bons. » À un autre, elle donne ses motifs : « ... Tous souhaitent nous voir rétablir. Nous avons commencé et tâcherons de continuer, espérant que la Providence qui toujours nous a soutenues continuera. » Elle a soixante-quatre ans, mais son courage est à la hauteur de la tâche : elle reconstruira son hôpital.

Cet incendie détruisit un quart de la ville et mit sur le pavé deux cent quinze familles. Ce malheur émut tellement la nouvelle métropole, qu'à Londres on fit des quêtes publiques en faveur des sinistrés montréalais [[140]](#footnote-140). Mme d'Youville reçut une large part dans la distribution de ces secours, et sa reconnaissance n'est pas muette, loin de là. « J'ai bien à me louer de la part que l'on nous a faite sur ces argents, puisque nous avons eu en trois fois près de vingt mille livres, mais il en faut tant pour de telles bâtisses. » — « ... avoir essuyé un incendie qui nous a noyées dans les dettes et dont nous ne nous serions jamais relevées sans les charités que nous avons reçues des quêtes faites à Londres qui nous ont un peu allégées. » — « Si nous n'avions pas été soulagées par les charités de Londres, comme nous l'avons été, nous avons eu en trois ans près de dix-huit mille livres, sans quoi nous n'aurions pu jamais nous relever de notre incendie. » Tout compte fait, elle reçut 19,407 livres du produit des collectes londoniennes.

Dans son malheur, Mme d'Youville reçut, entre autres, un touchant témoignage d'attachement des Indiens convertis. Elle les avait toujours accueillis et soignés avec bonté, notamment lors de l'épidémie de variole en 1755 ; ils saisirent l'occasion de lui témoigner leur gratitude par une généreuse contribution. Ils se dépouillèrent en sa faveur de leurs possessions les plus chères : épinglettes d'argent, grains de porcelaine, couteaux, couvertures de laine, mitasses, souliers de chevreuil, toile, coton, sucre, etc., ainsi que des espèces sonnantes. Les Indiens du lac des Deux Montagnes donnèrent un total de 360 livres 2 sols, et ceux du Sault Saint-Louis, 101 livres 6 sols.

Ces dons et charités s'échelonnèrent sur l'espace de trois ans, [165] mais immédiatement après l'incendie la fondatrice se trouvait dans le dénuement complet. C'est le Séminaire de Saint-Sulpice qui lui fournit les fonds d'urgente nécessité. M. Montgolfier lui avança quinze mille livres pour commencer la reconstruction de sa maison et se pourvoir des choses strictement nécessaires à son installation. Dès le dix-neuf septembre 1765, elle écrit à M. Cousturier, supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice à Paris. « J'ai l'honneur de vous présenter mes très humbles respects et de vous prier que, si vous touchez quelque chose de la lettre de change de 7,620 livres que vous avez entre les mains appartenant à notre Hôpital, vous la gardiez ; ce sera le commencement du paiement des avances que M. Montgolfier me fait pour rebâtir notre maison... » Puis elle avise son procureur parisien en ces termes : « Nous avons été bien aidées des Messieurs de Saint-Sulpice ; je leur ai donné la lettre de change de 7620 livres que M. Couturier avait à nous, pour de l'argent qu'ils nous ont avancé. »

Dans un mandement daté de Boucherville, le 21 mai 1765, M. Etienne Marchand, le Vicaire général du diocèse, le Siège étant vacant, énumère les suites de l'incendie et dit au sujet de l'hôpital : « Un Hôpital-général, ancien asile des pauvres, des infirmes, des incurables, vieillards caducs sans ressources et sans appui, enfants d'une naissance honteuse, hommes et femmes privés de l'exercice de la raison, qui y trouvaient une retraite assurée, et qui par les soins assidus de la dame qui a l'administration de cette maison aussi bien que de celles qui composent sa communauté, trouvaient dans un état misérable *un* état de consolation qui leur faisait oublier leur première misère... À ces causes, nous permettons qu'il soit fait une quête générale dans toutes les paroisses du district de Montréal... Permettons pareillement de travailler les dimanches et fêtes pour la même fin après avoir entendu la sainte messe et avec l'agrément de messieurs les officiers de police. » [[141]](#footnote-141) Grâce à ces privilèges et le concours [166] général de la population, la partie de l'hôpital destinée aux hommes était habitable dès le vingt-trois septembre suivant ; les vieillards s'y rendirent accompagnés de deux religieuses. La communauté réintégra ses pièces conventuelles le cinq décembre, et les pauvres femmes purent revenir à l'hôpital pour la Noël 1765, de sorte que cet incendie considérable ne causa pas de trop long hiatus dans l'exercice de la charité de Mme d'Youville. C'est donc, le septième mois après l'incendie que les derniers sinistrés de l'Hôpital-général quittèrent l'Hôtel-Dieu, et non pas dix-huit mois, comme l'a écrit, par inadvertance sans doute, la Sœur Morin, dans ses *Annales de l’Hôtel-Dieu*.

L'hôpital était rebâti, mais quelle pénurie de tout *à* l'intérieur ! Mme d'Youville lève un coin du voile lorsqu'elle écrit : « ... ces effets nous feraient grand plaisir ici, et encore davantage s'ils étaient convertis en toile. » — « Il nous avait été donné mille livres en ordonnances qui n'étaient pas enregistrées ; nous les avons trafiquées à 15% pour donner des paillasses et des chemises aux pauvres. » À l'Abbé de l'Isle-Dieu, elle ne dissimule pas leur gêne. Parlant de leur retour à l'hôpital : « Nous y serons très mal, mais nous serons chez nous. Nous ne manquerons pas de moyens de faire pénitence, mais nous en avons besoin, nous tâcherons d'en profiter. » Après l'incendie de sa maison en 1745, elle avait dit : « Nous avions un peu trop nos aises... nous vivrons désormais plus pauvrement. » A vingt ans de distance, sa réaction à l'épreuve est la même, elle en fait toujours un échelon de vertu. Les vaillantes Sœurs eurent amplement temps de s'exercer à la mortification, car la reconstruction de l'hôpital ne fut complétée qu'en l'année 1767.

\*  
\* \*

Le traité de Versailles accordait aux Canadiens qui opteraient pour la France, la liberté de vendre leurs biens-fonds dans un délai de dix-huit mois. Passé ce temps, les biens non vendus devenaient la propriété de la couronne d'Angleterre. Cette clause du traité de paix déclencha au Canada une baisse immobilière dont les nouveaux arrivés surent tirer parti.

[167]

À l'Hôpital-général, le ralentissement des industries, depuis la conquête, devenait alarmant, et Mme d'Youville sentait bien qu'il fallait y obvier incessamment. Elle cherchait une solution. L'une de ses pensionnaires, Mlle Marie-Anne de Lanoue, lui offrait sa seigneurie de Châteauguay, presque toute en friche, il est vrai, mais renfermant des promesses d'avenir. Mme d'Youville, fille de seigneur terrien, crut apercevoir le salut dans la possession d'un domaine exploitable. Le temps était aux aubaines, mais le mode de payements de Mme d'Youville ne convenait pas à tous les vendeurs dont la plupart, étant pressés de partir, exigeaient plus d'espèces sonnantes que Mme d'Youville n'en possédait. La seigneurie de Châteauguay, par sa situation sur le lac Saint-Louis, offrait des avantages que Mme d'Youville connaissait bien puisqu’elle l’avait affermée depuis 1761. Elle entama donc les négociations.

La seigneurie de Châteauguay, composée de deux lieues de front sur le lac Saint-Louis sur trois lieues de profondeur dans les terres, et des Îles-de-la-Paix au nombre de huit, avait été concédée par le comte de Frontenac, le 29 septembre 1673, au sieur Charles Le Moyne de Longueuil qui la vendit, le 6 août 1706, à son cousin germain, Zacharie Robutel sieur de Lanoue. La seigneurie passa ensuite, par héritage, aux enfants de celui-ci : Joachim et Marie-Anne de Lanoue. Le 25 août 1764, Joachim Robutel de Lanoue cédait tous ses droits à sa sœur Marie-Anne ; cession qui portait subrogation en faveur de Mme d'Youville, moyennant la somme de huit mille livres. « Le vendeur reconnaît avoir reçu par les mains de Marie-Marguerite de Lajemmerais, veuve Youville, la somme de 2000 livres, et les 6000 livres restant en une lettre de change tirée par la dite Vve Youville pour la somme qui est entre les mains de M. l'Abbé de l'Isle-Dieu, en France. » De plus, Mme d'Youville devait acquitter une obligation de la seigneurie aux héritiers de Francheville et Charly montant à 7122 livres, et payer une rente annuelle viagère de 900 livres à Mlle de Lanoue.

Au printemps suivant, la conflagration du dix-huit mai faisait de cette promesse de vente une véritable chaîne de boulet ; néanmoins, [168] Mme d'Youville, la probité même, signa l'acte de vente le 8 juin suivant. « Mme d'Youville déclarant que la présente acquisition est faite pour servir de remploi à la vente qu'elle a faite au sieur Deaudegan d'un fief et terre de roture que les pauvres dudit hôpital général possédaient dans la Seigneurie de Chambly, conformément à la permission de son Excellence, l'Honorable Jacques Murray, gouverneur de la province de Québec. » Cette terre de Chambly donnait un piètre rendement, outre que les litiges des sept co-seigneurs suscitaient mille embarras aux tenanciers. C'est pourquoi Mme d'Youville avait demandé l'autorisation, comme l'y obligeait ses lettres patentes, de s'en défaire. Dès le retour de Mgr Briand au Canada, elle le mit au courant de ses transactions dans une lettre qui nous éclaire aussi [[142]](#footnote-142).

La seigneurie de Châteauguay était bornée au nord par le fleuve Saint-Laurent ; au sud, par la seigneurie de Ville Chauve ou de Beauharnois ; à l'est, par la seigneurie du Sault Saint-Louis (réserve indienne de Caughnawaga) ; à l'ouest, par la rivière du Loup, dénommée aujourd'hui rivière Châteauguay. Sur l'ile Saint-Bernard, d'une superficie de six cent quatre-vingt-dix arpents, était construite la maison seigneuriale, en bois, de pièces sur pièces et mesurant vingt pieds sur cinquante, une étable et une grange en pierre, munies de meurtrières, un petit moulin à vent, et, alentour, on avait mis environ cent arpents de terre en culture. Sur l'ile, un mamelon assez élevé permet une vue panoramique des environs. De là, le guet pouvait suivre des yeux les méandres de la rivière du Loup, le fleuve et ses abords, au loin distinguer une partie de Beauharnois, l'ile Perrot, la Pointe-Claire ainsi que le Mont-Royal à l'arrière-plan. C'est le voisinage des Iroquois du Sault Saint-Louis qui entravait le développement de la seigneurie. Le Père de Charlevoix rapporte une embuscade sur l'ile dès 1690, et on relève maints noms de soldats ou de colons de Châteauguay victimes des Sauvages, au registre des sépultures de Lachine. Même au temps de Mme d'Youville, quelques Indiens s'adonnaient encore au scalpe. Les *Mémoires des anciennes Sœurs de* [169] *l'Hôpital-général* racontent une aventure terrifiante et amusante à la fois. L'une d'elles, un jour, revenant seule des champs, se vit poursuivie, saisie et prestement décoiffée par un Sauvage. En voyant la tête rasée de la Sœur, il jeta un pouah ! de stupeur, et s'enfuit dédaigneux. Cela rappelle Cavelier de La Salle déroutant les Sauvages en leur jetant sa perruque à la face. En 1854, des excavations sur la colline de l'ile mirent à jour dix-huit crânes, quantité d'ossements humains et un squelette entier. Des flèches et des haches de pierre trouvées au même endroit font conjecturer sur ces ossements. Seraient-ils ceux de *Braves* indiens, ou de Blancs également braves ?

Dès 1765, la nouvelle seigneuresse ouvre son livre terrier. Ce cahier, couvert en parchemin, dans lequel toutes les entrées sont faites de sa main, fait partie du trésor d'Youville. On y retrouve le même esprit méthodique que nous avaient révélé les livres de comptes de l'Hôpital-général.

En 1766, Mme d'Youville engage l'arpenteur Jean-Baptiste Perrot pour tirer les lignes de démarcation dans la seigneurie, et elle projette plusieurs améliorations. Le petit moulin banal, construit en 1687 par Charles Le Moyne de Longueuil, était d'accès difficile aux censitaires obligés d'y faire moudre leur grain. Mme d'Youville, après avoir exploré son domaine, décida de construire un autre moulin plus grand, et à eau, sur le versant septentrional de la rivière du Loup, à une lieue du manoir. Et pour lui assurer une force hydraulique suffisante, elle fit creuser un canal de 200 pieds et construire une digue d'environ 400 pieds. Le nouveau moulin mesurait 70 pieds de long sur 36 de large, et Mme d'Youville fit entrer dans sa construction toutes les pièces utilisables, ainsi que la meule, du vieux moulin de l'Hôpital-général. Lorsqu'en 1839 il fallut démolir le moulin de la rivière du Loup, l'un des plus habiles entrepreneurs d'alors, M. Wm. Burry, constata que Mme d'Youville avait choisi l'endroit de la rivière le plus propice à un moulin, et il construisit le nouveau au même endroit.

Mme d'Youville fit aussi bâtir une boulangerie et reconstruire la grange et l'étable ; elle fît défricher et mettre en culture plusieurs [170] arpents de terre, et fit planter un verger sur un versant de la colline. Pour couvrir les frais de tous ces travaux, elle dut recourir à son patrimoine et à celui de la Sœur Lemoine-Despins. Tout cela, cependant, ne s'accomplissait pas sans fatigues que son âge avancé supportait mal. Par toutes les saisons, nonobstant la température, Mme d'Youville faisait la navette entre Châteauguay et Montréal en charrette cahotante jusqu'à Lachine, puis en canot sur le tempétueux lac Saint-Louis. Tous les ans à la Saint-Martin, jour des redevances, elle se trouvait à son rustique manoir pour y accueillir ses censitaires. Elle, la seigneuresse qui avait droit de haute, moyenne et basse justice, n'exerçait que son zèle ardent en enseignant les éléments de la religion aux nombreux enfants de ses fermiers censiers. Comme une source bouillonnante intérieure, l'esprit surnaturel de Mme d'Youville envahit toutes ses actions, et au moment où l'on se prend d'admiration pour la femme d'affaires en elle, surgit la sainte uniquement préoccupée des âmes. Etienne Duranceau, décédé à Châteauguay le 25 décembre 1857, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, confirma inopinément la tradition de Mère d'Youville catéchiste. Un jour de l'année 1850, Mère Deschamps, après une leçon de catéchisme aux enfants de la Pointe de Châteauguay, sous les arbres, leur avait distribué des tartines en récompense de leur attention. La vue de tous ces enfants réunis autour de la religieuse réveilla les souvenirs de M. Duranceau qui passait fortuitement. « Moi aussi, dit-il à Mère Deschamps, j'ai appris mon catéchisme ici. Il y a bien longtemps de ça. C'était la Mère d'Youville qui nous faisait le catéchisme, et elle nous récompensait comme vous le faites, quand nous avions été sages. » Mère Deschamps, pour s'assurer de la fidélité de mémoire de cet octogénaire, lui posa quelques questions. — « Quelle taille et quel teint avait la Mère d'Youville ? — Elle était grande, brune clair et rougeaude. — Et ses yeux, de quelle couleur étaient-ils ? — Ah ! pour ça, je ne saurais vous le dire. » Cet aveu convainquit la Mère Deschamps de la sincérité d'Etienne Duranceau et la détermina à enregistrer son témoignage. Et c'est pour perpétuer le souvenir de Mère d'Youville catéchiste que les Sœurs Grises ouvrirent, en 1884, [171] une école élémentaire gratuite à Châteauguay, sur le terrain de la commune, en face du manoir. Cette école est actuellement sous le contrôle de la Commission scolaire catholique.

Par son admirable énergie et son savoir-faire, Mme d'Youville a changé cette ile inculte en un beau domaine dont les produits ont nourri les pauvres jusqu'à nos jours. L'ile Saint-Bernard, cette oasis de paix, est devenue le lieu de repos des religieuses. C'est dans ce décor enchanteur, devant cet horizon évocateur d'un passé qui a tenu ses promesses, et d'un avenir que la chaîne sans fin de Sœurs Grises prolonge indéfiniment, que les ouvrières apostoliques viennent refaire leurs forces, grâce à la prévoyance de leur fondatrice.

La tour du petit moulin banal de 1687, soigneusement tenue en bon état, est toujours debout ; c'est maintenant un oratoire, et sur son dôme se dresse une statue de saint Joseph, grandeur naturelle. La colline est devenue nécropole depuis 1896. Là, dans un splendide isolement, des rangées de petites stèles de marbre blanc marquent les fosses des Sœurs défuntes.

Mais chez les Filles de Mère d'Youville les pauvres ne sont jamais loin des Sœurs, et même dans l'Ile du repos il y en a depuis juillet 1932. Cette année-là, les religieuses ont donné un large emplacement, pourvu d'une belle grève de sable, à l'Œuvre de l'Aide aux enfants infirmes pour en faire une colonie de vacances. Depuis lors, durant l'été, les Sœurs Grises sont hôtesses des enfants infirmes pauvres de Montréal.

L'esprit de Mère d'Youville souffle toujours dans les voiles de son Institut.

[172]

[173]

**Mère d’Youville**

Chapitre IX

LA MÉDAILLE  
EST BURINÉE

[Retour à la table des matières](#tdm)

[174]

[175]

Depuis 1739, mademoiselle Thérèse Lemoine-Despins habitait à l'Hôpital-général en qualité de pensionnaire. Témoin des durs labeurs et de la pauvreté des religieuses, nonobstant, elle résolut, en 1753, de se faire Sœur Grise, comme disait Mère d'Youville. Toutefois, elle trouvait étrange que dans cette communauté régulièrement constituée il n'y eût pas de maîtresse des novices. Mère d'Youville l'assura que le jour où elle entrerait, il y en aurait une. Mlle Despins ne soupçonna pas l'ambiguïté de la réponse et fut fort étonnée de se voir nommée maîtresse des novices dès son admission dans la communauté. Quatorze ans de formation par l'ambiance, l'exemple et les conseils en avaient fait une parfaite disciple de la fondatrice. Le noviciat avait donc une titulaire, mais Mère d'Youville restait toujours la véritable maîtresse de spiritualité de la communauté. Après que monseigneur de Pontbriand l'eut canoniquement confirmée dans sa charge de supérieure, les Sœurs, spontanément, lui donnèrent le titre de Mère, quoique depuis toujours elles l'eussent considérée comme leur mère spirituelle et qu'elles eussent eu pour elle la plus grande affection. En effet, son charme personnel, après avoir acquis à son œuvre toutes ces bonnes volontés, les y retenait heureuses et unies. Dans les mémoires de chacune dés anciennes Sœurs, on retrouve cette note de chaude intimité : « Nous nous plaisions à nous réunir autour d'elle, et là, nous goûtions toutes sortes de satisfactions à l'entendre discourir au milieu de nous. » Assises sur leurs talons autour de leur Mère, c'était l'heure familière. L'amour est un grand maître, c'est même le seul maître qui compte. Du cœur de la fondatrice coulait dans celui de ses [176] filles la surabondance de sa spiritualité. Tantôt graves, tantôt enjoués, ces épanchements cimentaient les cœurs dans une union parfaite qui faisait l'admiration du public. C'est au cours d'une de ces heures d'abandon que Mère d'Youville prononça l'une de ses remarquables prédictions. Parcourant des yeux le groupe des Sœurs pressées à ses pieds, elle leur dit d'un ton plein d'assurance en désignant Sœur Thérèse-Geneviève Coutlée : « Ce sera elle qui demeurera la dernière et vous survivra *à* toutes. » La prophétie s'est réalisée ; de toutes les Sœurs contemporaines de Mère d'Youville, ce fut la Sœur Coutlée qui mourut la dernière. C'est en avril 1766 que Mère d'Youville prédit cet évènement, qui n'arriva que le dix-sept juillet 1821.

Entraîneuse d'âmes dans la voie du renoncement, elle se souvient, toutefois, « qu'il *y a de la peine en entrant dans la piété »* [[143]](#footnote-143), elle sait combien il est difficile de changer ses attitudes mentales, elle sait le courage qu'il faut pour arracher tous les masques aux défauts qui paradent sous des airs ingénus de vertu ; et c'est ce qui la fait toute douceur et sollicitude. Elle encourageait la gaieté chez ses filles, comme soupape de coordination, et elle intercalait des jours de détente entre les surcharges imprévues de besognes. On partait, alors, en congé de campagne à la ferme de la Pointe Saint-Charles où le grand air, le soleil et le batifolage renouvelaient les énergies.

Cependant, la douceur de Mère d'Youville était sans faiblesse et savait sévir au besoin. Un jour, entrant inopinément dans une pièce où travaillaient quelques religieuses, elle les surprit échangeant de vives paroles qui cessèrent dès son apparition. S'étant enquise de ce qui se passait, l'une des Sœurs avoua avoir décoché quelques flèches à une compagne. Mère d'Youville, qui estimait la charité fraternelle par-dessus tout, ordonna à la coupable de baiser les pieds de toutes les Sœurs présentes, et la religieuse dut s'exécuter sur-le-champ malgré les instances de ses compagnes qui voulaient lui épargner cette humiliation.

Dans une autre circonstance, Mère d'Youville fit preuve d'une plus grande sévérité au sujet de l'obéissance. Elle encourageait

Planche 22



[Retour à la table des matières](#tdm)

La Vénérable Marguerite d'Youville sur son lit de parade. Peinture de Philippe Liébert. C'est l'unique portrait authentique de la Vénérable qui existe.

Planche 23



[Retour à la table des matières](#tdm)

Courtoisie du Curé de Notre-Dame.

Verrière de l’église Notre-Dame de Montréal. Au centre, la Vénérable Mère d'Youville, de chaque côté, des figures représentant les œuvres de son Institut : les enfants trouvés, les pauvres, les malades, les aveugles, les orphelins, les vieillards.

[177]

le dévouement, mais son jugement si droit lui faisait réprouver les imprudences qui pouvaient affecter la santé. Elle avait donc, défendu aux Sœurs de porter seules de lourds fardeaux ; quand le cas se présentait, elles devaient demander de l'aide. Or, une novice, Sœur Céloron, occupée à la lessive, s'avisa de transporter à bout de bras un cuvier de linge mouillé et elle s'affaissa sous le coup d'une lésion interne qui la conduisit à la mort en quelques jours, malgré tous les soins qu'on lui prodigua. Cette novice était rendue au terme de son noviciat, elle pouvait donc être admise à la profession religieuse avant sa mort. Mère d'Youville résolut de punir cette grave désobéissance d'une manière éclatante, et, malgré la douleur qu'elle ressentait de ce triste dénouement, elle refusa à la Sœur Céloron le bonheur de prononcer ses vœux d'une manière solennelle. Il est, cependant, de tradition qu'elle les prononça en particulier, mais son nom n'apparaît pas au registre des Sœurs professes de l'Institut. Cette dure punition risquait de brouiller la supérieure avec l'une de ses dames pensionnaires, la mère de la novice, Mme Céloron de Blainville, et, par ricochet, de déclencher les clabaudements des cénacles mondains, mais la fondatrice estimait le maintien de la discipline dans la communauté bien au-dessus de sa popularité. Il n'en fut heureusement rien ; au contraire, la mère, poussée par la grâce, eut le désir de remplacer sa fille, et demanda son admission dans la communauté. Catherine Eurry de La Pérelle, veuve de Pierre-loseph de Céloron, sieur de Blainville, chevalier de Saint-Louis, était alors âgée de quarante-sept ans. Mère d'Youville trouvait qu'elle était « d'une vertu peu commune ». Elle prononça ses vœux de religion le 3 juillet 1771, et fut la dernière religieuse admise à la profession par Mère d'Youville ; coïncidence, c'était une veuve comme elle-même.

Ce ne fut pas la seule occasion où elle sut dominer sa sensibilité, son esprit de justice étant plus fort que son penchant naturel à la douceur. Son fils aîné, l'abbé François d'Youville, après avoir pris charge de la paroisse de Saint-Ours, en 1759, voulut aussitôt remplacer la chapelle de mission, qui tombait en ruine, par une église paroissiale convenable. À cette fin, Mère d'Youville lui [178] prêta la somme de neuf mille livres des biens de l'Hôpital-général, sur promesse de remboursement à brève échéance. Les années passèrent sans que l'abbé d'Youville songeât au remboursement. Il alléguait que sa mère, ayant fait tant de largesses aux pauvres, pouvait bien lui aider, à son tour, pour une œuvre pie, qu'au surplus n'ayant rien reçu du patrimoine de son père ni de la succession de ses grands-parents maternels dont sa mère ne lui avait pas rendu compte, elle lui redevait bien quelque secours. Lorsque Mère d'Youville eut produit ses inventaires son fils s'obstina dans ses prétentions. Après l'incendie de l'hôpital, en 1765, Mère d'Youville, se trouvant dans une extrême nécessité, eut recours à M. Montgolfier, Grand vicaire du diocèse, pour qu'il déterminât son fils à restitution. L'affaire fut soumise à l'arbitrage de trois personnes désintéressées choisies par l'abbé d'Youville lui-même ; néanmoins, le verdict ne lui étant pas favorable, il refusa nettement de l'accepter. Cette fois, la pauvre mère s'adressa à l'évêque [[144]](#footnote-144). Mgr Briand, après avoir étudié la question, écrivit une verte semonce au bouillant curé. Mère d'Youville, chargée de la lettre, en différa, cependant, la livraison parce que, sur les entrefaites, son fils se fractura un bras. Elle n'eut pas le contentement de voir ces deniers rentrer dans la caisse des Pauvres avant sa mort, car son fils ne les rendit qu'après l'année 1773. Il fallait qu'elle aussi versât les larmes cuisantes que toutes les mères répandent en secret sur leurs enfants ; il lui manquait les duretés d'un fils pour combler sa coupe d'amertume. Cependant, elle mit autant de ténacité à défendre les biens des Pauvres contre l'abus de confiance de son enfant qu'elle en avait mis à les défendre contre les empiètements officiels.

Veuve, elle s'est conformée aux conseils de l'Apôtre en partageant son temps entre ses enfants et les pauvres. C'est à croire qu'elle a calqué sa vie sur le modèle de la femme forte de la sainte Ecriture tant elle y est conforme. Aussi, est-ce là le premier hommage que ses contemporains lui ont décerné : Femme forte selon le Livre de la Sagesse.

Cœur magnanime, jamais Mère d'Youville ne put ouvrir les [179] digues à sa générosité. Toute sa vie se passe sous la pression de quelque frein. Celui de la gêne d'abord, de l'avarice d'une belle-mère ensuite, de la cupidité de Bigot plus tard, et enfin, des évènements impropices. Cela n'a pas diminué ses nobles rêves mais en a rendu la réalisation singulièrement difficile. Malgré sa pauvreté, certains gestes de grande dame persistaient chez elle. Ainsi, après avoir convenablement rémunéré ses engagés, elle n'oubliait pas les petites gratifications dont l'indiscrète comptabilité a gardé le souvenir, et elle observait aussi la coutume des cadeaux aux employés à l'occasion du Jour de l'An. Une année, elle envoya un manchon de loup-cervier au serviteur de l'Abbé de l'Isle-Dieu. L'Abbé de l'Isle-Dieu ayant découvert une erreur de quatre à cinq cents livres dans les comptes de M. Nicolas de Paris au détriment de l'Hôpital, s'en inquiétait, de même que les héritiers de M. de Paris. Mère d'Youville répond : « Le cher défunt a fait de son mieux pour nous rendre service, et nous serions bien ingrates si nous cherchions à tracasser sa famille. Non, monsieur, assurez-les du contraire et, quand ce ne serait que par rapport à vous, nous le tenons quitte devant Dieu et devant les hommes et nous prions pour le repos de son âme. » Et la lettre contenait une quittance en forme.

Parmi ses lettres d'affaires se glissent, comme des sachets parfumés, quelques lettres d'amitié. Qu'elle nous y apparaît humaine ! Auprès d'une fille oublieuse, elle plaide la cause d'une vieille maman. « Depuis quatre ans, écrit-elle, elle ne boit que de l'eau, ce qui est très dur à une personne qui n'avait jamais manqué de vin et de bien des douceurs qu'une personne de son âge aurait grand besoin. » À un papa, elle demande : « Lisette est-elle grande et toujours jolie ? » À Mme de Ligneris : « Vous *avez* perdu votre belle robe, elle était dans un bahut où il y avait bien des bonnes choses. » La voici qui sourit : « Toutes nos Sœurs te font mille et mille amitiés, surtout Despins qui vient avec ses grands bras me dire de ne l'oublier pas... » Puis, elle a des attendrissements de grand-maman : « Je ne puis finir sans te parler de Benac, il est trop joli ! il est grand, fait au tour, et beau garçon et point malin pour être gâté. Il parle souvent de son oncle et de sa [180] tante Figuery. » Louis Porlier Benac avait, alors, quatre ans et Josette était sa marraine. Dans d'autres lettres, la grande sensibilité de Mère d'Youville vibre librement. Au moment du départ définitif de sa nièce pour la France, elle écrit à son neveu : « Vous voyez notre chère Josette, et nous la perdons à jamais. Il y a plusieurs jours que je n'aie été les voir, et je n'irai pas que je ne la sache partie : je n'ai pas assez de courage pour lui dire adieu... Je finis, mes larmes m'aveuglent. » À M. Héry, elle dira : « Comme je n'ai pas eu le courage de vous dire adieu et de vous remercier à votre départ, je m'acquitte aujourd'hui de ce devoir... » Après quatre ans de séparation, elle déclare au docteur Feltz : « Je vous avoue que votre absence et celle de votre Dame me coûtent toujours beaucoup. »

Que dire de sa gratitude ? ses lettres en sont débordantes. À l'un de ses correspondants elle écrit : « Demain on dira la messe pour la guérison de votre jambe ; je crois bien qu'elle est guérie à présent, mais avec Dieu rien ne se perd. » À un bienfaiteur : « Cette maison n'oubliera jamais vos bontés ; elles sont écrites sur plusieurs de nos livres, celles qui viendront après nous sauront le bien que vous nous avez fait. Nous vous recommandons tous les jours au Père Eternel et votre famille. » À un autre : « Je n'oublierai jamais des amis de qui j'ai reçu mille bontés et autant de bienfaits. » Ses lettres à l'Abbé de l'Isle-Dieu ne sont que variations de remerciements ; l'extrait suivant résume tous les autres : « Nous vous avons des obligations que nous ne pourrons jamais reconnaître, si nous n'avions comme membres de Jésus-Christ à puiser dans ses trésors pour reconnaître les charités que l'on nous fait, et dont les vôtres sont d'un prix à ne pouvoir être payées que de cette divine monnaie. Souvent, nous importunons, mes Sœurs et moi, notre divin Sauveur et son divin Père qui fait l'objet de ma grande confiance depuis près de quarante ans, pour qu'il vous conserve encore quelques années et vous récompense après d'une gloire éternelle. » Ainsi les cœurs bien nés ne font que s'affiner davantage en se perdant en Dieu.

Mère d'Youville menait de front les activités les plus diverses. Elle conduisait sa maison, ses terres, ses constructions — elle en [181] avait presque toujours une en progression — et la précarité financière de l'Hôpital la tenait continuellement en haleine. Que d'heures elle dut passer à rédiger de longues et fastidieuses lettres qu'il lui fallait copier en duplicata, et très souvent en triplicata, pour démêler d'années et années les maintes complications financières causées par les changements de procureurs et les décevantes ordonnances royales. Cependant, l'Abbé de l'Isle-Dieu, esprit méthodique s'il en était, lui rend ce beau témoignage : « Je reviens à Mme Lajemmerais, elle me paraît une bonne personne qui embrasse, saisit et suit bien son sujet... » [[145]](#footnote-145) Si elle eut des ennuis d'argent, ce n'est certainement pas faute de prévoyance, car elle envoyait ses économies en France où les placements étaient plus avantageux, et où elle pouvait acheter à meilleur compte, échappant ainsi aux monopoles locaux. D'autres, plus avisés qu'elle, n'ont pu prévoir le dénouement catastrophique de 1760. La guerre sévissant à l'état endémique entre la France et l'Angleterre, on pouvait croire que celle-ci comme les autres finirait pas un traité qui ramènerait le statu quo.

Après 1760, la position des catholiques du Québec était des plus critique, aggravée qu'elle était par la pénurie de prêtres. Mère d'Youville voit clairement les dangers, mais au lieu de se répandre en lamentations, elle s'efforce de combler les brèches. Elle aiguillonne et elle y va de ses deniers. À Mme de Ligneris elle écrit : « Mes respects... à M. l'abbé de Joncaire et [dites-lui] que je lui souhaite un peu plus de courage pour venir secourir sa Patrie. » À M. Héry : « J'espère que dans quelques années vous nous enverrez Charles pour donner du secours spirituel à sa Patrie. » Et malgré l'incertitude des créances françaises, elle contribue au soutien d'un jeune ecclésiastique [[146]](#footnote-146)43 qui parachevait ses études théologiques en France.

En ces temps bouleversés la misère augmentait. En 1769 elle écrit à son évêque : « Il y aurait bien du bien à faire si nous avions de quoi. Il se présente tous les jours des pauvres qui ont un vrai besoin. Nous n'avons plus de logement, et j'ai le cœur bien gros de les renvoyer, mais il faut bien le faire... Le Bon Dieu se [182] contentera de ma bonne volonté. » *Sa bonne volonté,* toutes les catégories de misères la connaissaient bien puisqu'elle avait déjà accueilli les vieillards pauvres, les aveugles, les incurables, les insensés [[147]](#footnote-147)44, les enfants abandonnés, les filles déchues, les contagieux, les soldats et les prisonniers malades. Et elle avait le *cœur bien* gros de ne pouvoir en recevoir davantage !

À mesure qu'une âme s'approche davantage de Dieu, elle irradie une charité elle aussi d'autant plus grande. Le zèle de Mère d'Youville était d'envergure, il ne connaissait pas d'obstacle, il ne connaissait que des entraves que son ingéniosité déliait à force de courage. Dans ses multiples entreprises, quand elle avait pris toutes les mesures de prudence, elle abandonnait l'excédent de risques à la Providence en gage de foi. Cette exagération de confiance forçait en quelque sorte la main de Dieu qui répondait magnifiquement. Quels flots d'humilité et d'admiration envahissaient alors le cœur de notre fondatrice. « La Providence est admirable, écrit-elle, elle a des ressorts incompréhensibles pour le soulagement de ses membres, elle pourvoit à tout, en elle est ma confiance. » — « Toujours à la veille de manquer et nous ne manquons jamais, du moins, du nécessaire. J'admire, chaque jour, la divine Providence qui veut bien se servir de si pauvres sujets pour faire quelque petit bien. » — « Dieu soit béni ! la divine Providence pourvoit à tout, toute ma confiance est en Elle. » — « Dieu a tant de bontés et de miséricorde pour nous que j'ose me flatter qu'il nous exaucera. »

Dans cette nouvelle communauté de Servantes des Pauvres que Mère d'Youville formait, la vertu dominante des Sœurs semble avoir été la mortification. Leur frugalité était cénobitique. On se rappelle qu'en 1758, elles renoncèrent au pain durant des mois pour étirer la provision de farine des pauvres. Cette privation atteint vraiment l'héroïcité, car le déjeuner habituel des Sœurs ne se composait que de pain et d'eau quatre jours sur sept ; les trois autres jours, l'orge remplaçait le pain. Cependant, après l'incendie de 1765, à cause du travail excessif que les Sœurs devaient fournir, elles eurent de l'orge tous les jours. Jamais [183] Mère d'Youville n'acheta de poisson pour les Sœurs, les jours maigres, elles ne mangeaient que des légumes.

Constamment occupées auprès des pauvres, et n'ayant pas la temps de se tricoter des bas, les Sœurs portaient des bandes de toile enroulées sur leurs jambes en guise de bas. Leurs mouchoirs de poche n'étaient que des lisières rassemblées. Elles utilisaient pour cela les lisières des pièces de cotonnade que les marchands-équipeurs fournissaient pour l'exécution de leurs commandes. C'est de cette pratique qu'est venue la coutume des mouchoirs de coton de couleur pour l'usage des Sœurs.

À l'entrée de chaque salle des pauvres se trouvait une jarre d'eau avec, sur son couvercle, un gobelet qui servait à tous. Lorsque Mère d'Youville visitait les salles, elle avait coutume de boire quelques gorgées d'eau *à* même ce gobelet commun. Voulait-elle, par cette pratique, extirper quelque tenace répugnance ? Qui nous révèlera tout ce que son atavisme nobiliaire eut à souffrir de sa constante association avec les pauvres ? Les Canadiens nobles étaient d'autant plus orgueilleux qu'ils étaient plus pauvres et leur prétention nous est fort connue. Étant donné son éducation familiale et la mentalité de son milieu, son élection de vie est purement admirable. Elle pratiquait assidûment la mortification, qui est comme la couche chaude des vertus religieuses, particulièrement l'esprit de pauvreté, cette pauvreté religieuse que les profanes comprenne si mal. Le religieux est dans cet état décrit par saint Paul, *Comme n'ayant rien et possédant tout* [[148]](#footnote-148)*;* rien en propre, mais tout le nécessaire en commun. Ce n'est pas la pauvreté subie, c'est la pauvreté choisie, c'est la pauvreté en esprit. D'où ces petites pratiques privatives qui doivent freiner sans cesse le désir d'avoir quelque chose à soi, ces fractionnements en minuties qui font entrer, comme une épine lancinante, le détachement dans la vie quotidienne, et cela, afin que le cœur, allégé de toute chaîne, se tourne plus aisément vers Dieu. On a condensé tout l'enseignement de saint Jean de la Croix dans cet axiome : « Aimer, c’est se dépouiller pour Dieu de tout ce qui n'est pas Dieu ». De tout, au spirituel comme au [184] temporel. Le grand esprit d'abandon de Mère d'Youville à la volonté de Dieu dans sa Providence, n'est-ce pas une forme parfaite de l'esprit de pauvreté ? Quel dépouillement extérieur peut égaler le dépouillement de la volonté propre ? Toute la vie spirituelle de Mère d'Youville est polarisée sur l'abandon à la volonté de Dieu. L'abandon, c'est la note de pédale, comme dans la fugue, qui accompagne le thème de sa vie. L'abandon, c'est son climat d'âme.

Parfait modèle de la Sœur de Charité, notre fondatrice a su concilier l'exercice des besognes familières avec la mystique occupation d'adoration intérieure. Dans ses voyages d'affaires à Châteauguay et à la ferme de la Pointe Saint-Charles, s'il survenait un intervalle de liberté, elle s'absorbait aussitôt dans l'oraison. L'abbé Dufrost, qui avait pu voir dans les consciences par la fenêtre du confessionnal, ne peut s'empêcher de remarquer que « sa dévotion était solide et sans affectation, n'ayant rien d'austère, ni de singulier... Elle cherchait Dieu dans toute la sincérité de son âme, et allait à Dieu avec une confiance vraiment filiale. » C'est toujours le même équilibre mental qu'on retrouve chez elle de quelque point de vue qu'on l'approche. La simplicité, la confiance, l'amour, qu'est-ce ? sinon la foi, l'Espérance, la Charité en leur fraîcheur ?

Pascal parle des yeux *du cœur qui voie la sagesse ;* c'est bien avec les yeux du cœur que Mère d'Youville, sans science théologique, a eu l'intuition de la paternité ineffable de Dieu dans l'exercice de sa Providence. Comme le savant au microscope voit l'invisible, Mère d'Youville, par le prisme d'une grâce extraordinaire, a pressenti les abîmes de bontés de Dieu le Père. Sa dévotion, nourrie de liturgie, est celle même de l'Église, car l'Église a toujours les yeux et le cœur élevés vers le Père Éternel. « *Credo* *in unum Deum Patrem... »* Et se tournant vers l'Esprit-Saint, « Faites-nous connaître le Père » — « *Per te sciamus da Patrem »* [[149]](#footnote-149) Quand l'Église se lève pour chanter son allégresse en cet hymne éclatant, le Te Deum, c'est au Père surtout qu'elle s'adresse : « *Te œternum Patrem... »* « *Patrem immensae majestatis... »* [185] Le Père, c'est la source même de l'Amour que le Verbe est venu nous révéler : « *Je leur ai fait connaître ton nom. »* [[150]](#footnote-150) « *Lorsque vous priez dites : Père ! »* [[151]](#footnote-151) « Dieu *est charité. »* Mère d'Youville, prédestinée à être la Providence visible de Dieu auprès des Pauvres, a bien pu recevoir une étincelle de l'ineffable miséricorde du Père Éternel qui lui a donné l'intelligence du Pauvre, et, de son cœur naturellement généreux, Dieu a voulu faire le canal dispensateur de sa charité. Sa dévotion remarquable au Père Éternel serait, alors, sa grâce spéciale de fondatrice. Pour faire passer en ses continuatrices cet esprit de filial abandon d'où jailliraient en cascades toutes les vertus propres à leur état. Mère d'Youville prescrivit la récitation quotidienne des Litanies du Père Éternel que M. Pierre Huet de Lavalinière — encore un sulpicien — avait expressément composées à sa demande. Quand une Sœur Grise a appris ces litanies, elle possède un précis théologique des grandes vérités de notre foi qui peut lui tenir lieu de tout autre livre de piété. C'est toute l'orthodoxie qui se déroule en ferventes aspirations.

« Notre *Père qui êtes dans les cieux.*

*Écoutez la voix de vos enfants qui sont sur la terre. »*

……………………………………………………..

« *Père, qui n'avez point de principe, mais qui êtes le principe de toutes choses. »*

……………………………………………………..

« *Père que le Fils a révélé,*

*Augmentez en nous le don de la Foi. »*

……………………………………………………..

« *Père, d'où vient toute paternité,*

*Multipliez nos œuvres de charité et rendez-les fécondes. »*

……………………………………………………..

Père... Père... Père... quelles autres paroles peuvent mieux enseigner la fraternité humaine ? Est-ce étonnant qu'au sortir de ces effusions de charité la Sœur Grise ne soit qu'infinie douceur [186] pour l'indigent, l'infirme, le malade, l'infidèle ? C'est un frère. Ah ! nous la saisissons sur le vif, la psychologie de Mère d'Youville. De plus, dès qu'une postulante revêt le saint Habit de l'Institut, elle adhère à la dévotion principale de la communauté en récitant l'acte de consécration suivant qui fait partie du cérémonial de vêture : « Père Éternel, nous nous consacrons à vous et nous nous donnons à la très sainte Vierge, votre Fille bien-aimée et notre vraie Mère, pour pratiquer par Elle et avec Elle, l'Obéissance et la Charité qui doivent régner parmi vos enfants. »

Suivant l'esprit de la fondatrice, l'Institut des Sœurs Grises honore d'une manière spéciale Dieu le Père Éternel. Les Constitutions de 1851 disent : « Pour se conformer à leur Vénérable Fondatrice et entrer dans ses dispositions comme elles le doivent faire, les Sœurs de la Charité auront une dévotion particulière au Père Éternel et lui demanderont souvent une participation abondante à l'esprit de sa Sainte Paternité qui renferme tous les sentiments dont elles doivent être animées à l'égard des Pauvres, des malades et autres nécessiteux. »

La chapelle conventuelle de la maison mère contient un autel dédié au Père Éternel. Dans la frise de ce riche autel en marbre de Carrare sont gravées les premières paroles de l'oraison dominicale : *Pater noster qui es in cœlis*. L'arcade centrale du tombeau porte en inscription : *Benedictus Deus Pater* D. N. *Jésus Christi Pater Misericordiarum.* Dans les panneaux de chaque côté de l'Exposition on lit : Soyez *parfait comme votre Père céleste est parfait,* et à l'opposé : Soyez *miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux.* Dans le panneau de la niche de l'Exposition est représentée la main créatrice du Père Éternel. Ainsi, l'autel érigé, en 1760, par Mère d'Youville a été dignement remplacé.

Sur le mur de la chambre de la fondatrice [[152]](#footnote-152)45 se trouvait une gravure encadrée représentant la sainte Famille avec le Père Éternel, les mains bénissantes, au-dessus du groupe. C'est la quintessence des dévotions de la Mère d'Youville. Saint Joseph, image vénérée du Père Éternel en son caractère caché, en sa providence silencieuse, devait logiquement inspirer une ardente [187] dévotion à cette servante du Père Éternel. À l'automne de 1771, elle écrit à son procureur parisien : « Faites-moi savoir ce que vaudrait un tableau de saint Joseph, avec le cadre doré de ... pieds de haut et ... de large. Le saint Enfant Jésus caressant saint Joseph, avec son établi et ses outils de charpentier, une croix au-dessus de sa taille. » Hélas, la bonne Mère est morte avant de recevoir le tableau commandé avec tant d'originalité.

C'est à son domicile que Mère d'Youville reçut sa première pauvresse, l'aveugle Françoise Auzon ; cependant, avant de lui ouvrir sa porte, elle avait attendu le jour de la fête de la Présentation de Marie au Temple. Le geste marque bien la suzeraineté choisie, mais lors de son installation dans la première maison propre à son œuvre, c'est par la lecture à haute voix d'un acte de consécration qu'elle plaça sa fondation sous la protection de Marie. La statuette de Notre-Dame de la Providence, souvenir de cette formelle dédicace, fut miraculeusement préservée de destruction lors de l'incendie de 1765. Elle est en cuivre sur une base de cuivre. Or, dans le brasier intense de la bâtisse en feu, la base a fondu, mais la figure de la madone fut retrouvée intacte dans les décombres. Elle était, pourtant, plus mince que la base et ne mesure que cinq pouces de haut. Cette statuette, précieuse par associations sentimentales, qui traverse un incendie, n'est-ce pas un sourire céleste, un gage d'espérance et de bénédictions ? Cette chère relique préside aujourd'hui aux grands évènements de l'Institut. Formée à la spiritualité sulpicienne, ce qui revient à dire spiritualité mariale, Mère d'Youville vivait du culte de Marie, observait joyeusement toutes ses fêtes dont aucune, par tradition, ne passe inaperçue dans l'Institut.

Toutefois, les fêtes attitrées de l'Institut, solennelles, chômées, ce sont les deux fêtes de la sainte Croix de Notre-Seigneur : l'Invention et l'Exaltation. La célébration de ces fêtes, avec pompe, date du temps des Frères Charon. D'après leurs constitutions, ces Frères s'appelaient : *Les Frères Hospitaliers de la Croix et de saint Joseph.* Ils honoraient, donc, la sainte Croix d'une manière particulière, et leur chapelle lui était dédiée. La croix, consolation des affligés, convenait trop bien à son œuvre comme symbole, [188] pour que Mère d'Youville en adoptât un autre ; elle ne fît qu'amplifier cette dévotion. Tous les matins, elle et ses Sœurs saluaient la Croix dans un élan de ferveur :

*« O Crux ave spes unica !*

*Mundi salus et gloria,*

*Piis adauge gratiam*

*Reisgue dele crimina. »*

Et depuis au delà de deux cents ans les Sœurs Grises récitent aussi, quotidiennement, cet extrait de l'hymne *Vexilla Regis,* qui est devenu de règle.

La chapelle de la maison mère est sous le vocable de la sainte Croix et de nombreuses indulgences y sont attachées. Mentionnons seulement celle-ci d'intérêt public. Une indulgence plénière, concédée à perpétuité par Sa Sainteté Pie IX, le 30 mai 1852, à tous les fidèles qui visitent la chapelle de la maison mère des Sœurs Grises de Montréal, le 3 mai et le 14 septembre, aux conditions ordinaires. Cette chapelle conventuelle partage, ainsi, ses richesses spirituelles avec tous les amis » de la communauté, en un large geste d'hospitalité religieuse.

\*  
\* \*

En 1771, Mère d'Youville avait atteint sa soixante-dixième année, la durée de la vie parfaite selon Dante. Vie de vicissitudes, nonobstant, vie victorieuse. Au printemps, dans l'espace d'une nuitée, les sous-bois fleurissent. On dirait un phénomène de vie spontanée, car hier encore, ils semblaient stériles. Ce n'était, pourtant, qu'apparence. Sous l'humus, sous terre même, des rosettes basales, des bourgeons, poussaient sur les racines, qui n'attendaient qu'un rayon plus chaud de soleil pour éclore. L'Institut de Mère d'Youville, lui aussi, n'attendait que l'heure du plan divin pour s'épanouir aux regards. La fondatrice pouvait fermer les yeux à jamais, le grand arbre était solidement planté. À le défendre contre la contradiction, les spoliations, l'instabilité, [189] contre la stérilité, elle avait usé ses jours. Elle était rendue à la suprême étape.

Le neuf décembre, une première attaque de paralysie alerta la communauté. La Sœur Martel, infirmière renommée de l'Hôtel-Dieu, quitta son cloître pour venir disputer au terrible mal la vénérable fondatrice, mais, après un court répit, elle ne put prévenir une rechute qui survint le treize du même mois. Le lendemain, la malade reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction, puis elle dicta au notaire ses dernières volontés quant à ses biens temporels. À ses filles spirituelles, elle laissait le testament de sa vie aux feuillets innombrables sur lesquels sa grande âme avait tracé un modèle de sainteté altissime. Pourtant, les voyant tout en pleurs autour de sa couche, elle leur parla, comme autrefois, de l'abondance du cœur.

« Mes chères Sœurs, soyez constamment fidèles aux devoirs de l'état que vous avez embrassé, marchez toujours dans les voies de la régularité, de l'obéissance et de la mortification, mais surtout, faites en sorte que l'union la plus parfaite règne parmi vous. »

Paroles sacrées qui sont devenues maximes de vie dans l'Institut.

Depuis le quatorze, « elle semblait être un peu moins assoupie » [[153]](#footnote-153), on se prenait à espérer que la maladie, comme il arrive souvent, desserrant son étreinte, reculerait l'heure fatale. Dans l'après-midi du vingt-trois décembre, sa nièce, Mme Porlier Benac, vint lui rendre visite et s'offrit de la veiller cette nuit-là. « Oh ! cette nuit, je n'y serai plus », répondit Mère d'Youville d'une voix très distincte et pleine d'assurance. Comme ce jour-là, et depuis plusieurs jours, son état n'avait rien d'alarmant, cette réponse surprit étrangement les Sœurs. De fait, le soir même, vers [190] huit heures et demie, une apoplexie foudroyante délivrait la sainte âme de la fondatrice [[154]](#footnote-154).

À ce moment-là, monsieur Jean Delisle de Lacailleterie se promenait le long des murs de la ville en se dirigeant du côté de la Pointe-à-Callières, lorsqu'il aperçut, tout à coup, dans le ciel, au-dessus de l'Hôpital-général, une croix lumineuse régulièrement formée. Le promeneur était un physicien reconnu au Canada, au surplus, « homme respectable, qui joignait *à* toutes les vertus sociales des connaissances profondes et étendues, qui tenait un rang distingué parmi les hommes de lettres, qui, enfin, faisait ses délices de l'étude de la physique et la cultiva toujours avec succès », suivant la notice nécrologique du journal Le *Spectateur,* numéro du 15 mars 1814. La croix lumineuse demeura assez longtemps au-dessus de l'hôpital pour que M. Delisle eût le temps d'appeler un ami pour la voir, et elle était si brillante que les habitants du faubourg Saint-Laurent l'aperçurent aussi, faubourg qui était assez éloigné en dehors des murs de la ville. M. Delisle doutait si peu de l'origine surnaturelle de la croix lumineuse qu'il y vit un présage de malheur. « Ah ! quelle croix vont donc encore avoir ces pauvres Sœurs Grises ! » s'écria-t-il. Le lendemain, lorsque la nouvelle de la mort de la fondatrice se répandit dans la ville, le phénomène, si étonnant, de la croix lumineuse, confirmé par plusieurs témoins oculaires, faisait le sujet de toutes les conversations. Les religieuses, renfermées dans leur couvent, n'avaient pas vu cette manifestation étrange. M. Delisle leur en raconta toutes les particularités, et jusqu'à sa mort, survenue le onze mars 1814, il affirma qu'il s'agissait d'un fait miraculeux.

Après que Mère d'Youville eut expiré, son visage, que la maladie avait grandement altéré, reprit toutes ses couleurs et ses premiers traits. Ses parents et les Sœurs ne pouvaient se lasser de contempler cette figure si chère que le froid de la mort [191] avait épargnée ; on songea, alors, à la faire peindre. À plusieurs reprises, durant sa vie, on l'avait priée de poser pour son portrait ; son humilité n'y consentit jamais. « Si l'on veut absolument avoir mon portrait, on ne l'aura qu'après ma mort », répondait-elle à toutes les instances. Or, comme la mort respectait ses traits vénérés, les Sœurs dans leur piété filiale crurent l'heure venue de satisfaire leur légitime désir. On fit donc demander un peintre. Mais dès qu'il fut installé, le visage de la défunte s'altéra si rapidement qu'il eut peine à saisir une ressemblance. L'unique portrait de la Mère d'Youville qui a passé à la postérité est donc bien imparfait, et, d'après les contemporaines, ne rend pas justice à l'original. Les yeux clos gardent le mystère de l'âme qui n'anime plus le visage, c'est l'éclipsé totale de la personnalité, le triomphe de l'humilité. Si le charme est le reflet de la beauté intérieure, l'âme de Mère d'Youville devait communiquer une noblesse intraduisible à toute sa personne. Pour ce qui est de l'aspect physique, l'abbé Dufrost nous l'a dépeint : « Quant aux qualités du corps, qu'il me suffise de dire ici qu'elle était une des belles personnes de son temps. C'était une brune claire, ayant beaucoup de couleur, un œil vif et parlant, tous les traits du visage fort réguliers, d'une grande taille, et ayant un air fort gracieux. »

Le vingt-six décembre, l'inhumation des restes de Mère d'Youville eut lieu dans le caveau sous l'église de l'Hôpital, après un service solennel célébré par M. Montgolfier entouré d'un nombreux clergé et d'un grand concours de citoyens. La voix publique mettait déjà la fondatrice au rang des bienheureux. La lettre suivante de monsieur l'abbé François Gravé [[155]](#footnote-155)46, vicaire-général du diocèse, et supérieur du séminaire de Québec, résume l'opinion générale. Il écrivait à la Mère Despins : « Vous connaissez mon attachement pour Mme d'Youville, et vous pouvez conclure quelle douleur m'a causée sa mort. Si je pouvais m'en consoler, je tâcherais de vous consoler vous-même. Qu'elle est grande, cette perte, et difficile à réparer ! ou plutôt qu'elle est irréparable, et qu'elle mérite de larmes ! Cependant, je crois qu'en cela même nous devons louer Dieu de ce qu'il ne nous l'a enlevée que pour [192] récompenser ses mérites et pour qu'elle nous servît de patronne auprès de lui. Je le loue encore de ce qu'il l'a laissée assez de temps sur terre pour perfectionner l'œuvre qu'il lui avait inspirée. Qu'eût-ce été en effet s'il l'eût enlevée il y a quinze ou vingt ans. Cette digne institutrice, cette mère si tendrement aimée, dont le mérite était si fort au-dessus du commun, était une nouvelle Chantal. Car je ne crains pas de l'y comparer ; et, en lisant la vie de celle-là, on n'a en mille endroits qu'à changer le nom pour se rappeler Mme d'Youville. Puisse-t-elle avoir pour moi, auprès de Dieu, le même bon cœur qu'elle avait pendant sa vie ! Mais, hélas ! à présent qu'elle me connaît mieux, peut-être ne m'aime-t-elle plus. »

À Châteauguay, un jeune homme que Mère d'Youville avait autrefois recueilli était employé aux travaux de la ferme, et c'était ordinairement lui qui conduisait la fondatrice dans ses voyages au manoir de Châteauguay. Le vingt-quatre décembre, de fort bon matin, comme il distribuait le fourrage aux animaux avec une vraiment trop grande prodigalité, il entendit tout à coup la voix de Mère d'Youville dire : « Mon fils, ménage le foin ! » Ne la voyant pas dans la grange, il la crut arrivée de la veille à son insu, et s'en informa aussitôt en rentrant au manoir. Elle n'y était point. Fort intrigué et bien persuadé d'avoir entendu sa voix qu'il connaissait si bien, il rapporta ses paroles. Lorsqu'on apprit la mort de Mère d'Youville, ce rappel posthume à l'économie se grava dans tous les esprits. « Mon fils, ménage le foin ! » est, maintenant, une figure allégorique chez les Sœurs Grises.

Le onze mars 1846, une petite-nièce de Mère d'Youville, Mme Stubinger, décédait chez les Sœurs Grises de Saint-Hyacinthe, réalisant ainsi une autre prédiction de Mère d'Youville. Citons la relation attestée de madame Stubinger : « Nous sortions, mon cousin Sabrevois de Bleury et moi, Marie-Charlotte de Labroquerie, avec ma mère, de chez les Dames Grises après une visite à la Mère d'Youville ; notre grand-tante donna une petite tape à mon cousin, sur l'épaule, en lui disant : « Tu mourras prêtre, mon petit homme. » S'adressant à moi, me dit : « Toi, ma petite fille, tu viendras mourir chez les Sœurs Grises. » Charlotte

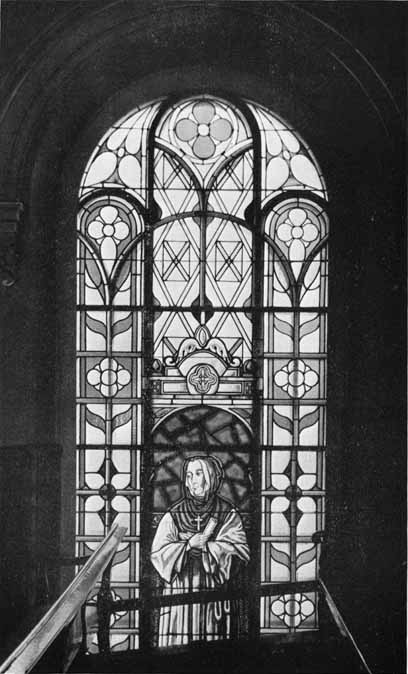
Planche 24



[Retour à la table des matières](#tdm)

Monument à l'honneur de la Vénérable Marguerite d'Youville érigé à Varennes, P. Q., au bord du fleuve, sur le terrain même de l'ancienne propriété de son père, où s'écoula son enfance.

Planche 25



[Retour à la table des matières](#tdm)

Vitrail représentant la Vénérable Mère d'Youville, dans l'église paroissiale de Charny, comté de Lévis, province de Québec. Le bas du vitrail n'a pu être photographié à cause du jubé.

[193]

de Labroquerie épousa Jean-Georges Stubinger en 1787. Devenue veuve et demeurant à Boucherville, sa résidence fut consumée dans l'incendie de 1843 qui détruisit une grande partie des maisons du village ainsi que l'église. Septuagénaire, elle chercha asile dans un couvent et finit par se retirer à l'Hôtel-Dieu des Sœurs Grises à Saint-Hyacinthe. C'est alors que la prédiction de Mère d'Youville lui revint à la mémoire et qu'elle signa la déclaration citée plus haut. Quant à Jean-François Sabrevois de Bleury, il fut ordonné prêtre à Québec, le vingt mars 1790. Il décéda le 23 septembre 1802, curé de la paroisse Saint-Charles de Lachenaie où il fut inhumé [[156]](#footnote-156)47.

Après l'incendie de l'hôpital, en 1765, Mère d'Youville avait assuré que désormais la maison ne brûlerait plus. En maintes occasions, depuis lors, elle aurait dû brûler par suite d'imprudences ou d'accidents ; cependant, elle a été préservée jusqu'à aujourd'hui. Entre des centaines d'occasions où l'incendie fut détourné d'une manière insolite, en voici deux remarquables.

Le neuf avril 1846, fête du Jeudi saint, les religieuses envoyèrent acheter de l'huile pour remplir les lampes et lampions qui ornaient leur reposoir. Ce reposoir, en forme de pyramide, était couvert de sapins et de fleurs artificielles. Or, par inadvertance ou malentendu, le marchand délivra de l'essence de térébenthine au lieu de l'huile. Les Sœurs remplirent les lampions et lampes et commencèrent à les allumer, mais à peine allumées les mèches s'éteignaient. Après plusieurs vains essais, les Sœurs firent demander le marchand pour avoir une explication. Celui-ci, connaissant la propriété inflammable de la térébenthine, fut horrifié en pensant à la conflagration qui aurait dû se produire, si Mère d'Youville n'eût veillé, du haut du ciel, sur sa maison.

Par suite d'une émeute politique, l'édifice du Parlement canadien fut incendié le vingt-cinq avril 1849. Les chambres d'assemblées législatives n'étaient séparées de l'Hôpital-général que par la largeur de la rue. Un vent violent poussait les flammes sur l'hôpital et déjà les châssis des croisées commençaient à prendre [194] feu. Lorsque les pompiers voulurent lancer des jets d'eau sur la bâtisse, ils s'aperçurent que les conduits de cuir destinés à amener l'eau avaient été coupés par les émeutiers. Au milieu du péril qui croissait rapidement, les Sœurs se disent les unes aux autres : « Nous ne brûlerons pas, notre Mère d'Youville nous l'a promis. » Les pauvres hospitalisés avaient la même confiance. Lorsqu'on voulut transporter un vieillard infirme hors de la maison, il ne voulut jamais y consentir, dans sa conviction que Mère d'Youville sauverait son hôpital. Cette confiance ne fut pas vaine, car, au moment où tout semblait désespéré, le vent prit soudainement une direction tout à fait contraire et l'hôpital fut sauvé.

L'abbé Auguste Gosselin ouvre le chapitre XIX de son *Histoire* de *l'Église du Canada,* troisième partie, par cet hommage à Mère d'Youville. « Nous avons évoqué, à la fin du chapitre précédent, la grande figure de Marie de l'Incarnation ; et voilà que se dresse devant nous, à son heure, la vénérable Mère d'Youville, cette autre Mère de l'Incarnation, l'émule de la première par la vertu, le courage, l'imperturbable confiance en la Providence, et surtout la constance au milieu des épreuves d'une carrière très mouvementée. »

« *Femme forte des Saintes Écritures »*, « *nouvelle Chantal »*, « autre *Marie de l'Incarnation »*, autant de miroirs de sainteté qu'on n'a pas craint d'approcher de Mère d'Youville. Vraiment, elle n'était pas indigne de s'y mirer.

Saint Paul nous assure que « ceux que Dieu a *justifiés il les a aussi glorifiés »* [[157]](#footnote-157). Dieu a glorifié Mère d'Youville. Il l'a glorifiée dans ses prophéties qui se sont toutes réalisées, et II l'a glorifiée dans son Institut fécond. Parmi les hautes figures qui font la gloire de l'Église du Canada voici, nimbé d'un prestige unique, Mère d'Youville la Canadienne fondatrice. C'est dans la vallée laurentienne, c'est dans la ville de Marie, que Dieu a placé cette altitude de sainteté : Marguerite d'Youville. Vers elle, les Canadiennes [195] peuvent lever des yeux d'espérance, car son humble mystique, qui mène aux sommets de la Charité, chemine en des sentiers quotidiens. Toute sa vie est résumée dans son épitaphe :

« *Elle a beaucoup aimé Jésus-Christ et les pauvres.*

[196]



Chiffre de Maria qu'il est d'usage, chez les Sœurs Grises, de poser sur les portes conventuelles. Celui qu'on voit ici est un cuivre et date du temps de la Vénérable Mère d'Youville, il a été retrouvé dans les décombres de l'hôpital après l'incendie de 1765.

[197]

**Mère d’Youville**

APPENDICE

[Retour à la table des matières](#tdm)

[198]

[199]

Mandement de Mgr Ignace Bourget  
du 23 décembre 1849

Ignace Bourget, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège apostolique, évêque de Montréal, etc., etc.

À tous ceux qui les présentes verront : Salut et bénédiction en Notre-Seigneur.

Vu la permission donnée par nous, le cinq décembre courant, d'exhumer le corps de la révérende mère Marie-Marguerite de Lajemmerais, veuve d'Youville, fondatrice et première supérieure de l'hôpital général de cette ville, pour qu'il pût être déposé et conservé dans un lieu plus décent ; laquelle permission a été approuvée par Son Honneur M. Rolland, chef de la justice à Montréal, le vingt du même mois ;

Vu aussi le procès-verbal de nos chers Frères MM. Faillon et Bonnissant, prêtres et directeurs du séminaire de Saint-Sulpice, daté le vingt-deux de ce mois, et approuvé par nous aujourd'hui, par lequel il appert que le corps que nous avions permis d'exhumer est véritablement celui de ladite fondatrice ;

Vu encore la demande à nous faite par lesdites sœurs de la Charité, administratrices de cet hôpital, de pouvoir transporter et conserver respectueusement, dans une châsse préparée à cette fin, les restes précieux de leur fondatrice, à laquelle demande nous avions déjà fait justice, comme il appert par notre acte d'approbation ci-dessus mentionné relativement à l'authenticité du corps trouvé et reconnu pour être celui de ladite fondatrice ;

Nous nous sommes transporté aujourd'hui à l'église dudit hôpital général, pour procéder à cette pieuse cérémonie, conformément au cérémonial approuvé par nous hier.

Là, après avoir chanté pontificalement un service solennel sur ledit corps, revêtu d'un masque en cire et d'habits particuliers aux sœurs de cet institut, pour célébrer son soixante-dix-huitième anniversaire, nous l'avons transporté et déposé dans la châsse qui lui avait été préparée, en faisant les prières de l'Église, et assisté de M. Billaudèle, l'un de nos vicaires généraux et supérieur du séminaire de Saint-Sulpice de cette ville ; de MM. Faillon et [200] Guitter, directeurs dudit séminaire de Saint-Sulpice de Paris ; de M. Bonnissant, confesseur de cette communauté ; de MM. Barbarin, Toupin et Chalbos, prêtres dudit séminaire ; de M. Pinsoneault, prêtre de l'évêché ; des révérends pères Havequez et Larcher, jésuites ; de plusieurs des ecclésiastiques du grand séminaire et des frères de la Compagnie de Jésus et des Écoles chrétiennes, et en présence de toute la communauté et des pauvres assemblés, laquelle châsse nous avons fermée et scellée de notre sceau, pour que l'on ne puisse rien détacher dudit corps, ni rien ajouter d'étranger. Nous laissons à Dieu, qui a promis d'exalter les humbles, le soin de glorifier sa servante ; et au Saint-Siège apostolique, le droit exclusif d'examiner et juger les faits qui pourront tourner à la gloire de cette pieuse fondatrice. Seulement nous supplions cette fidèle servante du Seigneur, si, comme nous pouvons l'espérer de la divine bonté, elle est au ciel, de nous faire sentir son crédit auprès de Dieu, en nous obtenant la grâce de conduire selon son esprit et ses règles les filles qu'elle a laissées à notre sollicitude. Elle nous a vu à ses pieds avec son troupeau chéri, lui exposant avec confiance nos besoins particuliers et ceux de tout le diocèse. Qu'elle daigne y apporter remède avec cette tendre charité qui caractérisa toujours son grand cœur.

Nous désirerions bien pouvoir faire quelque chose qui pût acquitter toute la reconnaissance que lui doivent les pasteurs et les fidèles de ce diocèse, pour tous les généreux sacrifices qu'elle à faits pour la gloire de son Dieu et le soulagement de ses pauvres. Mais ne pouvant le faire dignement, nous la supplions d'avoir pour agréables les peines que chacun s'est données pour lui prouver dans cette occasion sa bonne volonté, quelque minimes qu'elles soient.

Donné à l'hôpital général de Montréal, le vingt-trois décembre mil huit cent quarante-neuf, sous notre seing et sceau et le contreseing de notre secrétaire.

† ig., év. de Montréal.

Par Monseigneur,

J.-O. Paré, chan., secrétaire.

[201]

Répertoire des instances  
de Mme d'Youville

Requête de Mme Veuve de Youville, 4 avril 1731 : Tutelle — Documents judiciaires No 966.

Tutelle, 5 avril 1731 : Mme d'Youville, comparante, est nommée tutrice de ses enfants mineurs, et Jean-François Malhiot, subrogé tuteur. (Documents judiciaires No 967.)

Vessières - Vve Youvile, 4 juillet 1732 : La cour ordonne qu'il soit fait assemblée des intéressés pour décider si Mme d'Youville, comparante, acceptera la succession de son mari. (Registre 13, p. 1165.)

Vessières - Vve Youville, 11 juillet 1732 : Mme d'Youville, comparante, renonce à la succession de feu son mari, et Jean-Baptiste Neveu est nommé curateur de la succession de François d'Youville. (Documents judiciaires, Tutelles, No 1083.)

Inventaire des Biens de la Succession du Sieur Youville de Ladescouverte, 24 avril 1731. (Greffe Raimbault, fils, sous la cote 685.)

Clôture d'Inventaire, 7 mai 1731 : Pièces judiciaires — Raimbault.

Vessières - Ladescouverte, 4 juillet 1732 : Vessières demande que Philippe You de Ladescouverte reconnaisse un billet au montant de 1041 livres 16 chelins, daté du 9 juin 1730, pour marchandises fournies à sa mère, défunte Madeleine Just. (R. 13 : p. 1165.)

Bondy - Ladescouverte - Vve Youville, 4 juillet 1732 : Bondy demande que Philippe You de Ladescouverte reconnaisse un billet de 702 livres 7 sols, pour des marchandises fournies à sa mère, défunte Madeleine Just. Philippe Ladescouverte demande que Mme d'Youville soit responsable de la moitié de la somme en qualité de veuve de François d'Youville, héritier de sa mère, Madeleine Just. (R. 13 : p. 1165.)

Vessières - Ladescouverte, 5 septembre 1732 : Sentence de Congé de Criée. (R. 13 : p. 1230.)

[202]

Enregistrement de la Saisie réelle des Biens de la Succession de défunt Sieur Ladescouverte, 16 août 1732. (R. 13 : p. 1245.)

Ladescouverte - Vve Youville, 26 septembre 1732 : Philippe Ladescouverte veut que Mme d'Youville soit condamnée à payer la moitié du billet de 4000 livres. Mme d'Youville est présente. (R. 13 : p. 1264.)

Vessières - Ladescouverte, 10 mars 1732 : Vente par huissier De-coste des Biens de la succession de feu Dame Ladescouverte. (R. 13 : p. 52.)

Vve Youville - Cerry d'Argenteuil, 20 janvier 1733 : Mme d'Youville, représentée par le sieur Sylvain, réclame du foin qui a été pris sur sa terre de l'Ile Jésus par le défenseur. (R. 13 : p. 1371.)

Lamoureux - Vve Youville, 17 novembre 1733 : Le Sieur St-Germain Lamoureux, commissaire établi par Justice aux Biens de feu Ladescouverte, réclame la somme de 181 livres pour le loyer d'une année de location de la maison sise sur la Place du Marché, à elle adjugé par la sentence du 31 octobre 1732 ; Mme d'Youville, comparante, répond qu'elle ne croit pas devoir livrer les deniers au demandeur avant que la sentence d'ordre soit rendue, et qu'en attendant la caution du Sieur Ignace Gamelin suffit à la sûreté du payement. (R. 14 : p. 168.)

Vessières - Ladescouverte, 8 juin 1735 : Audience tenue extraordi-nairement pour décider de la répartition et distribution de l'argent qu'a produit la vente des biens de la Succession Ladescouverte. Mme d'Youville est présente. (R. 15 : p. 266.)

Vve Youville - Edeline, 26 mars 1737 : Encore au sujet du foin enlevé de dessus la terre de Mme d'Youville à l'Ile Jésus. Mme d'Youville comparante. (R. 16 : p. 160.)

Cerry d'Argenteuil - Vve Youville, 28 février 1735 : Arrêt qui appointe les parties en droit à écrire et produire dans les délais de l'Ordonnance par-devant Nicolas Lanouiller, Conseiller, dans la cause de Philippe d'Ailleboust de Cerry, appelant de sentence de la juridiction de Montréal, du 9 mars 1733, et Dlle Marie-Marguerite Dufros de La Gemmeraye, veuve du [203] sieur Youville de Ladescouverte. (Inventaire des Jugements et Délibérations du Conseil Supérieur de la Nouvelle France, vol. 13 : p. 79.)

Vve Youville - Charon, 16 avril 1737 : Réclamation d'une dette de 82 livres 6 sols 3 deniers, due par Pierre Charon. Mme d'Youville présente. (R. 16 : p. 318.)

Sylvain-Vve Youville, 28 janvier 1738 : Le Sieur Sylvain prétend que Mme d'Youville, représentée en cour par Danré de Blanzy, lui a enlevé son esclave nuitamment. (R. 17 : p. 298.)

Sylvain-Vve Youville, 4 février 1738 : Assignation des Sieurs Gamelin et Lescuyer, au sujet du prétendu enlèvement de l'esclave par Mme d'Youville qui est représentée en cour par Danré de Blanzy. (R. 17 : p. 308.)

Vve Youville - Cerry d'Argenteuil, 22 mai 1739 : Nomination d'experts au sujet du foin, et défaut en faveur de Mme d'Youville, comparante. (R. 18 : p. 483.)

Vve Youville - Dlle Jallot, 2 octobre 1739 : Réclamation de la somme de 71 livres 14 sols dues par Dlle Angélique Jallot. Le Sieur Prud'homme mis en cause. Mme d'Youville est représentée en cour par Dlle Louise Thaumur. (R. 19 : p. 130.)

Gugnière-Vve Youville, 16 février 1740 : Gugnière, curateur de la succession Levasseur, réclame la somme de 1189 livres 9 sols. Mme d'Youville s'était chargée d'une lettre de change pour rendre service au dit feu Levasseur. La cour reconnaît son innocence et l'action de Gugnière est renvoyée. Mme d'Youville comparaît elle-même. (R. 19 : p. 208.)

Vve Youville - Major, 26 février 1740 : Défaut en faveur de Mme d'Youville, comparante. (R. 19 : p. 225.)

Vve Youville-Vve Omier, 11 mars 1740 : Défaut en faveur de Mme d'Youville, comparante. (R. 19 : p. 234.)

Vve Youville - Lasonde, 15 mars 1740 : Défaut en faveur de Mme d'Youville, comparante, contre Lasonde, fermier de M. Lafresnière. (R. 19 : p, 236.)

[204]

Vve Youville-Vve Lespérance, 15 mars 1740 : Défaut en faveur de Mme d'Youville, comparante. (R. 19 : p. 239.)

Vve Youville - Major, 10 juin 1740 : Le défendeur est condamné à payer 7 livres 4 sols et les dépens taxés à 3 livres 1 sol. Mme d'Youville comparante. (R. 19 : p. 300.)

Vve Youville - Lasonde, 19 juillet 1740 : Lasonde est condamné une seconde fois par défaut. Mme d'Youville comparante. (R. 19 : p. 318.)

Jehanne-Vve Youville, 27 aoust 1742 : Pierre Jehanne, syndic de la succession Levasseur, réclame la somme de 1061 livres 19 sols 8 deniers. L'action est renvoyée. Mme d'Youville comparante. (R. 21 : p. 188.)

Beaucours - Vve Youville, 22 juillet 1746 : Entre Dame Gabrielle-Françoise Auber, épouse de Messire Josué Boisberthelot de Beaucours, Gouverneur de cette ville. Sommation d'évacuer la maison qu'elle habite au plus tard le 13 août prochain. Mme d'Youville comparante. (R. 24 : p. 7.)

Beaucours - Vve Youville, 5 août 1746 : Mme d'Youville comparante, demande un délai de trois mois pour pouvoir se trouver un autre logement. La Cour refuse et ordonne qu'elle devra sortir avant le 15 août, présent mois, sous peine d'être mise sur le carreau. (R. 24 ; p. 14.)

Vve Youville-Vve Roland, 12 mars 1751 : Mme Youville au nom et comme administratrice de l'Hôpital-général, comparante. La Dame Roland est condamnée à payer 14 livres 15 sols pour solde de compte. (R. 25 : p. 137.)

Chevalier - Réaume - Vve Youville, 12 janvier 1753 : Mme d'Youville intervenante et comparante en la dite instance. (R. 25 : p. 436.)

Vve Youville - Chevalier, 21 septembre 1753 : Mme d'Youville comparante, réclame le paiement d'une obligation due par la succession Chevalier. La Cour ordonne à Réaume de remettre les deniers à Mme d'Youville. (R. 25 : p. 563.)

Vve Youville - Chevalier - Gamelin, 26 septembre 1753 : Ignace Gamelin se porte caution pour Mme d'Youville. (R. 28A : p. 14.)

[205]

Vve Youville - Charon, 4 mars 1755 : Défaut en faveur de Mme d'Youville, non comparante mais représentée par François Masson. (R. 26 : p. 211.)

Charbonnier - Vve Youville, 13 mai 1754 : Sieur Jacques Charbonnier au nom et comme héritier du feu sieur François Charon, vivant, propriétaire et fondateur de l'Hôpital général de Montréal, veut faire saisir tous les biens meubles et immeubles tant en ce pays que dans l'ancienne France de la dite succession, pour garantir son héritage. Mme d'Youville comparante, en qualité d'Administratrice de l'Hôpital-général. Vu l'Arrêt du Conseil Supérieur de ce pays du 24 novembre 1721, l'action est renvoyée. (R. 26 : p. 51.)

Vve d'Youville - Charon, 8 avril 1755 : Mme d'Youville comparante, réclame 72 livres 3 sols pour solde de compte dû. (R. 26 : p. 232.)

Vve Youville - Piver, 11 juin 1755 : Louis Piver, tuteur des enfants mineurs de Pierre Charon. Mme d'Youville est représentée par l'huissier Robert. La sentence rendue le 16 avril 1737 contre la succession est déclarée exécutoire. (R. 26 : p. 272.)

Vve Youville - Larivière, 14 octobre 1755 : Défaut en faveur de Mme d'Youville non comparante mais représentée par l'huissier Robert. (R. 28A : p. 11.)

Vve Youville - Larivière, 7 novembre 1755 : René La Rivière est condamné à payer 63 livres 13 sols, balance de compte, à Mme d'Youville non comparante mais représentée par l'huissier Robert. (R. 28A : p. 23.)

Vve Youville - Ve Jassemin, 2 décembre 1755 : Défaut en faveur de Mme d'Youville non comparante mais représentée par l'huissier Robert. (R. 28A ; p. 61.)

Vve Youville - Lacroix, 2 décembre 1755 : Défaut en faveur de Mme d'Youville non comparante mais représentée par l'huissier Robert. (R. 28A ; p. 61.)

Vve Youville - Couvret, 2 décembre 1755 : Défaut en faveur de Mme d'Youville non comparante mais représentée par l'huissier Robert. (R. 23A ; p. 61.)

[206]

30 janvier 1756 : Expédition dans les trois causes ci-dessus. (R. 28A : p. 62.)

Vve Youville - Morel, 19 mars 1756 : Défaut en faveur de Mme d'Youville, non comparante mais représentée par l'huissier Robert. (R. 28A : p. 27.)

Ducharme - Lanoue - Vve Youville, 29 mai 1756 : Dlle Lanoue avait fait saisir un cajeux de bois que le dit Ducharme était supposé avoir fait bûcher sur ses terres de Châteauguay. Mme d'Youville est mise en cause. (R. 28A : p. 111.)

Ducharme - Lanoue - Vve Youville, 4 juin 1756 : La même cause revient en cour mais est remise au vendredi suivant.

Ducharme - Lanoue - Vve Youville, 11 juin 1756 : La sentence provisoire est rendue définitive et les défenderesses sont condamnées à payer 12 livres de dommages et intérêts, et aux dépens taxés à 14 livres 12 sols. (R. 28A : p. 115.)

Charbonnier - Drouin - Vve Youville, 10 octobre 1756 : La saisie sur les biens des Pauvres de l'Hôpital-général de Montréal est déclarée nulle et mains levées est faite. Mme d'Youville comparante. (R. 28A : p. 170.)

Deguire-Vve Youville, 23 janvier 1759 : Pierre Deguire réclame pour des travaux de maçonnerie ; Mme d'Youville comme administratrice de l'Hôpital-général, et comparante, rétorque par présentation de comptes de fournitures et paiements déjà faits. Le demandeur est condamné à payer à Mme d'Youville 86 livres cinq sols six deniers, et aux dépens de la présente action. (R. 28B : p. 97.)



Timbre de papier officiel en France au 18e siècle.

[207]

Localités qui portent le nom d'Youville

en l'honneur de la Vénérable Mère d'Youville

À Montréal :

Place d'Youville : quadrilatère formé par les rues McGill, Saint-Paul, Saint-Pierre et Place d'Youville. Se trouve sur le terrain occupé autrefois par l'Hôpital-général où Mère d'Youville vécut et mourut.

Rue d'Youville : du No 101, rue Saint-Pierre, allant vers l'ouest au No 72, rue des Sœurs Grises (Grey Nuns).

Quartier Youville dans lequel se trouve toute une paroisse, celle de Saint-Alphonse d'Youville. Ce quartier formait, autrefois, une municipalité distincte sous le nom de Village d'Youville ; il a été englobé depuis dans la grande municipalité de Montréal.

The Youville Shops : L'une des grandes remises de la Compagnie des Tramways de Montréal porte le nom de Remises Youville.

La compagnie de produits pharmaceutiques Lymans Limited a donné le nom d'Youville à un doigtier de sa fabrication : The Youville Finger Protector.

À Varennes :

Rue d'Youville, l'une des rues du village.

Entre les remparts du fleuve Saint-Laurent et la route provinciale qui traverse le village de Varennes, se trouve une petite Place, à droite de la Place de l'église. Ce terrain faisait partie, autrefois, de la terre paternelle de la Vénérable Mère d'Youville. On y a élevé un monument portant statue de la Vénérable. La statue, sculptée par l'artiste Nicolas Petrucci, est en marbre reconstitué, le fût, en granit des carrières de Stanstead, et la base en pierre de Deschambault.

[208]

À Québec :

Place d'Youville : quadrilatère formé par les rues Saint-Jean, des Glacis, d'Aiguillon et rue d'Youville. C'est sur cette Place qu'est situé le Palais Montcalm, édifice municipal contenant une salle de concert, une piscine de natation, un cinéma, etc.

À Nicolet :

Avenue Youville : l'avenue qui conduit à l'Hôtel-Dieu des Sœurs Grises.

À Hull :

Rue Youville.

À Beauharnois :

Rue d'Youville. C'est aussi le nom d'un quartier de la municipalité.

À Saint-Hyacinthe :

Place Youville : Place triangulaire à la rencontre des rues Dessaules, de l'Hôtel-Dieu et de la route nationale Montréal-Québec traversant la cité.

Dans l’Abitibi :

Lac d'Youville, dans le comté de Trécesson, province de Québec. Le nom a été donné à ce lac en 1912 par la Commission de Géographie du Canada.

À Sudbury, province d'Ontario :

Youville Street ; Youville Court.

À Winnipeg, province de Manitoba :

Youville Street : Nord, de l'avenue Carrière à la rivière Seine.

[209]

Mission d'Youville :

Diocèse de Hearst, comté de Cochrane, province d'Ontario. La Mission porte le nom d'Youville, ce sera aussi celui de la future paroisse. Le ministère des Postes, à Ottawa, a promis et réservé le nom d'Youville comme nom officiel du Bureau de Postes de la place.

À Charny, P. Québec :

Dans l'église paroissiale, au titre de Notre-Dame Auxiliatrice, on trouve une verrière représentant la Vénérable Mère d'Youville. La Fabrique a installé ce vitrail en 1932 à la demande du curé, M. Orner Poirier, ptre, « dans le but de faire connaître cette sainte fondatrice » à laquelle le curé avait une grande confiance. À remarquer qu'il n'y a pas de Sœurs Grises dans la paroisse.

À Notre-Dame de la Salette, comté de Papineau. P. Québec :

*À* l'instigation de leur curé, les habitants de cette paroisse ont placé leurs terres sous le patronage d'un saint de leur choix. Monsieur Télesphore Larocque a placé la sienne sous la protection de la Vénérable Mère d'Youville.



Timbre de papier officiel en France au 18e siècle.

[210]

[211]

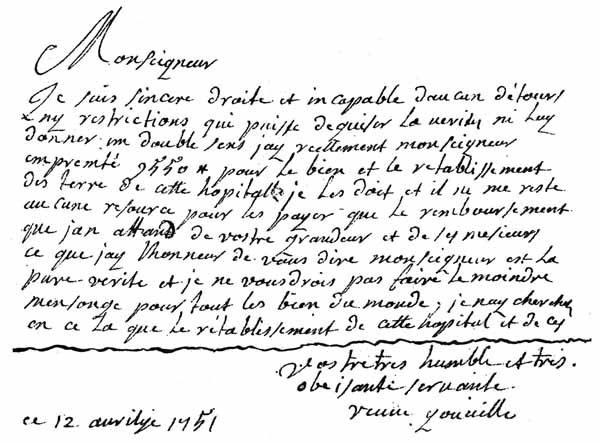
**Mère d’Youville**

Lettres de  
Mme D’Youville

[Retour à la table des matières](#tdm)

*Les lettres qui suivent, avec celles qui ont été reproduites dans le texte du présent volume, constituent la correspondance connue de la Vénérable Mère d’Youville. Elles sont autographes, d'une écriture ferme, assez appuyée, sans fioriture. Nous avons gardé l'orthographe des noms propres à titre de phonétique documentaire. La phrase de Mme d’Youville devient souvent lapidaire sous la force de sa conviction :* « *Avec Dieu rien ne se perd. » Dans les lettres qui traitent d'affaires litigieuses, chaque point est traité avec clarté, et avec une douce fermeté qui suppose une grande possession de soi. Les lettres d'amitié, d'une belle simplicité, sont imprégnées de sagesse et d'un profond esprit surnaturel. L'élévation du ton et la droiture du jugement sont remarquables en toutes. L'ensemble est fort intéressant pour la petite histoire de Montréal.*

[212]



[213]

1762, 7bre 16. A Mr Couturier par Mr Benoist.

J'ai reçu l'honneur de la vôtre par M. Mongolfier, dont l'arrivée a rempli de joie tous ceux de ce pays de qui il est très aimé et respecté, et de notre communauté en particulier. Je ne suis point inquiète des lettres de change que vous avez entre les mains appartenant à notre hôpital ; je suis persuadée que vous en prendrez tout le soin possible.

J'ai l'honneur d'être...

1762, 7bre 16. Mr Figuery par sa femme (Étienne-Guillaume de Figuiéry).

Monsieur, vous voyez notre chère Josephte, et nous la perdons à jamais. Il y a plusieurs jours que je n'aie été les voir et je n'irai pas que je ne la sache partie ; je n'ai pas assez de courage pour lui dire adieu. Je ferai de mon mieux pour consoler son père, sa mère et ses frères et sœurs quand elle ne sera plus. Je crains bien que ce départ ne cause de grande révolution au père et à la mère. Je finis ; mes larmes m'aveuglent.

J'ai l'honneur d'être avec...

1763, juillet 26. A Mr Couturier.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter nos très humbles respects et vous assurer de la plus vive reconnaissance de toutes vos bontés. La situation où nous sommes nous fait sentir chaque jour combien nous sommes redevables à votre charité en la personne de vos Messieurs. Ce n'est [pas] pour notre maison seule, mais toute la colonie qui est dans le cas de sentir le besoin que nous avons de la continuation de vos bontés. J'ai reçu votre lettre en 1761 où j'ai eu l'honneur de répondre, je n'en ai pas reçu depuis. J'attends cette grâce et celle de me croire dans un profond respect,

M...

1763. juillet 26. Mr Goguette.

Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous écrire tous les ans et j'ai aussi reçu de vos lettres, excepté cette année, mais elles viendront peut-être par les vaisseaux que l'on attend. On nous fait espérer que les marchandises achetées en France nous seront envoyées. Je me flatte que vous aurez la bonté de faire embarquer ce que vous avez à nous. Nous ne savons encore rien du sort des lettres de change de'59 ; nous apprendrons peut-être ce qui en est par les derniers navires. Je me repose entièrement sur vos soins pour ces petites affaires.

J'ai l'honneur d'être...

[214]

1763, juillet 23, Mr Débarrasse [[158]](#footnote-158) par Mr.

J'ai reçu une de vos lettres en 9bre 1762 sous l'enveloppe de M. l'Abbé de L'Isle-Dieu ; vous m'en annoncez une pour Mme de Louche qu'elle n'a pas reçue. Elle en a eu une à votre arrivée à Calais et depuis, ainsi que moi, point d'autre. Vous m'annoncez la mort de M. votre oncle, je suis sensible à votre peine, je sais que vous lui étiez fort attaché. J'offre mes prières à Dieu pour le repos de son âme.

Donnez-nous donc de vos nouvelles et de celles de vos chères filles, c'est la seule consolation, dans l'abandon que la France fait de nous, d'avoir des nouvelles de nos amis.

Je vous ai écrit au 16 août 1762 par Mme de Noyelle. Je vous instruis que j'ai fait honneur à votre mandat de 25 quintaux de morue ; il ne s'en est trouvé que 16, c'est 9 que vous me devez, à 5 piastres le quintal fait 45 piastres que vous me ferez plaisir de remettre à M. Mongolfier qui passe en France ou à...

J'embrasse mes chères petites filles et suis avec respect...

1763, juillet 22. Mr Villard, prêtre.

Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous écrire au 16 août 1762 par Mme de Noyelle qui partait de ce pays, je vous adressais les lettres de M. l'Abbé de L'Isle-Dieu et une procuration, le nom en blanc. Je vous priais de la remplir à votre choix et d'avoir la bonté de prendre soin des affaires de cet hôpital. J'avais appris que M. de Paris était mort et que M. l'Abbé de L'Isle-Dieu était très mal. J'ai depuis reçu trois de ses lettres auxquelles je fais réponses et mets celle-ci dans son paquet et, comme il remarque qu'il est très âgé et fort infirme, je crains qu'il ne soit pas en état de nous continuer ses charitables soins. J'espère, monsieur, que vous ne me refuserez pas les vôtres, je vous les demande avec instances et importunités s'il est nécessaire. Toutes mes sœurs vous font la même prière, elles vous assurent de leurs très humbles respects et se recommandent à vos prières et Saints Sacrifices.

J'ai l'honneur...

1763, août 5. A Mr Villard par Mr Mongolfier et après par Mr Dufix (1763. 8bre 4).

Monsieur, je reçois la vôtre en date du 26 février 1763 dont je vous fais mes très humbles remerciements. Je n'ai jamais pensé que vous vous chargeriez de nos affaires que de la manière dont vous me parlez ; que vous en ayez une entière connaissance et qu'au cas que le fondé de procuration vînt à manquer vous puissiez m'en indiquer un autre et le mettre en état d'y travailler avec succès. J'ai écrit à M. Savary, je le prie de vous communiquer tout ce qui regarde cet hôpital, en cas de mort, qu'il y ait quelqu'un qui prenne nos intérêts et qui puisse donner les lumières nécessaires au nouveau procureur. Je pense comme vous que M. l'Abbé de L'Isle-Dieu le mettra au fait de nos affaires ; au cas qu'il y manquât quelque chose, il verra M. Mongolfier qui est porteur de cette lettre et qui en a une autre de l'autre mois. Il est parti pour Québec ; mais l'occasion qui se charge de [215] ma lettre compte l'y trouver. Il a connaissance de tout ce qui nous regarde et a une nouvelle procuration pour vendre au cas de besoin.

Nous avons été surprises et nous nous sommes toujours flattées que la France ne nous abandonnerait pas, mais nous nous sommes trompées dans notre attente ; Dieu l'a permis ainsi, son saint Nom soit béni. Si nous sommes aussi libres d'exercer notre religion et de faire tout le bien que nous trouvons à faire comme nous l'avons été depuis que nous sommes sous la domination anglaise, nous ne serons pas à plaindre pour le spirituel, mais pour le temporel il y aura plus de misères ; on ne trouve pas à gagner sa vie avec eux comme avec les Français, mais j'espère que la Providence y suppléera. Toutes nos Sœurs vous assurent de leurs très humbles respects et se recommandent à vos prières et Saints Sacrifices.

J'ai l'honneur d'être avec un très...

1763, août 5. Mr Savary, Procureur, par Mr Mongolfier, par Mr Dufix (1763, 8bre 4).

Monsieur, j'apprends par M. Villard que vous avez bien voulu vous charger des affaires de cet Hôpital. M. l'Abbé de l'Isle-Dieu me parle du nouveau fondé de procuration sans me dire son nom. Je pense qu'il vous mettra au fait de tout ce qui nous regarde ; je voudrais qu'il vous montrât mes lettres. Je le prie de recevoir nos comptes, je crois qu'il y a erreur à notre désavantage dans celui de 1761 et 1762. Dans sa lettre du 27 février 1763, il me rappelle des lettres de change qu'il me dit être payées dans celle de l'année de devant ; il se peut faire aussi que c'est moi qui me trompe. Ne lui en dites rien, s'il ne vous en parle pas, si vous jugez que cela le doive peiner. Il nous a rendu trop de services pour vouloir le contredire en rien. Si vous manquez d'éclaircissement, voyez M. Mongolfier, prêtre du Séminaire de Saint-Sulpice, qui est notre supérieur et qui connaît nos affaires et qui vous en donnera connaissance, et demandez-moi tout ce qui vous est nécessaire si ce que je vous dis ne suffit pas. Au cas que M. de l'Isle-Dieu vînt malheureusement *à* nous manquer, je vous prie de donner communication de l'état de nos affaires à M. Villard, directeur du Séminaire des Missions étrangères, dans l'espérance où je suis qu'il ne me refusera pas de s'intéresser pour nous et pour notre maison si l'occasion s'en présente.

J'ai l'honneur d'être avec respect...

1763, août 5. Mr Couturier par Mr Mongolfier, 1763, 8bre 4, par Mr Dufix.

Après ma lettre écrite, j'en viens de recevoir une que vous avez eu la bonté de m'écrire du 6 mars 1763, par laquelle vous m'apprenez que vous avez nos lettres de change desquelles je n'avais aucune nouvelle depuis 1760. Je n'ai point d'inquiétude sur le soin que vous en prenez, persuadée qu'il ne dépendra pas de vous qu'elles n'aient un bon sort.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect...

[216]

1763, août 5, Mr Débarasse par Mr Mongolfier.

Monsieur, après ma lettre écrite que j'ai donnée à M. Mongolfier pour vous remettre, qui est descendu à Québec pour aller en France, je reçois la vôtre en date du 17 février 1763. Dans ma première vous en trouverez une de Mme de Louche. J'ai fait tenir celle de M. Cressé et crainte qu'il ne l'ait pas à temps, j'ai écrit à Dufrost qui est à présent à la Pointe Lévy, de lever les deux baptistaires de vos demoiselles et de les donner à M. Mongolfier. Je me suis aussi acquittée des commissions que vous m'avez données pour MM. Deschambault, Gamelin, Bedard et Lafond. Je n'ai pas encore vu M. Lagottery ; je lui demanderai les 80 1. que vous donnez à Mme de Louche qui en a grand besoin pour son entretien et celui de sa demoiselle. Je ne puis leur donner que la nourriture et vous savez mieux que personne ce qu'elles ont. Si je puis trouver de l'argent ici pour les 45 piastres que vous me devez, je tirerai une lettre de change sur vous, et, sinon vous remetterez à M. Mongolfier, comme je vous l'ai déjà marqué.

J'embrasse mille et mille fois mes chères petites filles,

J'ai l'honneur...

Je lui ai écrit le 4 8bre par M. Duffix, à Monsieur Débarasse, l'aîné, sur la Place de Digne, en Provence.

1763, août 5, Mr de Figuery par Mr Mongolfier.

Monsieur, j'ai l'honneur de la vôtre en duplicata du 24 février 1763. En réponse je voudrais bien avoir quelque chose de bon à vous dire, mais, tout au contraire, le pauvre Gamelin dont vous connaissez le bon cœur est extrêmement touché de n'avoir pas d'argent à donner à Josette pour la conduire auprès de vous, mais je puis vous assurer qu'ils sont hors d'état de tirer de chez eux 100 1. » et je suis extrêmement surprise de voir comme ils ont pu vivre ces trois dernières années sans commerce. Vous savez qu'il y a 8 à 9 ans qu'ils n'en font pas. Le peu de fonds qu'ils ont est en marchandises achetées en France et en lettres de change pour lesquelles on ne trouverait pas ici de mille 1. cent 1. Vous savez qu'ils ont sept enfants à soutenir ; on ne trouve pas à les placer nulle part, ils sont tous grands, cela cause plus de dépenses que quand ils étaient petits. Il faut espérer, mon cher neveu, que la Providence toujours veillant sur les soins de ceux qui la servent, fera jouer ses ressorts soit de ce côté ici soit du vôtre pour fournir à votre chère femme ce dont elle a besoin pour aller vous rejoindre. Je vais prier Dieu et faire prier toute notre communauté pour demander son assistance à ce sujet.

Toutes nos Sœurs sont très reconnaissantes de votre souvenir, elles vous assurent de leurs respects, surtout ma Sœur Despins et Rainville.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect...

[217]

1763, août 5. A Mr Mongolfier à Québec par Mr Viger.

Monsieur, voici un nouvel embarras que je vous donne par toutes ces lettres que je vous adresse. Elles me procurent l'occasion de vous assurer de mes très humbles respects et de vous témoigner ma reconnaissance de vos bontés pour toute notre maison, et en particulier pour moi. Mon fils est arrivé au moment que vous embarquiez et a attendu celui de son départ pour me dire qu'il s'en tenait à votre décision, mais qu'il fallait que j'attendis pour mon paiement ; que la fabrique ni lui n'étaient pas en état d'entrer en paiements pour le présent, ce que je crains bien qu'ils ne feront de sitôt.

Toutes nos Sœurs et Dames prennent la liberté de vous assurer de leurs très humbles respects. Nous offrons toutes ensemble nos faibles prières au Seigneur pour votre conservation, réussite et prompt retour.

J'ai l'honneur...

1763, 7bre 2. Mr l'Abbé de l'Isle-Dieu.

Vous aurez la bonté de faire demander et de recevoir de M. l'Abbé Viet les actions et les coupons dont il est question sur le billet ci-joint. Il est dû dessus à notre hôpital 4,800 1. ; le surplus vous aurez la bonté de le garder et de me faire savoir à combien il se monte.

J'ai l'honneur d'être...

Monsieur Savarie, le 2 7bre 1763.

1763, 7bre 12. Mr Mongolfier à Québec par Mr Jorien.

Monsieur, pardon si je vous importune encore. Vous m'aviez fait l'honneur de me dire avant votre départ que vous parleriez à ces Messieurs, et que vous me feriez savoir si nous pouvions donner la robe à nos postulantes qui sont pour être Sœurs converses, et en recevoir quelques autres qui se présentent, et, comme je n'ai pas de réponse, je crains que vous ne m'oubliiez. Vous pouvez, mon Père, faire souvenir à M. Briand que Monseigneur nous a laissé un papier signé de lui et de M. Briand, son secrétaire, sur lequel est passé le sceau de ses armes le quinzième de juin 1755. où il nous permit de recevoir trois filles de plus que les douze qui n'auront les droits des autres qu'à leurs morts, et que nous ne leur donnerons la robe que nous devons prendre qu'après une année de noviciat La Sœur Dulude aurait été reçue de cette façon. Je me flatte, mon Père, que vous ferez tous vos efforts pour nous obtenir cette permission et pour nous la donner vous-même. Vous connaissez mieux que personne notre besoin ; vous savez de plus que, de ce nombre de douze, nous sommes quasi moitié qui ne sommes plus bonnes *à* rien.

J'ai compté avec M. Delorme, il redoit à l'Hôpital pour Mlle Guy 4,800 1., pour lesquelles il m'a fait son billet et m'en a donné deux autres pour tirer sur M. l'Abbé Viet, pour qu'il remette à M. de L'Isle-Dieu des actions et des coupons [218] sur la Compagnie des Indes qu'il a eues de la succession de M. Saint-Paul. Je les ai envoyées en duplicata à M. de L'Isle-Dieu. J'ai adressé ces lettres à M. Gravé, je le prie de vous en remettre une, et l'autre dans un autre bâtiment. Il nous vient ces jours-ci de nouvelles pensions : Mme St Blain, et sa Demoiselle et Mme de Ligneris dans un mois ; elle met ses deux demoiselles chez les Sœurs de Laprairie. Elle fait son inventaire et ensuite son encan pour passer en France l'année prochaine.

1763, 8bre 4. A Mr Mongolfier par Mr Dufix.

J'ai reçu l'honneur de la vôtre, en date du 19 7bre, de Québec. Je vous remercie, mon Père, de la peine que vous avez pris de me faire réponse, et je m'en tiendrai à ce que vous me marquiez au sujet de nos novices et postulantes. Elles attendront votre retour avec impatience ainsi que bien d'autres. Votre long et involontaire séjour à Québec fait craindre que le reste du voyage ne soit de même. Pour moi, je m'en consolerai si vous réussissez et que vous reveniez en parfaite santé.

Mlle Janotte St Nozard part pour s'en aller mourir à Québec ; comme vous l'avez su, sa sœur reste ici.

Mme Volant de Laprairie m'avait priée de la recevoir à la salle pour être soignée par M. Felz. Elle reste pensionnaire, elle paraît avoir à cœur sa perfection ; il faut espérer qu'elle persévèrera mieux dans cette vocation qu'elle n'a fait dans toutes les autres.

Toutes nos Sœurs vous prient de leur permettre de vous présenter leurs très humbles respects. J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect,

1763, 9bre, Mr de Murez (l'honorable James Murray).

Je viens d'apprendre que le Roi par une nouvelle attention qu'il a fait à votre mérite vous a qualifié du gouvernement général de cette colonie. Recevez-en, je vous en supplie, monsieur, mon compliment et mes assurances du respect le plus profond. Souffrez que je vous prie de vouloir bien prendre l'Hôpital que je sers sous votre protection. C'est la grâce que vous demande celle qui a l'honneur d'être *avec* un très profond respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissante servante,

M. M. Lajemmerais, veuve Youville,

Directrice de l'Hôpital-général.

[219]

1763, Xbre 29, A Mr Gage (le général Thomas Gage).

Monsieur, souffrez que je prévienne de quelques jours la nouvelle année pour vous assurer de mes très humbles respects et de ceux de mes Sœurs. Noua offrons toutes nos faibles prières au Seigneur pour la conservation de votre santé et l'accomplissement de tous vos souhaits, ainsi que pour Madame votre épouse et toute votre famille qui nous est très chère et pour laquelle nous conservons un souvenir éternel.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect,

Pardonnez-moi, monsieur, la liberté que je prends de vous prier de faire tenir cette lettre à M. Mongolfier.

1764, le deux de [janvier] Mr Mongolfier.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter mes très humbles respects au commencement de cette nouvelle année, et vous assurer que nous ne manquons pas un jour à offrir nos faibles prières au Seigneur pour qu'il bénisse vos travaux et vous ramène en parfaite santé. Nous espérons apprendre de vos nouvelles dans le cours de ce mois, tous vos Messieurs s'en flattent aussi. Il n'y en a aucun de malade. M. Yzambert est entré ici le 20 août, il est mort le 14 Xbre à 4 heures du matin. Porté à la chapelle du séminaire à onze heures, et, à quatre heures, on lui a chanté un *Libéra* à la Paroisse et conduit au bord de l'eau où M. le Curé de Longueuil l'a reçu pour l'y transporter comme il l'avait demandé dans son testament, par lequel il laisse à cet hôpital 3,500 1. d'ordonnances et onze cents livres en lettres de change de '59 et son horloge, ce ne sera peut-être pas grand'chose, mais, comme vous me l'avez dit. il n'a pas duré longtemps.

Nous avons encore acquis une autre somme de 1,200 1. en ordonnances, données par M. Lartide [[159]](#footnote-159), chirurgien, en reconnaissance de ce que nous nous sommes chargées du bonhomme Cory, son hôte.

Souffrez, mon Père, que toutes mes Sœurs vous assurent de leurs très humbles respects, qu'elles se recommandent ainsi que moi à vos prières et Saints Sacrifices.

Il va se vendre beaucoup de biens-fonds et a grand marché selon toute apparence. Si nous étions payées de nos papiers, que nous fussions sûres que l'on nous souffre ici et que vous y fussiez, nous en profiterions. On nous en a déjà proposé, mais j'ai répondu que nous ne pouvions rien arrêter que vous ne fussiez de retour.

Au sept de ce mois, ma sœur Gamelin marie sa fille Lacroix à M. Porlier, l'aîné ; Mme de Beaujeu, son aînée à M. St Georges Dupré et l'autre à M. Charly.

[220]

1764, 7bre 10. A Mr Goguette à LaRochelle par LeGay en duplicata, party le 15 8bre.

Monsieur, après ma lettre écrite l'année dernière, j'ai reçu l'honneur de la vôtre en date du 10 mars. Vous me donnez des nouvelles de M. de Lanoue que vous me dites être à Tours, comme il était vrai. Il est arrivé ici au commencement de 9bre et repart pour France. Vous aurez pour agréable de lui remettre 2,962 1. 7s. sur les lettres de change que je vous ai envoyées en 1759 ; une dont vous m'accusez réception de 1,693 1., une de 999 1. que vous avez accusée à Mlle Lanoue, et l'autre de 500 1. à Mlle LeGardeur, quoique ce fût moi qui vous les en voyait toutes. Elles font ensemble, si je ne me trompe, 3,192 1. Il restera M. Lanoue payé 229 1. 13 s. qu'il vous plaira de me tenir compte quand on saura leur sort. En 1759, vous me marquiez me redevoir 1,121 1. 11 s. 10 d. et, en 1761, que j'ai perdu dans une balle allant pour M. Despins montant à la somme de cent quelques livres, et que le surplus est dans votre magasin. J'eus l'honneur de vous marquer l'année dernière d'en disposer à votre volonté, si cela ne peut pas nous parvenir. Je m'en rapporte uniquement à votre probité et approuve tout ce que vous ferez, persuadée que je suis que vous ferez de votre mieux pour le bien des pauvres. Je n'ai point reçu de vos lettres cette année, je pense qu'il en sera comme de celle de l'année dernière, qu'elle me sera remise après le départ des navires.

J'ai l'honneur...

Je prie M. Denis Goguette de donner à M. de Lanoue, officier de Canada, deux mille neuf cent soixante et deux livres en lettres de change de 1759 dont je lui tiendrai compte sur celle que je lui ai fait tenir en 8bre 1759. Il obligera sa très humble servante.

1764, 7bre 16. A Mr de l'Isle-Dieu par Mr Benoit.

Monsieur, j'ai reçu l'honneur d'une de vos lettres en date du 12 février par M. Ménard et une par M. Mongolfier du 20 avril, ensemble. Les comptes des héritiers de M. de Paris dont vous trouverez ci-joint quittance et une pour les gratifications que vous avez remises à ces Messieurs. Si elle ne suffit pas, M. Savarie est en état de vous en donner comme il est inséré dans la procuration que je lui ai envoyée l'année dernière. J'ai fait, monsieur, toute l'attention dont je suis capable à la lettre que vous m'écrivez et à celle de M. Gendron. J'ai déjà eu l'honneur de vous marquer de lui payer ce qu'il demande ; je crois qu'il n'est pas homme à demander ce qui ne lui serait pas dû. Ce ne sera pas encore pour cette année, les notaires d'ici ne peuvent m'en faire une parce qu'il faut des pièces ; vous les avez toutes, je crois, retirées de chez M. Lamarche. H demande un modèle pour l'année prochaine. Je crois que je peux demander cela pour mon douaire qui est de 6,000 1. dont je n'ai pas eu un sol depuis 34 ans que je suis veuve. Si nous avions encore M. Danré qui est à Paris et qui était greffier ici, je ne serais pas embarrassée, il était au fait de toutes ces affaires. Il faut attendre à l'année prochaine que vous aurez la bonté de m'envoyer un modèle. J'ai reçu aussi, monsieur, l'extrait du contrat de 450 1. de rente du [221] 22 juillet 1758 au profit de l'Hôpital-général de Montréal et la déclaration que vous avez faite des lettres de change et papiers que nous avons, montent à la somme de 106,624 1. 5s. et celle qui est entre les mains de M. l'abbé Couturier de 7,620 1. 10 s. Sans doute que celle de 9,700 1. tirée en 1759 est retrouvée, et qu'il vous l'a remise sur ces sommes. Monsieur, le premier payé, je vous prie de donner à M. Lanoue 6,000 1. dont je lui ai donné une lettre de change payable à l'échéance de celle de l'Hôpital, et, si on ne les paye pas cette année, ne pourrait-on pas, monsieur, obtenir par votre crédit un acompte de 7 à 8 mille livres dont 6 pour M. Lanoue, et le reste pour nous qui en avons un extrême besoin.

Vous paraissez toujours inquiet sur les anciens comptes de M. de Paris, surtout le billet de la Compagnie des Indes ; tout cela sont affaires finies, nous le tenons quitte de tout et approuvons tout ce qu'il a fait.

Toutes nos Sœurs se joignent à moi pour vous prier avec instances de reprendre sur l'argent que nous avons entre les mains de M. Savarie les 133 1. 18 s. 10 d. que vous avez fournis de votre argent pour remplacer l'erreur que vous dites être. Le cher défunt a fait de son mieux pour nous rendre service, et nous serions bien ingrates si nous cherchions à tracasser sa famille. Non, monsieur, assurez-les du contraire et, quand ce ne serait que par rapport à vous, nous le tenons quitte devant Dieu et devant les hommes et nous prions pour le repos de son âme.

Je suis bien surprise que Mme Péan n'ait pas encore acquitté la lettre de change de 1,050 1., tirée sur elle à l'acquit de Mme Laronde, sa tante, puisqu'elle avait de l'argent à elle et que cette somme est due à l'Hôpital pour sa pension et ses funérailles. Elle n'était pas dans le cas d'avoir besoin que son mari sortît de prison pour trouver cette somme. La défunte a dit qu'elle avait à elle 21 mille livres en caisse et beaucoup de lettres de change.

Permettez, monsieur, que je vous réitère ici mes remerciements de vos bontés et du zèle avec lequel vous travaillez à nos affaires. Nous n'avons pour toute reconnaissance, mes Sœurs et moi, à vous donner que nos faibles prières que nous offrons au Seigneur pour votre conservation et sanctification.

J'ai l'honneur...

Je tiens quitte M. l'Abbé de l'Isle-Dieu de deux gratifications accordées par la Cour aux communautés de ce pays de 500 1. chacune. L'une remise aux héritiers de M. Jacque de Paris, l'autre à M. Savarie, à Montréal, ce 16 août 1764.

M. M. Lajemmerais.

Dans le duplicata de M. Savarie, je lui parle de la procuration de Mlle St Michel, des ordonnances de M. Yzambert et de la lettre de change du même dont Lefaivre est chargé et de 1,200 1. d'ordonnances d'un pauvre.

— Je tiens quitte les héritiers de M. Nicolas de Paris de tous les comptes qu'il a eu avec l'Hôpital-général de Montréal, approuvant celui qu'ils ont [222] rendu à M. l'Abbé de l'Isle-Dieu à Paris le 16 avril 1764 tant en recettes qu'en dépenses. A Montréal, ce 16 7bre 1764.

M. M. Lajemmerais, veuve Youville.

1764, 7bre 16. Mr Villard par Mr Benoit, par Mr Legay en duplicata, parti le 15 8bre.

J'ai reçu l'honneur de la vôtre par M. Mongolfier qu'il a plu au Seigneur de nous renvoyer en bonne santé au grand contentement de tous les Français, dont plusieurs étaient dans la crainte de ne le jamais revoir. Nos Messieurs qui passent en France vous diront le reste. Il y a longtemps, monsieur, que je suis à même de connaître les bontés de M. l'Abbé de l'Isle-Dieu pour notre communauté ; aussi je puis vous assurer que j'en suis pénétrée de reconnaissance qui ne finira qu'avec mes jours ainsi que toutes mes Sœurs, et nous sommes trop heureuses, monsieur, de ce que vous nous accordez de le remplacer. Souffrez, s'il vous plaît, que je vous en fasse mes très humbles remerciements, comme de nous avoir procuré M. Savarie pour notre procureur. La connaissance que vous en avez nous suffit pour lui donner toute notre confiance. Toutes nos Sœurs vous assurent de leurs très humbles respects. Elles se recommandent à vos prières et Saints Sacrifices ; nous en avons plus besoin que jamais. Nous nous voyons séparées de nos parents, amis, bienfaiteurs ; tout le bon s'en va et nous restons dans un endroit où nous n'avons presque plus de connaissances. C'est sans doute Dieu qui le veut, il faut se soumettre à son adorable volonté.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect...

1764, 7bre 16. A Mr Débarasse par Mr Benoit.

Monsieur, j'ai reçu par M. Mongolfier votre lettre en date du 2 avril. Je me suis aperçue après la lettre de change partie que je l'avais tirée de 33 1. 55 s. plus qu'il ne fallait, mais c'est fait, nous paierons le surplus en prières. Demain on dira la messe pour la guérison de votre jambe ; je crois bien qu'elle est guérie à présent, mais avec Dieu rien ne se perd, ce sera pour quelques autres besoins à venir. Comment serons-nous, comment vivrons-nous avec les Anglais ; ils ne nous font ni bien ni maux jusqu'à présent. Nous avons de la peine à nous soutenir, l'argent est extrêmement rare et on ne trouve rien à gagner ; ces gens-là ne font point travailler et leur Roi encore moins, et le pire c'est que ce pauvre pays est isolé. Tous les bons citoyens le laissent ; on a la douleur de voir partir ses parents, ses amis et ses bienfaiteurs pour ne les jamais revoir : rien de plus triste. Tous les jours, nouveaux sacrifices. Nous attendons comme vous cet arrêt qui fixe les paiements de nos papiers, ce qui nous mettrait un peu plus au large et nous mettrait en état de secourir un plus grand nombre de misérables. Mes enfants se portent bien, ils sont toujours dans leurs mêmes cures. Toutes nos Sœurs me chargent de vous faire leurs compliments. Embrassez pour moi vos chères [223] petites. Je ne vous dis rien de Mme de Louche et d'Angélique parce qu'elles vous écrivent. Elles ont baisé je ne sais combien de fois l'écriture de vos petites, qu'elles arrosent de leurs larmes. Elles m'ont demandé comme une grâce de garder votre lettre.

J'ai l'honneur...

1764, 7bre. Mr Savarie par Mr Benoit.

J'ai eu l'honneur de recevoir vos deux lettres et vos deux comptes, 12 avril 1764. Vous trouverez ci-joint une copie de vos comptes signés et approuvés. J'ai tiré sur vous une lettre de change de 2,000 1. devant que de recevoir votre lettre qui ne m'annonce de reste que 1.369 1. 17 s. 10 d. mais, comme vous aurez touché des rentes devant que ma lettre de change vous arrive, vous serez en lieu de lui faire honneur. En outre c'est M. Benoit, officier de ce pays, qui va s'établir en France qui en est chargé et qui m'a dit de n'en avoir point d'inquiétude, qu'il attendrait qu'il y eût de l'argent. M. l'Abbé Viet, lui, marque qu'il vous a donné quatre actions et quatre coupons et vous ne me parler que des actions. Cela paraît l'embarrasser, mais vous vous arrangerez avec lui. Il est content que la personne à qui ils appartiennent doit à l'Hôpital 4,800 1., mais il doit payer le surplus ; si ces paiements ne suffisent pas et au cas qu'il y eût à risquer, je ne m'en charge pas : telles sont nos conventions. Quand vous aurez satisfait les 2,000 1. à M. Benoit, payez la pension du Frère. Vous me ferez plaisir, monsieur, de donner 40 1. à la femme de Claude Bologreille à qui vous avez donné l'an dernier 60 1. pour l'aider à subsister. Son mari qui est domestique ici depuis près de trois ans, et qui a toujours travaillé chez une de mes sœurs depuis qu'il est dans ce pays, compte la rejoindre l'année prochaine.

J'ai, monsieur, bien des remerciements à vous faire d'avoir accepté ma procuration, étant d'ailleurs si chargé d'affaires de plusieurs communautés, mais celle-ci est toute aux pauvres, vous aurez double mérite, vous aurez part à leurs prières et à celles de toutes nos Sœurs qui me prient de vous témoigner leur reconnaissance de vouloir leur rendre ce service.

M. l'Abbé de l'Isle-Dieu me demande une quittance pour les héritiers de M. de Paris et pour lui, je crois que vous êtes autorisé d'après ma procuration à en donner tant qu'il en sera nécessaire ; si celles que je lui envoie ne suffisent pas, donnez-lui telles qu'il les souhaitera.

1764, 8bre 14. A Md Mercier.

Madame, vous n'ignorez pas que Mme votre mère demeure dans cet hôpital depuis dix ans, c'est pourquoi, madame, j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je vous dépeigne sa situation qui est assez triste. Elle est sans linge, il y a plus de dix ans qu'elle ne s'est donné un essuie-main ; elle doit ici 1.800 l. sur ses pensions, cependant elle fait une dépense très modique. Depuis quatre ans elle ne boit que de l'eau, ce qui est très dure à une personne qui n'avait [224] jamais manqué de vin et de bien des douceurs qu'une personne de son âge aurait grand besoin. Elle n'a pour toutes ressources qu'un constitut de 4,000 1. et une rente de 150 l. sur son douaire. Vous voyez qu'elle n'a pas de quoi se donner ses besoins, faire honneur à ses dettes et payer sa pension. Elle ne paye ici que 700 1. annuelles ; les pensions sont de 1,000 1. et cela parce que tout est extrêmement cher en ce pays. Si elle veut avoir une bouteille de vin, elle est de 30 s., ainsi du reste. C'est pourquoi, madame, je me joins à elle pour vous prier de lui faire un abandon de votre part du douaire dont vous ne pourrez pas jouir à sa mort, puisque cela doit retourner au Roi d'Angleterre. Comptez, madame, que je ne vous annonce rien que de vrai et que je serais fâchée de vous en imposer en rien.

J'ai l’h...

Md Ligneris (née Marie-Thérèse Migeon de la Gauchetière).

Je profite de l'occasion de Benac pour vous donner de nos nouvelles. Toute la communauté et le reste de la maison sont toujours dans la peine de votre départ, et moi en particulier qui ne serai contente que lorsque j'apprendrai votre arrivée en France, et comment vous y serez rangée. J'espère que vous me donnerez cette satisfaction le plus tôt que vous pourrez. Nous offrons toutes nos faibles prières au Seigneur pour qu'il lui plaise de vous rendre en parfaite santé ainsi que M. de Lanoue et nos deux chères petites. Mlle Lanoue n'écrira pas pour cette fois. Depuis votre départ, il lui a sorti une quantité de mauvais sang à la tête et au visage qui l'incommode beaucoup. Je voudrais pouvoir vous mander que Nanon est ici, mais on a jugé à propos de l'y recevoir que quand elle ne pourra plus être où elle est. M. Mongolfier m'a dit d'avoir soin de savoir si elle a ses besoins afin d'y pourvoir. J'espère que tout sera dit au printemps et qu'elle se rendra. Je ferai de mon mieux pour que ça le soit.

1764, 8bre 15. Mr Héry par Benac (Joseph Porlier dit Benac).

Monsieur, comme je n'ai pas eu le courage de vous dire adieu et de vous remercier à votre départ, je m'acquitte aujourd'hui de ce devoir non seulement pour moi, mais pour toute notre communauté, qui jamais n'oublierons vos bontés et charités. Nous offrons toutes nos faibles prières au Seigneur pour votre conservation et celle de toute votre famille et pour la réussite de vos entreprises. J'ose me flatter que vous nous donnerez de vos nouvelles, que je saurai par vous-même comment vous vous êtes rendu et où vous établirez votre résidence. Je vous demande la continuation de votre amitié ainsi que celle de Madame Héry et de votre Demoiselle que j'assure de mes respects.

J'ai l'honneur...

[225]

1764. Ma chère nièce (Josette Gamelin, épouse de Etienne-Guillaume de Figuiéry).

Ne parlons plus de départ ni d'adieu, disons que nous sommes rendus en bonne santé, et que tu es avec ton cher mari ; ne pensons plus à présent qu'à travailler à nous rejoindre en paradis où nous serons pour ne nous plus jamais séparer. Toutes nos Sœurs te font mille et mille amitiés, surtout Despins qui vient avec ses grands bras me dire de ne l'oublier pas ; nos Dames en veulent être aussi, St-Michel à la tête et devant toutes, ta tante Maugras. Nous espérons que tu nous donneras de tes nouvelles. On dit ici que vous deviez partir le 10, ce jour-là, il fît nordest et depuis ce temps un suroît charmant et le plus beau temps du monde ; nous nous en réjouissons, espérant que vous êtes hors de la rivière.

Mes compliments à ton cher mari à qui je suis comme à toi avec tout l'attachement possible,

Ta tante,

Veuve Youville.

1765, le pr mars. A Mr l'Abbé de l'Isle-Dieu par Mr Conbelle.

J'ai eu l'honneur de vous écrire au 16 7bre 1764 par M. Benoit, officier de ce pays qui est passé pour toujours, et j'ai remis le duplicata à M. Legay qui compte revenir. J'espère que vous nous donnerez de vos nouvelles par cette voie, toutefois s'ils sont rendus, nous n'en avons pas encore de nouvelles.

Nous avons vu un arrêt du Roi de France qui dit qu'il paiera les lettres de change de 55-56-57 et 58 dans leurs entiers, celles de 59 à moitié perte et les autres papiers au trois-quarts ; c'est beaucoup perdre et perdre encore de bien d'autres façons et ne savoir au juste quand le tout sera remboursé : c'est ce que nous ignorons. J'espère que vous nous ferez savoir où nous en sommes pour toutes ces affaires. Vous voyez notre besoin par les lettres de change que j'ai tirées sur vous sans savoir si vous auriez de quoi les acquitter, et j'aurai des dettes à payer cette année plus que l'autre. On dit aussi que les papiers qui sont en ce pays quoiqu'ils aient été enregistrés ici ne seront pas payés. Je vous ai marqué l'année dernière que j'en avais reçu au mois de Xbre 1763 de M. Yzambert, prêtre, qui est mort ici, pour 3,500 1. et d'un pauvre 1,200 1., et depuis pour 4 ou 5 cents 1. par aumônes et 500 quelques livres de certificats, le tout enregistré au greffe ou chez le général. J'abandonne le tout à la Providence, ma confiance est en elle, tout cela deviendra tout ce qu'il plaira à Dieu.

Le Monsieur qui se charge de cette lettre va à Paris, de là ici j'espère que vous aurez la bonté de me faire réponse.

J'ai l'honneur...

Toutes nos Sœurs vous assurent de leurs très...

[226]

1765, juin 9. A Mr L'Isle-Dieu. Du 22 juillet par Mr Courthiau.

Monsieur, nous avons appris la décision du papier du Canada par le Roi de France qui doit payer les lettres de change à moitié pertes et les ordonnances au trois-quart, et pour lesquelles il donnera des coupons qui produiront quatre pour cent de rente. Si, monsieur, par votre crédit vous pouviez obtenir du ministre de nous en payer comptant 9 à 10,000 1. pour nous aider à commencer le rétablissement de notre maison qui a plu à Dieu de nous ôter par un incendie, arrivé le 18 mai à deux heures après-midi, que le feu pris dans une maison de la ville à près de dix arpents de chez nous et nous étions à plus de deux arpents hors de la ville, mais le vent qui portait de notre côté était si violent qu'en moins de deux heures de temps, plus de 100 maisons de la ville ont été consumées. Si j'eusse pu me persuader que le feu fut venu chez nous, nous aurions sauvé beaucoup ; la plus grande partie de ce que nous avions sorti avait été mis sous le vent et consumé où il était. Je ne crois pas qu'il nous reste la douzième partie de ce que nous avions. Les Dames de l'Hôtel-Dieu nous ont donné asile chez elles non seulement pour nous, mais pour tous nos pauvres et nos dames pensionnaires, qui toutes ont perdu beaucoup. La charité des fidèles nous y nourrit, surtout celle des Messieurs du Séminaire Saint-Sulpice, qui tous souhaitent nous voir rétablir. Nous avons commencé et tâcherons de continuer, espérant que la Providence qui toujours nous a soutenues continuera. Je me fonde beaucoup sur vos bontés qui ne s'épuisent point et, au contraire, vont en augmentant. Ma confiance, après Dieu, est en vous ; il suffit que vous sachiez nos besoins pour que vous vous intéressiez à les soulager. Je vous prie de me donner de vos nouvelles le plus promptement qu'il se pourra. Nous sommes au 22 juillet et nous...

1765, juin 10. Madame de Lignery.

Nous n'avons encore reçu aucune de vos nouvelles que par M. Héry et Mme Figuery, qui disent tout le monde arrivé en parfaite santé, avec un détail de votre triste traversée. Mais qu'est devenue Mme de Lignery ? Quel parti a-t-elle pris ? Nous n'en apprenons rien. J'ai rencontré M. Macailye [[160]](#footnote-160) il y a quelques jours, qui me dit qu'il n'avait aucune nouvelle de vous, que Nanette [[161]](#footnote-161) était au moment d'accoucher. Elle est chez Mme Herbin [[162]](#footnote-162) où elle est venue faire ses couches. Il demeure à Laprairie depuis la fin de mars dans la maison de Dumay qu'il a acheté 2,000 1. Il est juge de cet endroit. Il a mis sa maison de ville, la terre de Saint-Michel et celle de Châteauguay en vente. L'accident qui nous est arrivé l'a confirmé dans le dessein de n'avoir plus de maison en ville. Cet accident est que le 18 mai à deux heures et demi le feu prit dans le grenier de M. Leveston [Levingston] par des cendres qu'on y avait mises. Cette maison est celle des Demoiselles Giasson. Le feu s'est communiqué du côté d'en bas jusque chez Laprery qui n'a pas brûlé ; ensuite il a pris a celle de Décary qui fait le coin de la [227] porte dite des Charon, et de là jusque chez M. Charles Rhéaume et de l'autre côté, depuis chez St-Onge jusque chez M. Ranger. Dessus ce côté, il n'y a qu'une rangée de maisons, mais sur l'autre toutes celles qui étaient jusqu'au rempart. Le vent était affreux et portait chez nous. Nous avons été en cendres en très peu de temps, ainsi que toutes les maisons sur la pointe à Callières et celles derrière notre jardin, de façon que, dans tout ce vaste terrain, il ne reste que notre brasserie et notre moulin. Nous sommes toutes. Sœurs, pensionnaires et pauvres à l'Hôtel-Dieu dans la salle royale, et nous sommes assez hardies pour essayer à recouvrir un coin de notre maison dont les murs sont très bons. Nous aurions bien sauvé si nous avions, crû brûler. L'éloignement nous faisait espérer que nous n'y serions pas comprises. On fait nombre de 111 maisons, de 143 ménages. Toutes nos Dames ont perdu considérablement. Mme Lobinois et Mlle Le Gardeur se plaignent le plus, quoiqu'elles n'aient pas perdu plus que les autres. Le pauvre M. Lamonodier, marguîllier en charge, allait par le jardin des Messieurs porter ce qu'il avait à l'église ; en entrant dans la ruelle qui y va, les poudres • qui étaient dans la petite maison de M. Dufère partirent. Il a vécu onze heures avec une pleine connaissance. La pauvre Labrosse, sœur de M. Lacoste, est brûlée sur le bas de leur porte. Plusieurs personnes estropiées. Il est parti dans cet incendie au moins 20 barils de poudre, et la nuit les voûtes de Mme l'Espérance crevèrent, il en partit cinq, les unes après les autres, et nous crûmes que c'était notre dernière heure, et je regarde comme un coup du Ciel que toute la ville n'ait pas péri

J'ai reçu depuis cet accident une lettre de Mme de Joncaire [[163]](#footnote-163), avec six minots de blé et un minot d'orge mondé. Je lui avais envoyé ses ordonnances cet hiver. Elle se porte bien. Gabrielle est chez elle. Son gars est allé en Angleterre pour toujours ; le reste est en terre.

Vous avez perdu votre belle robe ; elle était dans un bahut où il y avait bien de bonnes  choses. Il a été sorti de la maison et a brûlé à la porte avec plus de vingt coffres. Nous avons trouvé l'argent brûlé que je ferai nettoyer et vendrai afin que vous ne perdiez pas tout. François Lamarche que vous connaissez a été tué deux jours après l'incendie, par une cheminée qui a tombé sur lui. Il a été écrasé, il est resté mort sur la place. Il n'avait pas encore payé la rente de son constitut ; j'aurai, je pense, recours à son frère.

Mes compliments à mon compère [[164]](#footnote-164), à la chère Thérèse et Ursule. On dit que Marchand et Lagirardière sont à Cayennes. Je prie Dieu qu'il les conserve et leur donne la santé. Si vous voyez M. et Mme d'Hauterive [[165]](#footnote-165) et M. de Joncaire, assurez-les, s'il vous plaît, de mes respects. Donnez-nous, je vous prie, de leurs nouvelles et des vôtres. C'est la grâce qu'attend de vous celle qui a l'honneur d'être avec respect...

[228]

1765, juin 11. A Mr de Murez (général James Murray).

J'ai l'honneur de vous présenter mes très humbles respects et de vous remercier des rations que vous m'avez fait donner. Je vous demande instamment la continuation de vos bontés. Nous offrons toutes nos faibles prières au Seigneur pour la conservation de votre santé et qu'il vous accorde toute prospérité.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect...

1765. juin 15. Mr Héry.

J'ai reçu l'honneur de la vôtre en date du 17 février, qui m'a bien réjouie en apprenant de vos nouvelles par vous-même. Nous avons été jusqu'au 27 avril sans en apprendre aucune ; ce jour-là, Gamelin reçut une de vos lettres et une de Mme de Figuery. J'étais chez lui lorsque Carignan lui apporta la vôtre qu'il ne put lire, ses larmes l'étouffaient et toute la compagnie de même, tant nous étions contents de vous savoir tous rendus à bon port ; c'est tout ce que nous désirions, n'ayant plus de ressources pour nous revoir que dans l'éternité.

Je vous suis bien obligée de vouloir encore payer la pension de Catherine [[166]](#footnote-166). Il y a longtemps que vous lui aviez assurée par tous vos bienfaits. Elle se porte bien ; elle a perdu dans notre incendie son armoire et une grande partie de son équipage, à quoi elle a été fort sensible, mais, dès qu'elle a vu qu'elle restait avec nous, elle s'est consolée. Je ne vous fais pas le détail de cet accident, je crois que Gamelin vous le fait. Je vous dirai seulement que nous travaillons à refaire la maison neuve et un bout de l'aile, pour tâcher de nous y mettre pour y hiverner. Nous y serons bien à l'étroit, car nous en sommes sortis 119 et toutes ont restées à l'exception de ma sœur Maugras, Mme Mouchette, mère, Mlle Forestier et Mlle St-Michel qui toutes comptent revenir sitôt que nous irons. Nous sommes dans la salle royale de l'Hôtel-Dieu avec nos pensionnaires dans le bas, les pauvres femmes sont en haut et les hommes dans la salle des malades, une partie, les autres à la Pointe Saint-Charles et à la brasserie. Nous avons commencé cette année à avoir beaucoup d'ouvrage, et j'espère que la Providence nous fera trouver les moyens de nous rebâtir.

J'avais peine à me persuader que Dieu ne conservât pas cette maison qui était, comme vous le savez, l'asile des misérables ; dans cette idée, je ne me pressais pas de sauver et même j'avais envoyé en ville tous ceux et celles en état d'aider, qui ne revinrent que lorsque la maison allait prendre en feu. Nous n'avons pas sauvé le demi-quart de ce que nous avions. Dieu l'a permis ainsi, son Saint Nom soit béni. Le plus que nous ayons, c'est de l'église.

Bien des assurances de respects à Madame Héry et à toute votre chère famille de la part de toutes nos Sœurs ainsi que de la mienne. Nous ne vous oublions pas dans nos faibles prières. Nous sommes toujours très contentes de Catherine, elle veut vous faire des compliments à tous.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect...

[229]

1765, juin 15. Mr Goguet par Mr Lemoyne le 18 7bre.

Je reçois votre lettre en date du 8 février qui me dit que vous n'avez pas remis les lettres de change à M. de Lanoue, comme je vous en priais, sans doute qu'il se sera présenté depuis. Il en restera, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le marquer, pour 229 1. 13 s. que vous aurez la bonté de joindre à ce que vous avez en magasin en 1759. Vous me marquez m'avoir crédité de 1,121 1. 11 s. 10 d. et, en 1761, vous me dites que vous aviez chargé dans le navire Lamilis dans une balle allant pour M. Lemoyne, et que cela montait à cent quelques livres et que le surplus était en magasin. Si, monsieur, vous pouviez vendre ces effets et m'en faire toucher l'argent, nous en sommes dans un extrême besoin, Dieu ayant permis que le feu de la ville se soit communiqué jusque chez nous et ait mis 120 personnes dehors. Quelques personnes de ce pays vous feront le détail de cet accident. Si nous étions sous un autre règne, ces effets nous feraient grand plaisir ici, et encore davantage s'ils étaient convertis en toile, mais tout cela ne se peut tirer en ce que vous pouvez, et quand je saurai ce que vous aurez, je tirerai sur vous une lettre de change.

J'ai l'honneur...

Voici une occasion favorable, M. Lemoyne Despins veut bien se charger de tout ; vous aurez la bonté de lui remettre, il vous donnera une décharge.

1765, juillet 22. Mr Savarie par Mr Courthiau.

Monsieur, vous aurez sans doute appris l'accident qui nous est arrivé le 18 mai. Il a plu à Dieu de nous visiter par un incendie qui nous a non seulement ôté nos bâtiments, mais presque tous nos meubles, hardes, linge et lits. Nous essayons cependant à nous rebâtir. Dans cette conjoncture, il nous aurait été flatteur de savoir de quelle façon le Roi de France nous a traités pour le paiement de nos papiers. S'il était favorable, nous aurions emprunté pour nous rétablir, s'il ne l'est pas, nous nous bornerons à très peu de choses, afin de ne nous pas endetter ; mais, ne sachant rien, nous sommes dans le plus triste de tous les embarras. Nous n'avons point encore reçu de vos lettres ni de celles de M. de L'Isle-Dieu, et je crains que vous ne les remettiez à M. Briand qui ne viendra peut-être que cet hiver et peut-être l'année prochaine. Je vous demande en grâce, monsieur, si celle-ci vous parvient, de me faire réponse le plus tôt qu'il vous sera possible. C'est la grâce que vous demande celle qui a l'honneur d'être avec un très profond respect...

1765, août 26. Mr Héry.

J'ai eu l'honneur de vous écrire au 15 juin. Je ne sais si ma lettre vous sera parvenue. J'ai reçu la vôtre en date du 17 février dont je vous suis très obligée. Vous m'apprenez de vos nouvelles et de celles de toute votre famille à qui je suis extrêmement attachée. Je remercie Dieu de vous avoir conduit à bon port et je le prie de vous combler de ses bénédictions.

[230]

Voici une procuration d'un homme qui était chez nous six jours devant notre incendie, et qui a brûlé tout ce qu'il avait de linge et hardes. Il nous avait donné 1,000 1. en ordonnances qui n'étaient pas enregistrées ; nous les avons trafiquées à 15 pour cent pour donner des paillasses et des chemises aux pauvres. Il doit avoir bien du bien en France ; il est dans le dessein de leur en faire bonne part. Je vous envoie ses papiers, s'il est possible de vous informer et que vous appreniez qu'il y ait quelque chose, faites-en ou faites-en faire les poursuites. Ceux qui les feront se paieront à même le bien, s'il y en a.

Mille compliments à Mme Héry et à toute votre chère famille. Nos Sœurs vous assurent de leurs respects. Catherine se porte à merveille ; elle vient tous les jours voir si je vous écris, pour me prier de vous faire ses compliments.

J'ai l'honneur...

1765, août 28. Madame de Ligneris (Mme Veuve François-Marie Marchand de Ligneris).

J'ai eu l'honneur de vous écrire le 10 juin, je ne sais si cette lettre vous sera parvenue. J'en ai reçu une des vôtres en date du 12 janvier, qui m'a fait un vrai plaisir de savoir que vous étiez rangée et contente dans une communauté. Vous n'avez encore rien vu de beau, mais, quand vous aurez été à Paris, vous nous direz du beau et du très beau. Avec cela, je pense que la tranquillité de votre communauté vous charmera plus que tout ce que vous pourriez voir. Vous ne doutez pas, je pense, du plaisir que j'avais de vous voir ici avec notre famille, mais plus je vais et plus je suis charmée de vous savoir en France, et j'y voudrais voir toute ma famille. La tendresse que j'ai pour eux ne m'engagera jamais à les retenir. Je ne vous parle pas du triste accident qui nous est arrivé, je vous en ai fait le détail dans ma première. J'espère que nous retournerons chez nous au mois de 9bre, nous aurons la moitié de la maison de rétablie. Melle Lanoue se porte bien, elle vous fait mille compliments. Voici une lettre pour M. son frère. Elle a perdu dans l'incendie son matelas, sa couchette, sa paillasse et son tour de lit.

M. Robutel ne doit pas être surpris de la lettre de M. de L'Isle-Dieu ; je lui ai dit bien des fois que nous n'avions point d'argent en France, que ce n'était que des lettres de change de 57-58-59, et je lui ai donné en conséquence une lettre de change à tirer sur ces papiers, les premiers qui seraient payés et, comme ils ne le sont pas, il ne peut avoir d'argent qu'à leur échéance. Il touchera la rente si le Roi nous la paye et au même taux qu'il la paiera. J'en écris à M. l'Abbé de L'Isle-Dieu. Je ne doute pas que M. Goguette n'exige la commission de ces lettres de change si cela se paye au commerce. Je vous prie de lui faire mes compliments et à mon compère. J'embrasse Thérèse et Ursule.

J'ai l'honneur...

[231]

1765, août 28. Mr l'Abbé de L'Isle-Dieu.

J'ai eu l'honneur de vous écrire le 9 juin et le 22 juillet, et de vous annoncer nos malheurs ; je ne vous en parle plus. Celle-ci est pour vous donner avis que j'ai tiré sur vous une lettre de change de 1,500 l. dont j'ai eu de Mme Charly à qui je l'ai donnée 1,650 l. qui nous soulagera bien dans nos besoins. J'ai eu peine a la faire, craignant que vous n'eussiez pas d'argent, comme il sera si M. Péan n'a pas payé et que vous n'ayez rien eu sur nos papiers. La nécessite m'a fait passer sur ces réflexions ; je me suis flattée que vous auriez, comme vous avez déjà fait, la charité d'avancer et que vous reprendriez sur les rentes. M. de Lanoue m'a renvoyé la lettre que vous lui écriviez à l'occasion de la lettre de change de 6,000 l., que je lui ai donnée à prendre sur le premier argent que pourra produire les papiers que vous aviez entre les mains appartenant a l'Hôpital. Je lui marque qu'il devait s'attendre à cette réponse, que je m'en étais expliquée plusieurs fois avec lui. Si, comme l'on dit ici, le Roi paie la rente sur ces argents à quatre pour cent, je vous prie, monsieur, de lui faire toucher celle de ces 6,000 l. et le fond quand ils seront payés. S'il veut de ces coupons que l'on dit que l’on donne, il en peut prendre pour la somme si vous le trouvez bon.

J'espère que nous rétablirons un bout de notre maison et que nous pourrons nous y loger au mois de 9bre ; nous y serons très mal, mais nous serons chez nous. Nous ne manquerons pas de moyens de faire pénitence, mais nous en avons besoin ; nous tâcherons d'en profiter.

Toutes nos Sœurs prennent la liberté de vous présenter leurs très humbles respects.

J'ai l'honneur...

1765, 7bre 18. Mr Savarie par Mr Lemoyne et un duplicata je ne sais par qui.

J'ai eu l'honneur de vous écrire au 22 juillet, et je vous ai parlé en abrégé de nos malheurs et du désir que j'avais de recevoir de vos nouvelles. J'en reçois une au 15 7bre en date du 26 mars avec le compte de recettes et dépenses que vous avez fait, que je vous renvoie alloué et approuvé. J'apprends par elle le traitement que la Cour de France fait à nos papiers ; il est des plus durs et fait un grand tort aux pauvres misérables de ce pays. Nous les avions acquis avec bien des peines et du travail. Pour ce qui regarde les lettres de change, rôle et état d'ouvrages pour les ordonnances, nous en avons eu près du tiers par aumônes. C'est un nouvel incendie pour nos pauvres et pour nous. Dieu soit béni, il faut porter sa croix, il est vrai qu'il nous les donne en abondance dans ce triste pays.

Je vous envoie par M. Lemoyne-Despins les ordonnances et cartes que j'ai et une lettre de change de 320 l., elles ont été enregistrées de nouveau. Je vous en envoie le bordereau qui se monte en ordonnances à 52,994 l. et en cartes à 2,113 l. 10 s. 0 d., ce qui fait en tout de plus que le premier bordereau tant en cartes qu'en ordonnances 4,813 l. 13 s. Si, monsieur, vous prévoyez qu'il soit mieux payé aux sujets du Roi d'Angleterre qu'ils ne le sont en France, vous me [232] rendrez un grand service de les faire payer du côté de ceux qui auront le meilleur sort. Je n'ai rien dérangé de mon premier rôle, et vous les trouverez tels qu'ils y sont énoncés.

Melle Gourville de St-Michel ne recevant point de vos nouvelles de sa procuration la croyait perdue, ce qui a fait qu'elle en a donné une nouvelle à M. Deschambault qui peut-être n'aura pas eu le temps d'y penser ; elle vous sera bien obligée si vous la faites valoir.

Je désirerais bien, monsieur, être à même de reconnaître vos bontés et attentions, je ne puis mieux faire que d'offrir mes faibles prières au Seigneur pour qu'il vous comble de ses bénédictions.

J'ai l'honneur...

1765, 7bre 18. Mr l'Abbé de L'Isle-Dieu par Mr Lemoyne.

J'ai eu l'honneur de vous écrire le 9 juin, le 22 juillet et le 28 août ; dans cette dernière, je vous donne avis que j'ai tiré sur vous une lettre de change de 1,500 lJ. pour Mme Charly. Je n'ai encore reçu de vous que celle du 8 mai qui ne me parle que des affaires de mes enfants. Je leur ai envoyé afin qu'ils voient quel parti ils ont à prendre ; il est trop tard pour qu'ils y parviennent cette année. Vous m'en promettez par M. Legay qui n'est pas encore arrivé, on n'en a pas aucune nouvelle. J'en ai reçu une de M. Savarie du 26 mars, qui m'apprend la réduction de nos lettres de change et le peu d'espérance que nous devons avoir de nos autres papiers. Après avoir été traités durement ici, nous le sommes encore là. M. Bigot n'a jamais payé les rations ce qu'elles valaient ; le bœuf quand il a valu 30 s., les rations 30 s. sur les derniers mois que le bœuf a valu 3 l. 10 s. et 4 d. la livre, on nous a payés 3 l. 10 s. L'Hôpital a perdu le pain, les pois, les menus vivres, les rafraîchissements et le domestique ; et pour les ouvrages que nous avons faits, il y a plus de 20 années que nous faisons ces sortes d'ouvrages, ils n'ont pas été payés un autre prix quoique le Roi les payât le double au garde-magasin. Le surplus servait à payer les gages des commis. Les marchands équipeurs nous les ont toujours payés encore plus que le Roi. M. Savarie me demande les ordonnances, je les lui envoie par M. Lemoine-Despins avec les bordereaux, et le prie ainsi que vous, monsieur, que si vous apprenez que les sujets du Roi d'Angleterre soient payés plus avantageusement que ceux de France vous leur procuriez le meilleur sort.

Priez Dieu, mon cher Père, que Dieu me donne la force de bien porter toutes ces croix et d'en faire un saint usage. En voilà bien à la fois : perdre son Roi, sa patrie, son bien et, le pis encore, être dans la crainte de voir éteindre notre sainte religion.

Je vous ai marqué que je ne dois payer M. de Lanoue que quand les lettres de change seront payées et, puisque l'on n'en sait le sort, je vous prie de lui donner la rente de ces 6,000 1. au taux que le Roi nous les paie et, quand il y aura de l'argent de reçue, vous lui donnerez le fond.

[233]

Je vois que la lettre de change de 7,620 1. de M. Couturier ne vous a pas été remise, mais que vous avez reçu celle de 9,700 1., de cette façon je trouve mon compte. M. Savarie ne me parle pas de la lettre de change de M. Péan, ce qui me fait juger qu'elle n'est pas acquittée.

Toutes nos Sœurs vous assurent de leurs très humbles respects, elles sont pleines de reconnaissance de vos bontés. Nous offrons toutes ensemble nos faibles prières au Seigneur pour votre conservation.

J'ai l'honneur d'être...

1765, 7bre 18. Mr Villard par Mr Lemoyne.

J'ai reçu l'honneur de la vôtre en date du 28 mars. Je vous suis obligée de la peine que vous avez prise de me faire réponse. J'en ai reçues aussi de M. de L'Isle-Dieu qui met dans la crainte de le perdre. Il m'annonce toujours son grand âge et ses infirmités. Je crois qu'il sera touché de nos malheurs. Je ne lui fais pas un détail entier de notre incendie, si vous jugez nécessaire qu'il le sache, M. Lemoyne-Despins qui est porteur de ces lettres et de nos ordonnances vous le fera mieux que personne.

J'ai reçu une lettre de M. Savarie et ses comptes qui sont très bien. Ses peines ne doivent pas être sans salaire, je vous prie, monsieur, d'y avoir l'œil ; j'approuve tout ce que vous aurez la bonté de faire pour lui. J'ai oublié d'en parler à M. de L'Isle-Dieu, vous aurez la bonté de lui dire.

Toutes nos Sœurs vous assurent de leurs très humbles respects ; elles se recommandent ainsi que moi à vos prières et Saints Sacrifices.

J'ai l'honneur d'être...

1765, 7bre 19. Mr Couturier par Mr Lemoyne-Despins.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter mes très humbles respects et de vous prier que, si vous touchez quelque chose de la lettre de change de 7,620 1. que vous avez entre les mains appartenant à notre Hôpital, vous la gardiez ; ce sera le commencement du paiement des avances que M. Mongolfier [[167]](#footnote-167) me fait pour rebâtir notre maison, qui a été consumée dans un incendie arrivé en cette ville le 18 mai, dont vous apprendrez le détail par les personnes de ce pays qui passent en France. Il nous réduit dans une grande pauvreté, mais Dieu a ses desseins, je les adore et me recommande à vos prières et à celles de vos Messieurs.

J'ai l'honneur...

[234]

1765, 9bre 5. Mr de L'Isle-Dieu par Mr Grande (Wm. Grant).

Monsieur, je n'ai reçu votre lettre par M. Legay qu'à la fin d'octobre. Il est venu par York, ce qui a grandement retardé son arrivée. J'ai toujours eu l'honneur de vous écrire la première par M. Cainbelle (Campbell) au premier mars, une seconde au 9 juin, adressée à M. Villard, une troisième par M. Courtiot, négociant français repassé en France, une quatrième du 28 août, je ne sais par qui, et une cinquième par M. Lemoyne au 18 7bre. Je ne réitérerai pas ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, espérant que vous en aurez reçu quelqu'une. Je ne puis m'empêcher de vous prier de redoubler vos sollicitations pour attendrir la Cour sur notre triste sort. Elle pourrait nous payer plus que les autres sans faire de jalousie et nous donner un peu de comptant. Je puis assurer que nous en avons un extrême besoin ; nous nous sommes endettées de plus de 10,000 1. pour refaire un coin de notre maison et nous donner le pur nécessaire.

J'ai écrit à M. Daine, exécuteur du testament de Mme Laronde [[168]](#footnote-168), et le même qui m'a donné la lettre de change sur Mme Péan, je le prie de me faire payer. Je vous envoie, monsieur, une décharge telle que vous me la dictez dans votre lettre. Je ne me suis pas aperçue que M. de Paris m'a tenu compte des 500 1. de la première gratification, quoique M. l'Évêque m'ait dit me les avoir accordées et que vous m'ajoutiez à la fin de votre lettre du 18 8bre 1760 ; depuis ma lettre écrite et en relisant la dite que j'ai reçue de M. l'Évêque de Québec, dans laquelle il me marque la destination qu'il a faite des 5,000 1. qui ont été accordées pour le soulagement des pauvres communautés du diocèse, il me paraît qu'il vous y a employé pour 500 1., je le prie de la vérifier et, en ce cas, je joindrai le dit 500 1. au fond de caisse de votre fondé de procuration. Depuis ce temps, je n'en ai rien appris, ce qui m'a fait penser qu'il était pour d'autres, d'autant plus que M. de Paris m'a porté en dépense toutes les lettres de change que j'ai tirées sur vous. D'ailleurs, vous vous servirez de la décharge que vous jugerez à propos, approuvant tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Je ne puis vous exprimer ma reconnaissance et celle de mes Sœurs, de toutes vos bontés que je ne cesse de publier et d'admirer, vos bontés que j'espère que Dieu paiera abondamment c'est la grâce que je lui demande, et aussi celle de me croire le respect le plus profond...

1765, 9bre. Mr Daine par Mr Grande (Grant).

Je crois que vous aurez appris que Mme Péan n'a pas encore acquitté la lettre de change de 1,050 1. que vous m'aviez donnée pour ce que devait Mme Laronde à notre hôpital. J'espère, monsieur, que vous aurez la bonté de faire remettre cette somme à M. l'Abbé de L'Isle-Dieu, au Séminaire des Missions étrangères, qui est chargé de la lettre de change. Vous nous rendrez un grand service. Nous avons passé par un incendie qui nous met dans une grande disette.

J'ai l'honneur...

Permettez que Madame votre épouse et vos Demoiselles trouvent ici mes assurances de respect.

[235]

À Mr Saint-Ange Charli.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous écrire pour vous assurer de mes respects, et vous annoncer que j'ai acheté la seigneurie de Châteauguay quelque temps devant que la ville nous ait brûlé notre maison ainsi que tous nos autres bâtiments, par un incendie des plus considérables dans le temps que nous nous y attendions le moins, vu l'éloignement où nous étions du feu. Vous jugez bien dans quelle misère cet accident nous a réduits, et par conséquent nous met hors d'état de pouvoir vous payer ce que la seigneurie vous doit. J'ose me flatter que vous voudrez bien avoir la bonté de m'attendre quelques années, et même que vous aurez la charité de me remettre une partie des arrérages de la rente.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur...

1765, 9bre 5. Mr St-Sauveur par Mr Grande.

Je suis très sensible et toute la communauté à votre souvenir et à vos offres de services que nous ne manquerons pas de nous souvenir dans l'occasion et de vous employer, persuadées de leur sincérité. Nous n'avons pas manque d'offrir nos faibles prières au Seigneur pour votre conservation, et celle de toute votre chère famille que j'ai appris avec joie s'être rendue à bon port ; je Le prie de vous combler de ses bénédictions.

Vous aurez appris le triste incendie arrivé ici où il a plu à Dieu nous comprendre ; à cela que faire : adorer les desseins de sa Providence et se soumettre à Sa volonté, c'est ce que nous avons tâché toutes de faire de notre mieux. Nous avons réparé un coin de notre maison en nous endettant, dans laquelle nos pauvres hommes sont ; les femmes, nos dames pensionnaires et nous, iront à la fin de ce mois. Mme Lahaie était chez M. son neveu Curotte, le prêtre, avec tout son équipage, car elle aurait tout perdu comme nous.

Bien des assurances de respects à M. Fonblanche et à Mme votre épouse.

J'ai l'honneur...

1766, août 17. Mr Savarie par Mr Feltz.

Monsieur, j'ai reçu l'honneur de la vôtre en date du 18 avril, par laquelle j'apprends que vous avez reçu par M. Lemoyne nos cartes et ordonnances, et le traitement qu'elles ont eu ainsi que nos rôles de fournitures, de rations et comptes d'ouvrages. Je ne puis me persuader que le Roi ne dédommagera pas les communautés de ce pays du tort qu'il leur fait, en particulier la nôtre à laquelle il n'a jamais fait aucune rente depuis qu'il a pris naissance il y a 29 ans. Nous avons toujours eu de l'ouvrage des magasins du Roi, surtout depuis 12 ans que les gardes-magasins avaient fait attention au profit qu'il revenait au Roi de nous faire travailler, et nous n'avons pas été payées plus cher en 1760 que nous l'étions en 1728 [?], même quelque chose de moins ; pour les rations, M. Bigot [236] a toujours été très ménager et n'a jamais voulu que nous fussions payées comme il convenait. Sur la fin que le bœuf nous était vendu 4 1. la livre, il a consenti à nous donner 3 l. 10 s. et l'Hôpital fournissait le reste. Voyez, monsieur, comme nous sommes traitées : avoir emprunté de l'argent dont il faut payer intérêt et attendre après nos paiements depuis 1757.

Vous trouverez ci-joint notre compte arrêté, tel que vous me le demandez, ensemble mon baptistaire, un acte notarié et une procuration. Je souhaite qu'elle soit bien, car il en coûte gros avec MM. les Anglais. Ils font payer leur seing 16 livres chaque, les six me coûtent 96 livres. Visés des notaires et autres Français, il n'en coûte rien, ils ont bien des bontés pour les hôpitaux, surtout pour celui-ci. J'espère que vous serez en lieu de toucher les neufs mille livres échues par la loterie qui serviront 6,000 l. à payer M. de Lanoue. C'est de l'argent de France que je lui ai promis. Il est vrai que je ne lui devais payer que quand les lettres de change que nous avions en France seraient payées, et que cependant je lui en paierais la rente si le Roi nous la payait, et, comme il nous la paierait, ainsi, monsieur, vous lui en paierez une année s'il l'exige. Il a bien vendu sa seigneurie tant et plus qu'elle ne vaut ; depuis son départ il s'en est donné de plus belles à bien meilleur marché. Il a une lettre de change de 6,000 l. à M. de Lanoue, triplicata 2,500 l. à M. Feltz, chirurgien-major de ce pays, qui passe en France, à qui j'ai donné une lettre de change de cette somme ; les cinq cents livres de reste et 1,307 l. 5 s. 7 d. que vous dites me redevoir paieront celles de 1,675 l. pour Mme Dartignie. Il vous restera 450 l. si on vous accorde la rente des 900 l. et les 786 l. 14 s. de la rente de l'Hôtel de Ville de Paris qui vous  serviront à payer une année de rente à M. de Lanoue et une de pension au Frère Joseph Dellerme.

J'ai donné encore à M. Feltz une lettre de change de 1,000 1. payable dans le cours de l'année 1767 et une de 1,000 l. payable dans le cours de 1768.

Non, monsieur, je ne vous désapprouve pas, au contraire je vous approuve très fort d'avoir passé 100 l. à mon compte pour vos peines et soins, je ne trouve pas que ce soit trop.

J'ai tiré, comme vous me le marquez, toutes mes lettres sur vous. Je vous suis bien obligée de la part que vous prenez à l'accident qui nous est arrivé. Après bien des peines et soins, nous sommes rentrées dans un coin de notre maison au mois de décembre : la communauté, les pauvres hommes et femmes, les enfants trouvés et toutes nos dames et demoiselles pensionnaires, ce dont est composé cet hôpital. Nous avons été bien aidées des Messieurs de Saint-Sulpice ; je leur ai donné la lettre de change de 7,620 l. que M. Couturier avait à nous pour de l'argent qu'ils nous ont avancé.

Les titres de créances de Rondard, menuisier, Ménard, chandelier et Rainville, couturier, appartiennent à l'Hôpital et non à moi.

Vous recevrez du Sieur Bisquet Lefebvre les coupons pour la somme de 1,176 l. de lettres de change de 1759 qu'il avait reçue de M. Izambert, prêtre et curé de Longueuil, mort dans cet hôpital, qui a donné cette somme.

Vous recevrez, si on vous le donne, de Mlle St-Michel pour Mme Duplessis-Fabert [237] je ne sais combien, de M. Benoit pour Mme Lobinois je ne sais combien, je n'ai pas encore arrangé tout cela.

Vous avez dû trouver dans les papiers que vous a remis M. de l'Isle-Dieu, ceux qui sont pour un contrat sur l'Hôtel de Ville achetés par le grand'père et grand'mère de mes enfants des Messieurs de Saint-Ours. Il me demanda l'année dernière plusieurs papiers que j'ai envoyés à M. Lamarche et depuis a M. de l'Isle-Dieu ; en 1753, il me marqua qu'il ne faut plus que la procuration de mes enfants que je lui ai envoyée, et que je toucherais 1,800 l. d'arrérages. Il me l'a renvoyée l'année dernière en me demandant plusieurs papiers qu'il serait presque impossible d'avoir à présent ou, si l'on pouvait y parvenir, ils coûteraient quasi la somme qui était de 110 l. de rente et dont tous les arrérages sont dus. M. Gendron pourra vous mettre au fait de cette affaire et M. Danré de Blanzy que nous avons eu ici greffier. Voilà bien des embarras. S'il y avait espérances de toucher quelque chose, je vous enverrais l'année prochaine les papiers qui seraient absolument nécessaires.

J'ai l'honneur...

J'ai prié par cette même lettre de placer le fond des 786 1. 14 s. de rente que nous avons sur l'Hôtel de Ville de Paris, s'il arrive que l'on nous rembourse les fonds.

Monsieur, si Mme Péan n'a pas encore payé une lettre de change de 1,050 l., tirée sur elle en 1761 par M. Daine sur les fonds de Mme Laronde dont il était exécuteur testamentaire. Vous lui présenterez ou ferez présenter la lettre que je vous adresse et, si elle veut nous remettre des coupons pour cette somme, vous les recevrez. Si elle a payé, vous mettrez cette lettre au feu. Il me semble qu'il serait juste qu'elle payât la rente de cet argent ; vous ferez là-dessus ce que vous jugerez à propos.

1766, août 20. Md Péan (née Angélique Des Méloizes) par Mr Feltz.

J'apprends par M. Daine que vous ne pouvez acquitter la lettre de change qu'il avait tirée sur vous de mille cinquante livres pour la pension et frais funéraires de Mme Laronde qu'en coupons tels que le Roi les a donnés pour les lettres de change. Vous me ferez plaisir, madame, de remettre cette somme à M. Savarie, au Séminaire des Missions étrangères, procureur de notre Hôpital, en coupons de pareille somme. Madame de Laronde m'a dit plusieurs fois qu'elle avait de l'argent en caisse, en France, et que l'Hôpital ne souffrirait pas des avances qu'il lui ferait ; cependant voilà six ans [[169]](#footnote-169) que nous lui avons avancé le tout en espèces ce qui faisait un argent très rare en ce pays, et malgré sa rareté j'ai été obligée de payer la cire pour son enterrement quinze francs la livre. Je vous prie, madame, de finir cette affaire ; nous sommes plus que jamais dans le besoin. Vous obligerez sensiblement celle qui a l'honneur d'être avec un très profond respect...

[238]

1766, août 20, Mr et Md Figuery par M. Feltz (Etienne-Guillaume de Figuiéry, capitaine).

J'ai reçu l'honneur de la vôtre en date du 3 janvier, qui m'a fait au moins autant de plaisir que vous avait fait la mienne. L'union parfaite que je vois entre la chère Josette, vous et votre cher frère me charme. Y a-t-il de bonheur dans la vie au-dessus d'un ménage uni ; tous les biens du monde n'en approchent pas. Je remercie Dieu de la grâce qu'il vous fait et le prie instamment de la continuer et augmenter. Il ne faut pas croire qu'il n'y aura pas quelques croix, il en faut pour aller là-haut, mais, unis comme vous l'êtes tous trois, vous serez forts à les porter et à en faire un gros profit.

Que M. St-Martin trouve ici, s'il vous plaît, des assurances de mon respect.

J'ai l'honneur...

Toutes nos Sœurs vous assurent de leurs respects, en particulier Despins et Rainville.

Ma chère nièce (Josette Gamelin, épouse d'Etienne-Guillaume de Fiquiéry).

J'ai reçu deux de tes lettres, une du premier 7bre 1765 et une du 3 janvier 1766. Je connais trop ton bon cœur pour douter de la part que tu as pris à notre accident, mais c'est une affaire faite, il n'y faut plus penser. Pour m'opposer au départ de ta famille, je n'en ferai rien, mais, pour te parler vrai, si cela arrive, ce ne sera pas de sitôt ; du moins c'est ce que je pense. Leur absence fera votre croix pendant quelques années. Il se pourra faire par la suite que vous vous réunirez tous. Tu auras appris par leur lettre que M. et Mme Feltz passent, Mme Sermonville et Mlle St-Michel avec eux, la première pour rejoindre son mari et l'autre pour se conserver 150 1. de pension que le Roi lui faisait, dans l'espérance aussi d'avoir un asile chez M. de Noraie, son cousin, à Rochefort. Elle me prie de te faire mille compliments et à M. Figuéry qu'elle assure de son respect. En leur place, il nous vient la chère Charlotte Mayotte et Mlle Vitré. Il y a déjà du temps que nous avons Mme Duplessis et sa Demoiselle. Mlle Frédéric se marie avec M. de Courtemanche qui reste ici.

Adieu, chère nièce, je ne t'oublie pas devant Dieu ni ceux qui te touchent, et j'espère que nous nous rejoindrons tous dans l'éternité bienheureuse.

Ta tante,

Veuve Youville.

Je ne puis t'exprimer la joie qui se répand dans cette communauté quand on reçoit de tes nouvelles. Toutes te font mille compliments : Despins, ta grand'mère, LaSource et la Sœur Rainville par-dessus tout. Je ne puis finir sans te parler de Benac [[170]](#footnote-170), il est trop joli, il est grand fait au tour, et beau garçon et point malin pour être gâté. Il parle souvent de son oncle et de sa tante Figuery.

[239]

1766, août 20. Mr Héry par Mr Feltz.

Monsieur, j'ai reçu l'honneur de la vôtre du mois de mars. La procuration a eu le sort que je pensais. Il n'est pas nécessaire de m'envoyer le certificat du curé, je crois fort ce que vous m'en dites et cela me suffit. Toute notre communauté vous assure de leurs respects ainsi qu'à Mme Héry et toute votre famille. Nous sommes toutes bien charmées de l'établissement de Mlle Charlotte, et de sa sœur Héry qui se trouve dans une communauté telle qu'elle la désirait. On se souvient toujours d'elle à l'Hôtel-Dieu. Il y a grande espérance que nos communautés se soutiendront. Notre Évêque a fait faire profession à une novice de l'Hôpital-général ; Mlle Douville, l'aînée, est entrée à l'Hôtel-Dieu ; ici Mlle Louchette doit y entrer au commencement de 7bre, une Lefebvre de Longueuil et une Cherrier. Les choses paraissent prendre un très bon train pour notre religion. Plusieurs jeunes gens se présentent pour reprendre leurs études. Il faut espérer que Dieu répandra ses bénédictions sur ce pauvre pays ; je le recommande à vos prières et à celles de toutes vos connaissances. M. St-Hubert est ordonné et agrégé au Séminaire de Québec ; M. Déséry et Maugras, dit-on, à celui de Montréal. J'espère que dans quelques années vous nous enverrez Charles pour donner du secours spirituel à sa Patrie. La pauvre Catherine est bien malade depuis huit jours, cependant elle n'est pas encore en danger ; elle vous fait bien des compliments à tous.

J'ai l'honneur...

J'ai présenté vos respects aux Messieurs du Séminaire et aux Dames religieuses qui tous en sont très reconnaissants. Mes respects à M. et Mme Lechelle, je ne les oublie pas dans mes faibles prières.

1766, août 20. A Md de Lignery par M. Feltz.

J'ai reçu trois de vos lettres, une en date du 24 8bre 1765, une du 29 janvier 1766 et l'autre du 20 mars 1766 ; qui toutes m'ont fait autant de plaisir les unes que les autres et, je puis dire, à toute la communauté, tant les Sœurs et les dames pensionnaires qui étaient charmées d'apprendre de vos nouvelles. J'ai fait tenir celle que vous m'adressiez pour Mme de Joncaire qui se porte à merveille. Elle a renvoyé celle de Mme Mercier à Mme sa mère. Elle promet bien des procurations et autres papiers, mais rien ne vient ; je crois qu'elle mourra dans le désir d'aller en France. Vous verrez M. et Mme Feltz avec Mme Sermonville qui est chargée de ma lettre et qui nous dira tout ce qu'il y a de nouveau ici et dans notre pays. St-Michel passe avec eux pour ne pas perdre sa pension. Vous aurez le plaisir de voir Mme Macaye [[171]](#footnote-171) qui est passée avec M. de Murray [[172]](#footnote-172). Son mari arrivait, il est reparti très peu de temps après avec elle. Il compte, à ce que m'a dit M. son frère, vous envoyer sa femme passer l'hiver avec vous et l'aller chercher pour revenir en ce pays. Il n'a pas vendu sa maison et on dit qu'il est en chemin de faire fortune.

[240]

Mme de Bienville vous remercie des nouvelles que vous lui donnez de son fils, elle vous prie de lui en donner quand vous en aurez, car, lui, ne lui écrit pas.

Mlle Philie se porte bien. Il y a grande apparence qu'elle sera des nôtres cet automne. Votre recommandation est plus que suffisante pour que je tâche d'adoucir son sort. Elle ira en France avec nous en esprit quand elle voudra. Nous avons à présent un Évêque. Il y a grande apparence que la religion sera soutenue et maintenue dans ce pays. Il se trouve beaucoup de jeunes gens qui se présentent pour la prêtrise depuis l'arrivée de Sa Grandeur. Il a fait faire profession à une religieuse de l'Hôpital-général. Ici il est entré une demoiselle Douville, l'aînée ; Josette Louchette entre dans l'autre mois et quelques autres. Vous me marquez que M. l'abbé Joncaire est décidé à venir ici, il n'est pas encore arrivé et il ne se dit pas qu'il vienne. Je pense qu'il avait pris cette résolution devant Dieu, mais que le courage lui a manqué quand il a été question de l'effectuer.

Je serai charmée d'apprendre, par M. Lemoyne, des nouvelles de mon compère. Il n'est pas encore arrivé ; il passe par New York, on ne l'attend que le mois prochain. Faites-moi toujours savoir des nouvelles de votre famille qui me sera toujours très chère. Mme Sermon ville vous dira toutes les nouvelles de notre pays, c'est pourquoi je ne vous en marque pas.

Je vous ferai toucher l'année prochaine les 100 l. que je vous dois, les 100 l. de l'argent brûlé que je vous ai vendus, et je tâcherai de vendre le reste et de le joindre à ces sommes.

M. Chabert [[173]](#footnote-173) paraît faire très bien ses affaires ; il a un commerce considérable, il est fort content dans ses affaires. Mme de Joncaire m'a adressé deux lettres pour vous, j'en donne une à Mme Sermon ville et l'autre à M. de Longueuil.

Mes enfants sont très sensibles à votre souvenir ; ils vous assurent de leurs respects et ne vous oublient pas dans leurs prières. Ils sont toujours dans leurs mêmes cures.

Toutes nos Sœurs vous assurent de leurs respects ainsi que toutes nos dames pensionnaires, et en particulier Mlle de Lanoue qui vous prie de faire ses compliments à son frère, le cœur gros de ce qu'il n'a pas fait réponse à sa lettre. Elle a été bien souffrante tout l'hiver d'une goutte sciatique. J'espère que M. de Lanoue sera payé cet hiver, s'il n'y a plus de nullité dans nos procurations. Mes respects à M. et Mme d'Hauterive si vous les voyez, et à M. l'abbé de Joncaire et que je lui souhaite un peu plus de courage pour venir secourir sa Patrie. J'embrasse Thérèse et Ursule et suis avec un profond respect,

Madame...

[241]

1766, août 21. Mr Couturier par Melle St-Michel.

J'ai reçu l'honneur de la vôtre du mois de mars. Je ne doute pas de la part que vous avez prise à la perte que nous a causé notre incendie, je suis persuadée aussi, monsieur, que vous avez pris toutes les précautions nécessaires pour faire valoir notre lettre de change, mais, à cela que faire, le Roi est le maître et il n'y a rien à dire à ce qu'il fait. Il est bien certain que nous l'avons acquise bien légitimement et qu'elle ne devrait pas être confondue avec celles qui ne le sont pas. Je me conformerai à tout ce que vous faites. M. Mongolfier m'a dit qu'il arrangerait le tout, c'est de quoi je n'ai pas d'inquiétude. Il a fait et fait encore pour nous beaucoup plus que je n'aurais osé lui demander.

Je me recommande à vos prières et Saints Sacrifices.

J'ai l'honneur...

1766, août 22. Mr Goguette (Goguet) par Mr Feltz.

Monsieur, j'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 25 mars, par lesquelles j'apprends que vous avez remis à M. Lemoyne le peu d'effets et lettres de change dont vous étiez chargé pour notre Hôpital. Je vous en remercie. A son arrivée, je saurai ce qu'il y a.

J'ai l'honneur...

1766, août 22. Mr Villard par Mr Feltz.

J'apprends par M. Boirette que vous êtes supérieur et malade, je suis très sensible à l'un comme à l'autre.

Je prie le Seigneur qu'il vous assiste et soutienne dans les deux. Je me recommande à vos prières et Saints Sacrifices, et vous prie de ne pas perdre de vue les petites affaires de notre communauté dont je fais tout le détail à M. Savarie.

J'ai l'honneur...

1766, août 22. Mr l'Abbé de l'Isle-Dieu par Melle St-Michel.

Monsieur, j'ai eu le malheur de perdre votre lettre que j'avais reçue par la voie de M. Briand, sans pouvoir me remettre de ce que vous me faisiez l'honneur de me marquer, sinon que vous me rappelez nos derniers comptes et que vous croyez de redevoir quelque chose. De grâce, monsieur, ne me parlez plus de tout cela et si vous n'avez pas de décharge suffisante, faites-vous en donner une par M. Savary à qui j'envoie de nouvelles procurations. Si je savais comme elle doit être faite, je vous l'enverrais quoique je croie vous en avoir envoyé deux. De quoi, monsieur, pouvez-vous vous inquiéter d'une erreur de 4 ou 5 cents livres qui n'est peut-être pas, pendant que vous nous avez rendu des services impayables et que nous ne devons jamais oublier, et même pas celles qui [242] viendront après nous. Vous me dites toujours que vous touchez à votre éternité ; toute cette communauté offre leurs prières en conséquence et moi en particulier, quoique j'espère que le bon Dieu vous conservera encore quelques années.

J'ai l'honneur d'être...

1766, 7bre 26. Monseigneur Briand à Québec.

Je prends la liberté de vous envoyer le contrat de la seigneurie de Châteauguay que l'Hôpital a acquise en 1765 et dont les conventions étaient faites en 1764, pour vous prier, monseigneur, de le présenter à M. Mills pour tâcher d'obtenir de nous remettre les lods et ventes, et si cela ne se peut pas, au moins de nous donner du temps pour payer. J'avais obtenu permission de M. de Murray et de M. Marchand, grand vicaire, de vendre ce que les pauvres avaient de biens à Chambly pour mettre sur un fond plus lucratif. J'en vendis dès lors une partie à M. Dodego [Dondegan], 10,500 L. 1,500 l. comptant et un construit de 9,000 l. qui consistait à une demi-lieue de seigneurie sur une lieue de profondeur, pour la jouissance de laquelle il fallait avoir procès avec le Seigneur et sept co-seigneurs pour les lignes et une terre de six arpents de large et de près de soixante de profondeur qui ne pouvait pas nourrir le fermier. Il en reste encore une qui a, je crois, 1,000 arpents de terre en superficie, sur laquelle il y a une mauvaise grange ; je n'en retire pas de quoi faire faire les fossés de lignes et les clôtures au voisin. On m'en offre 10,000 l. partie en argent dont j'ai un extrême besoin et le reste en constitut. J'attends votre permission pour conclure si vous le trouvez bon.

J'ai l'honneur...

1768, 8bre 12. Réponse à Mr l'Abbé de l'Isle-Dieu à sa lettre du 9 juin par Mr de Joncaire, prêtre.

Monsieur et très cher Père, j'ai reçu votre lettre en date du 9 juin par laquelle j'apprends que M. de Lanoue vous presse pour son paiement. M. Savarie aura, j'espère, reçu mes lettres du 17 août où je le prie de le payer en entier et la rente d'une année, s'il l'exige. Vous verrez par sa lettre de change que je lui ai donnée et qu'il vous présentera, qu'il n'était pas en droit de la faire protester puisque je ne lui promets que les lettres de change que vous auriez entre les mains, ou la rente sur le pied que le Roi la paiera jusqu'à ce qu'il rembourse les fonds ; mais je suis charmée que M. Savarie ait de quoi le payer, ce sera une affaire finie.

Je ne doute aucunement, mon très cher Père, des soins que vous prendrez pour nous obtenir du Roi une indemnité des pertes que nous avons faites sur nos papiers, et il est très juste, comme je vous l'ai marqué bien des fois, et que je réitère encore à M. Savarie. Nous vous avons des obligations que nous ne pourrons jamais reconnaître, si nous n'avions comme membres de Jésus-Christ à puiser dans ses trésors pour reconnaître les charités que l'on nous fait, et dont les vôtres sont d'un prix à ne pouvoir être payées que de cette divine [243] monnaie. Souvent nous importunons, mes Sœurs et moi, notre divin Sauveur et son divin Père qui fait l'objet de ma grande confiance depuis près de quarante ans, pour qu'il vous conserve encore quelques années et vous récompense après d'une gloire éternelle.

J'ai l'honneur...

Monsieur et très cher Père, si M. Savarie avait besoin de nos patentes, il pourra les avoir à Versailles où doit être l'original.

1767, août 28, par Mr Courtemanche et le 17 8bre par une autre voie.

Monsieur de L'Isle-Dieu, je n'ai pas eu l'honneur de recevoir de vos lettres. J'apprends par celle que je reçois de M. Villard en date du 14 mars, la mort de M. Savarie, décédé le 27 janvier, dont je suis sensiblement touchée. Il marque que la procuration que j'ai envoyée l'année dernière en duplicata et qui est en blanc, peut servir en la faisant remplir du nom de qui je jugerai à propos. Vous me ferez plaisir, monsieur, de la faire remplir de celui que vous trouverez bon. Je m'en rapporte entièrement à votre choix et pour ce que vous aurez la bonté de faire pour tout ce qui regarde notre communauté. Je ne puis trop vous témoigner ma reconnaissance de tous les bons services que vous nous avez rendus. Je souhaite quelquefois avoir des affaires qui m'obligent de passer en France pour vous la témoigner amplement et de vive voix ; ensuite je renvois cela à Dieu qui tient compte de tous les services rendus aux pauvres. Je le prie et fais prier pour qu'il vous accorde tout ce que vous pouvez désirer pour le temps et pour l'éternité.

Toutes nos Sœurs prennent la liberté de vous présenter leurs très humbles respects ; elles se recommandent à vos prières et Saints Sacrifices.

J'ai l'honneur...

1767, août 30. Mr Villard par Mr Courtemanche et le 17 8bre par une autre voie.

Monsieur, j'ai reçu la votre en date du 14 mars, par laquelle vous m'apprenez la mort de M. Savarie arrivée le 27 janvier. Je regrette beaucoup cet honnête homme et sa perte à votre séminaire, et à notre maison pour laquelle il avait beaucoup d'attentions. Je vous fais, monsieur, mes remerciements de l'attention que vous avez de m'apprendre cette nouvelle, et de la bonté que vous avez eue de réclamer nos papiers. Vous me marquez d'envoyer une procuration, mais M. Boisvet me dit de votre part que les héritiers de M. Savarie vous ont remis ma procuration du 1er juillet 1766 avec mon acte notarié et extrait de baptistaire ; que, la procuration étant en blanc, il n'était pas besoin d'en envoyer une nouvelle, qu'il suffisait de la faire remplir du nom de qui je jugerais à propos me servir en France pour nos affaires. Je prie M. de L'Isle-Dieu de vouloir bien faire ce choix et, au cas qu'il ne fût plus, je vous prie, monsieur, de nous rendre ce service. Vous connaissez les honnêtes gens de ce pays-là et moi je n'y connais rien.

[244]

J'apprends par ceux à qui j'avais donné des lettres de change qu'elles ont été acquittées, ce qui me tranquillise beaucoup ; le pauvre M. Savarie nous a rendu devant de mourir ce bon office. M. Feltz en a encore une de 1,000 1. payable en janvier 1768. Le besoin où je suis m'oblige d'en tirer pour 1,000 ou 1,200 1. Je les tirerai sur M. de L'Isle-Dieu à un mois de vue et, au cas qu'il ne fût plus, vous aurez la bonté, monsieur, de les faire acquitter par le nouveau procureur.

Une lettre de change à 15 jours de vue à Mme D'Artigny de 600 L ; une de 115 1. à un mois de vue à M. Jean Antoine Dubois, cordonnier, chez maître Canber, cordonnier, rue Croix Baraiguin, à Toulouse.

Au mois d'août 1767, j'ai écrit à M. et Mme Sermonville en réponse à Mlle St Michel. A Mme Lignery où je demande ce que M. Lanoue a reçu de M. Goguette et ce qu'il devait recevoir.

À M. et Mme Figuery une lettre d'amitié,

À M. Feltz à Paris.

À M. Nouchette à Bruxelles.

À M. Héry à La Rochelle, le tout par M. Courtemanche, du 30 août 1767.

Réponse à M. Couturier, supérieur de Saint-Sulpice à Paris, le 17 8bre 1767 et le même jour donné à M. Mongolfier une quittance en duplicata d'une lettre de change de 7,620 1. réduite à...

1768, août 25. A Mr l'Abbé de L'Isle-Dieu par Md Lefebvre.

J'espère que celle-ci vous trouvera en bonne santé et que j'aurai encore la satisfaction l'année prochaine de savoir de vos nouvelles, non pas par vous-même, car voilà deux ans que j'en suis privée, mais par M. Villard et M. notre très cher Évêque ainsi que M. Mongolfier. Nous n'en avons pas encore eu cette année, nous les espérons de jour en jour. Dieu veuille qu'ils arrivent. Nous ne savons pas encore si nous avons un procureur ni qui il est, mais je me repose sur vos bontés ordinaires et attends avec patience ce que vous nous ferez savoir.

Toutes mes Sœurs vous assurent de leurs très humbles respects, elles se recommandent à vos prières et Saints Sacrifices. Nous offrons toutes ensemble nos faibles prières au Seigneur pour votre conservation.

J'ai l'honneur...

1768. août 25. A Mr Villard par Md Lefebvre et le 6 8bre par je ne sais qui.

Monsieur, nous n'avons encore aucune nouvelle de France. Je me flatte que vous aurez eu la bonté de nous nommer un procureur. J'aurais grand besoin de savoir en quel état sont nos affaires en France. Si nous avons quelque chose, nous aurions grand besoin de nous en servir, je n'ose rien faire que je n'aie des nouvelles. J'ai pourtant tiré une lettre de change de 753 1. 16 s. sur M. de L'Isle-Dieu à l'ordre de M. Ignace Gamelin et je leur marque que s'il n'est plus, [245] de vous la présenter afin d'être payés. Je me repose sur vos charitables soins et suis avec un très profond respect...

Monsieur...

Et le 7 8bre j'ajoute la lettre de change de 1,000 1. de M. Héry et un compte de ce que nous avions entre les mains de M. Savarie.

1768, août 25. A Mr Feltz par Md Lefebvre (Ferdinand de Feltz, chirurgien).

Monsieur, nous n'avons pas encore reçu de vos nouvelles et presque personne n'en a eues de France. Je ne sais que vous qui écrivez à La Jemmerais et M. Héry à Gamelin et à moi, que nous avons reçu en mai. Depuis ce temps pas un navire n'est arrivé d'Europe, qu'un qui a péri à l'Ile Rouge. Il n'a péri que deux hommes que l'on dit être morts de froid. Nous avons eu depuis le 10 mai jusqu'au 18 juillet des pluies presque continuelles et averses ; nous croyions tout perdu, mais, grâce à la divine Providence, il y a du blé qui est assez beau, mais beaucoup de noir, point de pois, fèves, avoine, peu de pommes, melons et citrouilles. Nous nous passerons de cela cette année, mais nous aurons du pain et de la viande parce qu'il y a du foin.

Comment va Mme Feltz ? [[174]](#footnote-174) S'ennuie-t-elle autant de ne point voir ses amis comme ils s'ennuient d'elle ? Toutes nos Sœurs l'assurent de leurs très humbles respects, surtout Despins et moi. Toute la communauté prie toujours pour M. et Mme, elles sont toutes telles qu'il les a laissées, jusqu'à la Sœur Arelle. J'ai eu la douleur de voir mourir ma sœur Maugras [[175]](#footnote-175) le 22 mars après 15 jours de maladie et presque toujours à l'agonie, sans perdre la parole ni la connaissance. Ma consolation est qu'elle a fait une mort de prédestinée. Le pauvre Gamelin m'inquiète, il tombe étonnamment, il amincit depuis la mort de ma sœur à le méconnaître. Nous sommes très contentes de Landriau, il se fait beaucoup de pratique par sa sagesse et sa prudence. Il y a eu cette année beaucoup de morts subites. M. Chambon, prêtre, est le dernier du 20 de ce mois, M. de Couagne cet hiver, et plusieurs autres.

Je vous remercie de l'offre que vous me faites à l'occasion de l'Ile Saint-Paul. Je n'ai rien pour la payer que les papiers que nous avons en France dont je n'ai aucune nouvelle. M. Héry me marque que le Roi en doit passer des contrats de constitut à perpétuité de 4 pour cent de rente. Si cela vous convient, nous pourrions y mettre ce qui faudrait savoir en février. Je crois qu'il ne sera adjugé que dans ce mois. Si vous trouvez occasion de m'instruire de ce qui se passe aux Missions étrangères pour ce qui nous regarde, vous me rendriez service.

J'ai l'honneur...

[246]

1768, août 25. Mr Héry par Md Lefebvre et je ne sais par qui le 4 8bre.

Monsieur, j'ai reçu l'honneur de la vôtre en date du 20 mars 1768. Je ne puis vous exprimer le plaisir que me cause la réception de vos lettres qui m'apprennent de vos nouvelles et de celles de votre femme qui m'est extrêmement chère. Je vous prie, monsieur, de continuer à me donner cette satisfaction, et d'assurer Mme Héry que je ne l'oublierai jamais dans mes prières ainsi que toute la communauté ; vous y avez part comme elle et toute votre famille que nous assurons toute de nos respects.

Il a plu au Seigneur de nous visiter en appelant à lui ma sœur Maugras (23 mars 1768) ; je la recommande à vos prières. Ma consolation est qu'elle a fait une mort des plus édifiantes. Le pauvre Gamelin depuis six mois tombe à vue d'œil et je crains bien qu'il ne passe pas l'hiver.

La reconnaissance que vous avez, faites-la vendre pour le compte du sieur Baptiste Laforme à qui nous devons une pareille somme, et ce que vous avez d'intérêts seront aussi à lui, et, suivant l'avis que vous m'en donnez, l'année prochaine il tirera une lettre de change sur nous.

J'ai reçu une lettre de M. Huard du 28 mai 1767 et une du 29 mars 1768. J'attends des lettres de Paris pour lui faire réponse ; si nos affaires y sont bien, je tirerai une lettre de change pour payer tout ce qui est dû aux héritiers Charly sur la seigneurie de Châteauguay, sinon je tâcherai au moins de payer la rente du constitut et une partie des arrérages. Il avait adressé sa procuration au pauvre Chenneville qui est mort à la fin de mars. Nous avons perdu aussi le 19 de ce mois M. Chambon de mort subite, âgé de 60 ans, 5 mois. Il était tombé en enfance tout à fait depuis plus d'un an. M. René de Couagne est aussi mort de mort subite au mois de février ; Marien Dulude et bien d'autres qui ne me reviennent pas à présent. J'écris en même temps à M. Débarasse en réponse le 27 août 1768, à Mme Lignery le 27 août 1768, à Mlle St-Michel le 27 août 1768, en avance à Mme Sermonville le 27 août 1768. Le 8bre à M. Héry, à M. Feltz, à M. Huard et à M. Villard.

COMPTE DE M. SAVARIE reçu en l'année 1766, envoyé à Mr Villard le 4 8bre 1768.

Il avait à toucher 9,000 l. pour un contrat sur la Ville de Paris et qui devait nous être remboursé par le sort de la loterie. J'avais prié M. Savarie de donner 6,000 l. à M. de Lanoue et 2,500 l. à M. Feltz : je sais que cela a été payé. Il me marquait qu'il espérait en toucher la rente cette année-là

|  |  |
| --- | --- |
| faisant la somme de | 4501. |
| Reste | 5001. |
| Il me marque qu'il lui reste par l'arrêté de compte qu'il m'envoie | 1,307 1. 5 s. 7 d. |
| La rente de l'Hôtel de Ville | 7861. 14 s. |
| Une reconnaissance de 1,000 1. sur la Compagnie des Indes | 501. |
| 3 autres coupons sur la même Compagnie, faisant 120 1. de rente | 120 1. |
| Pour les rentes de toutes nos lettres de change, en cartes et ordonnances | 1,492 1. 18 s. 5 d. |
| À toucher, en 1767 | 4.206 1. 18 s. |
| À toucher en 1768 | 2,4491. 12 s. 5 d. |
|  | 6,656 1. l0s. 5d. |

[247]

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| Sur quoi tirer en 1766 pour payer en 1767 à M. Feltz | | 1,0001. | |
| À M. Savarie pour ses peines et soins | | 100 | |
| À Mme D'Artigny, celle de | | 1,675 | |
| En 1767 pour la même | | 600 | |
| À Dubois, cordonnier | | 115 | |
| À M. Feltz | | 1,000 | |
|  | | 4.490 1. | |
| De plus sur le fond de 9,000 1. de rente | | 2,166 1. 10 s. 5 d. | |
| Reste | | 500 | |
|  | | 2,6661. 10 s. 5d. | |
| Avoir tiré en 1768 pour Mlle Noyelle | 753 1. 16 s. | |
| Pour M. Héry | 1,000 | |
| 2 années de pension au Frère | 600 | |
|  | 2,3531. 16 s. | |
| Balance | | 3121. 14 s. 5 d. | |

J'avais envoyé une lettre de change en 1765 que M. Savarie me marque que M. de Larochette lui a dit qu'il fallait attendre qu'il y eut quelque chose de décidé sur les papiers du Canada qui se trouvent entre les mains des sujets du Roi d'Angleterre. Il y a aussi une lettre de change de 1,050 l. tirée sur Mme Péan par M. Daine, exécuteur testamentaire de Mme Laronde, que M. de L'Isle-Dieu me marque avoir fait protester sur le refus que fit Mme Péan de l'acquitter.

1768, 8bre 17. Mr de L'Isle-Dieu par les derniers vaisseaux.

Monsieur et très cher Père, j'apprends par une lettre de M. Villard en date du 24 mars 1768 et que j'ai reçu le 8 8bre que vous nous avez choisi M. Maury pour notre procureur, homme de probité et de mérite connu de plusieurs personnes de ce pays. Nouvelle preuve de bonté de votre part et de reconnaissance pour nous. J'hasarde ce petit mot de lettre pour vous en remercier et vous en demander la continuation dont nous avons grand besoin, car nos affaires ne sont pas bien ; perdre ce que nous perdons en France, avoir essuyé un incendie qui nous a noyées dans les dettes et dont nous ne nous serions jamais relevées sans les charités que nous avons reçues des quêtes faites à Londres qui nous ont un peu allégées. La Providence est admirable, elle a des ressorts incompréhensibles pour le soulagement de ses membres ; elle pourvoit à tout, en elle est ma confiance.

Toutes mes Sœurs vous présentent leurs très humbles respects et se recommandent à vos prières et Saints Sacrifices.

J'ai l'honneur...

[248]

1768, 8bre 17. Mr Maury.

J'apprends avec un vrai plaisir que vous avez bien voulu vous charger de nos affaires, et j'en suis d'autant plus flattée que les personnes de probité qui sont en ce pays m'assurent qu'elles ne pouvaient jamais tomber en meilleures mains. Nous avons cette obligation à M. de L'Isle-Dieu qui a toujours eu l'attention de nous en choisir de tout ce qu'il y a eu de mieux. Je n'ai pas eu la consolation de recevoir de lettre de lui cette année, ni de vous. J'en espérais, mais il faut qu'elle soit perdue. Au 8 de ce mois, j'en reçois une de M. Villard qui m'annonce ce que je viens de vous dire. Je leur avais écrit à tous deux au 25 août et depuis à M. Villard au 6 8bre, où je lui adresse un compte de ce que nous avions entre les mains de M. Savarie, dont voici copie.

Ne connaissant point de commissionnaire, j'ai tiré deux lettres de change sur M. l'Abbé de L'Isle-Dieu, montant ensemble à 1,753 l. 16 s.

J'ai l'honneur d'être avec respect...

1769.

Monseigneur, je reçois votre lettre et celle que vous écrivez à mon fils que je ne lui ai pas envoyée, premièrement par l'accident qui lui est arrivé le 2 février. En reconduisant une visite, il tomba à sa porte et se cassa le bras gauche à quatre doigts de l'épaule. Il a assez de ce mal pour le présent. J'appris cette nouvelle le samedi, je partis le dimanche pour l'aller voir. Je le trouvai assez bien : point de fièvre, point d'enflure. J'en suis revenue le jeudi et lui promis de lui envoyer compagnie. Mlle Legardeur partit et une de nos Sœurs qui y sont encore.

En second lieu, il me paraît que Votre Grandeur a oublié le détail que je lui ai fait de cette affaire, et il est peut-être nécessaire qu'Elle le sache devant de lui faire tenir la lettre. Quand il entreprit de bâtir son église, il me demanda de lui avancer, et à sa fabrique, ce qu'il aurait besoin. Je lui promis de lui aider de tout ce que je pourrais de ce qui appartenait aux pauvres, que pour moi je n'avais rien. Quand tout fait, je lui dis que je ne le croyais pas en état non plus que sa fabrique de payer ; qu'il n'avait qu'à demander le crédit qu'il avait besoin, arrêter et signer les comptes. Il me dit que oui et ne le fit pas. Bien du temps après il m'écrivit et me marque qu'il a envoyé ses papiers à M. Mongolfier, et de trouver bon qu'il arrange tous ces comptes. Il lui marque que je ne lui ai pas rendu compte de la succession de son père ni de celle de sa grand'mère. J'ai porté mon inventaire au Séminaire et mes autres papiers et tous mes comptes, et M. Mongolfier, après avoir tout examiné, lui marque que son père n'a rien laissé, que sa grand'mère, que j'en suis héritière, et qu'il ne peut prétendre à cette succession qu'après ma mort. Il n'est pas content de cette décision. Il demande que M. Ignace Gamelin et M. Héry terminent cette affaire, qu'il s'en tiendra à tout ce qu'ils feront. Quand cela a été fait, il n'a plus voulu. Cependant j'avais plus à me plaindre que lui. Par ce compte, mon fils doit trois mille cent quarante et une livres, 11 s. 4 d. en espèces sonnantes, et par la fabrique mil cinq cent soixante-dix livres pour fournitures faites en 1757, et celle de quatre mil huit cent quarante-cinq, 7 s. 6 d. en ordonnances. Il y aurait bien des choses à dire qui seraient trop long à écrire.

J'ai l'honneur d'être avec un...

[249]

1769, au mois de juillet, par un vaisseau qui doit partir le 20, à Mr l'Abbé de L'Isle-Dieu.

Monsieur, j'ai reçu la vôtre du 15 9bre, temps auquel il n'y a plus d'occasions pour faire réponse. Elle était en date du 12 avril. Je ne sais, en vérité, mon très cher Père, de quels termes me servir pour vous témoigner ma reconnaissance. Vous poussez vos bontés à un point qui n'a point d'exemple, et Dieu seul peut récompenser de pareilles attentions. Il sera votre récompense, je l'en prie tous les jours et toutes nos Sœurs qui, comme moi, vous en font leurs très humbles remerciements.

La meilleure nouvelle que je pouvais apprendre cette année était que Dieu vous conservât, M. Villard me le marque, sa lettre est du 16 avril. J'en espérais une de vous et de M. Maury par M. Berthelotte qui m'avait promis de vous en demander, mais il est arrivé à la fin de mai et ne m'a rien apporté.

M. Mongolfier me rend un témoignage des plus avantageux de M. Maury, mais le choix que vous en avez fait m'est plus que suffisant pour me prouver qu'il est tout ce qu'il y a de bien. Je prie le Seigneur qu'il nous le conserve bien des années, et que nous n'ayons pas le malheur de le perdre si vite que les autres. Il m'a rendu un compte des plus exacts et des mieux rangés de ce qu'il a reçu des héritiers de M. Savarie dans le meilleur ordre qu'il est possible.

Je crains que M. Maury ne reçoive ma lettre trop tard pour tirer des contrats pour les reconnaissances qui restent à notre communauté, mais je me flatte que, puisque c'était votre avis, vous l'aurez suivi et que cela est fait. Je ne me flatte guère que vous puissiez avoir quelque indemnité de la Cour. On dit qu'elle est fort dure. Elle nous fait grand tort, que Dieu lui pardonne.

Je suis bien charmée que vous ayez remis les 120 l. d'erreurs aux héritiers du pauvre M. de Paris, mais j'aurais voulu que vous eussiez oublié les 500 l. dont vous me parlez, et je crois vous en avoir parlé plusieurs fois. J'ai déjà écrit à Mme Péan au sujet de la lettre de change de 1,050 l. tirée sur elle, et qui a été fournie en belles espèces à Mme Laronde. Elle ne m'a pas fait réponse. Elle a une fille religieuse en France, je vais lui écrire afin qu'elle fasse finir cette affaire.

Pour l'ancien contrat qui me regarde, M. Maury me fera plaisir d'y travailler. J'ai envoyé tous les papiers nécessaires à M. de Paris. Ses héritiers, je pense, les auront remis à M. Savarie s'ils ne sont pas perdus. M. Maury les aura sans doute trouvés avec les autres.

Voilà bien des embarras pour vous, mon très cher Père, à l'âge que vous avez, encore si le Seigneur vous donnait la santé comme à une Dame, veuve de M. Robino, de Portneuf, qui est ici en pension, qui a 81 ans passés, qui jeûne et fait maigre tous les jours commandés, qui travaille comme nous pour le bien des pauvres quoiqu'elle paye sa pension. Elle est charmante par sa grande piété et sa belle humeur, je souhaite tous les jours et je demande au Seigneur qu'il vous donne une pareille santé.

Toutes nos Sœurs vous assurent de leurs très humbles respects, elles se recommandent toujours à vos prières et Saints Sacrifices.

J'ai l'honneur d'être...

[250]

1769, juillet 9. A Md La Ronde-St-Elzéar, religieuse de l'Hôpital-général de Québec, à présent à l'Hôtel-Dieu de Loche.

Madame, vous avez su que M. Daine m'avait donné une lettre de change tirée sur Mme Péan de 1,050 1. qui était due à notre Hôpital pour la maladie et les frais funéraires de Mme votre mère. Vous apprendrez par celle-ci, si vous ne le savez pas encore, qu'elle n'est pas acquittée, ce qui nous fait un très grand tort. Je vous prie, madame, de vous intéresser à nous faire payer, si ce n'est pas par Mme Péan, que ce soit par quelqu'autre. Vous nous rendrez un service des plus grands, car nous sommes dans un grand besoin. Vous aurez la bonté de faire remettre tout ce qui est dû, par cette lettre de change, à M. Maury, avocat au Parlement de Paris, agent des affaires du Grand Séminaire de Saint-Sulpice, rue Pot de fer, à Paris ou au Grand Séminaire de Saint-Sulpice où il a son bureau. J'ai eu l'honneur d'écrire à Mme Péan, et je la priais de me faire toucher cet argent. Elle ne m'a pas fait l'honneur de me faire réponse. Je vous prie, madame, d'y faire attention. C'est la grâce que vous demande celle qui a l'honneur d'être avec un très profond respect...

1769, juillet 8. Mr Maury.

Monsieur, j'ai reçu le compte que vous m'avez envoyé des papiers, effets, que vous avez reçus des héritiers de M. Savarie. Je n'ai pas pu vous en accuser réception, l'ayant reçu au mois de 9bre, temps auquel il n'est plus d'occasions. J'avais l'honneur de vous écrire au mois de 8bre, ayant appris par M. Villard que vous aviez bien voulu vous charger de nos affaires. J'espérais de vos lettres de bon printemps, M. Berthelotte m'avait promis de vous en demander, mais il est arrivé à la fin de mai et je n'ai rien reçu. Je crains que vous soyiez embarrassé de nos coupons, et que vous craigniez d'en tirer des contrats ; c'est ce qui nous convient le mieux, nous avons déjà trop perdu pour le faire encore de près de moitié. J'espère toujours une de vos lettres et de M. L'Isle-Dieu. Quand je saurai ce que nous avons, je tirerai des lettres de change sur vous, si je n'ai pas de lettre je tirerai toujours, car j'ai besoin.

J'ai écrit, il y a deux ans, à Mme Péan à l'occasion de la lettre de change qu'elle doit de 1,050 l., elle ne m'a pas fait réponse. J'ai écrit à la fille de la Dame pour qui cette dette a été créée ; on m'a dit qu'elle est à l'Hôtel-Dieu, à Loche. Vous saurez de M. l'abbé de la Corne où elle est, et vous lui ferez tenir ma lettre afin qu'elle détermine Mme Péan à payer, si vous ne l'êtes pas ; au cas que vous le fussiez, vous jetteriez ma lettre au feu.

Je vous en adresse aussi une pour M. Goguette, à La Rochelle, que vous aurez la bonté de lui faire tenir le plus tôt qu'il se pourra. Elle est pour qu'il nous remette les reconnaissances qu'il a à nous, montant à la somme de 499 l. 10 s. provenant d'une lettre de change de 1757 de la somme de 999 l. 10 s. tirée au nom de Mlle Lanoue que je comptais qu'elle avait remis à M. son frère, et je vois par notre compte qu'il ne l'a pas fait.

Je vous en adresse aussi une de Mme veuve Lobinois pour M. Benoit, ci-devant capitaine en ce pays, qui a à elle de 1,550 l. en coupons et les rentes d'un ou [251] deux ans, somme qu'il doit à l'Hôpital et dont elle nous fait transport. C'est tout ce que j'ai à vous dire pour le présent.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect...

1769, juillet 8. A Mr Goguet.

Monsieur, j'apprends par un compte que l'on me rend des affaires de Paris pour notre Hôpital que M. de Lanoue a été payé de la lettre de change que j'avais tirée sur vous, et par conséquent que celle de 999 l. tirée au nom de Mlle Lanoue est encore entre vos mains. Vous avez remis à M. Lemoine le produit de celle de 1,693 l. au nom de M. Ménard et de celle de 500 l. à celui de Mlle Legardeur ; je me suis contentée de cela, comptant que vous aviez donné la troisième à M. de Lanoue à qui j'en avais donné une sur vous de plus grosse somme, ce qui a fait cette erreur, c'est que Mlle de Lanoue a gardé et endossé ces lettres « Valeur reçue de nous » au lieu de mettre « Valeur reçue dans les effets de Mme Youville », mais j'espère que c'est une erreur de laquelle il vous plaira revenir. Je vous envoie la quatrième lettre qui m'est restée et celle que vous avez écrite en 176 ? pour en accuser la réception à Mlle Lanoue. Je suis mortifiée d'être obligée de vous interrompre pour cela, après les peines que vous vous êtes données pour les achats que vous avez faits gratis pour cet Hôpital dont je vous ai toute la reconnaissance possible ; c'est ce dont je vous prie d'être persuadé et de me croire avec un très profond respect.

J'oublie de vous dire que, si vous avez les actions ou l'argent et les rentes de cette lettre de change, vous aurez la bonté de les remettre à M. Maury, avocat au Parlement de Paris, agent des affaires du Grand Séminaire de Saint-Sulpice, rue Pot de Fer, à Paris.

1769, 7bre 20. A Mr Maury.

Monsieur, j'ai reçu l'honneur de la vôtre au commencement d'août, elle est en date du 13 mars 1769 ; j'ai reçu aussi le compte que vous y avez joint par lequel je vous redois mille neuf cent quatre-vingt-une livres, huit sols, six deniers. Je ne m'en inquiéterai pas puisque vous me le dites, mais je crains que le Roi n'ait pas payé la rente des reconnaissances de 1768 et 1769, ce qui me mettrait bien en arrière, car devant que de recevoir de vos nouvelles j'avais donné une lettre de change de deux mille livres à M. Montgolfier, mais il m'a promis d'attendre que vous eussiez des fonds pour le payer.

J'ai eu l'honneur de vous écrire au 8 juillet et de vous adresser une lettre pour Mr Goguet, trésorier de France à La Rochelle, et au cas que vous n'ayez pas reçu ma précédente je vous répète, une aussi pour Mme St-Elzéar, fille de Mme Laronde, M. l'abbé Lacorne vous donnera son adresse. Je me flatte que vous n'aurez pas besoin de cela suivant ce que vous m'en écrivez, Mme Péan se sera rendue à vos justes poursuites.

M. Benoit marque qu'il a remis suivant les ordres de Mme Lobinois ce qu'il avait à elle, sans dire à qui, combien, et en quel temps ; si c'est à vous, ce sera sans [252] doute après votre lettre écrite. Vous m'en donnerez connaissance, je vous en prie par votre première lettre ; vous aurez aussi la bonté de me marquer si, comme à M. Savary, je vous renverrai nos comptes ou la copie approuvée et signée de la Communauté. Je ne vois pas non plus que vous ayez rien mis à la dépense pour vos honoraires ; je vous prie de le faire, cela ne diminuera en rien la reconnaissance que j'ai de vos attentions. Je prie le Seigneur de vous donner de longs jours et une parfaite santé.

M. l'Abbé de L'Isle-Dieu me marque qu'il vous redoit 265 l., s'il vous les donne vous lui donnerez une décharge telle qu'il le souhaitera.

J'ai l'honneur...

Le 18 7bre, j'ai fait réponse en duplicata à M. Héry, du même terme une lettre seulement à M. et Mme Figuery. Du 21 une seule à Mme Sermonville, à Mme Ligneris, à M. Feltz de même.

1769, 7bre 21. Mr l'Abbé de L'Isle-Dieu.

Monsieur et très cher Père, j'ai reçu l'honneur de la vôtre en date du 22 mars qui est encore remplie de tous vos soins et bontés dont je vous remercie ; c'est tout ce que j'ai à opposer à des services si considérables et si souvent réitérés.

J'ai eu l'honneur de vous écrire le 20 juillet, je souhaite que cette lettre vous soit parvenue. Je vous marque que ceux qui connaissent M. Maury m'en rendent un très bon témoignage, et que le choix que vous en avez fait me suffit pour penser que c'est tout ce qu'il y a de mieux. Je lui marque que j'attends qu'il se paye et qu'il porte en dépense ce qu'il jugera à propos, et, s'il y manque, ayez la bonté de fixer la somme que vous jugerez à propos, vous me ferez plaisir.

Puisque vous voulez absolument payer les 500 1. en donnant à M. Maury les 265 l. qui restent, il vous donnera une décharge telle que vous la souhaiterez.

Toutes mes Sœurs vous assurent de leurs très humbles respects. Elles se recommandent à vos saintes prières ainsi que moi qui suis avec un très profond respect.

Je recommande à vos prières une de nos Sœurs, âgée de 42 ans, et une novice (Sr Bonnet) prête à faire profession dans sa vingtième année.

1769, 7bre 22. A Monseigneur l'Évêque à Québec.

Pardonnez-moi si je vous interromps pour des choses peut-être inutiles, s'il est faisable, vous le ferez, sinon point, je serai aussi contente d'une façon que de l'autre. Voilà de quoi il s'agit. Il est resté au comité, sur les charités de Londres, pour le premier incendie une somme de 6 à 7 mille livres entre les mains des distributeurs. Je suis persuadée qu'une parole de M. le Général la ferait remettre à ceux qu'il jugerait à propos. S'il est possible que Votre Grandeur voulut lui en parler pour notre Hôpital, entendu que nous devons encore 7 mille livres sur l'argent qui nous avait été prêté pour nous rebâtir, et que nous manquons de bien des choses nécessaires et surtout de linge. Il y aurait bien du bien à faire si nous avions de quoi. Il se présente tous les jours des pauvres qui ont un vrai [253] besoin. Nous n'avons plus de logement, et j'ai le cœur bien gros de les renvoyer, mais il faut bien le faire. J'ai bien à me louer de la part que l'on nous a faite sur ces argents, puisque nous avons eu en trois fois près de 20 mille livres, mais il en faut tant pour de telles bâtisses. Si je savais où il y en a autant et que je les puisse prendre sans voler, j'aurais bientôt fait un bâtiment qui en logerait près de deux cents, mais je n'ai rien. Le Bon Dieu se contentera de ma bonne volonté.

J'ai l'honneur d'être...

1770, juin 18. A Mr Carleton, Gouverneur général.

Monsieur, j'admire la Divine Providence dans le besoin où se trouve notre Hôpital de vous avoir inspiré de lui faire charité de vingt-cinq quarts de lard dont je vous fais mes très humbles remerciements. Je n'aurais jamais osé vous rien demander, sachant que vous avez beaucoup à donner à divers pauvres personnes dont le besoin est grand. Nous offrirons, tous, dans cette maison, nos faibles prières au Seigneur pour votre conservation, la réussite de vos entreprises et une heureuse traversée.

J'ai l'honneur d'être...

1770, 7bre 21. Mr Maury.

Monsieur, j'ai reçu l'honneur de la vôtre en date du 4 avril 1770, ensemble vos bordereaux de comptes doubles, l'un desquels visé et arrêté par M. l'Abbé de L'Isle-Dieu, que je vous renvoie signés de mes Sœurs officières et de moi ; je garde l'autre pour m'en servir aux occasions.

Le bruit courait ici quand j'ai reçu vos lettres que les rentes des papiers de Canada converties en contrat étaient réduites à deux et demi pour cent ; ce que personne ne pouvait croire en ce pays. Mais, en fait nous avons été confondues avec ceux qui ont fait grand tort au Roi de France, et toutes les communautés de ce pays en sont les victimes, et bien d'honnêtes personnes qui se trouvent ruinées ; les innocents pâtissent pour les coupables.

Je suis bien charmée que M. Goguette vous ait remis le produit de la lettre de change tirée au nom de Mlle Lanoue. Je vous envoie le transport que Mme veuve Lobinois nous a fait tiré sur le modèle que vous m'avez envoyé.

Je serai bien charmée que vous puissiez tirer ce que Mme Péan doit pour Mme Laronde, c'est du bel argent que nous avons avancé pour cette dame, pour la soigner pendant six mois et demi de maladie, lui fournir sa nourriture et la faire enterrer honorablement, comme il convenait. Elle nous a dit que Mme Péan avait à elle 8,000 l. d'or en caisse et 41,000 l. en lettre de change. Il y a eu neuf ans au mois d'avril que cela nous est dû, et c'est des espèces dont nous nous servions dans ce temps et dont nous nous sommes privées pour la soulager. Elle a ici un de ces Messieurs qui a une famille et qui n'est pas à son aise, qui aurait grand besoin de cela ; les autres deux héritiers sont en France et, je crois, un au Mississipi.

[254]

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de M. L'Abbé de L'Isle-Dieu. Il a fait pour notre communauté l'impossible, il nous a rendu des services dont lui seul était capable et que nous n'oublierons jamais. Nous sommes fort intéressées pour sa conservation, que nous demandons à Dieu tous les jours.

Nous avons été fort touchées de la perte que fait le Séminaire de Saint-Sulpice en M. Couturier. Tous les Messieurs de ce Séminaire ici y ont été fort sensibles ; nous ne l'oublierons pas ici dans nos faibles prières.

Mes enfants ont un fond sur l'Hôtel de Ville et des arrérages de 30 ans. J'ai envoyé bien des fois les papiers nécessaires pour toucher. En 1752 ou 53, M. de L'îsle-Dieu me marquait qu'il n'y avait qu'à envoyer leurs procurations et qu'ils toucheraient 1,800 l. d'arrérages. Ils ne les ont pas envoyées, cela est resté là. Tous ces papiers sont restés ou chez les héritiers de M. de Paris ou ceux de M. Savary. S'il vous plaît, monsieur, voyez s'il est possible d'y revenir, le fond doit être de 2,400 l.

Je vous prie de payer à M. Montgolfier une lettre de change de 2,000 l. que j'ai tirée sur vous, je pense qu'il ne vous pressera pas.

Je vous prie aussi de vous informer au Séminaire Saint-Sulpice de quelques meubles d'église que nous y avons dont je vous envoie le mémoire ci-joint, de voir comment cela est, et, si vous trouvez quelque occasion sans courir de risques, quoiqu'il en puisse coûter quelque chose, je serais bien charmée si cela pouvait me parvenir et vous serais très obligée.

J'ai l'honneur d'être...

MÉMOIRE DES EFFETS que l'Hôpital-général de Montréal a au Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, et, je crois, entre les mains de M. Joubert, donnés au dit Hôpital par feu M. Normant, supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal.

Savoir :

50 l. de cire blanche

deux aubes de batiste garnies de dentelle

deux ceintures de ruban

un calice avec la patène

deux burettes d'argent avec l'assiette

un soleil d'argent doré

un encensoir avec la navette d'argent

six chandeliers avec le crucifix d'argent haché

deux idem pour les acolytes

1770, 7bre 22. A Mr l'Abbé de L'Isle-Dieu.

Monsieur mon très cher Père, vos souvenirs me sont infiniment chers et je me flatte que vous voudrez bien m'en honorer tant que vous pourrez ; ils sont sincères, depuis 23 ans que vous n'avez cessé de m'en donner des preuves. Toute cette communauté, ainsi que moi, en sommes pénétrées d'une reconnaissance [255] que ma plume n'est pas capable de vous exprimer. Nous ne cessons d'offrir au Seigneur nos faibles prières pour qu'il daigne suppléer à notre incapacité. Il a tant de bonté et de miséricorde pour nous que j'ose me flatter qu'il le fera.

Nous sommes 18 Sœurs toutes infirmes qui conduisons une maison où il y a 170 personnes à nourrir et presque toutes à entretenir ; très peu de rentes, la plus considérable est celle de nos ouvrages qui sont tombés des deux tiers depuis que nous sommes aux Anglais. Toujours à la veille de manquer et nous ne manquons jamais, du moins, du nécessaire. J'admire chaque jour la divine Providence qui veut bien se servir de si pauvres sujets pour faire quelque petit bien.

J'espère que Dieu vous conserve, je l'en prie tous les jours, et toutes mes Sœurs qui vous assurent de leurs très humbles respects et se recommandent à vos prières et Saints Sacrifices.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect...

Monsieur mon très cher Père, j'oubliais de vous dire combien nous sommes charmées de l'attention et de l'arrangement de M. Maury. Vous nous avez procuré, je pense, ce qu'il y avait de mieux à Paris. Je prie Dieu qu'il nous le conserve.

1770, 7bre 22. Mr Feltz.

Monsieur, j'ai reçu l'honneur des vôtres. Dans la première vous n'aviez pas encore reçu la mienne et vous pensiez que je vous avais oublié. Non, monsieur, je n'oublierai jamais des amis de qui j'ai reçu mille bontés et autant de bienfaits, et je vous avoue que votre absence et celle de votre Dame me coûtent toujours beaucoup. Nous nous entretenons souvent de vous. Je suis bien charmée de la satisfaction que vous donne M. Doire, je crois que sa chère maman est bien contente. Il a perdu sa marraine, Mme Latour, dans le mois de janvier. Elle a laissé du bien à ses héritiers. Le pauvre Fleurimont [[176]](#footnote-176) n'en jouira pas longtemps, il est attaqué du mal de poitrine ; il aura, je crois, de la peine à voir la fin de l'année et il est dans une maison neuve qu'il a fait bâtir sur le terrain de M. Silvain, qui vous joignait, il était à La Brocquery qui lui a vendu.

Mlle Nouchette est mariée avec un M. Augustin Chaboyer ; c'est celui qui s'était marié au Détroit, dont la femme est morte sans enfants il y a deux ou trois ans ; un garçon sage qui sait travailler. Il a 24 mille livres, dit-on. La crainte des Anglais fait que l'on les donne au premier qui les demande.

Je vous adresse une lettre pour Mme de Lignery. Vous aurez la bonté de lui annoncer la mort de Mme Macailye (Mackay), sa fille, devant de lui faire remettre. Elle est morte le 13 de ce mois, et Mme de Cuisy, la jeune [[177]](#footnote-177), au commencement d'avril. La première après sept ou huit mois de maladie d'une fluxion de poitrine, et l'autre, quatre mois de coqueluche. Le pauvre Gamelin [256] (Ignace) est toujours dans un état des plus tristes : il est sourd, muet, presque aveugle, il est paralytique de presque tout son corps. Ma sœur et Lajemmerais le traînent presque tout le jour et un homme, avec un d'ici, toutes les nuits depuis près de six mois. Il y a deux ans qu'il est dans cet état. La Benac [[178]](#footnote-178) est accouchée hier, à sept mois, d'une fille, morte en sortant du baptême. Je crois qu'elle s'est blessée autour de son père.

M. Landriault sert toujours notre hôpital, il a beaucoup de bonnes maisons en ville, il est fort sage et soigneux. Je vous remercie des peines que vous vous êtes données pour nous procurer le paiement de Mme Laronde.

Je vous dirai pour nouvelle que Mme Céloron [[179]](#footnote-179) est Sœur Grise ; elle a la robe depuis six mois, elle est d'une vertu peu commune.

Notre bon Roi de France gardera tout à la fin, je n'en aurais pas regret si nous retournions à lui comme on veut nous en flatter quelquefois.

Toutes nos Sœurs et Dames de votre connaissance vous assurent de leurs respects ainsi que Mme Feltz.

1770, 7bre 23. A Md de Lignery.

Madame, je voudrais bien avoir quelque chose de flatteur à vous dire, mais, au contraire, j'ai une nouvelle des plus sensibles causée par la mort de Mme Macailye (Mackay), votre chère fille, arrivée le 13 de ce mois à midi. Notre consolation est qu'elle a souffert avec une patience héroïque, qu'elle a reçu tous les sacrements et c'est elle-même qui a demandé l'Extrême-Onction, après lequel elle voulut faire encore une confession générale. Monsieur son mari et son frère se sont prêtés à tout ce qu'il fallait pour qu'elle ne manquât de rien, tant pour le spirituel que pour le temporel. Ils sont dans une affliction que je ne puis vous dépeindre ainsi que M. de Lignery. Les deux premiers passent dans peu pour Londres pour arranger leurs affaires. Les deux enfants [[180]](#footnote-180) sont aux soins de leur oncle, n'en soyez pas inquiète. Ils sont parfaitement aimables. Revenons à notre chère défunte. Elle est accouchée au mois de février, je crois, point bien portante, d'un garçon qui avait environ deux mois. Elle a toujours été souffrante depuis ce temps, et arrêtée tout à fait depuis la mi-avril. Son mari la promenait quelquefois en calèche pour lui faire prendre l'air. Mme de Bayou-ville ne l'a pas laissée depuis ce temps, et depuis le mois de mai jusqu'à celui d'août qu'elle est à Laprairie où elle est morte. Elle a toujours eu besoin de veilleuses qu'elle a trouvées ici, et je lui ai donné la vieille Champigny, qui demeure ici, pour la soigner à Laprairie ; elle n'est pas encore revenue. M. Macailye (Mackay) m'a fait prier de lui laisser quelques jours, ce que j'ai fait volontiers. Il a donné sa belle robe à l'église de Laprairie.

Nous avons perdu aussi Mme de Cuisy [[181]](#footnote-181) après quatre mois de maladie, [257] commencée par une coqueluche, dégénérée en fluxion de poitrine. Elle a fait une mort fort édifiante. Elle a laissé deux filles qui ne sont point belles, mais beaucoup d'esprit. Elle a recommandé à son mari et à son beau-père et mère de les faire élever ici quand elles auront encore quelques années ; si je vis je les prendrai.

Je ne sais où est Mme Lamilitier depuis que je vous ai écrit, je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Elle a été du temps chez Mme de Joncaire qui est telle que vous l'avez laissée ; pour tout, elle se porte bien. Pour M. Lamilitier, on m'a dit qu'il est chez Normant, seigneur d'Arpentigny, en attendant l'héritage de la grand-mère.

M. Chaber (Daniel de Joncaire, sieur de Chabert et de Clausone) se porte beaucoup mieux ; sa femme est grosse. Ils avaient laissé leur dernière fille chez les Sœurs de la Pointe-aux-Trembles. Madame Sainte-Radegonde me l'envoya le jour de l'An pourrie de gales qu'elle avait depuis quatre ans. Je l'ai fait guérir et je l'ai gardée jusqu'au commencement d'août. Son père la demandait, et sa grand'mère, Mme la Morandïère [[182]](#footnote-182) qui est devenue Mme Contrecœur.

J'ai reçu votre lettre du mois de 7bre, j'ai fait tenir sur-le-champ celle de M. Lacoste. Il m'a dit qu'il vous avait écrit et envoyé une procuration pour vous faire payer.

Mlle Lanoue se porte bien cette année, elle vous fait mille compliments et à M. son frère. Vous lui ferez aussi les miens. Il n'a pas lieu d'être content de ce que le Roi lui fait perdre, ni nous non plus.

Toutes nos Sœurs et Dames de votre connaissance vous assurent de leurs respects et prennent bien part à votre juste affliction. Mille choses gracieuses de ma part à vos chers enfants, filles et garçons, quand vous leur écrirez. Mes enfants vous assurent de leurs respects et à M. et Mme d'Hauterive qui auront pour agréable de recevoir les miens. Si vous entendez parler de M. Sabrevois, M. et Mme Sermonville, vous leur ferez de même. Si vous m'écrivez, adressez vos lettres à M. Maury.

Je suis charmée que Mlle St-Michel se porte bien, tant mieux pour elle. Je n'en avais pas entendu parler depuis son arrivée en France ; qu'elle m'écrivit au mois de Xbre. Je lui ai écrit trois fois depuis, mais je n'y retournerai plus. La famille Deschambault est peinée de son indifférence. Mme de Longueuil [[183]](#footnote-183) est mariée avec M. Grande (l'honorable William Grant), du 9 de 7bre. Elle est partie le 10 avec lui pour aller demeurer à Québec avec lui ; Longueuil qui est sorti d'ici à la fin de 9bre part cette semaine, pour aller la joindre. M. Deschambault a acheté le château de Vaudreuil 18,500 l. ; il est après le faire réparer. M. Duplessis se porte à l'ordinaire, et Mlle Nanette, mal et bien ; ils se plaignent beaucoup de ne pas recevoir de lettres de leur frère et sœur. Ils écrivent tous les ans et ont remis, cette année, ces lettres à M. Deschambault. M. de Longueuil [258] est marié à Mme de Bonne [[184]](#footnote-184). M. et Mme de Beaujeu et ses demoiselles et un petit qu'elle a eu depuis, sont à l'Ile-aux-Noix. Mlle Nouchette [[185]](#footnote-185) est mariée à Augustin Chaboyer. Mme Latour est morte. Fleurimont qui avait eu d'elle un gros héritage de 24 à 26 mille l. est bien mal, on croit que c'est une fluxion de poitrine. Si vous entendez parler de Mme de Noyelle, de M. [[186]](#footnote-186) et Mme Lacolombière, vous aurez la bonté de leur faire mes compliments.

1770, 7bre 24. Mr Villard, Supérieur des Missions étrangères.

Monsieur, quoique je n'aie pas reçu l'honneur de vos lettres cette année, vous voulez bien toujours me permettre de vous assurer de mes très humbles respects. Les Dames de l'Hôtel-Dieu ont eu la bonté de me faire dire qu'elles avaient reçu de vos nouvelles, et qu'elles étaient chargées de me faire vos compliments dont j'ai l'honneur de vous faire mes très humbles remerciements. Toutes nos Sœurs vous assurent de leurs très humbles respects. Elles se recommandent à vos prières et Saints Sacrifices ainsi que moi qui suis avec un très profond respect...

1770, 7bre 24. Mr Héry.

J'ai reçu l'honneur de la vôtre en date du 2 avril. Elle nous cause toujours de nouvelles satisfactions. Toute la Communauté se rassemble, il faut leur lire votre lettre, afin qu'elles entendent les nouvelles de toute votre famille qui nous sera toujours extrêmement chère par inclination et par reconnaissance. Non, monsieur, cette maison n'oubliera jamais vos bontés ; elles sont écrites sur plusieurs de nos livres, celles qui viendront après nous sauront le bien que vous nous avez fait. Nous vous recommandons tous les jours au Père Eternel et votre famille. Nous assurons toutes Mme Héry de nos respects et toutes nos Dames. Je suis curieuse des nouvelles de Chariot, s'il étudie, s'il se met au commerce ? Lisette est-elle grande et toujours jolie. Je vais souvent en esprit chez vous avec la Sœur Despins, qui n'a pas grande santé. Le pauvre Gamelin est toujours dans un état des plus tristes. Je ne sais pas comment ma sœur et le pauvre Lajemmerais y résistent ; cependant ils ne font que ce qu'ils doivent. La Benac est accouchée le 21 de ce mois d'une fille qui est morte en sortant du Baptême. Elle a été très mal et elle est un peu mieux aujourd'hui.

J'ai l'honneur d'être...

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien nous rendre un service en proposant aux héritiers Charly à qui notre Hôpital doit pour Mlle Lanoue la dette de M. Aliesse ; c'est-à-dire ce qu'il doit à Mme Portneuf : l'Hôpital doit la moitié d'un constitut de 5,000 l. soit 2,500 l.

[259]

|  |  |
| --- | --- |
| Report | 2,5001. |
| Mlle Lanoue, au mois d'août 1761 a été condamnée à payer 5 années de rentes qui font | 6251. |
| Depuis 1761 jusqu'en 1774 que M. Aliesse doit payer, soit 13 ans | 1,625 1. |
|  | 4,7501. |

|  |  |
| --- | --- |
| M. Aliesse doit à Mme Portneuf | 3,5541. 16 s. |
| Et je leur ferai toucher à Paris sur nos fonds | 1,195 1. 4 s. |

J'aurai la facilité de m'arranger ici avec Mme Portneuf et la satisfaction de payer cette somme que je serais bien contente de payer. Vous savez tout ce que le Roi de France nous a fait perdre. Ici on ne fait rien, plus d'ouvrage comme autrefois. Les pauvres sont en plus grand nombre, on voudrait bien les soulager, mais tout manque. Si nous n'avions pas été soulagées par les charités de Londres, comme nous l'avons été, nous avons eu en trois ans près de 18,000 l., sans quoi nous n'aurions pu jamais nous relever de notre incendie. Nous sommes aussi bien rebâti que devant ; point de cadres à l'église, même pas d'apparence qu'il y en ait jamais. Nous ne pourrons pas de sitôt avoir autant de linge pour les pauvres et pour nous. Dieu soit béni tout ira comme il voudra.

Du 16 8bre 1770. J'ai oublié de vous dire que les héritiers Charly ont à rabattre un reçu de 350 l. que Mlle Lanoue a donné à Mme Franche ville en 1763, et un de pareille somme en 1762, passé au compte des héritiers Poulain ; cela déduit, la lettre de change que j'enverrais ne serait que de 845 l. 4 sols. J'ai aussi oublié à vous marquer que Mme Céloron se fait Sœur Grise, elle a la robe depuis six mois, elle n'est pas jeune mais elle est bonne.

1771, 7bre. A Md de Ligneris par Md Beaujeu, en duplicata.

Madame, je suis très surprise que vous n'ayez pas reçu mes lettres de l'année dernière. J'avais mis la dernière sous le couvert de M. Feltz pour qu'il vous prévînt de la mort de Mme Macailye (Mackay), et, si les ports de lettres n'étaient pas si coûteux, je vous en enverrais la copie, et je sais que M. de Ligneris vous a aussi écrit.

Vous aurez appris que les MM. Macailye sont partis pour Londres en juin ; leurs affaires, dit-on, sont très mauvaises et ils doivent gros. Cependant votre gendre m'a dit qu'il espérait s'arranger, qu'il à quelque chose à vendre qui l'acquittera. Il ne comptait pas pour lors pouvoir aller en France et se flattait d'être de retour ici dans le cours de l'hiver. Ses deux enfants sont très jolis, il les a laissés chez sa belle-sœur qui en a grand soin et qui les élève très bien. Le garçon va à l'école française. M. de Ligneris voudrait engager Nanette à aller chez les Sœurs de Laprairie. Elle mangerait avec lui et lui ferait une compagnie, mais il a de la peine, elle est fort attachée à sa tante et encore plus à Mme Bayouville qu'elle appelle *Balais.* Je vous marquais l'année dernière la mort de Mme de Cuisy ; [260] je vous apprendrai cette année le mariage de son mari [[187]](#footnote-187) avec la fille aînée de Chêneville au commencement de mai. Elle paraît aimer beaucoup les petites,

Je ne puis me dispenser de vous apprendre la mort de Mme de Joncaire [[188]](#footnote-188) arrivée à la fin de juin et celle de M. Chabert (Daniel de Joncaire, sieur de Chabert et de Clausone), au Détroit, à peu près dans le même temps. Madame de Joncaire a été malade environ 6 semaines. M. Petit qui est là, curé depuis la mort de M. Dayebour (l'abbé Philippe D'ailleboust des Musseaux), lui a fait de fréquentes visites et elle paraissait flattée de le voir. Elle a reçu tous les sacrements, et dix à douze jours devant sa mort le feu prit à midi dans son grenier. Elle a perdu presque tous ses meubles et beaucoup de blé dans son grenier. Elle a fait son testament ; j'ai ouï dire qu'elle donne à Mme Lamilitier toutes ses hardes et meubles sans compter ce qu'elle a eu devant. Il y avait près d'un an qu'elle était à York, mais elle est venue bien vite. M. Labbé sera payé du billet que l'on dit qu'il a, et le reste à M. Chabert.

Mlle Lanoue se porte bien, elle vous fait mille compliments et à M. son frère. Elle embrasse ainsi que moi, vos chers enfants, filles et garçons. Mes compliments s'il vous plaît à M. et Mme d'Hauterive. Toutes nos Sœurs et Dames de votre connaissance vous assurent de leurs respects. Je recommande à vos prières ma nièce Bleury [[189]](#footnote-189), morte à la fin d'octobre 1770. Son frère, qui était prêtre de notre Séminaire, est à l'extrémité d'une hydropisie.

La dernière des filles de M. St Luc qui était mariée à St Georges est aussi morte.

J'ai l'honneur...

1771, 7bre 21. A Mr l'Abbé de L'Isle-Dieu.

Monsieur mon très cher Père, j'ai enfin reçu le 15 du courant l'honneur de la vôtre en date du 15 avril. Je m'ennuyais fort de ne la pas voir arriver et j'étais grandement inquiète ; mais enfin il a plu à Dieu de m'en tirer en apprenant par vous-même que vous jouissez d'une assez bonne santé. Je l'en remercie et le prie de vous conserver encore plusieurs années. Toutes mes Sœurs en font autant et tous ceux et celles qui composent cet Hôpital. Nous demandons à ce Dieu de toute bonté de vous combler de ses grâces pour le temps et pour l'éternité. J'ai aussi reçu la lettre de M. Maury et ses comptes qui sont très équitables. Eh bien, je vais les signer et les faire signer par les officières. J'espère qu'il débrouillera le compte qui m'appartient. Je lui envoie encore de nouveaux embarras. Je ne suis pas inquiète de ce que je lui dois, parce que j'espère qu'il ne perdra rien sur les avances qu'il a la bonté de nous faire. Je crains qu'il soit encore obligé de nous avancer cette année. Je n'ai pu me passer de tirer sur lui 1,917 l. 3 s. Il m'a accusé les 265 1. qu'il a reçues de vous. Si Mme Péan payait et qu'il touchât quelque chose sur les papiers que je lui envoie, il me redevrait. Dieu soit béni, la Divine Providence pourvoit à tout, toute ma confiance est en Elle. Ne nous oubliez pas dans vos prières et Saints Sacrifices.

J'ai l'honneur...

[261]

1771, 7bre 23. Mr le Supérieur de St-Sulpice.

Monsieur, la perte que nous avons faite de M. l'abbé Couturier et la peine que nous en avons ressentie n'a pas été sans consolation puisqu'il est si dignement remplacé. J'ose vous supplier, monsieur, de vouloir bien le représenter dans les bontés dont il a bien voulu honorer notre maison. Je vous demande cette grâce et celle de me croire avec un très profond respect.

Monsieur...

1771, 7bre 21. Mr Maury.

Monsieur, j'ai reçu la vôtre le 15 du courant en date du 15 avril et vos comptes. Je vous renvoie le double signé des officières. Je vois que je vous redois 998 l. 2 s. 8 d. Je vous suis bien obligée de la bonté que vous avez de nous faire ces avances ; je crains bien que vous ne soyez obligé d'en faire encore cette année. Devant la réception de votre lettre, le besoin m'a fait tirer sur vous 1,917 l. 3 s. ; une traite de 1,200 l. à l'ordre de M. Cuisy, fils, deux à l'ordre de Mme veuve Gamelin, faisant ensemble 1,335 l. Ces 1,335 l. là à 15 jours de vue et une à l'ordre de M. Jacquelin, négociant de La Rochelle, de 582 l. 3 s., dans le cours du mois de janvier 1772. Je crains de vous embarrasser et, si j'avais reçu votre lettre plus tôt, j'aurais tâché de me passer à moins.

Je vous envoie un papier d'une donation que Mme veuve Duplessis-Faber a fait à l'Hôpital comme vous le verrez, et, comme ces Dames » ses filles ont tiré sur M. Doutrolo qui est leur procureur ; je vous envoie son adresse afin que vous voyiez si la mère ne doit pas avoir comme les enfants, et même je crois que les enfants devraient faire vivre la mère. S'il y a quelque chose, vous le toucherez. Il y a cinq ans et demi qu'elle est à charge de l'Hôpital ainsi que sa fille aînée.

Je vous serai bien obligée si vous pouvez me faire payer de Mme Péan. Nous sommes bien dans le besoin. Le fils de Mme Laronde fait faire ses affaires par M. Porlier, négociant de cette ville ; il est venu me trouver, je lui ai donné votre adresse et il doit vous envoyer une procuration et autres papiers, s'il est nécessaire. Sur ce que vous me faites l'honneur de me marquer au sujet de la rente de mes enfants, je suis dans l'espérance que vous parviendrez à arranger cette affaire. Je suis charmée des nouvelles que vous me donnez de ce que notre cher Père et fondateur de notre Hôpital, Monsieur Le Normant avait laissé au Séminaire de Saint-Sulpice pour notre église. M. Montgolfier s'est rappelé que M. Joubert lui avait donné de l'argent et nous doit payer, quoiqu'il ne se souvienne pas de la somme. Il n'y a rien à perdre avec lui. Pour le reste s'il y a des risques à le faire passer, il vaut mieux attendre, cependant ne manques pas les occasions si vous en trouvez, quoiqu'il en coûte quelque chose. J'ai été bien charmée de recevoir la lettre de M. l'Abbé de L'Isle-Dieu. Je crains tous les ans d'apprendre qu'il n'est plus. C'est un ami comme il ne s'en trouve guère, depuis 24 ans il nous en donne toujours de nouvelles preuves. Je ne finirais pas si je vous détaillais tous les services de la dernière conséquence qu'il nous a rendus.

[262]

Je vois par vos comptes que le Frère Joseph Dellerme est encore vivant. À l'âge qu'il se donnait quand nous sommes entrées à l'Hôpital, il doit avoir 90 ans. Je serais bien charmée s'il était possible que vous le puissiez aller voir et me mander dans quelle maison il est [[190]](#footnote-190).

Faites-moi savoir ce que vaudrait un tableau de saint Joseph avec son cadre doré de … pieds de haut et … de large. Le saint Enfant Jésus caressant saint Joseph avec son établi et ses outils de charpentier, une croix au-dessus de sa taille. Un Monsieur de Londres qui est ici à présent me fait espérer de le faire passer pour 3 ou 4 louis. Ce sont des ouvrages que l'on fait ici, mais très mal et extrêmement cher.

1771, 7bre 23. Mr Carletton (Sir Guy Carleton, gouverneur du Canada).

Monsieur, votre absence et la crainte de vous perdre nous rendent la nouvelle de votre retour encore plus agréable. J'espère que la bienveillance que vous avez témoignée aux Canadiens vous accompagnera dans votre retour ; je vous la demande, monsieur, pour notre maison et en particulier pour les enfants trouvés que nous retirons depuis que nous sommes sous la domination anglaise. Je réclame l'honneur de votre protection auprès de Sa Majesté Britannique pour obtenir quelque secours pour ces petits malheureux. Je crains d'être obligée de cesser cette bonne œuvre faute de moyens pour la soutenir. Vous pouvez augurer, monsieur, combien de cruauté cela pourrait occasionner à des personnes qui voudraient ensevelir leur honte avec leurs enfants. Cette considération est assez forte pour faire impression sur un cœur compatissant et charitable. J'espère que vous ne me refuserez pas cette grâce. J'ose encore vous prier de vous intéresser pour nous faciliter, si cela se peut, le transport des effets que je vais vous spécifier ci-après, restés entre les mains de M. Joubert, directeur et économe du Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, et dont M. Le Normant, vicaire général et supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal et notre fondateur, décédé en 59, nous avait fait charité. Savoir un calice avec sa patène d'argent, les deux burettes avec l'assiette d'argent, le soleil d'argent doré, l'encensoir avec navette d'argent, six chandeliers avec le crucifix d'argent haché, deux chandeliers pour les acolytes.

J'espère, monsieur, que vous ne vous emploierez pas en vain, mais que vous réussissiez ou non comme je me persuade qu'il ne dépendra pas de vous, je vous assure d'avance de toute ma reconnaissance et des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

Monsieur...

J'ai encore à vous entretenir, monsieur, d'une affaire dont vous avez connaissance : c'est celle des Sauvages du Sault-Saint-Louis pour leur prétention mal fondée sur les terres de la Seigneurie de Châteauguay. Je serais bien charmée qu'elle pût s'accommoder et que les Pauvres fussent délivrés de leur importunité.

*Fin du manuscrit*

[263]

**Mère d’Youville**

PIÈCES  
JUSTIFICATIVES

[Retour à la table des matières](#tdm)

[264]

[265]

**Généalogie de la famille Du Frost**

**d'après la Réformation de 1669 et les registres paroissiaux**

Dressée par le comte de Palys, vice-président de la Société d'Archéologie d'Ille-et-Vilaine.

|  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| Guyon du Frost, 1473, ép. Guillemette de Brays. | | | | | | | | |
|  | Jean du Frost, ép. Jeanne de la Hoche. | | | | | | | |
|  |  | Pierre du Frost 1554, ép. Guyonne Rémond. | | | | | | |
|  |  |  | Bertrand du Frost, ép. Gilette Caillole | | | | | |
|  |  |  |  | Jean du Frost sieur du Hellan, 1617, ép. Thomasse de Saint Pern. | | | | |
|  |  |  |  |  | Christophe du Frost sieur du Hellan, 1629, ép. Bertranne Le Bel. | | | |
|  |  |  |  |  |  | Christophe du Frost sieur de Breilsamin, ép. Marguerite de La Forest dame de la Gesmerays, 18 fév. 1653. | | |
|  |  |  |  |  |  |  | Christophe du Frost sieur de la Gesmerays, 1661, ép. Renée Gaultier de Varennes, 18 janvier 1701. | |
|  |  |  |  |  |  |  |  | Marguerite du Frost de Lajemmerais, ép. François d’Youville, 1722. |

Extrait de *Une Famille Bretonne au Canada* — *Madame d'Youville,* par le comte de Palys, Rennes, 1894.

[266]

[267]

Baptistaire de la Vénérable  
Marguerite d'Youville

**EXTRAIT des Registres des Baptêmes, Mariages et Sépultures de la Paroisse de Sainte-Anne de Varennes pour l’année mil sept cent un.**

Le seizie jour du mois d'octobre de l'année mil sept cent in par F. Guillaume Bulteau a ce sub délégué, a esté baptizée Marie Marguerite fille de Christophe Dufrost Escuyer Sr de la Jemerais Lieutenant dans les troupes et de Damle Marie Renée Gaultier de varenne sa femme, née le jour précédent le parein a esté Jacques René Gaultier de varenne et la mareine Marie Marguerite Gaultier de varenne lesquels ont touts signé

Varenne

M M Gaultier

de la jemerais

De St Claude ptre Curé

**Frères et sœurs de Mme d'Youville**

tous nés à Varennes, province de Québec

CHARLES, né le 27 décembre 1702 ; ordonné à la prêtrise le 14 avril 1726 à Québec ; décédé curé de Verchères le 6 mars 1750 et inhumé le 12 mars au même endroit.

MARIE-CLÉMENCE, née le 26 janvier 1704 ; épouse à Montréal le 16 novembre 1735, Pierre Gamelin-Maugras ; décédée à Montréal le 22 mars 1768.

MARIE-LOUISE, née le 13 septembre 1705 ; épouse à Montréal, le 31 janvier 1731, Ignace Gamelin ; décédée à Montréal le 10 avril 1789.

[268]

JOSEPH, né le 29 octobre 1706 ; ordonné à la prêtrise à Québec le 21 octobre 1731 ; décédé curé de Sainte-Famille, Ile d'Orléans, le 11 novembre 1756.

CHRISTOPHE, né le 6 décembre 1708 ; décédé à la Fourche-aux-Roseaux, aujourd'hui Letellier, Manitoba, le 10 mai 1736.

Acte de mariage de Mme d'Youville

Le douzième jour d'août de l'an mil sept cent vingt deux, Je, soussigné. Grand Vicaire de Monseigneur l'Évêque de Québec, ayant accordé la dispense de trois bans pour les raisons qui nous ont été déduites et qui nous ont paru bonnes, après avoir pris le mutuel engagement par paroles de présent de François You, Ecuyer, âgé de vingt deux ans, fils de feu Pierre You, vivant Ecuyer Sieur de la Découverte, Enseigne d'une compagnie du détachement de la Marine, et de Dame Madeleine Juste, son épouse de cette paroisse, d'une part ; et de Demoiselle Marie Marguerite de la Gemeraye, âgée de vingt et un ans, fille de feu Christophe Dufrost, Ecuyer, Sieur de La Gemeraye vivant capitaine d'une compagnie du dit détachement de la Marine et de Dame Marie Renée Gautier, son épouse, aussi de cette paroisse d'autre part ; les ai mariés selon les rites de notre mère Ste Église, en présence de la dite Dame Madeleine Juste, mère du dit époux, de Thomas de Joncaire, Ecuyer, son beau-frère. Lieutenant d'une compagnie du dit détachement de la Marine, et de Daniel Migeon, Ecuyer, Sieur de La Gauchetière, Lieutenant dans le dit détachement, aussi beau-frère de l'époux, de René Gautier, Ecuyer, Seigneur de Varennes, Lieutenant d'une compagnie du dit détachement et oncle de l'épouse, de Nicolas Joseph, Ecuyer, Sieur de Noyelle, aussi Lieutenant dans le dit détachement et cousin de l'épouse, et de plusieurs autres parents et amis des parties, qui ont signé avec moi.

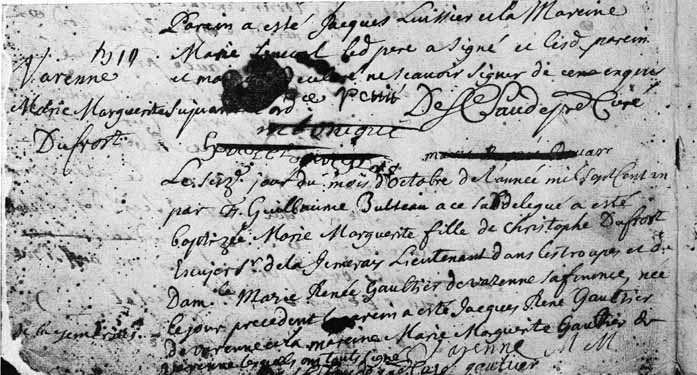
[269]

|  |  |
| --- | --- |
| François Youville | Marie Marguerite De La Jemerais |
| m just De Joncaire | Migeon de La Gauchetière |
| You de La Découverte | Louis[e] La Découverte |
| M Legay de Joncaire | Timothy Silivain |
| De Noyelle | Philibert |
| Marie Boucher veuve de Varennes | La Chassaigne |
| Mg Gauthier, veuve de Puigibault | Livilliers |
| Lemoine de Varennes | Noyelle |
| Marie Clémence Dufrost | Marguerite Livilliers |
| Lemoine La Chassaigne | Marie Contrecoeur Lacorne |
| Marguerite Puigibault | Marie Louise Largentris |
| La Corne Thérèse Tonty | Priat, Vicaire général. |

Contrat de mariage Youville-Lajemmerais

|  |  |
| --- | --- |
| 11e aoust 1722 Mariage entre S. fr. hiou de la Découverte  et  Dlle Marie Marguerite Jufro de la Gemmerais  2849  Expd. | PARDt etc furent Présent francois Magdelaine Hiou Sr de la Découverte fils de feu Pierre Hiou Esr Sr de la Découverte vivant offr du Détachement de la Marine et de Dlle Magdelaine Juste son Epouse, ses père et mère de la paroisse de cette ville assisté de lad. Dame sa mère d'Une part, et Sr Thimothée Sylvain, médecin et chirurgien de cette ville et Dme Marie Renée Gaultier son Epouse de luy authorisée auparavant. Veuve de feu Christophe Dufro Esr Sr de La Ge-merais, vivant Capitaine d'une Compagnie du Détachement de la Marine En ce paiis ; Et Lad. Dme Tutrice des Enfans de son mariage avec led. feu de La Gemerais, stipulant En Cette qualité pour Dlle Marie Margueritte Dufro de la Gemerais fille dud. feu Sr de La Gemerais Et de lad. Dame Marie Renée Gaultier a ce présente Et Consentente d'autre part, Lesquelles [270] parties de Lagrement De haut et Puissant Seigneur Messire Philippe de Rigaud Marquis de Vaudreuil, grand Croix de St Louis, gouverneur et lieutenant général en ce pays de la Nouvelle France et de haute Et puissante Dame Loūise Joybert son Epouse, de Messire Claude de Ramezay chevalier Seigneur de la Gesse et Bois-fleurant et autres lieux, gouverneur de la ville et gouvernement de Montréal et Dame Loūise Denys son Epouse, de Messire Jean Bouillet Esr Seigrr de la Chassaigne et Lieutenant de Roy aud. gouvernement et dame Jeanne Le Moyne son Epouse, de Messire Charles le Moyne, Baron de Longueuil gouverneur des Trois Rivières Et dame Elisabeth Souart son Epouse, De l'aveu et consentement de leur parents Et autres amis cy après |
|  | Sçavoir de la part dud. Sr francois Magdelaine Hiou, de lad. Dme Juste sa mère Et Tutrice ; Thomas De Joncaire Lieutenant d'une compee du Détachement De la Marine En ce paiis ; Et de Dame Marie Magdelaine Le Gué son Epouse ; Daniel Migeon Esr Sr de la Gogetiere, Lieutenant d'une Compagnie dud. Détachement Et Aide Major des troupes ; Philippe hiou, Et Damoiselle Marie Loūise hiou Tous frère et sœur et beau-frère dud. Sr francois Magdelaine hiou |
|  | Et de la part dud. Sr Silvain, Et lad. Dame Son Epouse Et ditte Damoiselle Marie Margueritte Dufrau, de Dame Magdelaine Gaultier Veuve de feu Charles Petit Esr Sr de Livilliers vivant capitaine d'Une Compe du détachement de la Marine ; René Gautier, Esrr Seigneur de Varenne Lieutenant dans led. détachement et Dame Marie Jeanne Le Moyne de Ste heleïne, Marie Marguerite Gautier veuve de feu Sr Loūis [271] de Puygibaux Esr lieutenant de Compagnie dans led. détachement oncle de lad. Dlle Marie Marguerite Dufro et Damlle Marie Clémence et Loūise Dufro enfants de Cristophe Dufro ses frère et soeurs, Sr Nicolas Joseph Denoyel Enseigne dans la Marine et Dame charlote Petit de Livilliers son Epouse, Damllc Marie Marguerite de Livilliers et Marie Barbe de Puygibaux ses cousines, de Jean Loūis de la Corne Esr Seigneur de Chapte Chr de Lordre Militaire de St Louis capitaine Et Major des troupes en ce paiis et Constant le Marchand Esr Sr de Lignery Chr de St Loūis et capitaine de Compc dud. Détachement aussi de... |
|  | ONT VOLONTAIREMENT fait traitté convenu Et accordé Les articles et Conventions de Mariage Cyaprès Sçavoir que led. Sr Silvain et la Dame Son Epouse ont promis suivant lavis des parents Et amis cidessus de Donner par Nom Et Loy de Mariage Lad. Dllc Marie Marguerite Dufro présente de son vouloir Et consentement aud. Sr francois Magdelaine Hiou Lequel de son Coté a pouvoir prendre Lad. Dlle Dufro aud Nom de Mariage pour sa femme Et Légitime Epouse, Et Led. Mariage faire solemniser Et célébrer En face Et sous La Licence de Notre Ste Merre LÉglise catholique Apostolique Et Romaine Le plus tost quy se pourra Et quy sera avisé Et Délibéré Entre Eux Leurs parents Et amis avec les droits a chacun desd. futur Epoux appartenant pour Etre communs En tous biens meubles Et conquets immeubles du jour de leurs Epousailles Et Bénédiction Nuptiale suivant La Coutume de paris a laquelle lesd. futurs Epoux se sont soumis pour LExecution Régime Et Gouvernement de leur d. commté [272] Et des autres Clauses du présent Contrat quand même ils transferreroient Leur demeure ou feroient des acquisitions ou auroient des biens En paiis de coutume de dispositions contraires a lad. Coutume de paris auxquelles coutumes contraires Les parties ont Expressemt Dérogé et Renoncé par Ces présentes Et ne seront Néanmoins Lesd. futurs Epoux tenus des debtes Et hypoteques lun de Loutre faites Et crées avant Leur mariage mais Sy aucune Sen trouvait elles seront acquittées des deniers Et sur le bien de Celuy qui les aura Crée sans que l'autre ny ses biens En soient tenus. |
|  | déclarant La dite Dame Marie Magdelaine Juste Merre dud. Sr futur Epoux que ses biens Et droits consiste En ce qui luy Est avenue Et Escheu par le deceds dud. feu Sr Pierre Hiou Dont le partage na pas Encor Eté fait Et Est Indivise Entre Luy Et ses frerre et Soeurs, Et En ce qui luy pourra un jour avenir par deceds sur laquelle succession Echu aud. futur Epoux Elle à promis Et sest obligé par ces présentes de bailler fournir Et Livrer auxd. futurs Epoux Dans la cours de l'année du jour de leur mariage Et à la réquisition dud. Sr futur Epoux La somme de quatre mil Livres Et a été convenu quyl Entrera dans Lad. futur communauté La somme de trois Mil Livres des biens dud. Sr futur Epoux de quelque nature quyls soient Et que le surplus des susd. biens Luy Demeureront propre Et aux siens de son Estoc Coté Et Ligne, Et que Les biens de lad. Demoiselle future Epouse tant Echus qua Echoir luy demeureront propre pour Elle Et Les siens aussy de son Coté Et Ligne. En faveur duquel futur Mariage Ladite DamIle futur Epouse sera Doūé de la somme de six mil |

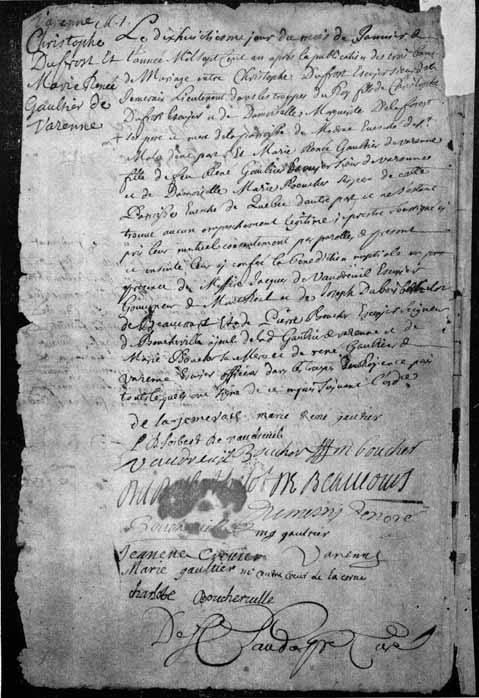
Planche 26



[Retour à la table des matières](#tdm)

Baptistaire de la Vénérable Marguerite d’Youville.  
Extrait des registres de la paroisse de Varennes, P.Q.

Planche 27



[Retour à la table des matières](#tdm)

Acte de mariage des père et mère de la Vénérable Marguerite d'Youville. Extrait des registres de la paroisse de Varennes, P.Q.

[273]

|  |  |
| --- | --- |
|  | Livres de doūaire prefix Une fois payé ou du Doūaire Coutumier a son choix Et de ses en- fans duquel doūaire prefix ou Coutumier tel quyl sera choisi Lad. Damllc futur Epouse Et ses Enfans auront délivrance des que doūaire aura Lieu sans être tenu de le demander En Justice Et pour seureté duquel Elle aura hypoteque de ce jour sur tous Les biens présent Et avenir dud. Sr futur Epoux. |
|  | Le Survivant Desd. futurs Epoux aura Et prendra par preciput hors part Et sans confusion avant partage des biens de lad. Communauté jusqua la somme de Mil Livres En Meubles suivant La prisée de L'Inventaire qui en sera fait sans Crue ou lad. somme En Deniers comptant au choix dud. Survivant avec ses hardes Et Linge d'habillement Et Les armes Et Bagages Et chevaux pour Le Regard du futur Epoux, Et les Bagues Et Joyaux à l'Egard de la future Epouse avec un lit Garny de La Valeur de Deux cent Livres pour Led. Survivant. |
|  | Et arrivant dissolution de lad. Communauté sera Loisible a lad. Dlle future Epouse Et a ses Enfans de Laccepter ou y Renoncer Et En cas de ReNonciation Elle Reprendra tout ce quelle aura apporté Luy sera avenu Et Echu par donation succession ou autrement avec Le Doūaire Et preciput cidessus sans Etre tenus daucune debtes Et hypoteques de lad. Communauté Encor quelle y Eut parlé sy fut obligée ou y eut Eté condamnée auquel cas Elle En sera acquittée Et Indemnisée par Et sur les biens dud. Sr futur Epoux et pour laquelle Indemnité Elle aura son hypoteque de ce jour. |
|  | que Syl Etoit Vendu ou Aliéné quelque biens [274] propres a Lun ou Lautre desd. futurs Epoux Les deniers provenant desd. Ventes ou Aliénations seront employés En acquisitions d'autres hesritages ou rentes pour sortir même Nature de propre a celuy auquel appartiendroient Les hesritages aliénés, Et Sy lors de la dissolution de lad. Commté Led. Remploy Netoit fait Laction de Reprise sortira même Nature de propre a celuy dont provenoient Lesdits hesritages Et aux siens de coté Et Ligne Et Lhypoteque En sera acquise de ce jour. |
|  | CAR AINSY & promt *&* obligt *&* Rent & FAIT et passé aud. Villemarie En la Maison dud. Sr Et Dme Silvain Lan Mil Sept Cent vingt deux le onziesme Daoust après Midy présence de Sr cristophe hilarion du Laurent, praticien et Pierre Jacques Paumeraux, marchand demt aud. Villemarie Et ONT SIGNE Lecture faite. |

|  |  |
| --- | --- |
|  | De Ramezay |
| francois youville De la Découverte | |

|  |  |
| --- | --- |
|  | Denis De Ramezay |
| marie marguerite Delajemmerais | |

|  |  |
| --- | --- |
|  | Lachassaigne |
| Vaudreuil L Joibert de Vaudreuil | |

|  |  |
| --- | --- |
|  | Moyne Lachassaigne |
| m iust De Jonccdre Silivain | |

|  |  |
| --- | --- |
| Migeon De Lagauchetiere | le gay de joncaire |
| v pierre you de La Découverte | Mr gautier |
| louis[e] ladecouverte | Devarenne |
| marie boucher veuve varenne | |
| Magd Gautier veuve de puigibault | |

[275]

|  |  |
| --- | --- |
|  | Lemoine de varenne |
| De Noyelle Livilliers noyelle Lacorne | |
| marie clémence dufraut | de Ligneris |
| marie loüise lajemmerais | marguerite livilliers |
| marguerite puigibault |  |
| Paumereau | Du Laurent (avec paraphe) |
|  | P. Raimbault [[191]](#footnote-191) |

Les six enfants de Mme d'Youville

EXTRAIT des Registres des Baptêmes, Mariages et Sépultures, faits dans la Paroisse de Montréal, sous le titre du S. Nom de Marie, dans l'Ile, Comté et District de Montréal, Province de Québec, pour l'année mil sept cent vint et trois.

Le vintunième jour de mai mil sept cent vint et trois a été batizé francois Timothée né auiourdhuy fils de francois Madelene you, Ecuyer et Damoiselle Marguerite du frot son épouse. Le parrain a été Timothée Silvain, Ecuyer, La Marrine dame Madelene Just. Le père s'est trouvé absent et n'a pu signer.

Timothy Silivain  
M. iust de la découverte  
Priât vicaire [[192]](#footnote-192)

François Timothée décéda le dix-sept août 1723.

Le vint et deuxième jour de Septembre de L'année mil sept cent vint et quatre a esté Baptizé francois né du jour précédent fils de Monsieur francois hiou de la découverte et de demoiselle Marie Margueritte du fraut de La Jemeray son Epouse. Le parein [276] a esté Monsieur philippe hiou De Ladecouverte, La mareine Marie Clémence du frot Lajemeray de ce enquis Suivant Lordonance

philippe you Ladecouverte  
Marie Clemanse dufraust  
G. P. Du Lescoat Ptre

François, abbé Youville, curé de Saint-Ours, décéda le 10 avril 1778 à Montréal.

Ce Trosième jour de Septembre de l'an mil sept cent vint et cinq, a été Baptizée Marie Magdeleine ursule née du même jour fille de Monsieur francois hiouville de la découverte et de demoiselle Marie margueritte de la Jemmerai Son épouse. Le parein a esté monsieur De Jonquer ecuyer Lieutenant des Troupes et La mareine Dame Marie renée Silvain qui ont signé de ce enquis.

Suivant Lordonance

De Joncaire  
Marie rené gautier  
G. P. du Lescoat Prête

Magdeleine-Ursule décéda le 26 août 1726.

Le seizième jour de décembre de L'année mil sept cent vingt-six a été baptisée par moy prêtre soussigné Louise née aujourdhuy fille de Sieur François You, écuyer Sieur de la découverte et de dame Marguerite de La Gemerays sa femme. Le parain a été Le sieur daniel Migeon ecuyer Sieur de La Gauchetiere, capitaine d'une compagnie du détachement de la marine et la maraine demoiselle Louise you de la découverte Lesquels ont tous signé avec moy.

fr youville  
Migeon Delagauchetière  
Louise ladecouverte  
F. C. Chaumaux, Ptre

Louise fut inhumée à la Pointe-Claire, le 1er mars 1727.

[277]

Le dixneufvieme jour de Juillet de l'an mil sept cent vingt neuf a été baptisé Charle Magdelene né le précédant sur le soir fils de francois Dyouville Ladecouverte et de Dame Marguerite Dufrau Lagemeraye sa femme Le parein a été Sarle philibert écuier enseigne Dans les troupes de ce paii et la Maraine Dame Magdelene Le guay de Jonkaire.

francoi dyouville  
Sphiliber  
Magdeleine legay de Joncair   
M. gasnault prêtre

Charles-Madeleine, abbé Dufrost, décéda le 7 mars 1790 à Bou-cherville dont il était curé. Il fut Grand-vicaire du diocèse de Québec de 1775 à sa mort, 1790.

Le vingt-sixième jour de février mil sept cent trante-et-un Je prêtre du séminaire de Villemarie ay batisé un garçon né de ce jour du mariage de deffunt francois Youville de la découverte et de damoiselle Marguerite dufrost de la Jemeraye de cette ville, on l'a nommé Ignace son parrain a été Monsieur Ignace Gamelin négociant de cette ville et la maraine Mari Anne Sylvain qui a déclaré ne savoir signé

Ignace Gamelin  
J Bouffandeau ptre

Ignace décéda le 17 juillet 1731.

Acte de sépulture de François d'Youville,  
époux de Mme d'Youville

Le cinquième jour du mois de Juillet de l'an mil sept cent trante a été inhumé dans l'église le corps de François madeleine d'Youville ecuyer sieur de la découverte âgé d'environ trente ans, décédé le jour précédent, ont été presens Mr navetier prêtre, et Chanvieux ecclésiastique qui ont Signer avec nous.

Chanvieux Navetier Ptre

A. Déat Ptre

[278]

Inventaire de la succession  
de François d'Youville

|  |  |
| --- | --- |
| 24e avril 1731 | INVENTAIRE des Biens de la Succession du Sieur youville La découverte Et la Dame son Epouze |
|  | LAN Mil Sept Cent Trente un Le vingt quatre avril huit heures du matin a la requête de Dame marie marguerite Dufro de La Gemmerais veuve de feu S. youville de la Descouverte vivant négociant En cette ville, Demeurant En Sa maison seize [sise] sur la Place dû marché de cette ditte ville tant En Son nom accause de la Communauté de Biens qui a Eté Entre ledit défunt son mary Et Elle, que comme Tutrice des Enfans mineurs dudit défunt Et DElle, sauf a Elle a accepter ladite communauté si Elle le Juge a propos ou y renonce. En la présence des Sieurs Philippe you de la Descouverte oncle paternel desd. mineurs de S. thimothé Silvain, médecin du Roy comme ayant Epousé Dame marie René Gautier grandmere desd. mineurs, Et le S. jean francois mal-hiot Marchand Bourgeois de Cette Ville Leur subrogé Tuteur par Lacté de Tutelle fait au Siège de la Juridiction royalle de Montréal le Cinq de Ce mois, lesd. Mineurs habiles a se dire Et porter héritiers dud. défunt leur Père, a la Conservation des Biens Et droits desd. Parties Ez d. noms Et de tous autres quil appartiendra par le notaire Royal de lad. juridiction soussigné, a Eté fait Bon Et fidel Inventaire Et description de tous Et Chacun les Biens, meubles, ustensiis, habits Linge, hordes, Et argent, Lettres, titres papiers, Enseignements, Et autres choses demeurés après le décès dud. défunt Et qui Etoient communs Entre Eux Et lad. veuve au jour de son Deced, montrés Et Enseignés au dit Nre par lad. Dame Veuve Et après Serment par Elle fait Et prêté aud. notaire de Montréal Et Enseigner tous Et Chacuns lesd. Biens sans En [279] cacher ny détourner aucuns sous les Peines des ordce Iceux biens prisés Et Estimés par Me nicolas Marchand huissier de cette Juridiction, priseur Et vendeur Et qui les a prisés Et Estimés En la Con La Criie y Comprise, Eu Egard au temps présent, aux sommes de Deniers, Selon Et ainsy quil Ensuit présence des Sr Charles Benoist et Joseph Le Cours praticiens qui ont signé avec lesd. Parties Lecture faite |
|  | marguerite Lajemmercds veuve youville Malhiot |
|  | Ladecouverte Silvain Charles Benoist |
|  | Raimbault fils |
|  | N.re royal (avec paraphe) |

|  |  |
| --- | --- |
| Premièrement dans une grande chambre haute ayant vu sur la place dud. Marché s'est trouvé un lit contenant un tour de lit de serge verte garni de ruban avec les vergettes Et tirfons [tire-fond] Estimé quatre vingt dix livres, cy | 90 L. |
| Un Lit de Plume en Courty avec un matelas de laine couvert de Cotton, une paillasse, un traversin, une mauvaise Courtepointe estimés ensemble | 72 L. |
| Une couchette Estimé six Livres, cy | 6 L. |
| Item un fauteuil couvert de vieux draps bleu, Et vieille Tapisserie fouré de foin et d'un peu de Laine Estimé dix livres, cy | 60 L. |
| Six chaises de bois tournés de vieilles Broquatelle Et fourés de foin Et lcdne Estimé dix Livres pièce, cy | 60 L. |
| Une vieille Table ployante de bois de Pin estim. quarante sols, cy | 2 L. |
| Un vieil Tapis de tapisserie Estimé trois Livres, cy | 3 L. |
| Une Tapisserie de Point Dongrie En Cinq morceaux. Estimé soixante cinq Livres, cy | 65. |
| Un Petit miroir a cadre doré Estimé douze Livres, cy | 12. |
| [280] |  |
| Un panier avec deux grands flacons de ver [verre] dont un cassé Estimé trois livres, cy | 3. |
| Une Canis Contenant dix flacons de ver Estimé quinze Livres, cy | 15. |
| Une Cassette couverte de Papiers Peing Estimé quatre Livres, cy | 4. |
| Un petit Baril Estimé vingt sols, cy | 1. |

Dans la première chambre DEntré denhaut ou nous avons dressé notre procès verbal

|  |  |
| --- | --- |
| Un Poël de fer marqué a la patine avec son Tuyaux de quatre bout de toile Estimé le tout cent trent Livres, cy | 130 L. |
| Une très vieille tapisserie Belgarme [Bergame] rapiestée DEnviron dix années, Estimé sept Livres dix sols, cy | 7.10 |
| huit vieilles chaize de bois Empailés Estimé dix sols pièce, cy | 4. |
| Un Petit Lit consistant En un matelas de vieille Laine couvert de Mobeliare [Montbéliard] Estimé seize Livres, cy | 16. |
| Une Couverte de laine de toulouze Estimé dix Livres, cy | 10. |
| Item une vieille Courtepointe de diferens morceaux d'Indienne piquée doublée d'une vieille toile Estimé six Livres | 6. |
| deux Tréteaux de bois de Pin Estimé vingt sols, cy | 1. |
| Un vieil petit Bufè de bois de Pin avec sa ferrure Estimé six Livres, cy | 6. |
| Une malle couverte de cuir noir doublée de toille En dedans Estimé quinze livres, cy | 15. |
| Un Petit miroir a cadre rouge Estimé quarante sols, cy | 2. |
| Un petite Pelle a feu Estimé trente sols, cy | 1.10 |
| deux Ecrans de Carton a Main très mauvais Estimé les deux cinq sols, cy | .05 |
| Un Paquet contenant le Lit dun desd. Mineurs dans lequel il y a un Lit de Plume couver Dune grosse toile Et une petite Couverte de Roūen de deux points Estimé quatorze Livres, cy | 14. |
| Une Coutelières Contenant Six Couteaux de table garnis de Porcelaines Extimé dix Livres, cy | 10. |
| [281] |  |
| Une autre Coutelière contenons six meschants couteaux a manches destains Estimé trente sols, cy | 1.10 |
| Un pots de faillance couvert destain Estimé trente sols, cy | 1.10 |
| Huits Petits flacons Et Bouteilles dont deux de fellés Estimé le tout cinquante sols, cy | 2.10 |
| Une cruche de terre qui a Lance cassée Estimé vingt cinq sols, cy | 1.5 |
| Un Petit marteau de fer Estime quinze sols, cy | 15 |
| Neuf Soucoupes Et sept tasses de faillance Estimé en semble quatre Livres, cy | 4L. |
| Trois ver a Boire Et trois fiolles Estimé le tout six Livres, cy | 6. |
| Un chandelier Et une sallierre de Cuivre argentés Estimé quatre livres dix sols | 4.10 |
| Un Sucrier destcdn Estimé trois Livres, cy | 3. |
| Un Tome in-folio de la vie des Saints Estié dix livres, cy | 10. |

Dans un Petit Cabinet du Costé de la Cour servant de cuisine

|  |  |
| --- | --- |
| Douze assiettes Et quatre Jattes de faillance Estimé en semble douze Livres, cy | 12. |
| Deux Chaudières de Cuivre Rouge avec leur couvers faits en Coffelon Estimé les deux treize Livres, cy | 13. |
| Trois fer a flasquer le Linge Estimé les trois, trois Livres dix sols, cy | 3.10 |
| Une vieille Bassinoire toute trouée Estimé trente sols, cy | 1.10 |
| Une petite Tourtière usée avec son Couvert Estimée, trois Livres, cy | 3. |
| Un Couloir Et une Boudiniere de ferblanc Estimés dix sols, cy | 0.10 |
| Un chandelier Et un autre a queue le tout de cuivre Estimés les deux Cinq Livres, cy | 5. |
| Un Petit gril de fer Estimé vingt sols, cy | 1. |
| Une moyenne Poêle a frire Estimé trois Livres dix sols, cy | 3.10 |
| Un moyen Poêlon de cuivre Rouge Estimé cinquante sols, cy | 2.10 |
| Une Broche a Rôtir Estimée quarante sols, cy | 2. |
| [282] |  |
| Un Sceau ferré a Puiser de Leau avec deux autres cerclés de bois, très mauvais Estimés les trois, trois Livres, cy | 3. |
| Une grande chaudière pesant neuf livres Estimé douze Livres, cy | 12. |
| Un Lit consistant en deux Petits Lit de Plumes Lun couvert de toille de chanvre, Et Loutre de Couatty Estimés Les deux trente Cinq Livres, cy | 35. |
| Un petit matelas de laine Couvert de toille de Monbeliard Estimé treize L. cy | 13. |
| Une grande Couverte de Laine Estimé demy usée pour douze Livres, cy | 12. |
| Cinq petits Coussins ou oreillers de Plume couverts de Couatty Estimé les cinq sept Livres dix sols, cy | 7.10 |
| Une petite Courtepointe de toille Tinte Et vieille Indienne Estimé quarante sols, cy | 2 L. |
| Une table oualle, ployante de bois de Pin Estimé quarante sols, cy | 2. |
| Une petite marmitte de fer cassée Et Cerclée Estime trente sols, cy | 1.10 |
| Une moyenne marmitte avec Son Couvert Estimé Cinq Livres, cy | 5. |
| Une Cuilliere à pot de fer Estimée vingt sols, cy | 1. |
| Un trépied de fer Estimé dix sols cy | 10 |
| Une petite armoire de bois de Pin Estimé quatre livres, cy | 4. |
| Cinquante trois Livres *l/2* destains En Plats, Bassins, Pots et assiettes Et Mesures Estimés vingt sols La Livre, cy | 53.10 |

Et Midy Etant sonné avons remis La Continuation dudit Inventaire a ce jourdh'huy deux heures de Relevé Et ont signé.

|  |  |
| --- | --- |
| marguerite Lajemmerais veuve youville | Ladecouverte |
| Malhiot Silvain Marchand (paraphe) | |
| Charles Benoist | Lecour |
| Raimbault fils, |  |
| Nre royal | (paraphe) |

[283]

Et Ledit Jour deux heures de Relevé a la requête de lad. Dame youville Et

En La présence des cydessus nommés avons continué de procéder audit Inventaire ainsy quil Ensuit.

Dans le grenier de lad. maison Sest trouvé ce qui suit sçavoir

|  |  |
| --- | --- |
| Une grande scie de travers demy usé avec sa monture Estimé cinq livres, cy | 5 L. |
| Un petit Rouët a filer du fil Estimé quatre Livres dix sols, cy | 4.10 |
| Le bois d'un fauteuil a la capétienne cassé En deux en droits Estimé six L, cy | 6. |
| Une vielle paire de Bottines Estimée vingt sols, cy | 1. |
| Un harnois de cheval consistant En une dossiere, analoire, collier garnis de ses chaînes, veton, anneaux, Et Deux paires de vêtons de rechange Estimé le tout très mauvais, pour vingt deux Livres, cy | 22. |
| Une chaine de traine Estimée quarante sols, cy | 2 L. |
| Un grand trépieds de fer Estimé quatre Livres, cy | 4. |
| Deux chenets sans montants Estimés quatre Livres, cy | 4. |
| Un arrosoir de Jardin de Cuivre, viel, Estimé Six Livres, cy | 6 |
| Une vieille table ouallé Ployante de bois de Pin, Estimée trente sols, cy | 1.10 |
| Un viel tamis de toille de soye Estimé quarante sols, cy | 2. |
| deux vielles Couvertures de laine, Six Livres les deux, cy | 6. |
| trois vielles poches demy usés Estimés les trois quarante cinq sols, cy | 2.5 |
| Une Pioche et un piochon Estimés ensemble trois Livres, cy | 3. |
| Un fusil à balles dont la monture Est cassé Estimé huit Livres, cy | 8. |
| Une vieille huche Estimée cinq Livres, cy | 5. |

|  |  |
| --- | --- |
| Et a lad. dame Veuve youville Représenté un Escuelle couverte, deux goblets, dix cuillieres, neuf fourchettes, six cuilliers [284] a caffé, un morceau de chaine, un de caffé, Et un morceaux de cachet, le tout Dargent, pesant ensemble huit marcs Cinq onces a quarante huit Livres le marc, cy | 414. |
| Dans la Cour s'est seulement Trouvé vingt Cinq Livres de Tabac Blond Botté Estimé Cinq sols la livre, cy | 6.05 |
| Trois tinettes Et deux Cuvettes très mauvaises tombant En botte Estimées ensemble cinquante sols, cy | 2.10 |
| Dans un magasin s'est trouvé une Corbeille dosier servant de Desserte très vieille Estimé vingt sols, cy | 1. |
| quatre tomes, in octavo Contenant une Parties de Lhistoire romaine Estimés les quatre trois livres, cy | 3. |
| Item une armoire de bois de Pin a deux battants avec sa ferrure Estimée quinze Livres, cy | 15. |
| Dans laquelle armoire s'est trouvé quatre Paires de draps demy usés De toille herbée Estimé la paire douze Livres dix sols, cy | 50. |
| neuf napes de toille herbée usé Estimé ensemble Dix huit livres, cy | 18. |
| vingt neuf serviettes de toille herbée demy usées Estimées ensemble quize Livres, cy | 15. |
| trois napes ouvrées dont une demy usée Estimé les trois douze Livres cy | 12 L |
| treize serviettes ouvrées Estimés seize Livres, cy | 16. |
| Une douzaine dittes toutes usés et troués Et deschirés de toutes parts Estimés ensemble Cinq Livres, cy | 5. |
| douze testes doreillier de toille de Morlin Et de Paris dont six neuves Et six usés Estimés les douze sept Livres dix sols, cy | 7.10 |
| Un Eguierre de ver bland ou Cristal Estimé trois Livres, cy | 3. |
| quatre petits pots de terre Et quatre petites Boêtes de failances a confitures Estimés ensemble quatre Livres, cy | 4. |
| Dans ledit magasin sest trouvé les hardes Linges Et toilette a lusage de lad. Veuve qui nont point Etés Estimés  Un flor ? de bois avec les Bassins de cuivre, deux usés pesant trois livres Estimés cinq Livres, cy | 5. |
| [285] |  |
| Cinquante livres de Plomb a peser Estimés ensemble seize livres, cy | 16. |
| Un Capot de traitte de quatre aunes de dourgan Estimé dix Livres, cy | 10. |
| Un petit de une aune Estime cinquante sols, cy | 2.10 |
| deux paires de manches de traitte Dont une a Enfans Estimés les deux paires trois livres, cy | 3. |
| deux petites chemises de traitte usées Estimés les deux vingt sols, cy | 1. |
| trois onces de soye a Coudre pour quatre Livres dix sols, cy | 4.10 |
| Sept bonnets de fille Et trois petits de Garçon Estimés onze Livres dix sols, cy | 11.10 |
| deux Livres de Crains [crin] Estimés les deux livres quarante sols, cy | 2. |
| Dans un coffre sest trouvé une tapisserie de gros point pour garnir un fauteuil a Bras non achevé Et un tabouret Estimé le tout trente Livres, cy | 30. |
| dans ledit coffre les hardes Et armes a Lusage dudit feu S. Youville |  |

Sçavoir

|  |  |
| --- | --- |
| Une Epé de Cuivre doré, poigne dargent doré Estimé dix huit Livres, cy | 18. |
| trois paire de meschantes chaussettes de fille [fil] Estimés le tout trente s. cy | 1.10 |
| Une meschante paire de bas de soye a coin brodés d'or Estimé six L. cy | 6. |
| Une vieille paire de culotte de peaux de chevreuil passée Estimé 40 sols, cy | 2. |
| Un surtout habit Et veste de Pinchina demy usés Estimé quinze Livres, cy | 15. |
| Une veste de drap dor Et argent demy usé Estimé quarante Livres, cy | 40 L. |
| Un habit dEté avec la Culotte Et une veste de tafetas bleu bordée d'une dentelle d'argent Estimé Ensemble soixante Livres, cy | 60. |
| [286] |  |
| deux vieil chapeaux bordés Lun dor Et Lautre dargent Estimés six livres | 12. |
| quatre vieilles chemises de toille de Rouen Estimés dix livres les quatre | 10. |
| Ledit coffre avec sa ferrure très vieil Estimé huit Livres, cy | 8. |

DÉCLARANT Lad. Dame veuve youville que Les marchandises qui ont parūes En Evidence dans ledit magasins ne luy appartiennent pas, mais quelles luy ont Etés données pour vendre a Commission pour le Compte de la Dlle veuve Soumande et le S. Jacques Gadois Maugé marchands de cette ville dont elle a représenté les factures d'Eux signée Celle de lad. Dame Soumande montant a la somme de Deux mil sept cent cinquante neuf Livres quatre sols onze deniers, du vingt un de ce Mois signé anne m. chpx [chapoux] veuve Soumande, Et Celle dudit S. Maugé montant a la somme de trois cent quarante neuf Livres dix neuf sols Et neuf deniers datte Et arresté le vingt deux de Ce mois signé J. Gadois Maugé, Lesquelles factures ont Eté parafé par ledit Notaire En présence de lad. Dame veuve youville, dudit S. Malhiot Et autres cydessus nommés Et a, lad. Dame veuve youville signé

marguerite Lajemerais veuve youville

|  |  |
| --- | --- |
| Ensuite a Eté Estimé une grande cariolle hors de service, sinon sa chaine Estimé cinquante sols, cy | 2.10 |

Et six heures Etant sonnés a Eté cessé d'Inventorier Et remis la continuation a demain vingt-cinq de ce présent mois a huit heures du matin Et ont signé

marguerite Lajemerais veuve youville Malhiot Silvain

Ladecouverte Marchand (paraphe) Charles Benoist

Le Cour Raimbault fils, (paraphe)

|  |  |
| --- | --- |
| Et le vingt cinq dud. mois huit heures du matin En procédant a la Confection dudit Inventaire a la Reqte Et présence que dessus Un Panis de nation âgé d'environ dix a onze ans Estimé Cent Cinquante Livres, cy | 150 L. |

[287]

a Eté Inventorié

|  |  |
| --- | --- |
| Une vache a son second veau, sous Poil rouge Estimé Trente livres, cy | 30. |

Et a ledit S. Marchand signé

Marchand (paraphe)

En suivent les dettes actives de lad. Succession déclarées par lad. Dame veuve youvile SCAVOIR

Par francois Darles cinquante cinq livres .... cy 55.

|  |  |
| --- | --- |
| par la femme du fermier du S. de Montbrun, vingt cinq sols, cy | 1.5 |
| par Patenoste, habitant de Longueuil, quarante sols, cy | 2. |
| par Jean Turcot habitant de la coste St Michel En cette Isle, vingt un S. cy | 1.1 |
| Par le nommé hunault demeurant actuellement chez St Germain lemayre a la chine quatre Livres, cy | 4. |
| par le nommé Catin habitant de Longueuil trois Livres quatorze sols, cy | 3.14 |
| Jacques Depaty delisle Jésus trois Livres, cy | 3. |
| Par Mr de la Gesmeray curé de Repentigny pour reste du prix dune montre, cy | 35. |
| Par Philbert La Roche vingt Livres, cy | 20. |
| par Jean Brunet Bourbonnais demeurant aux bout d'En haut de cette Isle dix Livres, cy | 10. |
| Par le S. outelas, sept Livres dix sols, cy | 7.10 |

En Suivent Les dettes passive SCAVOIR

|  |  |
| --- | --- |
| Scavoir a La fabrique de l'Église de Cette ville pour les funérailles Et Enterement dudit Défunt Sieur youville La somme de Cent vingt trois, cy | 123 L. |
| Aux Révérends Pères Recollets pour Rétribution de trois Cent soixantes messes Basses de Requiem qui ont Eté dittes pour le Repos de Lame dudit défunt S. Youville, deux cent soixante treize Livres quinze sols, cy | 273.15 |
| À Madame La Veuve de feu Mons. Bouat La somme de six |  |
| [288] |  |
| Cent quarante six Livres cinq sols par obligation Consentie par led. feu S. Youville a lad. Dame En datte du 17e 7bre 1729, cy | 646.5 |
| Au S. freniere Biron La somme de sept Livres, cy | 7. |
| Aux Srs Charly frères La somme de quatre cent vingt six Livres deux sols trois deniers en Deux Billets consentie par led. S. Youville auxd. S. Charly en datte des 19e Janvier Et lie mars 1730, cy | 426.2.3 |
| Au S. Maurice Blondeau marchd de cette ville par compte courant avec ledit S. Blondeau pour fournitures faites audit feu S. youville La somme de Cent soixante dix sept Livres dix sols, cy | 177.10 |
| a Desermons Tailleur quarante quatre Livres, cy | 44. |
| au S. Descampes La somme de deux Cent soixante Et dix sept Livres dix sols suivant les Dittes dud. S. youville En datte du 13e gbre 1725, cy | 277.10 |
| au S. Damours defreneuse, La somme de trois cent soixante Livres, cy | 360. |
| au S. Poulin de francheville La somme de quarante neuf Livres, cy | 49. |
| au S. Latour négociant En cette ville, la somme de trente Livres, cy | 30. |
| au S. Guy, La somme de douze Livres, cy | 12. |
| au nommé Pierre Gilbert dit Laframboise, cent quatre-vingt Livres, cy | 180. |
| au nommé Pierre La Porte habitant de Boucharville (*sic)* La somme de Cent Livres, cy | 100. |
| au S. francois Roy La somme de Douze Cent quarante six Livres dix sols a luy deùs par obligation passé devant le notaire soussigné en dattes des cinq juin 1727 Et 14e 7bre 1730, cy | 1246.10 |
| au S. Rochon Garde des magasins du Roy par un dittes dud. S. youville la somme de soixante deux Livres, cy | 62. |
| au S. Gadois Maugé La somme de Cinq Cent vingt sept Livres deux sols six deniers suivant le certificat dudit Maugé que nous avons parafé, cy | 527.2.6 |

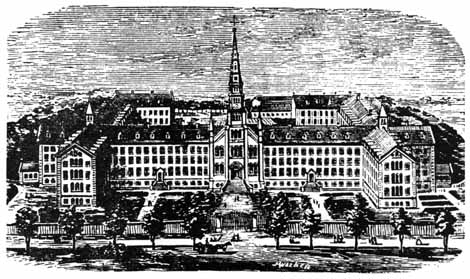
Planche 28



[Retour à la table des matières](#tdm)

Coffre du mobilier de Mme d'Youville. La base, de style Louis XIII, est faite spécialement pour le coffre. Après avoir fondé sa Communauté, elle l'utilisait en guise de coffre-fort. Les « piastres miraculeuses » y furent déposées. Conservé au musée de la Vénérable Mère d'Youville, à Montréal.

Planche 29



[Retour à la table des matières](#tdm)

Maison mère actuelle de l'Institut des Sœurs de la Charité de l'Hôpital-général de Montréal, dites Sœurs Grises, 1190, rue Guy, à Montréal, P.Q., Canada.

[289]

Et après avoir vacqué Jusqu'à midy La Continuation dudit Inventaire a Eté Remis a cejourdhuy deux heures de Relevé Et ont Signé

marguerite Lajemerais veuve youville Malhiot

Silvain Charles Benoist Le Cour Ladecouverte

Raimbault fils (paraphe)

Nre royal

Et Ledit Jour deux heures de Relevé En procédant a la confection dud. Inventaire a la requête Et présence que dessus a Eté Inventorié Les Papiers titres Et Enseignements qui Ensuivent

SCAVOIR

Le Contract de mariage dudit Défunt S. Youville de la Descouverte avec lad. Dlle Marie Marguerite Dufro passé devant Me Raimbault nre royal le 11e aoust 1722 Portant stipulation de Communauté Et dun Douaire de six mil Livres prefix ou du Douaire coutumier Et autres clauses promesses Et avantages y contenue. Cotté un

Un Contract de vente faite par le S. de Varenne audit S. Youville de six arpens de terre de front sur soixante arpens de profondeur scitué En Lisle Jésus En arrière fief par contract passé devant Me adhemar Nre le 21e avril 1725 avec La Ratification au bas de la Dame de Varenne, Et vue quittance Ensuite pour parfait payement du prix de lad. vente Passé devant led. Me adhemar le 29e may 1726. Cotté deux.

Un Contract En arrière fief de six arpens de front sur soixante arpens de profondeur Concédées au S. de Varenne par les Seigr de Lisle Jésus seize a lad. Isle sur la Rivière des Prairies a LEndroit ou Etoit autrefois francois Couturier, led. Contract passé devt Me Le Pallieur Nre Royal le 27e avril 1719. Et Cotté trois.

[290]

Un acte de société passé devant Me adhemar Nre royal le 9e juin 1727 Entre ledit feu S. Youville Et le feu S. S1 George Dupres pour Le Commerce quils Devoient faire Ensemble En la Compagnie des Scioux. Cotté quatre.

Un Mémoire de ce qui parait que ledit S. Youville a Payé a Michi-lismakinac pour Le Compte dud. S. feu Dupres signé dud. S. Youville montant à la Somme de sept Cent quatre vingt deux Livres dans Lequel Mémoire Jl paroit trois articles Batonnés Lun de la somme de vingt Livres payé au S. Marsollet, un de quarante sept Livres payé au S. Prudhomme Et lautre article de trente deux Livres pour sa part du Castor quils avoient Emprunté a la Baye Lesquels articles Lad. Dame ve youville a déclaré avoir Batonné parcequelle avoit Envoyé Les copies collationnés des Billets Concernant lesd. articles aux Missipy Pour En recouvrer le Payement ou En Compte avec la Succession dud. feu dupres ne Croyant pas que Cela pu tirer a Conseq" Et la fait de bonne foy, Et a signé ledit Mémoire Cotté Cinq Lesquels Billets Elle a représenté Et ont Eté attachés aud. memoire après avoir Eté parafé par nous d. notaire.

marguerite Lajemerais veuve Youville

Un Certificat du S. Prudhomme par lequel II paroit que le S. Youville a Payé audit Prudhomme La Somme de cinquante quatre Livres pour autant qu'il avoit prêté auxd. S. Youville Et Dupres ledit Certificat Signé L. Prudhomme datte a Montreal le 6e May 1729. Cotté Six.

Une Lettre missive Escrite par ledit defunt Duprès audit S. Youville par laquelle Il luy donne avis Entre autres choses que Nayant pût trouver des Engagés, Il Est obligé de descendre a la mer pour le bien de leur Société Et quil a avec luy quarante trois pacquets de Castors, Et le reste de leur marchandise, lad. lettre datte aux tamarois le 20e 8bre 1729, signé St George Dupres. Cotté Sept.

Un Billet consentie par Jean Bapt amiot présence de témoins au profit de Charles Reaume de la somme de Cent Six Livres payable

[291]

En Castor auprix de Missilimakinac du onze Juillet 1725 audos duquel Est Lordre dudit Reaume au profit dudit S. Youville ledit ordre sans datte Signé Charles Reaume. Cotté Huit. Et a L'Instant Lad. De veuve adeclaré que led. feu S. Youville luy a souvent dit que Le susdi\* Billet ne luy Etoit pas deud Et asigné.

marguerite Lajemerais veuve youville

Déclarant Laditte Dame veuve Youville que Ledit feu S. Youville conjointement avec S. Philippe You de la Descouverte son frère ainé ont faits Entre Eux Et de bonne foy presence des S. Migeon de La Gauchetiere capitaine des troupes de la Marine Tuteur de Dlle marie thereze migeon issue de son mariage avec défunte Dame marie Le Gay de Beaulieu son Epouse fille de lad. Dlle Madeleine Jus, des Srs Maurice Blondeau Et Jean français Malhiot marchands de cette ville, Les Partages des Biens Immeubles de-pendants de la succession de défunte De Madeleine Jus leur mère, veuve de feu S. Pierre you de la descouverte leur Père, par Lesquels Partages Il Est Escheu audit feu S. Youville un Emplacement Et maison ou Loge actuellement lad. Dc Veuve seize En cette ville sur La place du marché tenant des deux Costés Et parderriere aux Emplacements Et maisons des Srs Charly frères, Ensemble deux arpens de terre En superficie proche cette ville vis a vis Et lelong du chemin qui conduit au moulin a vent des dit frères Charon, duquel terrain yl y En a un arpens En Jardin clos de pieuds debout Et audit S. Philippe Ladescouverte Est Escheu par lesdits Partages, un Emplacement Et une grande maison sur Iceluy construite de Pierre a deux Etages Tenant dun bout a la Rūe St Paul de cette d. ville dautre bout par derrière aux terrains Reservés pour les fortifications de cette ville, dun Costé a Martin Curot Et dautre part a Charles Jourdin La Brosse, Et Encore un arpens de terre En superficie Tenant au terrain cydessus designé Et dautre part aux terres des Pauvres du Costé du Sud'Ouest Et parderriere aux Soeurs de la Congrégation, a la charge par chacun Desd. Sieurs Youville Et Ladescouverte de Payer chacun la moitié des dettes de la succession de leur dits Pere et Mere, Lesd. Partages faits sans aucunes soultes ny retours [292] de Part ny Dautre ; restant seulement une terre au haut de cette Isle non comprise dans lesd. Partages Et a signé

marie marguerite Lajemerais veuve youville

Et après avoir vaqué jusqua Six heures La Confection dudit Inventaire a Eté remise a demain huit heures du matin Et on signé

marguerite Lajemerais veuve youville Malhiot Silvain Ladecouverte Charles Benoist Le Cour

Raimbault fils (paraphe)

Et Le vingt six du mois Davril audit an a la requête Et presence que dessus a Eté procédé a la Confection dudit Inventaire ainsi quil Ensuit a huit heures du matin.

Est Comparu Ledit Sieur Philippe de La Descouverte Lequel apres que Lecture Luy a Eté faite par ledit notaire De mot a mot presence que dessus de La Déclaration de laditte Dame veuve youville Concernant Les Partages y mentionnés des Immeubles de lad. Succession a dit Et déclaré volontairement que la ditte Déclaration contient vérité Layant véritablement faits de bonne foy Les-dits Partages Les aprouve agrée Et ratifie par Ces presentes veut Et Entend que Lesd. Partages sortent Leurs Plains Et Entier Effets comme faits Juridiquement avec la charge porté par led. Declaration de lad. Dame de Payer chacun La moitié des dettes de leur d. succession sans aucuns soulte ny retour pour chacun par Divis Et a signé presence des cydessus nommés.

Malhiot Ladecouverte Charles Benoist — Silvain — Le Cour

Raimbault fils

(paraphe)

Ensuite Lad. Veuve a représenté un Compte fourny par Led. S. Damour des Effets quil a fourny audit feu S. Youville Et Pierre Le Duc sousigné pour La Société qui a Eté Entre Lesd. Srs Youville Et LeDuc par lequel Il paroit quil Est Deue solidairement par Lad. Société aud. S. Damour la somme de trois Cent vingt Livres dix-huit sols deux deniers faisant pour la moitié dudit S. Youville [293] celle de Cent soixante Livres neuf sols un denier# cy 160. 9.1d. Cotté Neuf

declare Lad. dame veuve que ledit Le Duc Luy adit quil avait Laissé deux canots descorces de huit places dependants de lad. Société Lun a michilimakinac Et lautre a la chine chez le S. Depelleteaux. Et une chaudière de voyage Et a signé

marguerite Lajemerais veuve youville

Et a LInstant Lad. Dlle veuve a représenté un Etat des dettes sauvages de lad. Société contenant sept feuillets Et Sur le verso du neufc *(sic)* feuillet un mémoire de marchandises de lad. Société que ledit Le Duc luy a laissé Et luy a dit avoir Laissé lesd. marchandises a missilimakinac a un de ses frères lequel Memoir avec Ledit Etat de dettes nous avons parafé.

Déclarant Lad Dame veuve que ledit feu S. Youville Et Elle ont Consentie un Billet à lad. Dame veuve LaDescouverte de six mil Cent dix Livres quinze sols neuf deniers pour solde de Compte accru du vieux que pour son Equipement En datte du 9e Juin 1727 Et quelle a aussi Connoissance quils auraient donné à lad. Dame bien auparavant ce susdit Billet un Receu de quatre mil Livres quelle croit avoir Eté donné pour ce que lad. dame Ladescouverte leur avait promis En mariage Et a signé

marie marguerite Lajemerais veuve youville

[Le paragraphe suivant est d'une écriture différente, présumée celle de Malhiot]

Et Moy Malhiot En Callité de subrogé tuteur des Enfants mineurs du feu Sieur youville ay fait Mon opposition a la ditte déclaration Entendūe que les quatre mil Livres déclarés cydesus Sont ou peuvent Etre compris dans le billet du Neuvième Juin mil sept cent vingt sept qui Est stipulée pour Solde de tous compte jusqu'au dit jour neuvième Juin mil sept cent vingt sept.

Malhiot.

[Suit l'écriture de Raimbault fils]

[294]

Ce fait tout Le Contenu audit Inventaire du Consentement dudit S. Malhiot subrogé Tuteur a Eté Laissé au pouvoir Et à la Garde de lad. Dame veuve Youville Tutrice laquelle a promis le tout Représenter quand, a qui et ainsy quil apartiendra, fait Cedit Jour ving six avril mil sept Cent trente Et un, Et ont signé

marguerite Lajemerais veuve Youville Malhiot

Ladecouverte Silvain Le Cour Charles Benoist

Raimbault fils

Nre royal (paraphe)

LAN MIL SEPT CENT TRENTE UN le septième may deux heures de relevées En la Chambre d'audiance Pardevant Nous Pierre Raimbault Conseiller du Roy Lieutenant gneral Civil et Criminel au siège de la juridiction Royalle de Montreal Est Comparùe dame Marie Marguerite Dufro de la gemmeray veuve de feu Sieur youville Ladecouverte vivant négociant En cette ville tutrice aux enfants mineurs issūe de son mariage avec led. feu Sieur youville, laquelle nous a dit que pour la Conservation des Biens et droits desd. mineurs et de tous autres quil appartiendra, Elle a fait faire inventaire des Biens qui Etoient Communs Entre Elle et led. feu Sieur youville, led. Inventaire receu par Me Raimbault nre Royal le vingt quatre avril dernier quelle nous a représentée, Nous requérant de la Clore et declarer la Communauté de Biens qui a été Entre Elle Et led. feu Sieur youville finie et Resolūe et luy en donner acte a quoy ayant Egard avons En presence du Sieur jean francois Mailliot subrogé tuteur qui a dit avoir assisté aud. inventaire, fait faire serment à lad. Dame veuve youville de dire vérité par lequel Elle a affirmé que Elle a déclaré ce qui Etoit a sa Connoissance Lors dud. inventaire Des Effets dépendants de leurd. Communauté, quelle n'en a scellé ny diverty aucuns, et a obmise a y faire faire mention que les meubles de la succession de lad. defunte Dame Marie Juste ont Etés partagés avec le S. Philippe Pierre you de la Descouverte et ledit feu S. francois you En sorte Néanmoins que Par compensation de Ce que ledit feu S. francois you son mary avoit receu de lad. feu Dame sa mere, [295] Lesd. S. Philippe la descouverte a pris des meubles, quils ont Estimés Entre Eux suivant Letat qui En fut fut alors sauf a se faire raison de L'excédent de ce que Ledit feu S. you son mary peut avoir receu de plus que ledit S. Philippe La Descouverte quelle croit monter a treize cent quelque Livres ; Et que les Dettes actives de lad. Dame Jus sont restés à partager Entre Eux, Et les titres Entre Les mains dudit S. La Descouverte, quil ya aussy un Contract de deux mil Livres sur Lhotel de ville de Paris quelle croit Estre Entre Les mains du S. Gendron ou du S. Hersan marchand a Paris qui est Commun avec ledit S. La Descouverte, de laquelle Déclaration Et affirmation cydessus NOUS luy avons donné acte Et En Conséquence déclaré ledit Inventaire clos Et lad. Communauté finie Et resolūe, Fait ledit Jour Et an.

marguerite Lajemerais veuve youville

Malhiot

P. Raimbault

Raimbault fils [[193]](#footnote-193)

greffier

avec paraphe

Enregistrement de la Saisie réelle  
des Biens de la Succession  
de défunt Sieur Ladecouverte

L'an mil sept cent trente deux le 16e jour d'août après midy en vertu de certaines sentences rendues au siège de la Juriction *(sic)* Royalle de Montréal, à l'encontre de sieur philippe you Ladecouverte et de sieur jean Bte Neveu, marchand de cette ville au nom et comme curateur à la succession vacante de feu sieur francois you Ladecouverte, en datte des 1er juin 1731 et 22e juillet dernier Bien et duement signé et scellé suivie de commandement et itératif commandement en datte des 6e juin 1731, 17e juin dernier, le 29e juillet et 4e de ce mois et à la requeste de sieur pierre Vessière, marchand de Québec de présent en cette ville de Montréal, où il a élu son domicile en la maison où demeure actuellement [296] Mtrc Foucher, procureur du Roy, seize en cette ditte ville Rue St Paul paroisse de Villemarie, et à l'Isle jésus en la maison de pierre Montheau dit desormaux, habitant du dit lieu, en continuant les commandements et itératifs commandements cydevant faits, portant Refus et faute de payment avoir esté et être fait aud. sieur Vessières par led. sieur philippe Ladécouverte et led. sieur Neveu, de la somme de mil quarante une Livres seize sols contenues Esd. sentences avec les interests de la somme, sans préjudice d'autres dues, droits, actions, frais, mises d'exécution et dépens, jay nicolas Marchand, huissier Royal immatriculé au siège de la juridiction Royalle de Montréal, y résident Rue Notre dame, paroisse dud. Villemarie, me suis transporté exprès dans une maison size sur la Place d'Arme où se tient le Marché, paroisse dud. Villemarie, consistant à l'étage d'enhault, en une chambre où il y a une croisée sur le devant garnie de fer, châssis, pentures, tarjettes et vitres le tout bon, une galerie de bois de charpente, un cabinet dans lad. chambre sur le derrière où il y a une croisée garnie de fer, châssis, pentures, tarjettes et point de vitres, une autre chambre où il y a deux croisées sur le devant garnies de fer, châssis, pentures, tarjettes, vitres, le tout bon, l'une des deux dites chambres a feu ainsi que toute la ditte maison et lieux cyaprès déclaré, le plain-pied d'en bas sur lad. Place d'Armes, deux magasins l'un desquels il y a une croisée grillée de barreaux de fer, garnie de fer, châssis, pentures, tarjettes et vitres dont la plus grande partie cassées, et deux portes dont l'une desd. portes sur la ditte Place et l'autre dans le carré de la maison et l'autre du magasin où il y a une fenêtre garnie de fer, châssis, pentures, tarjettes et vitres dont la plus grande partie cassées, une porte dans le carré de la maison et une chambre sur le derrière où il y a une croisée garnie de fer, châssis, pentures, tarjettes et point de vitres, lad. chambre a feu, une porte dans le dit carré garnie de fer, pentures, locquets et point de ferrures, cave et grenier de plain-pieds, touttes les portes, croisées, garny de pantures, tarjettes, locquets et autres ferrures et serrures très mauvaises, lad. maison de pierre couverte de planches, une petite cour où il y a des lieux de commodité, lad. maison construite [197] sur un emplacement tenant pardevant à lad. Place d'Armes et joignant sur les trois fasses aux Mrs Charly, led. emplacement de trente pieds de front sur toutte la profondeur, laquelle maison et emplacement appartiennent aud. Sieur LaDécouverte, de laquelle jay présentement et actuellement saisie le fonds, tresfonds et propriété et mis sous la main du Roy Notre Sire pour estre si besoin est faute de payment de la somme de mil quarante une livres seize sols, sans préjudice comme dit, etc., cydessus criée et subhantée par les quatre criées et quatre quatorzaines accoutumées à Paris, et ensuite vendue et adjugée par décret et authorité de Justice au siège de la jurisdiction Royalle de Montréal au plus offrant et dernier enchérisseur en la manière accoutumée au Régime et gouvernement, de laquelle maison saisie jay commis, commest et établie commissaire la personne de St Germain Lamoureux, demeurant en cette d. ville Rue St Paul, susd. paroisse pour faire son devoir et vaquer au fait et gouvernement de lad. maison et rendre enfin Bon et fidel compte de son administration quand et à qui il appartiendra à la charge destre payé de ses frais et salaires raisonnables sur la chose saisie, le tout fait en présence et assisté de Sieur Jourdain dit Labrosse et de Joseph Mercier demeurant en cette ville, témoins, lesquels jay amenés exprès avec moy et qui ont signé la copie et original de la présente saisie Réelle suivant l'Ordce, fait led. jour, signé St-Germain Lamoureux, Charles Labrosse, Joseph Mercier et Marchand, huissier, avec parafe [[194]](#footnote-194).

Testament du Sr Silvain

|  |  |
| --- | --- |
| 30 avril 1749  No 3995  Exped. | Pardevant Le notaire royal de la ville et jurisdiction royalle de Montréal y résident sousigné et témoins cibas nommés, fut présent Sieur Thimothée Silvain o'siluya *(sic)* [O'Sullivan] Ecuyer médecin pour le Roi, en cette ville y Demeurant rūe Saint Jacques, gisant au lit, malade De corps en une Chambre de sa maison au rez de chaussée, ayant [298] vūe sur la Rūe, sain toutes fois d'Esprit mémoire et Entendement ainsy qu'il est apparu aux dits notaire Et Témoins par ses gestes, paroles, maintien et autres siennes actions Extérieures, Lequel considérant avec attention, l'inconstance et la fragilité De la vie humaine et sachant qu'il n'y a rien de si certain et moins inévitable que la mort ni de si incertain que son heure et voulant éviter cette surprise irréparable et se dégager De toutes les affaires temporelles pour n'avoir à Sa mort aucune pensée que de Son salut, a fait dicté et nommé aux dits notaires et témoins soussignés son present testament et ordonnance de dernière volonté ainsi qu'il ensuit. |
|  | Premièrement comme Chrétien et Catholique a recommandé et recommande son âme à Dieu le Créateur, père fils et saint Esprit, suppliant sa divine Bonté par le mérite de la passion de notre Seigneur jésus Christ, de ne le pas juger selon l'énormité De ses péchés et la rigueur de sa justice, mais suivant les Douceurs de sa miséricorde et de Sa paternelle Bonté, suppliant la glorieuse vierge Marie, Saint Thimothée son patron et tous les Saints et Saintes du Paradis de le favoriser le reste de Ses jours et à l'heure de Sa mort de leur protection, afin qu'il puisse faire pénitence de Ses péchés, Mourir en la grâce de Dieu et joūir éternellement de Sa félicité. Veut et Entend le dit sieur Testateur que Ses dettes soient payées et torts par luy faits si aucuns se trouvent réparés par l'Exécuteur Testamentaire cy après nommé à la discrétion et prudence duquel il s'en rapporte pour son enterrement et ordonne qu'il soit dit Le plus promptement qu'il se pourra mille messes. |
|  | Donne et lègue le dit sieur Testateur aux pauvres de la paroisse De cette ville La somme De cent Livres une fois payée. |
| [299] |  |
| \* Du costé sudoüest | Donne et legue le dit sieur Testateur à l'œuvre et fabrique de l'Église paroissiale de Sainte Anne de Varennes Gouvernement de Montréal La somme de trois cent livres une fois payée pour être employée à la Bâtisse qui sera faite en pierre De la Chapelle de la dite paroisse servante ordinairement de reposoir aux processions du très Saint Sacrement et autres\* Laquelle somme de trois cent livres la dite fabrique ne pourra cependant Exiger que lorsque la dite Bâtisse en pierre sera commencée. |
|  | Donne et legue le dit sieur Testateur aux Deux enfants de la dame veuve youville, directrice De l'hôpital general de Cette ville, et au sieur ignace Gamelin fils, tous et un chacuns ses livres composants sa Bibliothèque sans aucune reserves, a partager également entr'eux. |
|  | Et Quand au résidu de tous et chacuns autres Biens meubles, immeubles, acquêts, conquets, droits, noms, Raison, actions qui se trouveront appartenir au dit Sieur Testateur au jours de son deceds en quelques lieux qu'ils soient situés et en quoi qu'ils puissent consister sans en rien reserver, le dit Sieur Testateur les donne et legue, sçavoir un tiers à Damlle marie loūise Dufro de la Gemeraye, Epouse du Sieur ignace Gamelin negociant en cette ville, pour luy servir nature de propre et aux siens, un tiers à Damlle marie Clémence Dufro de la jemeraye épouse du Sieur Pierre Gamelin Maugras, néeociant en cette dite ville pour luy servir aussi nature de propre et aux siens, pour par chacune d'elles qu'il institue ses legataires universelles en Disposer comme de choses leur appartenante. Et Lautre et dernier tiers aux dits deux enfans de Dame marguerite Dufro de la jemeraye, veuve de feu francois you Ecuyer Sieur De youville, par égales portions, lesquels il institue en fait ses legataires [300] universels pour par eux En faire et disposer comme Bon leur semblera, reservant néanmoins le dit Sieur Testateur En faveur de la dite Dame veuve youville sa vie durant L'usufruit des Biens qui reviendront à ses dits enfans pour leur part et portion après son deceds Dans sa succession, et ordonne que le mobilier qui se trouvera du à sa dite succession revenant aux dits Deux enfans De la dite Dame veuve youville sera employé en acquisition D'héritages ou rentes de revenus Desquels elle joūira aussy pendant sa vie et si le dernier Des enfans De la dite Dame veuve youville vient ainsy que son frère aisné à se faire promouvoir aux ordres sacrés, ou a s'Engager dans quelque ordre le dit Sieur Testateur donne et lègue le fond et propriété de la dite part et portion des deux enfans De la dite Dame veuve youville à ladite Damlle épouse du dit Sieur ignace Gamelin et à la dite Damlle épouse dud. Sr pierre Gamelin Maugras a partager également entr'elles et auxquelles la dite part et portion tiendra pareillement nature de propre et aux leurs, le dit Sieur Testateur Les substituant en la dite part et portion desd. Deux enfans De la dite Dame veuve youville pour en joūir et disposer par chacune d'elles en toute propriété comme Bon leur semblera après toutesfois le deceds de la dite Dame veuve youville, et de ses Dits Deux enfans qui en auront après le deceds de leur mère La jouissance sans qu'ils puissent vendre Engager ni aliéner aucune chose des fonds en propriété des dits biens en quelque manière que ce soit. |
|  | Et pour Exécuter Le présent testament le dit Sr Testateur a nommé le Sieur Charles Doūaire, négociant En cette ville qu'il prie d'en prendre La peine, se dessaisissant en ses mains de tous ses biens suivant la Coutume. |
| [301] |  |
|  | Révoque le dit Sieur Testateur Tous autres testaments et codicils qu'il pourroit avoir faits avant celuy cy auquel seul il s'arrête comme Etant son intention et dernière volonté. Ce fut ainsy fait, dicté Et nommé par le dit Sieur Testateur auxdits notaire et Témoins Et a luy par le dit Notaire présence des dits témoins lu Et relu qu'il a dit avoir bien entendu et y a persisté En la dite chambre au Res de chaussée ayant vue sur la dite rūe Lan mil Sept cens quarante neuf Le trente avril avant midy, présence des sieurs jean Baptiste Forestier Dulongpré Et Etienne Le Beau menuisier Témoins qui ont avec nous dit Notaire signe Et le dit Sieur Testateur Déclaré ne pouvoir Ecrire ni signer a cause du tremblement de ses mains de ce Equis o/. |
|  | JBforestier |

etienne le Beaux

Danré De Blanzy

avec paraphe [[195]](#footnote-195)

Partage entre les héritiers Silvain,  
M. Gamelin et autres

|  |  |
| --- | --- |
| 9 gbre 1769  no 3351  3 expl. | PARDEVANT les Notaires Royaux de la Province de Québec résidents à Montréal soussignés furent présent le Sieur Ignace Gamelin negt de cette ville et dame Marie Louise Dufros de la jemmeraye Son Epouse qu'il a dûment autorizée à l'effet des présentes, d'une part |
|  | Dame Marguerite Dufros de la jemmeraye veuve du Sieur francois you Ecuier Sieur de youville d'autre part |
|  | Et Joseph Boucher Ecuier Sieur de Labroquerie et dame Marie Clémence Gamelin Maugras Son Epouse [302] qu'il a pareillement autorizée à l'effet des présentes au nom et comme ayant les droits cédés de leurs cohéritiers en la succession de Dame Marie Clémence Dufros de la jemmeraye leur mère et belle-mère au jour de Son deceds Veuve du Sieur Pierre Gamelin Maugras par acte de partage passé devant Me Panet l'un des Nores soussignés le Trois Septembre mil Sept cent Soixante huit encore d'autre part. |
|  | Les dits Susnommés Es noms qu'ils agissent héritiers chacun pour un Tiers de feue dame Marie Renée Gaultier de Varennes veuve en première noces du Sieur Christophe Dufros de la jemmeraye et en secondes du Sieur Silvain et légataire universelle dud. feu Sieur Silvain Suivant Son Testament reçu par Me Danré de Blanzy Nore Le Trente avril mil Sept cent quarante neuf, Lesquelles parties désirant Jouir à part et Divis des biens dépendants des Successions desd. feus Sieur et dame Silvain, ont Volontairement procédé entr'elles au partage desd. biens de la manière Suivante. |

***PREMIER LOT***

|  |  |
| --- | --- |
|  | Premièrement lesdts Sieur et dame Gamelin auront et leur appartiendra pour leur Lot et les autres parties Leurs cèdent et abbandonnent à Tiltre de partage pour eux leurs hoirs et ayant cause |
|  | 1º Trois cent Cinquante livres ou schelins de rentes au principal de Sept mille livres due par Charles Girardin Boulanger ou Son représentant pour le prix d'un Emplacement et maison à luy vendu par contrat passé devant Me Mezière Notre le Vingt janvier mil Sept cent Soixante Six. |
|  | 2º Une rente foncière de Vingt livres évaluée entre les parties au Capital de Quatre cent livres due par [303] Le Sieur Soumande Delorme au lieu et place de francois le Page par contrat passé devant Me Adhé-mar Notre Le premier Septembre mil Sept cent quarante Sept. |
|  | 3º Les deux tiers de la grande isle de Varenne a prendre depuis La partie de la Roche jusques en bas de lad. Isle. |
|  | 4º Une autre rente de quinze livres au Capital de trois cent livres due par Joseph foisy pour restant des quatre cent livres par luy Constituée par contrat passé devant Me foucher Nre Le Sept Juillet mil Sept cent cinquante Six. |

***SECOND LOT***

|  |  |
| --- | --- |
|  | Secondement les dits Sieur et dame Labroquerie auront et leur appartiendra et les autres parties leurs cèdent et abbandonnent à Tiltre de partage pour eux Leurs hoirs et ayant cause |
|  | 1º Un jardin Scitué en cette ville rue notre dame et allant aboutir en profondeur à la rue st Jacques joignant d'un coté au Sieur lefebvre Duchouquet représentant M feltz et d'autre coté aux héritiers Cabanac de Signé et mentionné au procès verbal du feu Sieur La Brosse arpenteur et plan figuratif en datte du Vingt deux may mil Sept cent Soixante Six. |
|  | 2º L'isle aux cabanes Scituée dans le fleuve St Laurent au devant de Varennes. |
|  | 3º Les rentes dues par les Tenanciers de l'isle lamoureux Scituée devant Bouchervillef celles des Six arpents du fief de Tremblay et celles dues à Chambly. |
|  | 4º L'isle au Boeure Scitué au bas de la grande isle au devant de Varennes. |

[304]

***TROISIÈME LOT***

|  |  |
| --- | --- |
|  | Et la dite dame Veuve youville aura et luy appartiendra et les autres parties luy cèdent et abban-donnent à Tiltre de partage |
|  | 1º La Terre et ferme scituée à Varennes de Six arpents de front sur vingt cinq ou environ de profondeur avec les maisons dessus construits avec les Emplacements qui en font partie et la terre a bois de cinq arpents de front Sur quarante ou environ de profondeur. |
|  | 2º Le haut de la grande isle audessus du nommé la Roche scituée aud. lieu de Varennes faisant la sixième partie de la dite isle, avec l'isle aux fermiers qui est en bas de celle aux cabanes. |
|  | Les rentes et droits de lods et Ventes dus par les tenanciers de seize arpents du fief Silvain dépend1 de Varennes, pour des dits biens ainsy partagez jouir faire et disposer par les dits Srs et dames Susnommés comme bon Leur Semblera. |
|  | Conviennent les dites parties quen cas de Vente de l'un des biens mentionnés au présent partage elles Se Soumettent mutuellement de S'en donner et offrir la prefference. |
|  | a l'Egard des dettes actives dépendantes desd. Successions et anciens arrérages les parties Conviennent de les partager Entr'elles par Tiers afure et mesure du Recouvrement qui en Sera fait. |
|  | Conviennent aussy les dites parties que dans le cas ou il y auroit quelques procès a l'occasion des biens ainsy partagez les frais Seront Supportez Egalement par tiers de même que les dettes qui pourraient être dues par les dites Successions. A été aussi convenu que comme le propriétaire de l'empt [305] et maison dépendt de la Succession dudit feu Sieur Silvain Echu en partage aux Sieur et dame Gamelin ne doit point payer de rente de Son Constitut pendant trois ans, les dits Sieur et dame La Broquerie et dame Ve Youville promettent faire raison auxd. Sieur et dame Gamelin pendant les dites trois années de chacun quatre vingt trois livres Six Sols huit deniers. Car ainsy & promett *&c* obligt &c fait et passé audit Montréal L'an mil sept cent soixante neuf le neuf Novembre après midy et ont les parties Signe à Lexception dudit Sieur Gamelin qui a déclaré ne pouvoir Signer attendu Ses infirmités qui luy otent La faculté de pouvoir Ecrire, ayant prié le Sieur Christophe Gamelin la lemmeraye Son fils de Signer pour Luy lecture faite. /. Le Renvoy est bon |

C. gamelin Maugras Lagemerais Labroquerie

gamelin Maugras Labroquerie veuve youville

Sanguinet lagemrais gamelin

Pr Panet [[196]](#footnote-196)

Les filleuls et filleules de Mme d'Youville

Jacques-Charles JODOIN, à Varennes, le 22 mars 1717. Elle signe :

M de la gemerais. Louise LANGLOIS, à Varennes, le 16 mai 1719. Elle signe :

de Lajemerais.

Jean-Baptiste MONGEAU, à Varennes, le 28 mai 1721. Elle signe :

marie marguerite Dufro.

Marie-Anne-Marguerite MARCHANT de LIGNERIS, *à* Montréal,

le 3 juillet 1745. Elle signe : M M Lajemmerais veuve youville.

Marie-Amable VALADE, à Montréal, le 31 juillet 1733. Elle signe :

Vve Youville.

Marie-Louise-Michelle GAMELIN, le 29 septembre 1734. Elle signe :

M M Lajemerais Ve Youville.

Jean-Baptiste DAGENAY, à Montréal, le 9 juin 1748. Elle signe :

M M Dufros ve Youville.

[306]

Contrat pour la fourniture de la pierre  
pour la Maison de Charité

3696

+

(Cette croix est sur le contrat.)

Par devant Anthoine Adhémar, nore et tabellion de l'Isle de Montréal résidant à Villemarie & tesmoin en fin nommé, furent présents en leurs personnes sieur françois Charron faisant tant pour luy que pour Sieur pierre Le Ber, jean Fredin et autres quy se joindront avec eux pour faire bastir une maison de Charité près cette ville d’une part Et jean Teyssier dit Lavigne demeurant aud. villemarie d'autre part, lesquelles parties ont de bonne foy fait les marchés & conventions quy ensuivent, sçavoir que led. Teyssier promet & s'oblige de fournir aud. Sr Charron aud. nom toute la chaux dont il aura besoin pour faire construire les bâtiments qu'ils prétendent faire faire près cette ville sur un emplacement que Monsieur Dollier, supérieur du Séminaire de cette Isle leur donne où ils ont desja fait planter une croix ; laquelle chaux, led. Teyssier promet *&* s'oblige dadmener sur led. lieux et à l'endroit ou il luy sera marqué à commancer depuis le mois davril prochain jusqu'à la fin d'octobre aussi prochain, à peyne de tout despenses, dommages et intherests sans en pouvoir pour led. Teyssier vendre pendant led. temps à dautres personnes. Et luy Sr Charron aud. nom promet & s'oblige de payer aud. Teyssier pour chacune desd. barriques de chaux cinquante sols et le déchet qui se trouvera sur icelle sera estimé par ceux a ce connoissants *&* led. déchet ou perte sera entre eux commun dont ils sen tiendront compte de bonne foy lun à loutre. De plus lesd. parties ont convenues que led. Sr Charron aussi nommé fera tirer à la carrière dud. Teyssier toute la pierre de taille & de coings qui luy sera nécessaire pour faire led. bâtiment que led. Sr Charron a dit avoir vue et visité & pour ces travaux faits sur icelle a payer ainsy quiladit au nommé LaBabille la somme de vingt livres lesquelles pierres led. Sr Charron fera transporter ainsi que bon lui semblera et pour chaque bâtiment du cent pieds de long trois étages de pierre led. Sr Charron prendra [307] pour l'usage de lad. carrière aud. Teyssier la somme de cinquante livres a fure et à mesure et si led. bâtiment estoient de plus ou de moins sera led. Teyssier à payer a proportion, et si en faisant tirer à lad. carrière lad. pierre, pierre de taille et coings ce qui sy rencontrera qui ne sera pas propre pour poser sans pierre de taille *&* coing et qui ne pourra servir qu'à faire de la chaux led. Teyssiers sera tenu de la prendre à la toise a ditte de deux personnes a ce connoissant et après lad. Estimaon faite led. Sr Charron en son nom promet de déduire sur lad. Estimaon dix sols chacune toise lesquelles toises de pierre & chaux seront déduites sur le prix desd. Barriques de chaux car aussy &c prot &c obt &c et led Sr Charron en son nom ret &c. Fait & passé aud. Villemarie maison et résidence dud. Sr Charron l’an mil six cent quatre vingt douze le dixseptième jour doctobre aprèsmidy en présence de Joseph Deno et jean Quenneville témoins, demts aud. Villemarie sousés avec led. Sr Charron & nore, led. Teyssier a déclare ne sçavoir écrire ni signer de ce interpellé après Lecture faite suivant lordonnance.

G. Quenneville Charon [[197]](#footnote-197) deno

Adhémar

(avec son paraphe)

Audience

|  |  |
| --- | --- |
|  | tenue par M. Le Lieutenant général le mardy 17e novembre 1733. |
| Lamoureus vs Youville | ENTRE Sr St Germain Lamoureux commissaire étably comparant par Decoste son procr par Exploit dud.t Decoste du 3e d'octobre dernier en deffaut du 6e du mois par Justice aux Biens de feu Ladécouverte Demandeur signifié le 10e Le dit exploit tendant à ce que la Dame veuve de françois Youville de La Découverte soit condamnée à payer au dit Sieur St Germain audt nom la [308] somme de cent quatre vingt une livre pour le loyer d'une année de location de la maison size sur la Place du Marché de cette ville à Elle adjugée par la sentence du 31e octobre 1732 Et en outre qu'elle ait à fournir au dit demandeur copie de la soumission faite au greffe du Sr Ignace Gamelinf père, par Elle offert à quy conclud et aux dépens d'une part, ET Dame Marguerite Dufrost de la Jemeraye veuve de feu Sieur francois Youville de la Découverte, deffenderesse comparante d'autre part, laquelle a dit qu'elle ne croit pas devoir délivrer les deniers de la dite location au dit demandeur, que la caution qu'elle a donné suffit pour sûreté du payement quy doit être fait lorsque la sentence dordre sera rendue, et pour satisfaire à l'autre demande portée au dit exploit elle a remis en notre présence au dit Sieur Decoste les expéditions de la sentence par laquelle le Sieur Gamelin a esté tenu caution et de la sommation faite au Greffe en conséquence Le 21e novembre 1732 dont elle a requis acte et être renvoyé NOUS PARTIES OUÏES et veu les dits actes de caution du dit Sr Gamelin avons donné acte de la dite remise des dits actes au dit Sr Decoste et en conséquence renvoyé la dite deffenderesse de l'action du dit Lamoureux L.D.C.M. [[198]](#footnote-198) |

Audience

|  |  |
| --- | --- |
| Beaucour vs Ve Youville | tenue par M. Jacques Joseph Guiton Monrepos Conseiller du Roy Lieutenant général au siège de la Jurisdiction Royalle de Montréal le vendredi 22e juillet 1746. |
|  | ENTRE Dame Gabriel Françoise Auber épouse de Messire Josué Boiberthelot de Beaucourt chevalier de l'Ordre [309] militaire de St Louis Gouverneur de cette ville et gouvernement de Luy dûment autorisée au nom et comme fondée de la procuration de Dominique Janson Lapalme maçon comparante par l'huissier Dumergue suivant son pouvoir de ce jour de nous paraphé demanderesse aux fins de l'exploit du huissier Dumergue du seize de ce mois à ce gue la défenderesse cyaprès nommée soit tenue de sortir et vuider les lieux de la maison qu'elle habite au 13 aoust prochain que finis son année suivant leur bail verbal mond. Sr de Beaucour voulant l'occuper aud. temps et l'ayant louée et retenue dudit Lapalme avec dépens en cas de contestation d'une part ET Damelle Marie Marguerite Delajemmeraye ve de feu Sr francois Youville défenderesse comparante d'autre part après que le dit Dumergue a conclu aux fins de son exploit lad. damelle défenderesse a dit quelle demande qu'on lui fasse signifier la procuration dud. Lapalme pour y répondre NOUS parties ouies ensemble le procureur du Roy ordonnons qu'avant faire droit la procuration dud. Lapalme sera signifiée à la dite Damelle défenderesse pour y répondre ce gue bon luy semblera sommairement au premier jour d'audience les dépens réservés MANDONS etc. |
|  | Guiton Monrepos Danré de Blanzy [[199]](#footnote-199) |

Commission de Directrice  
de l'Hôpital général de Montréal

Henri-Marie De Breil de Pontbriand, Évêque de Québec, Charles, Maris de Beauharnois, Gouverneur et Lieutenant général pour le Roy en la Nouvelle France, Gilles Hocquart, chevalier Intendant de Justice, Police et Finance en ce Pays, Tous chefs de l'Administration de l'Hôpital général étably à Montréal par

Lettres patentes de Sa Majesté, du mois d'avril 1694.

« Sur le compte qui nous a été rendu de la situation actuelle de l'Hôpital général de Montréal, dans lequel il ne reste plus que le Frère Jean et le Frère Joseph, et sur les demandes réitérées qui nous ont été ci-devant faites dès le dix-neuf octobre mil sept cent quarante-cinq de la part des Frères hospitaliers composant la Communauté dudit Hôpital général, d'estre déchargés de la conduite et direction dudit Hôpital et du soin des pauvres, orphelins, estropiés vieillards et infirmes entretenus au dit Hôpital, attendu le petit nombre des dits Frères, leur grand âge et leurs infirmités qui ne leur permettaient plus d'agir et de donner aux dits pauvres les secours que leur estât exige d'eux, et par conséquent de remplir les vues que Sa Majesté s'est proposées dans l'établissement du dit Hôpital général, pour quoi ils nous suppliaient recevoir leur démission de l'administration du dit Hôpital et de leur permettre de nous remettre tous les biens meubles et immeubles y appartenant pour en disposer ainsy que nous le jugerons à propos.

NOUS, en tant que besoin est ou seroit, avons accepté et acceptons la démission et cession à Nous faite par les dits Frères hospitaliers, en conséquence et pour ne pas laisser tomber un établissement aussi utile par le secours qu'il procure aux pauvres peuples de cette Colonie.

AVONS provisoirement et sous le bon plaisir de Sa Majesté et jusques à ce qu'elle en ait autrement ordonné CHOISI, NOMME ET DEPUTE la Dame Veuve YOUVILLE, Directrice du dit Hôpital, pour en ladite qualité avoir la conduite des pauvres qui y sont enfermés et des biens qui appartiennent au dit Hôpital, recevoir les revenus d'eux pour être employés à la nourriture et entretien des pauvres du dit Hôpital, en donner toutes quittances et décharges valables aux fermiers et autres exploiteurs des dits biens, le tout conformément aux dispositions portées par les Lettres patentes du mois d'avril mil six cent quatre-vingt-quatorze, sera tenue la dite Dame Youville, en la dite qualité de Directrice de tenir deux registres, sur l'un desquels elle écrira exactement la recette et sur l'autre la dépense, afin d'être en état de rendre [311] compte à nous ou à ceux qui seront par NOUS préposés de la gestion et administration, toutes pour et quand, ne pourra la dite Dame Youville vendre ni aliéner aucun des biens appartenant au dit Hôpital général pour quelque cause et sous quelques prétexte que ce soit, et comme la maison du dit hôpital a été entièrement négligée, et qu'il y a bien des réparations à y faire pour la rendre logeable, AUTORISONS la dite Dame Youville à faire faire les plus urgentes et celles qui seront jugées indispensables, suivant l'état qui en sera dressé en présence du procureur du Roy de la juridiction royale de Montréal, copie duquel estât nous sera envoyée avec celui des dettes actives et passives de la dite maison, et afin de mettre la dite Dame Youville en estât et à la portée de donner tous les soins au dit Hôpital duquel lui avons confié la conduite et administration, Nous avons réglé qu'elle y sera logée et nourrie avec les personnes qui luy seront associées, les pauvres dont elle prend déjà soin et les deux Frères hospitaliers qui restent dans la dite maison.

ORDONNONS qu'en présence du procureur du Roy de la juridiction et des Frères hospitaliers, il sera fait par M. Danré, notaire, Inventaire des meubles et immeubles du dit Hôpital et des terres et papiers concernant la propriété d'yceux, lesquels meubles, titres et papiers les dits Frères seront tenus de représenter, duquel inventaire il sera délivré une expédition en forme à la dite DAME YOUVILLE.

FAIT et donné par NOUS, chefs de la direction du dit Hôpital, à Québec le vingt-sept aoust mil sept cent quarante-sept.

† Henry-Marie évêque de Québec

Beauharnois

Hocquart [[200]](#footnote-200)

[312]

Ordonnance qui transfert les bien  
de l'Hôpital-général de Montréal  
à Madame d'Youville — 1er février 1748 [[201]](#footnote-201)

HENRY MARIE DUBREIL de Pontbriand, Conseiller du Roy en ses Conseils, par la permission divine et la grâce du St Siège apostolique Evesque de Québec.

ROLLAND MICHEL BARRIN Chevalier Marquis de la Galisson-niere, Chev de l'ordre Royal et Militaire de St. Louis, Capitaine des Vaisseaux de Sa Majesté, Commandant général en toute la Nouvelle france et Province de la Louisiane.

GILLES HOCQUART Chev. conseiller du Roy en ses Conseils, Intendant de Justice, Police et finances esd. Païs.

TOUS CHEFS de l'administration de l'Hôpital général Etabli à Montréal par Lettres Patientes de Sa Majesté du mois d'Avril 1694.

VU PAR NOUS L'Inventaire fait des meubles et Immeubles de l'Hôpital général de Montréal par Me Danré Notaire en datte du quatre Septembre dernier et jours suivant en exécution de nôtre Ordonnance du vingt sept aoust précédent, ORDONNONS que les effets contenus en iceluy seront remis à la Dame Youviile que nous avons choisy et nommé pour Directrice dudit hôpital desquels effets elle donnera son reçu au pied de la minutte dud. Inventaire pour en rendre compte à qui et ainsi qu'il appartiendra à l'Effet de quoy il luy sera remis conformément à notre d. Ordonnance une expédition en bonne forme dud. Inventaire. MANDONS &c fait à QUEBEC le premier février 1748./.

H. M. Évêque de Québec

LA GALISSONIERE

HOCQUART

Contresignez et Scellez./.

Pour copie : HOCQUART

[313]

Révocation de Madame d'Youville  
en 1750

Henri Marie de Breil de Pontbriand, Le Maris de La Jonquiere, François Bigot Tous Chefs de l'Administration des Hôpitaux en Canada.

VU le Règlement par nous rendu le vingt sept aoust mil sept cent quarante sept par lequel la D. Youviile avec ses compagnes estoit chargée seulement provisoirement de L'administration de L'hôpital général de Montréal, Nous, en exécution des ordres du Roy, Déclarons que led. Règlement n'aura plus lieu ; que tous les biens meubles et immeubles appartenant a cette maison seront et demeureront unis par ces présentes à L'hôpital général de Québec, dont les Religieuses hospitalières prendront soin, comme des biens appartenant aux pauvres de leur Communauté, Conformément aux Lettres patentes de leur Etablissement ; a la charge par lesdes Religieuses d'acquitter autant que faire se pourra les obligations de la fondation de L'hôpital général de Montréal, notamment nourir et Entretenir les Infirmes, vieillards, estropiés, orphelins du gouvernement de Montréal a proportion des revenus que lesdes Religieuses toucheront, et dont elles pourront donner toutes quittances et décharges valables aux fermiers et autres exploitant lesd. biens ; Le tout conformément aux portées par les Lettres patentes de L'hôpital général de Montréal et de celuy de quebec, sauf aux particuliers qui pourraient prétendre quelques droits sur lesd. biens à faire sous trois mois leurs représentations pardevant Mr. L'Intendant qui par ces présentes s'évoque toutes les discussions qui pourroient naître sur lade union, Laquelle pour ces effes sera Lue et publiée et même signifiée aux personnes qu'on connoitra y estre intéressées a la diligence du procureur, du Roy des juridictions dans l'étendue desquelles led. hôpital général se trouve avoir des biens existons Lesquels dits biens demeureront toujours hypothéqués aux créanciers dud. hôpital, desquels nous reservons expressément les droits sur lesds biens sans qu'ils puissent cependant les étendre sur les biens que possède actuellement L'hôpital général de quebec, [314] Lequel nous a déclaré ne pouvoir accepter la présente union qu'a la condition expresse qu'il ne repondra point desd. dettes sur ses anciens biens, mais seulement sur ceux qui luy sont unis par ces présentes, tant meubles qu'immeubles dont led. hôpital se chargera par inventaire qui sera fait en présence du procureur du Roy de la Juridiction de Montréal, par Me Danré notaire, et pour accélérer le payement desd. dettes nous permettons aux Religieuses de L'hôpital général de quebec, de vendre la maison Jardin et cour de L'hôpital général de Montréal et les meubles qui ne valent pas la peine d'estre transportés à quebec.

Et sur ce qui nous a esté représenté que la De Youville et ses compagnes ne pourroient trouver a loger à cause de la saison avancée, que les Infirmes dont elles ont pris soin jusqu'à présent ne pourroient par cette même raison descendre a quebec, Nous avons permis et permettons de demeurer dans led. hôpital général jusques au mois de juillet prochain, d'autant mieux que pendant ce tems ladc De Youville pourra travailler a la reddition des comptes et a remplir l'Inventaire des Effets et papiers dont elle se trouvera chargée. Fait et donné à quebec Le quinze 8bre 1750.

+ h. m. Évêque de quebec

la jonquiere

Bigot [[202]](#footnote-202)

Supplique des citoyens en 1751

À nos Seigneurs les Évêque

et Gouverneur Général et Intendant de la Nouvelle-France.

SUPPLIENT humblement les Gouverneur, Lieutenant de Roy, major, officiers, le Clergé, Seigneurs, magistrats, négocions, bourgeois, et habitons de la Ville, et gouvernement de Montréal Soussignés, et ont l'honneur de vous représenter les biens sans nombre, [315] pour les orphelins et les enfans abbandonnés. Il se sert aujourd'huy de refuge aux femmes débauchées, et aux insensés. Il est une décharge très utile dans le tems des maladies populaires, pour y placer les convalescents, et les incurables, on y a même pratiqué une chambre pour y traiter ces maladies honteuses, fruits ordinaires du plus grand libertinage.

Enfin, Nos Seigneurs, c'est un établissement fait et formé, qui subsiste depuis 1694, et qui n'étant ny contre la Religion ny contre l'état, mais uniquement pour le soulagement des pauvres semble mériter l'honneur de votre protection, pour être conservé, et perpétué selon les termes des lettres patentes comme utile et nécessaire à la colonie.

Il est vrai qu'il y a beaucoup de dettes à payer et des réparations considérables à faire, mais on se confie à la Divine Providence, et on attend beaucoup de la charité des âmes pieuses et bien intentionnées pour cette bonne œuvre. On pourroit espérer que par la suitte du tems, les affaires s'arrangeront par la sagesse et la bonne conduite des filles, qui en ont soin actuellement, et qui offrent encore aujourd'hui leurs travaux, et leurs peines, si on les juge dignes de continuer à prendre soin des pauvres.

Les suppliants espèrent donc Nos Seigneurs, que vos cœurs déjà attendris sur un objet aussi touchant voudront bien prendre les interests des pauvres et des affligés de leur ville qui sans le secours d'un hôpital en cette ville seroient absolument abbandonnés. Il n'est pas possible à cause de la distance des lieux et des infirmités du plus grand nombre de pouvoir les transporter dans l'Hôpital de Québec, Déjà insuffisant pour ses propres pauvres. Quand même il seroit mis en possession des biens de celui de cette ville, il ne seroit pas encore en état de les soulager par le peu de revenu qu'il en retirerait, l'expérience apprend qu'en ce pays, il est difficile de faire valloir de si loin les biens fonds qui ne rapportent qu'autant qu'on est présent et qu'on se donne beaucoup de peine pour les cultiver. Ainsi en détruisant l'hôpital de cette ville qui subsiste bien plus par les charités des personnes pieuses et les travaux de celles qui en sont chargées, que par ses [316] En 1694, Sa Majesté confirma de nouveau la parolle quelle avoit donnée en 1692, que led. ÉTABLISSEMENT SEROIT À PERPÉTUITÉ À MONTRÉAL ET POUR LES PAUVRES DE MONT-RÉAL SELON L'INTENTION DES FONDATEURS, et fit expédier des lettres patentes confirmatives de tous ces droits et autres y contenus.

L'on ne pouvoit prendre des mesures plus justes pour s'assurer de la solidité de cet établissement, et peut-on penser qu'il puisse être détruit ou transporté ailleurs. C'est le Roy qui a engagé les particuliers à le faire *à* leurs dépens. C'est lui qui leurs en a fait expédier des lettres patentes. C'est À PERPETUITÉ QU'IL A ENGAGE SA PAROLLE ROYALLE DE LE FAIRE SUBSISTER. L'on ne peut assurément rien ajouter ou diminuer à ce qu'une autorité aussi légitime a décidé en termes si positifs. Il faudroit pour cela faire manquer le Roy à sa parolle. Il faudroit rendre inutiles des lettres patentes rendues à ce sujet. Il faudroit aller directement contre l'intention et la volonté des fondateurs et bienfaiteurs approuvée, et authorisée par le Roy même, et par cette raison toujours respectable et digne d'être exécutée. Il faudroit fermer les yeux au plus urgent besoin d'un grand nombre de pauvres de ce gouvernement, et s'endurcir sur leur plus pressant besoin, et enfin être exposé tous les jours au chagrin mortel de voir périr sans espérance de secours un nombre infini de pauvres de tout sexe, de tout âge, au soulagement desquels tant d'âmes charitables avoient eu l'intention de pourvoir en fournissant aux frais d'un hôpital général.

Les suppliants connaissent trop nos Seigneurs la bonté, et la tendresse de vos cœurs toujours portés au soulagement des pauvres et attendris sur leur misère pour ne vous pas laisser toucher de leur triste état et vouloir les priver d'un secours, que la charité des bons citoyens de cette ville leurs a procurée dans l'établissement dud. hôpital Général, qui n'a été fondé qu'à cette Intention et sur LA PAROLLE DU ROY QUE CE SERAIT À PERPÉTUITÉ.

Personne Nos Seigneurs n'en ignore l'utilité et même la nécessité tant pour les soldats congédiés, invalides et en vieillards, que [317] que procure dans ce gouvernement l'hôpital général, qui y est établi, et la nécessité de l'y maintenir. Cet établissement d'ailleurs a été fait par une autorité légitime, et revêtu de toutes les formalités nécessaires.

En effet, par les lettres patentes que Sa Majesté accorda en 1692 pour l'établissement de l'hôpital général de Québec, elle reconnu dès lors comme il y est porté à l'article 28, que led. hôpital ne suffiroit pas aux besoins de la Colonie. Elle prévit que le nombre des pauvres augmenterait à mesure que le pays s'établiroit, et par conséquent que cet hôpital ne pourroit pas les entretenir tous. Sa Majesté prévît encore, que les terres s'établissant au loin, des pauvres ne seroient pas à portée de s'y faire conduire, ny de proffiter de ce secours par l'éloignement où ils se trouveraient, elle jugea donc dès lors nécessaire d'établir un second hôpital en cette Ville.

Cette entreprise étoit d'autant plus facile à exécuter que des personnes charitables s'offraient pour remplir cette bonne œuvre, et la conduire à sa perfection. Les dittes lettres patentes portoient la clause et la réserve expresse que ledit ÉTABLISSEMENT SERVIT À PERPÉTUITÉ SANS POUVOIR ÊTRE CHANGE NY DE LIEU NY EN AUTRE OEUVRE PIE. Sa Majesté pour donner plus de force à ces lettres patentes, y engage C'A PAROLLE DE ROY et promet aux personnes qui voudraient contribuer à cet établissement qu'il SERA À PERPÉTUITÉ POUR LE SECOURS ET LE SOULAGEMENT DES PAUVRES DU GOUVERNEMENT DE CETTE VILLE.

Cette parole donnée si autentiquement ranime de toutes parts la charité des fidèles et des bons citoyens de cette ville, l'ouvrage se commence, se poursuit et s'achève tel qu'il est aujourd'huy. La divine Providence a inspiré à plusieurs de donner une partie de leur bien pour fonder cet hôpital, et le mettre en état d'y recevoir des pauvres de ce gouvernement. L'intention des fondateurs étoit de pourvoir aux besoins des pauvres de l'endroit même sans en transporter ailleurs les revenus, qu'ils n'auroient jamais donnés s'ils eussent pensés que leur intention n'eut pas été suivie.

[318]

revenus. Ce seroit détruire une bonne œuvre actuellement subsistante sans espérance de pouvoir la remplacer.

Ce considéré, Nos Seigneurs, il vous plaise, vu l'exposé en la présente requête et que par les lettres patentes de Sa Majesté accordée en 1692 Confirmées par celles accordées en 1694, son intention a été, que l'établissement d'un hôpital General en cette ville seroit À PERPETUITÉ l'honorer de votre protection, en soutenir interests, en conséquence obtenir de Sa Majesté, que l'établissement dud. hôpital sera maintenu et conservé, et qu'il restera en possession de tous ses biens, comme il l'a déjà été jusqu'aprésent, et ainsi que le demanderont les suppliants par la requête qu'ils auront l'honneur de présenter à Monseigneur Rouillé, conforme à celle-ci, et faire ordonner que la De Youville et ses compagnes auront l'administration dud. hôpital et seront mises au lieu et place des frères hospitaliers, dont les uns sont décédés, et les autres ont abandonnés la maison ; pour jouir par elles des droits, et privilèges portés aux lettres patentes de 1694, qui porteront à leur égard le même effet en ce qui concerne l'administration des biens dud. hôpital, aux offres que font lad. De Youville et ses compagnes de rendre compte tous les ans des revenus d'icelui et d'entretenir le tout en bon état suivant l'inventaire qui en a été fait, et ainsi qu'elles ont été chargées par led. Inventaire ; et les suppliants ne cesseront d'adresser leurs vœux au ciel pour vos santés et prospérités.

Longeuil, Adhemar de Lantagnac, noyan, Malhiot, Normant vie, foucher, Sonnonnine, Le Cher de Lacorne, De Rouville, C. N. Lamarque, Godefroy, B. Neveu, Deat ptre, Toussains Baudry, Cheneville, Benoit officier, Joseph Gamelin, Bondy, Courraud Lalane, Lamoinodière, Contrecœur, Hubert, Guillon, Herbin, Toussaint Pothier, Magnan, St Ange Charly, Laforce, Jacques Hervieux, W Guillon pre, Dufy, I. Soumande, A. Foucher, Quentin Mauroy, J. Gadoumogé, Fr Decouagne, Bre-bion, J. B. Daguilhe, Louis Mesnard, Joseph Pouget, Charle Dioney, Niger, Ch. B. Laverendry, Nicolas Morein, Thieo-phille Barthe, M. Falcoz ptre, Duchaine, Maugrat, Frémon, [319] Gay prêtre, Gabriel dumon, Etienne petit, Dartigny, Sebastien Malidor, Maubasin, Decoste, Dechambault, DeCouagne, Fourier, J. leGuillon, Charles Douillard fils, Miloc, P. Guillet, Saulquin H. R., Monier, Ignace Gamelin, Héry, Lacorne-Du-breuil, J. Provanché, Peigné ptre, Bouat, P. Decouagne, Hervieux, Michel Belaire, Pierre Gagnier, Moiley, Antoine Janin, J. Caulier.

Supplique de Mme d’Youville  
et de ses associées, 1751 [[203]](#footnote-203)

À Nos Seigneurs les Évêque, Gouverneur Général et Intendant de la Nouvelle France

Supplient très humblement la D. Youville et ses compagnes et on l'honneur de vous représenter que par votre ordonnance du mois d'août 1747, vous les auriez chargées provisoirement de l'administration des biens de l'hôpital Général de Montréal et du soin des pauvres qui y estoient et seroient dans la suitte, qu'en conséquence pour se rendre à vos ordres et sous la promesse formelle que vous leur aviez fait d'en demander à la Cour la ratification, elles se seroient consacrées à cette oeuvre et employé tous leurs soins et tous leurs travaux à rétablir cette maison presque abandonnée et presque entièrement ruinée. Le Seigneur a semblé agréer leurs services et s'estre déclaré en leur faveur par la bénédiction qu'il a bien voulu dans sa pure miséricorde verser sur leurs fatigues et sur leurs soins en leur procurant des secours imprévus qui les ont mis en estât de commencer le rétablissement et même l'augmentation de cet hôpital si nécessaire à la colonie ; en effet, de quatre pauvres vieillards, dans une extrême misère, sans linge, sans soin et dans la plus grande malpropreté qu'elles ont trouvés en y entrant, on y voit aujourd'huy leur nombre augmenté de plus des deux tiers, la propreté y règne, l'ordinaire y est réglé, et ils ont leur nécessaire ; de plus cette maison qui portait le nom d'hôpital Général ne l'étoit point [320] néanmoins, et ceux qui avoient esté chargés de l'administration s'estoient toujours bornés à n'y recevoir que des hommes et en avoient exclus les personnes du sexe ; aujourd'huy l'un et l'autre y est reçu et on a fait et meublé exprès une salle pour les femmes ; les insensées, les incurables même y trouvent un asile et la charité s'étend sur tous les affligés. Elle n'a pas aussi oublié à pourvoir au salut et à la retraite des filles et femmes débauchées qui corrompent la jeunesse, on a pratiquer plus de douze chambres pour servir de refuge où elles sont nourries et instruites. Les biens de la campagne se sentent également de la vigilance qu'elles y apportent à les bien faire valoir et y trouve déjà un changement notables par les réparations qu'elle y ont fait faire.

Leur zèle, Nos Seigneurs, n'est diminué en rien pour le service des pauvres dont elles se font gloire d'estre les servantes et elles sont actuellement dans des dispositions encore plus ardentes pour consacrer leur temps, leurs travaux et leur vie pour le soutien de cette maison.

Cependant, par un revers imprévu après de si heureux commencements et sans avoir à ce qu'elles croyent donnée aucun sujet de mécontentement, elles apprennent d'une manière à n'en pouvoir douter, que vous pensez, nos Seigneurs, à leur oster l'administration du d. hôpital et que vous y travaillez efficacement pour en transporter les biens et les revenus à celuy de Québec ou à quelque autre communauté ; quelque bonne opinion qu'elles aient de leur mérite et de leur talens, elles prennent néanmoins la liberté de vous représenter avec respect les suittes fâcheuses que produira nécessairement un tel changement. En effet c'est faire un tort presque irréparable aux pauvres du gouvernement de Montréal qui ont un droit acquis sur cette maison comme ayant esté bastie exprès pour eux et où ils sont assurés de trouver un secours certain dans leur vieillesse ; dont néanmoins ils se voyent frustrés, sans ressources et exposés à mourir de misère, n'ayant aucune apparence d'estre reçus à celuy de Québec dont ils sont éloignés de soixante lieues ; hors d'état par conséquent de trouver l'occasion d'en solliciter l'entrée et d'en entreprendre le voyage.

[321]

D'ailleurs c'est aller directement contre les intentions des fondateurs et anéantir un établissesment si saint et si nécessaire, que la pieuse libéralité des Seigneurs ont fondé, que la charité des fidèles a contribué à former et que les aumônes des peuples du gouvernement de Montréal ont soutenu et sur lesquelles on pourrait encore compter s'il subsistait, mais qui, au contraire, se ralentiront absolument si sa ruine est déterminée ; ils n'oublieront jamais le tord qu'on leur a fait et en auront toujours dans le coeur la plus vive douleur en voyant les tristes ruines d'une maison que la piété de leurs pères avait basty pour recevoir les membres de Jésus-Christ.

S'il leur estoit permis après les motifs de religion d'en produire d'autres tirés du costé de l'intérest on feroit voir évidemment que c'est engager par là la Cour à une dépense considérable, parce que par ce transport et ce changement il faudra nécessairement bastir d'autres salles à l'hôpital de Québec, celles qui y sont n'estant pas capables actuellement de contenir tous les pauvres qui se présenteroient, ainsi détruire d'un costé et bastir de l'autre paroit une dépense superflue et contraire au bien de la colonie, surtout quand l'établissement n'est ny fait contre la religion, ny contre l'Estat ny contre le bien des peuples mais qu'au contraire il est l'effet de la religion et sert à l'étendre ; c'est le roy qui l'a étably par ses lettres patentes et la destine pour recevoir les soldats qui ne sont plus à son service, enfin c'est un secours certain pour tous les pauvres du gouvernement, ce sont de vastes bastiments faits, une église basty, ornée, quelle douleur de les voir destruire et profaner. Vostre religion, Nos Seigneurs, et vostre piété sont trop connues pour craindre que vous vous y desterminiez.

Si c'est, Nos Seigneurs, la connaissance que vous avez des dettes qui surchargent cette maison et des réparations qu'il y faut faire qui vous fait craindre qu'elle ne puisse se soutenir, sans des secours extraordinaires de la Cour, qu'elle ne leur accordera point, les suppliantes ont l'honneur de vous représenter que leur confiance est tout entière en la divine providence, elle ne vous demande que votre protection et l'agrément de sa majesté ; elles [322] recevront toujours avec la plus parfaite reconnaissance les grâces et les biens qu'elle voudra bien leur faire, mais qu'elles ne vous importuneront point ny la Cour pour cela, qu'elles s'offrent sous trois ans de liquider les dettes du Frère Chrétien qui sont en France et de transiger avec ses créanciers *à* la remise qu'ils ont offert et de payer le plus tôt qu'elles le pourront celles qu'il avait contracté au Canada.

Au moyen de quoy elles demandent d'estre au lieu et place des frères hospitaliers, de jouir de tous les droits grâces et privilèges portés dans leur lettre patente qui resteront à leur égard les mêmes offerts pour l'établissement et l'administration du d. hôpital, en conséquence elles s'obligent à rendre compte tous les ans des revenus du d. hôpital et des aumônes qui seront faites aux pauvres, et si dans la suitte, par des raisons qu'on ne peut prévoir, sa Majesté jugeoit convenable d'oster l'administration du d. hôpital aux suppliantes, il leur seroit tenu compte des améliorations réparations et remboursements qu'elles auroient fait de leurs deniers pour en estre payés, et mis au lieu et place des créanciers qu'elles auront satisfait.

Lettres patentes de 1753

LOUIS PAR LA GRÂCE DE DIEU Roy de france et de Navarre À tous ceux qui ces présentes lettres verront SALUT. Nous aurions été informés que par une Délibération du vingt-sept aoust mil sept cent quarante-sept le S. Évêque de Québec, le S. Gouverneur Lieutenant général pour Nous en la Nouvelle france et le S. Intendant audit païs, tous trois chefs de l'administration de l'hôpital général établi à Montréal par lettres Patentes du mois d'Avril mil six cent quatre-vingt-quatorze, se seroient déterminés, pour les motifs contenus dans ladite délibération, à nommer par provision la De Ve Youville pour avoir la Direction dud. hôpital, ainsy que des biens en dépendons, en percevoir les revenus et en rendre compte ainsy et de la manière portée en laditte délibération ; Que dans les différents arrangemens qui auroient été proposés par rapport audit hôpital general dont les affaires se seroient trouvées [323] considérablement dérangées il auroit été question de le reunir *à* l'hôpital général établi à Québec, et que cette réunion auroit même été provisoirement ordonnée par ordce des dits Srs Administrateurs generaux du quinze octobre mil sept cent cinquante ; mais que les motifs pour lesquels ils avoient cru devoir s'y déterminer ne subsistaient plus au moyen des offres qui avoient été faites par laditte De Ve Youville a qui la direction dudt hôpital etoit toujours restée d'un arrangement particulier pour l'acquittement des dettes dont il se trouvait chargé ; Et que par cet arrangement on pourroït conserver a la ville de Montréal les secours qui avoient fait l'objet dud. établissement. C'est pour ces considérations que par Arrêt de notre Conseil du douze may mil sept cent cinquante-deux nous aurions, en révoquant et annullant l'ordonnance desdits Srs Évêque, Gouverneur Lieutenant general et Intendant du quinze octobre mil sept cent cinquante portant reunion dudit hôpital de Montréal à l'hôpital general de Québec, ordonné qu'en conséquence des offres faites par laditte De Ve Youville pour l'acquittement des dettes dud. hôpital de Montréal il seroit fait entre eux et les dits Srs Administrateurs généraux que nous aurions autorisés à cet effet, un acte ou traitté pour constater le montant desd. dettes et les sommes qui seroient employées à leur acquittement par laditte De Ve Youville, fixer les conditions auxquelles elle devroit continuer la direction dud. hôpital, et faire telles autres conventions qu'ils jugeroient convenables à ce sujet, même subroger laditte Ve Youville aux droits des créanciers qu'elle auroit payés à la décharge dud. hôpital, pour par elle ou ses ayant cause exercer lesdits droits sur les biens dud. hôpital dans le cas seulement et suivant ses offres, où la direction d'icelui lui seroit ôtée : Pour sur ledit acte ou Traitté être par nous ordonné ce qu'il appartiendroit à l'effet de constater et fixer d'une façon stable et permanente l'administration dud. hôpital. En conséquence de cet Arrêt, il auroit été passé le huit septembre de la même année mil sept cent cinquante-deux un acte entre le S. de Pontbriand Évêque de Québec, le S. Mis Duquesne Gouverneur et Lieutenant général et le S. Bigot Intendant en la N1Ie france tous trois chefs de l'administration dud. hôpital d'un côté, et [324] laditte De Ve Youville assistée des Dlles Louise Thaumur, Catherine Deniers, Catherine Rainville, Thérèse Laser, Agathe Veronneau, Marie Antoinette Relle, et Marie Joseph Besnard, ses compagnes dans la ditte direction d'un autre. Par le compte qui nous a été rendu dud. acte Nous avons reconnu d'un côté que les dettes dudit hôpital ont été constatées à la somme de quarante-huit mille quatre cent quatre-vingt-six livres dix-sept sols dix deniers scavoir trente-huit mille livres qui estoient dues dez mil sept cent quarante-sept, lorsque la ditte Ve Youville prit la direction, et suivant l'inventaire qui fut dressé des effets appartenants audit hôpital, et les dix mille quatre cent quatre-vingt-six livres dix-sept sols dix deniers pour avances faites depuis par laditte Veuve et de ses deniers pour dépenses nécessaires a son administration ; d'un autre côté que laditte Ve Youville a offert de se charger s'il nous plaisoit de la confirmer dans la Direction dudit hôpital d'en acquitter lesd. dettes, soit en faisant remise de ladc somme de dix mille quatre cent quatre-vingt-six livres dix-sept sols dix deniers par elle avancée pour les besoins dud. hôpital, soit avec les secours qui lui seront assurés ou qu'elle a lieu d'espérer de personnes charitables et bien intentionnées, notamment d'une somme de huit mille livres qui a été déposée pour cette destination entre les mains du Sr abbé Cousturier Supérieur du Séminaire de St Sulpice a Paris, et d'une autre de six mille livres léguée pour le même objet par le Sr Bouffandeau prêtre du Séminaire de Montréal, Et voulant pourvoir a l'administration dud. hôpital et assurer a notre ditte Colonie les avantages qu'elle a lieu d'en attendre. A CES CAUSES et autres a ce nous mouvant de l'avis de notre Conseil et de notre certaine science, pleine puissance et autorité Royalle et après avoir vu en notre dit Conseil tant ledit acte du huit septembre mil sept cent cinquante-deux Lequel nous avons omologué et omologuons, et dont une copie collationnée par led. Sr Bigot Intendant cy-attachée sous le contrescel des présentes, que l'avis dudit Sr Évêque de Québec, et desd. Srs Gouverneur et Lieutenant general et Intendant, avons ordonné et par ces présentes signées de notre main ordonnons, voulons et nous plaît ce qui suit.

[325]

*Article 1er*

La De Ve Youville et ses Compagnes seront et demeureront chargées de la direction et administration dudt hôpital de Montréal, a l'effet de quoy nous les avons subrogé et subrogeons au lieu et place des frères hospitaliers qui y avoient esté cydevant établis, et voulons qu'elles jouissent des droits, privilèges, exemptions et prérogatives portés par lesd. lettres patentes du quinze avril seize cent quatre-vingt-quatorze concernant led. établissement.

*2.*

La Dc Ve Youville sera tenue, suivant ses offres de faire don et remise audt hôpital de lad. somme de dix mille quatre cent quatre-vingt-six livres dix-sept sols dix deniers qu'elle a avancées pour des dépenses qui y estoient nécessaires et d'employer au payement des autres dettes les dites deux sommes de huit mille et six mille livres qui y ont été destinées, et les autres secours qui pourront y être appliqués.

3.

Dans le cas ou la De Ve Youville, et ses compagnes employeront au payement des d. dettes quelques sommes à elles appartenantes Elles pourront se faire subroger aux Créanciers qui seront payés, en exercer les droits sur les biens et l'hôpital et en disposer suivant l'accord qu'elles feront à ce sujet. Mais lad. subrogation ne pourra être faite que pour la portion seulement qu'elles payeront de leurs propres deniers et non pour les dettes qu'elles pourront payer par le produit des revenus de l'hôpital et des aumônes qui pourront lui être faites ; comme aussi lad. subrogation ne pourra être exercée que dans le cas ou la direction dud. hôpital seroit ôtée a la Dc Ve Youville et a ses Compagnes.

*4.*

Elles seront remboursées pareillement des dépenses qu'elles seront obligées de faire pour réparations et ameublements de lad. maison, de leurs propres deniers, et non des revenus de l'hôpital ou des aumônes qui pourront lui être faites. Mais Elles [326] ne pourront prétendre led. remboursement, que dans le cas ou la Direction de l'hôpital leur seroit ôtée dans l'espace de trente années à compter du jour de l'enregistrement des présentes ; Et led. cas arrivant après l'expiration desd. trente années, il leur sera seulement assigné une pension viagère de deux cent cinquante livres par an pour chacune sur les biens dud. hôpital.

5.

Elles seront nourries et entretenues, tant en santé qu'en maladie aux dépens de la Maison ; Et le produit de leur travail tournera à son profit.

*6.*

Elles rendront compte tous les ans auxd. Srs Administrateurs généraux du revenu dudit hôpital des aumônes qui lui seront faites et du produit de leurs travaux.

7.

Elles ne pourront aliéner, faire des emprunts et des dépenses extraordinaires sans l'approbation des susdits chefs de l'administration, et même sans le consentement du Bureau d'administration si dans la suitte nous jugeons à propos d'en établir un.

*8.*

Elles fourniront au frère Joseph, le seul qui reste des frères hospitaliers auxquels elles succèdent, une pension viagère de deux cent cinquante livres sauf à l'augmenter ou diminuer dans la suitte, s'il est jugé nécessaire par les chefs de l'administration.

*9.*

Elles pourront être au nombre de douze ; mais ce nombre ne pourra être augmenté sans notre permission expresse que nous n'accorderons que sur l'avis des administrateurs généraux.

*10.*

Elles distribueront entr'elles les employs de la Maison sous l'autorité dud. Sr Évêque ; Et elles ne pourront admettre parmi elles que les personnes qui seront par lui approuvées à la place de celles qui manqueront par mort ou autrement.

[327]

*11.*

Elles pourront sous la même autorité renvoyer et congédier sans aucun dédommagement les personnes d'entr'elles qui ne se conduiront pas d'une manière convenable ; Et chaque particulière pourra se retirer de la maison quand elle le voudra.

*12.*

Elles pourront jouir de leurs bien patrimoniaux dont elles conserveront la propriété comme les personnes séculières qui sont dans le monde ; Mais leurs héritiers ne succéderont aux biens mobiliers qui seront dans l'hôpital appartenants à celles qui mourront au service des pauvres, que dans le cas où elles en disposeront en leur faveur ; Et audit cas ne pourront être compris dans leurs bien mobiliers les effets qui leur auront été fournis par l'hôpital pour leurs meubles, vêtements et autres choses dépendantes de leur entretien.

*13.*

Elles se retireront pardevant led. Sr Évêque pour leur être prescrit les règles qui peuvent leur être nécessaires pour leur conduite par rapport au spirituel dans laditte maison.

SI DONNONS EN MANDEMENT à nos amez et feaux les Srs de Pontbriant Évêque de Québec, le Mis du Quesne Gouverneur et Lieutenant gênerai en la Nlle france et Bigot Intendant aud. païs et *à* ceux qui leur succéderont à l'avenir, et a nos amez et feaux les gens tenant notre Conseil supérieur à Québec, et à tous nos autres officiers qu'il appartiendra que ces présentes ils fassent registrer et exécuter de point en point suivant leur forme et teneur, cessant et faisant cesser tous troubles et em-pêchemens ; CAR tel est notre plaisir. EN témoin de quoi nous avons fait mettre notre scel aux dites patentes. Donné à Versailles le troisc jour du mois de juin l'an de grâce mil sept cent cinquante trois et de notre règne le trente huitième.

LOUIS

PAR LE ROY  
Rouillé [[204]](#footnote-204)

[328]

Enregistrement des lettres patentes

VU au Conseil les Lettres Patentes de sa Majesté, signé Louis, et plus bas par Le Roy, signé Rouillé données à Versailles le troisième juin dernier, par lesquelles Sa Majesté donne la direction et administration de l'hôpital de Montréal à la dame Veuve Youville et à ses compagnes, à l'effet de quoy Sa Majesté les a subrogé au lieu et place des Frères hospitaliers qui y avaient été cy devant établis, et veut quelles jouissent des droits privilèges exemptions et prérogatives portées par les Lettres patentes du vingt avril mil six cent quatre vingt quatorze, concernant cet établissement, auxquelles Lettres patentes est joint copie de l'Acte passé entre Monsieur l'Eveque de Québec, Du Quesne, gouverneur et lieutenant général, Et Bigot intendant en ce paiis, Et la ditte Dame Veuve Youville assistée de ses compagnes portant les offres de la ditte Dame Youville y mentionné, le dit acte en datte du huit septembre mil sept cent cinquante deux, signé pour copie Bigot. Lequel susdit acte est omologué par Sa Majesté par les susdittes Lettres patentes, OUY et ce requérant procureur general du Roy LE CONSEIL a ordonné que les dittes Lettres patentes, et Acte y attaché seront registrées Es registres des insinuations de ce Conseil pour être exécuté selon sa forme et teneur. FAIT à Québec au dit Conseil Supérieur Le lundy premier octobre mil sept cent cinquante trois.

BOISSEAU [[205]](#footnote-205)

Premier mandement de Mgr de Ponrbriand  
aux Sœurs Crises

HENRY MARIE DU BREIL DE PONTBRIAND par la permission divine et la grâce du St Siège Eveque de Québec suffragant immédiat dudt St Siège, Chanoine honoraire de l'Église métropolitaine de Tours, Conseiller du Roy en tous Ses conseils, etc. AUX demoiselles de la Charité Chargées par sa majesté de la direction de I’hopital general de Montréal En conséquence de [329] Lettres patentes Enregistrées au Conseil Supérieur de Québec Salut Et bénédiction en Notre Seigneur.

NOUS avons vu, Nos très chères Soeurs, avec plaisir toutes les améliorations que vous avés faites a la maison dont le soin vous a été confié, et notre joie s'est beaucoup augmentée Lorsque nous avons Connu Les dispositions ou vous etiés de continuer à travailler avec un nouveau courage et la même oeconomie, nous espérons que Le Seigneur continuera de répandre ses bénédictions sur vos travaux et nous l'en supplions très instament. Vous nous demandés des règles pour le gouvernement intérieur de votre maison afin de prévenir les abus qui se glissent insensiblement partout ; quelque persuadé que nous soyons que les Règles vous seront inutiles tandis que vous conserverés Les sentimens de piété et de ferveur dont nous vous voyons pénétrées et que La charité seule suffit pour vous retenir dans L'ordre, nous croyons cependant devoir Entrer dans vos Vūes, ne seroit-ce que pour vous donner occasion de pratiquer La sainte obéissance qui est L'âme de toutes Communautés. Nous vous Les promettons. En attendant voicy ce que nous croyons devoir vous proposer.

1º Jusques à ce que nous ne prenions d'autres arrangemens nous approuvons que vous suivies à la Lettre ce qui est contenu dans trois feuilles volantes écrites de la main de Mr Normant et que vous pratiqués depuis longtemps. Lesquelles trois feuilles nous avons paraphées et que nous voulons être fidèlement copiées dans un livre particulier qui servira à enregistrer nos ordonnances et nos reglemens. Le premier Ecrit porte pour titre RÈGLEMENT ; Le second est un espèce d'engagement signé de vous ; Le troisième a pour titre, dispositions avec Lesquelles on doit se comporter.

2º Quoique vous ne soyés destinées qu'a recevoir des vieillards et des infirmes, nous avons été satisfait de voir que votre zèle s'etendoit jusques aux personnes du sexe regardées comme dangereuses et qui vous sont envoyées par les personnes En place ; mais nous croyons devoir vous prévenir que vous ne devés en recevoir que sur un Ecrit de Mr Le general, ou du commandant, ou de Mr l'Intendant, ou de Mr Le Commissaire ou de Mr Le juge, [330] et nous espérons que Ces messieurs payeront à Lhopital la pension que Mr L'intendant voudra bien fixer, n'étant pas juste qu'elles soient nourries sur les biens des pauvres. Nous souhaittons même que vous ne vous Chargiés de cette bonne oeuvre qu'autant que le premier objet de votre institut n'en souffrira point. Et persuadé qu'on ne peut gagner Le coeur de ces personnes que par la voie de douceur, nous vous exhortons à suivre votre usage et a ne les point assujettir à des pénitences corporelles pour leur vie passée Laissant d'ailleurs à votre prudence de les punir pour les fautes qu'elles commettraient dans la maison.

3º puisque vous croyés convenable que toutes celles qui composent votre maison soyent habillées uniformément, nous approuvons l'habillement que vous nous avés proposé, et avec lequel une d'entre vous a paru devant nous, qui est une robe grise avec deux ou trois plis, un tablier de coton rayé, mouchoir noir, une Espèce de frison de baptiste ou de mousseline Et pardessus une espèce de bagnolet de gase noire. Nous consentons que suivant L'usage de plusieurs dames vous porties un petit Crucifix d'argent.

4o Nous souhaitterions que les séculiers n'entrassent point dans la salle ou vous vous rassembles pour vos récréations et pour Le travail ; vous verrés ou vous pourries placer une salle pour les recevoir Lorsqu'ils viennent chez vous.

5º quoiqu'il vous soit permis de vous adresser à tous les confesseurs qui ont pouvoir de confesser dans la ville, nous vous Exhortons a aller habituellement à celui que notre grand vicaire vous nommera ; il aura soin tous les trois mois de vous en envoyer un autre ; vous pourrés en choisir vous-même En avertissant La supérieure.

6º Vous continueres de reconnoitre madame youville pour Supérieure ; Lorsqu'il sera question d'un changement, ce qui je pense ne seroit pas de votre goût et qu'on ne doit faire que dans la dernière nécessité, vous suivrés les règles que nous prescrirons dans peu, mais comme les accidens arrivent Lorsqu'on Les croit Le plus Eloignés, nous croyons qu'il est de la prudence de ladtc Dame youville de prendre parmi ses compagnes les trois plus anciennes qu'elle instruira des affaires temporelles de la maison [331] en leur communiquant Ses projets, Ses ressources, Leur faisant lire les comptes et même les signer, quoiqu'ils doivent être approuvés par les Chefs de l'administration, de sorte que les trois premières seront regardées comme trois discrètes ou trois conseillères de la maison, que nous pourrons choisir nous, même ou faire élire par scrutin. Et comme La supérieure est obligée souvent de s'absenter pour les affaires et pour mille besoins, nous avons prié Mr Normant de vous écouter toutes en particulier et de nommer une d'entre vous pour suppléer à la supérieure dans les cas où Elle ne pourroit pas agir : nous voulons qu'alors vous vous fassiés un devoir de la reconnaître, de lui obéir et qu'elle ait droit de vous ordonner ce qui lui paroitroit convenable.

7º Comme par les lettres patentes votre nombre est fixé à douze ; nous pensons que vous ne devés le remplir par de nouveaux sujets qu'après qu'elle auront demeuré deux ans dans la maison, et on ne poura pas, quand le nombre de douze sera rempli recevoir plus de trois postulantes, lesquelles ne prendront probablement l'habit particulier que vous avés choisi qu'après avoir demeuré un an dans la maison, avoir passé par vos voix et obtenu votre agrément.

Au surplus, nos très chères Soeurs, vous vous conformerés aux Lettres patentes, vous pourrés nous faire vos représentations sur ce que nous venons de vous marquer Et nous demander les Eclair-cissemens que vous croirés nécessaires : C'est pourquoi, nous nous réservons Expressément le droit de changer, d'augmenter, de diminuer, Et afin de pouvoir y réfléchir encore plus à loisir, nous desirons que vous nous renvoyiés incessamment copie des Lettres patentes, des trois Ecrits que nous vous avons exhorté de suivre et du présent reglemens Et au pied, de votre consentement Signé de vous.

Donné à Montréal dans le Cours de nos visites, sous notre seing la signature de notre secrétaire et le sceau de nos armes Le quinzième Juin mil sept cens cinquante Cinq

† h. m. eveque de québec

par Monseigneur

Briand sec. chne

[332]

État des Personnes qui Logeoit  
dans Lhopital General de Montréal  
Lors de Lincendie arrivée Le 18 may 1765

Cette liste a été récemment trouvée aux Archives publiques du Canada par M. Lucien Brault qui, obligeamment, nous l'a fait connaître en nous en envoyant une photographie.

***pensionnaires***

|  |  |
| --- | --- |
| Mme Sermonvile a 60 1. de rente | Deux Demoiselles moites |
| Mme de Blainville 150 1. de rente | Mme hertel |
| Mesdme Nouchette, mère, brue et petitte fille | Mme Volent |
| Mme Le Gardeur a 300 1. | Mme Louviere 200 l. |
| Mlle St Michel | Mlle Cuisy |
| Mme Charlotte Boisclaire | Md Lobinois 700 l. |
| Mme Celoron | Les autres n'ont aucunes ressources |
| Mme forestier |  |
| 18 Soeurs [[206]](#footnote-206) |  |

***pauvres*** ***personnes***

|  |  |
| --- | --- |
| La veuve herault | Josephe peltier |
| marie anne flibote | marie anne L'Espérance |
| marie Josephe la lande | Josephe Guillory |
| amable la Lande | Catherine Guiette |
| Charlotte Coté | Colombine |
| Catherine la Garde | mannette St Sauveur |
| La Roullard | anasthasie Bourgeois |
| margueritte la fantaisie | marie Josephe laviolette |
| francoise Gagnon | marie Josephe Lamie |
| angelique Coulon | angelique Arlain |
| Javotte Grignon | Jannette Boismenue |
| marie St pierre | archange la lande |
| Roze Gagnon | Angélique le Duc |
| marie La Douceure | marie Jacques |
| La veuve pilaire | marie Anne Roch |
| marie rené la Perle | La femme de St maurice |
| marie flarty | Baboche Sansfaçons |
| margueritte | Jean Delorier |
| [333] |  |
| Bazile La Jeunesse | Louis Babin dit picard |
| françois Gausselin | Bazile la Bécasse |
| Jacques Charbonnier | Joseph francoeur |
| françois SansSoucy | alexandre Bellefeuille |
| françois Champagne | Gabriel la Comble |
| Jean Bte aveugle | Louis St Germain |
| Joseph Chatillon | honoré Godereault |
| Cezar Panis | George anglois |
| françois Perinault la marche | michel Lesperance |
| Bernard Bergé | Joseph Goguet |
| michel chorette | le Bonhomme la fleur |
| françois la garde | pierre Cary |
| Joseph heroux | Ambroise La Sond |
| Estienne St amour |  |

***enfants battards***

Louison — Luc — Chrisostome — Jean — Louis — Martin — françois — Amable — Baboche — Thérèse — marie genevieve — marie margueritte — marie Josephe — marie angelique — mag-delaine — marie anne —

Au verso du document, on lit, d'une autre écriture :

An account of the persons maintained in the Convent of Soeurs Grises, as likewise of the Revenue upon which they were supported copied from one given by Madame Euville Superior of the said Convent.

fyled 27 June 1765 [[207]](#footnote-207)

[334]

Testament De la Damlle Ve Youviile

|  |  |
| --- | --- |
| 8 8bre 1757  No. 7436 | Fut présente Dame Marie Marguerite Dufros de la jemerays veuve du Sieur francois you de Youviile demeurant à l'hôpital gênerai de Montréal étant au lit malade en une des chambres dud. hôpital ayant veūe sur le grand chemin qui conduit à la Chine, saine toutes fois d'Esprit et mémoire Et Entendement ainsy qu'il est apparu auxd. notaires es sousignés par ses gestes, paroles, maintien et autres siennes actions extérieures Laquelle considérant qu'il n'y a rien de plus certain que la mort et de plus incertain que l'heure d'ycelle Et craignant d'en être prévenue sans avoir disposé de ses dernières volontés a fait, dicté Et nommé de mots après autres auxd. notaires son testament ainsi qu'il ensuit. |
|  | premièrement A recommandé et recommande son âme à dieu suppliant Sa divine majesté de vouloir bien par les mérites infinis de la mort Et passion de notre Seigneur Jésus Christ luy pardonner ses péchés Et recevoir son âme en Son Saint paradis, invoquant à cet effet L'intercession de la glorieuse vierge Marie Et de tous les Saints Et Saintes du paradis. |
|  | Déclare la dite testatrice que ses compagnes ayant eu pour ses enfans des attentions infinies Et n'ont même exigé d'eux aucune pension pendant les différents temps qu'ils ont demeuré chez elles, même pendant les maladies qu'ils y ont essuyé, Et pour aucunement les en récompenser, Et des soins et peines qu'elles ont prises auprès de la testatrice pendant sept années qu'elle a été obligée de garder la chambre par une maladie qu'elle a eue a un genouïl, la dite testatrice |

|  |  |
| --- | --- |
|  | donne Et lègue à ses dites compagnes, tous les meubles meublans, argenterie, marchandises, dettes actives, argent comptant Et toutes autres choses généralement quelconques qui se trouveront Luy appartenir au jour de son décès dans ledit hôpital sans aucunes choses en excepter, réserver, ni retenir. Ce fut ainsy fait, dicté et nommé par lad. testatrice auxd. notaires Et a Elle par l'un d'eux en présence de l'autres Lu et relu Et qu'elle a dit bien Entendre. |
|  | À Montréal En lad. chambre L'an mil sept cent cinquante sept Le huit octobre sur les quatre heures de relevée Et a signé y a persisté. |
|  | M M Lajemmeray veuve Youville  Panet  Danré De Blanzy  avec paraphe [[208]](#footnote-208) |

Testament de Made youville

|  |  |
| --- | --- |
| 24 Xbre 1771  No 3778  1 expl. | PAR DEVANT le notaire Royal de la Province de Québec résident à Montréal soussigné et Témoin cy en fin nommés fut présente Dame marie Marguerite Dufros de la jemmeraye, veuve du sieur francois madelaine youviile, directrice et administratrice du bien des pauvres de l'hôpital gênerai de Montréal, demeurante au dit hôpital general en l'une des chambres d'enhaut, dudit hôpital general, Détenue au lit malade, saine d'Esprit, mémoire et jugement, ainsy qu'il est apparu auxdits nore et Témoins par Ses discours, gestes et maintien ; Laquelle considérant que rien n'est si certain que la mort ny rien de si incertain [336] que Son heure, et craignant d'en être prevenūe Sans avoir mis ordre à Ses affaires, a fait, dicté et nommé le présent Testament de la manière suivante : |
|  | Premièrement, comme une Vraie Chrétienne ladite Testatrice a Recommandé Son âme a Dieu Tout-puissant, le suppliant par Sa divine Bonté et par les mérites infinis de la mort et de la Passion de Notre Sauveur Jésus Christ, de luy pardonner ses offenses et la placer au nombre de Ses Elud, intercédant à cet effet la Très Ste Vierge et Tous les Sts et Stes du Paradis. |
|  | Veut et Entend la dite Testatrice que Ses dettes soient payées et Torts si aucuns elle pouvait avoir faits, réparés par Son Exécuteur Testamentaire cy après nommé. |
|  | Veut et Entend la dite Testatrice que Son corps soit inhumé à l'hôpital general en la place et avec les cérémonies que Monsieur le Supérieur du Séminaire de cette ville le jugera apropos, et qu'il Soit dit Trente messes pour le repos de Son âme qu'elle recommande spécialement aux prières des pauvres dudit hôpital general et de Toute La Communauté. |
|  | Déclare ladite Testatrice que tout ce qui pourrait se Trouver a son deceds dans Ihopital ou même dans Sa chambre de hardes, linges, meubles, argent ou autres effets quelconques à Sa disposition ou à Son usage appartient audit hôpital. |
|  | Donne et lègue ladite Testatrice aux pauvres dudit hôpital general de cette ville la juste moitié de Tous Les Biens meubles, acquêts, conquêts, immeubles même des propres qu'elle délaissera au jour de Son deceds sans en rien Excepter, Sous la condition Expresse que les successeurs de ladite Testatrice en qualité d'administrateurs dudit hôpital general Seront Tenus d'y recevoir Mrs françois et Charles Youville, [337] prêtres, ses enfants, lorsqu'ils seront dans le besoin, pour y être nourris, logés, chauffé et éclairé Selon leur État, bien entendu cependant que ce Sera avec la permission de Mgr l'Evesque ; et ce sera mondit Sieur Evesque ou a Monsieur le Supérieur du Séminaire de Montréal a déterminer Seuls et Sans appel ce qu'il croira convenable à leur État. |
|  | Et quant à l'autre moitié de Tous Ses biens, Tant en meubles, acquêts, conquêts, immeubles et propres, ladite Testatrice les donne et lègue auxdits Srs françois et Charles you de youville, ses enfants, pour leur Tenir Lieu de légitime, et affin qu'il ny ait aucune difficulté pour le partage desdits biens, ladite Testatrice Veut et Entend qu'après Son deceds, par des Experts et gens a ce Connaissants qui Seront nommés par Son Exécuteur Testamentaire cy après nommé, et par les dit Srs youville, Ses Enfants, il soit fait deux Lots, les plus égaux que faire se pourra, des dits biens Lesquels lots seront Tirés au Sort en la manière accoutumée. |
|  | Veut et Entend ladite Testatrice que le lot qui Echerra aux pauvres dud. hôpital general Soit en cas de Besoin Vendu par Son Exécuteur Testamentaire pour Les deniers en provenant estre remis à L'administrateur ou administratrice dud. hôpital, ladite Testatrice s'en rapportant entièrement à Sa prudence. |
|  | Et pour Exécuter le présent Testament, ladite Testatrice a Choisi et nommé pour Son Exécuteur Testamentre La personne de Mr Thomas Ignace Dufy Dézaunier Negt de cette ville qu'elle prie justement de Vouloir bien prendre cette peine et luy rendre ce der service et Es mains duquel elle se Dessaisit de Tous Ses biens Suivant la Coutume. Ce fut ainsy fait, dicté et nommé par ladite Testatrice auxdits Nore et Témoins aud. hôpital general, Lan mil sept cent [338] soixante onze le Quatorze Décembre avant midy En présence de Messire Jean françois Pellissier de feli-gonde, prêtre du Séminaire de cette ville, âgé de quarante quatre ans, et Messire Claude Poncin aussy prêtre dud. Séminaire âgé de quarante Six ans. Témoins qui ont Signé avec ladite Testatrice et nous dit Nore après lecture faite et de nouveau relue suivant la coutume |
|  | M M Lajemmerais veuve Youville  pellissier de feligonde prêtre  poncin ptrc  Sanguinet  Nre  Prc Panet [[209]](#footnote-209)  Nre |

Acte de sépulture  
de la Vénérable Marguerite d'Youville

**EXTRAIT du Registre des Pauvres décédés dans l'Hôpital-général de Montréal à Ville Marie. Registre 11 : à partir de 1758.**

Le vingt six décembre mil sept cent septente un par moy vicaire General du Dioceze de Québec et supérieur de L'hôpital General de Cette ville a été inhumé dans L'Église du dit hôpital le Corps de dame Marie Margueritte La Gemeray veuve youville première Supérieure Et Administratrice de la ditte Maison, décédée du vingt trois du présent mois, âgée de soixante et dix ans Deux mois Et huit jours, ont été prest Messr De Feligonde Et poncin prêtres sous-signés

Poncin ptre

Defeligonde prêtre

Montgolfier

[339]

Iconographie de  
la Vénérable Marguerite d'Youville

1 — Portrait de la Vénérable Marguerite d'Youville sur son lit de parade peint à l'aquarelle par Philippe Liébert le 24 décembre 1771. C'est l'unique portrait authentique de la Vénérable.

2 — Portrait peint en 1792 par François Beaucourt, artiste canadien, d'après l'aquarelle de Liébert. C'est une peinture de 2 pds 5 1/2 pces de hauteur sur un pied 11 1/2 pces de large conservée à la maison mère des Sœurs Grises à Montréal.

3 — Dans *Ma Saberdache* de Jacques Viger, conservée aux archives du Séminaire de Québec, on trouve dans le cahier E, page 126, un lavis, non signé, de 4 pces et 3/8 de diamètre, représentant la Vénérable d'Youville, inspiré du portrait par Beaucourt. A l'index des planches, page XIII, Viger écrit : « Portrait de Made de Youville par Wm Berczy Fils, Ecr. — p. 126. » Le cahier E est daté de 1843.

4 — Dans l'Album de Jacques Viger conservé à la Bibliothèque Municipale de Montréal, on trouve une réplique du lavis de Berczy, mais à la peinture, et, cette fois, signée : Wm Berczy.

5 — En tête de la *Vie de Mme d'Youville* par Etienne-Michel Faillon, ptre S-S., publiée en 1852, on trouve une gravure, signée Rebel sculpt, qui reproduit le portrait peint par Beaucourt.

6 — L'artiste Albert Ferland a fait un crayon, qui fait partie de sa *Galerie canadienne,* de la gravure de Rebel. C'est le portrait de la Vénérable qui est le plus connu et qui a été adopté par la Communauté des Sœurs Grises.

Les autres portraits de la Vénérable Marguerite d'Youville sont des compositions qui n'ont aucune valeur documentaire.

[340]

[341]

**Mère d’Youville**

NOTES-  
RÉFÉRENCES

[Retour à la table des matières](#tdm)

[342]

[343]

**1** — Leur contrat de mariage, daté du 10 janvier 1701, se trouve aux AJM., greffe du notaire Antoine Adhémar, sous la cote 5452. La terre apportée en dot par Marie-Renée Gaultier de Varennes fut augmentée en étendue lors du partage des biens de Mme de Varennes entre ses enfants, le premier juillet 1707. En 1688, M. de la Gesmeray servait sous les ordres de M. des Bergères au Fort Niagara. Nous trouvons son nom au bas de *L'État dans lequel a été laissé le tort de Niagara en 1688.* Le gouverneur de Frontenac cite les exploits de M. de la Gesmerays dans sa relation annuelle de 1689. Cf. APC. C 11 A vol. 11, p. 28 et suivantes. Cf. aussi *Histoire de la Nouvelle France,* t. 2, livre treizième, p. 56 ; livre quinzième, p. 114 ; livre dix-septième, p. 224, par le P. de Charlevoix, S.J. L'état officiel des services de M. Christophe du Frost de la Gesmerays, père, se trouve à l'Alphabet Laffilard, p. 241, APC. D 2, 222, t. 1, comme suit : Garde Marine à Rochefort, 25 juillet 1683. Enseigne au Canada, 17 mars 1687. Lieutenant réformé au Canada, automne 1690. Lieutenant en 1692, confirmé le 1er mars 1693. Enseigne de vaisseau, 5 mai 1695. Capitaine, 15 juin 1705. Décédé, 1er juin 1708. Remplacé, 5 mai 1710.

Les Lettres de Noblesse de M. de la Gesmerays sont reproduites au tome II, p. 97 à 104, de *l'Inventaire des Lettres de Noblesse. Généalogies. Erections de Comtes et Baronnies insinuées par le Conseil Souverain de la Nouvelle France,* par Pierre-Georges Roy, Québec, 1920.

Le nom de la Gesmerays a été diversement orthographié. Le père de Mme d'Youville signait : Du frost de la jemerais. Les Ursulines de Québec écrivent : Lagemerais. Le Père de Charlevoix, S.J., écrit invariablement : de La Gemeraye. Les Lettres de Noblesse nous donnent : dufrost de la gesmeraye. Le comte de Palys, vice-président de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, qui a publié une intéressante étude sur cette famille, écrit : du Frost de la Gesmerays. Mme d'Youville variait l'orthographe de son nom, jusqu'au jour où son procureur à Paris lui demanda de bien vouloir adopter une orthographe définitive, ces variantes pouvant conduire à de grands ennuis. Elle signa constamment ensuite : Lajemmerais. C'est l'orthographe qui a prévalu et que nous acceptons à notre tour.

[Retour à l’appel de note 1](#Mere_Youville_note_01_appel).

**2** — Pierre Boucher, sieur de Grosbois, juge royal, gouverneur des Trois-Rivières, fondateur et seigneur de Boucherville, fut baptisé le premier août 1622 [344] dans l'église Notre-Dame de Mortagne, Normandie, et il décéda le 19 avril 1717 à Boucherville, province de Québec, Canada. Venu au Canada avec ses parents en 1634, il reçut son instruction des Jésuites et parcourut le pays pendant quatre ans en compagnie des missionnaires. Ayant maîtrisé les divers dialectes indiens, il fut nommé interprète officiel à 23 ans. Sa bravoure et son habileté lui valurent le poste de gouverneur des Trois-Rivières en 1653. En 1661, le gouverneur général d'Avaugour le députa auprès de la Cour de France pour exposer les besoins de la colonie. A la demande du roi, il composa un ouvrage intitulé : *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle France, vulgairement dite le Canada,* qu'il dédia à Colbert le 18 octobre 1663 et qui fut imprimé à Paris en 1664. Les observations personnelles font de ce livre un documentaire précieux. Il fut le premier Canadien à recevoir des lettres de noblesse (1661). A ses quinze enfants, il laissa deux manuscrits qui sont devenus historiques au Canada. L'un est un programme de vie (1668), et l'autre son testament spirituel, dans lequel son patriotisme indéfectible et son âme fortement trempée se révèlent éloquemment. Jacques Viger, archéologue et historien, rapporte qu'autrefois dans chaque famille canadienne on lisait, à genoux, une fois l'an, le testament de Pierre Boucher, à la manière d'une profession de foi et de patriotisme. Depuis 1922, la statue de Pierre Boucher, par Alfred Laliberté, est à l'honneur sur la façade du palais législatif de Québec à titre de *père de la patrie canadienne.*

[Retour à l’appel de note 2](#Mere_Youville_note_02_appel).

[Les notes 3 à 16, plus courtes, ont été placées en notes de bas de page. CSS.]

[346]

**17** — Fourche-aux-Roseaux, territoire actuel de la paroisse de Letellier, province de Manitoba. Lorsque l'expédition de La Vérendrye arriva au Grand Portage — un portage de neuf milles — au bout du lac Supérieur, les engagés refusèrent d'avancer davantage dans l'inconnu. Alors, l'explorateur s'installa au Fort Kaministigoya (emplacement de l'actuelle ville de Fort William, province d'Ontraio), et lança son jeune lieutenant en avant-garde. Christophe de Lajemmerais atteignit, cet automne même de 1731, le lac Taki Kimiwen, mot Cri signifiant *il peut toujours,* d'où le nom de lac La Pluie que lui donnèrent les Français. Là, sur une butte d'où la vue porte sur une longue distance tout alentour, Lajemmerais érigea un fort qu'il nomma, en l'honneur de son oncle l'explorateur, fort Saint-Pierre, à deux milles environ de l'actuel Fort Francis. Au printemps de 1732, il accompagna La Vérendrye au lac des Bois, où celui-ci établit le fort Saint-Charles. Le 27 mai 1733, il quittait le fort Saint-Charles, député par La Vérendrye auprès du gouverneur général, M. de Beauharnois. (APC. Col. Moreau de Saint-Méry, vol. 10, f. 12.) Il apportait une cargaison de pelleteries, une relation de leurs découvertes, et une carte du Nord Ontario qu'il avait dressée lui-même. C'est la plus exacte de l'époque. (No 85 du recueil de cartes N. Bellin à la bibliothèque du dépôt des cartes. *Archives de France,* p. 271, par J.-E. Roy. Cette carte a été reproduite par le Père A.-G. Morice, o.m.i., p. 55, t. 1 de *l'Histoire de l’Église catholique dans l'Ouest canadien.* 1912.) Après avoir passé l'hiver de 1733-34 à Montréal, il arriva à Michillimakinac (poste au détroit qui sépare le lac Huron du lac Michigan), le 6 juillet 1734, où il rencontra La Vérendrye ; il en repartit le 12 juillet pour le lac des Bois. A l'automne de 1735, il prit charge du fort Maurepas (aujourd'hui Fort Alexandre, Man.) que Jean-Baptiste de la Vérendrye venait de construire près de l'embouchure de la rivière Winnipeg. Lajemmerais y passa un hiver extrêmement pénible vu l'insuffisance des vivres. A la fin de février 1736, ses deux cousins, arrivant au fort, le trouvèrent tellement affaibli qu'ils décidèrent de le ramener au fort Saint-Charles ; mais en remontant la rivière Rouge, Lajemmerais expira, le 10 mai, à la Fourche-aux-Roseaux où ses cousins l'inhumèrent. Né à [349] Varennes, le 6 décembre 1708, il n'avait que vingt-sept ans et cinq mois. Avant ses voyages d'explorations, il avait participé à des expéditions guerrières contre les Renards et les Sioux, dont il connaissait parfaitement les mœurs et le pays. Il faisait partie de la compagnie de M. de la Corne au poste des Miamis, (APC. C 11, A vol. 13, p. 173 : *Estât des soldats détachés dans les postes Outaouès,* 1723-1725.) Le 20 avril 1734, le roi lui accorda une commission d'enseigne en reconnaissance de ses services. (APC. B vol 61.) La *Commission des Monuments et des Sites historiques du Canada* a élevé un *cairn* à sa mémoire à Letellier (Man.), dévoilé le 26 juillet 1936. Actuellement, les Sœurs Grises de Montréal possèdent un hôpital à Fort Francis (Ont.) ; elles exercent leur ministère de charité au lieu même où, jadis, le frère cadet de leur fondatrice, qui l'avait tenu sur les fonts baptismaux, construisit le premier de la série des forts qui ouvrirent l'Ouest canadien à la civilisation : le fort Saint-Pierre.

[Retour à l’appel de note 17](#Mere_Youville_note_17_appel).

[Les notes 18 à 19, plus courtes, ont été placées en notes de bas de page. CSS.]

[350]

**20** — Voici la liste des Sœurs admises dans la communauté par la Vénérable Mère d'Youville, avec la date de leur profession religieuse et celle de leur décès. (Extrait du registre des Sœurs à vœux perpétuels de l'Institut des Sœurs Grises de Montréal. Vol. 1.)

1. Sr. Marie-Louise Thaumur de La Source, née à Montréal le 9 octobre 1706, fille de Dominique Thaumur de La Source et de Jeanne Prud'homme. Prof. 31 décembre 1737, décès 13 septembre 1778.

2. Sr. Catherine Cusson, née à Montréal le 16 février 1709, fille de Jean Cusson et de Marguerite Aubuchon. Prof. 31 décembre 1737, décès 20 février 1741.

3. Sr. Marie-Catherine Demers-Dessermont, née à Montréal le 2 août 1698, fille de Robert Demers-Dessermont et de Madeleine Tassé. Prof. 31 décembre 1737, décès 20 août 1785.

4. Sr. Catherine Rainville, née à Montréal le 25 janvier 1711, fille de Charles de Rainville et de Suzanne Cabassier. Prof. 24 juillet 1745, décès 29 novembre 1783.

5. Sr. Thérèse Laserre-Laforme, née à Montréal le 25 janvier 1714, fille de Guillaume Laserre-Laforme et de Angélique Brosseau. Prof. 22 octobre 1746, décès 13 mai 1783.

6. Sr. Agathe Véronneau, née à St-François-du-Lac le 21 avril 1706, fille de Louis Véronneau et de Marguerite Maugras. Prof. 23 août 1749, décès 20 avril 1764.

7. Sr. Marie-Joseph Bénard-Bourjoli, née à Boucherville le 11 février 1725, fille de René Bénard-Bourjoli et de Geneviève Trottier. Prof. 23 août 1749, décès 23 janvier 1796.

8. Sr. Marie-Antoinette Arelle, née à Longueuil le 15 avril 1722, fille de François Arelle et de Marie-Augustine Bouthellier. Prof. 23 août 1749, décès 15 avril 1777.

9. Sr. Thérèse-Marguerite Lemoine-Despins, née à Boucherville le 23 mare 1722, fille de René-Alexandre Lemoine-Despins et de Marie-Renée Leboulanger. Prof. 30 juin 1753, décès 6 juin 1792.

10. Sr. Marie-Joseph Gosselin, née à St-Pierre de Québec le 4 mars 1729, fille de Gabriel Gosselin et de Geneviève Crespeau. Prof. 11 novembre 1754, décès 22 août 1805.

11. Sr. Thérèse Beaufrère, née le 29 avril 1726. Prof. 23 août 1755, décès 29 avril 1769.

12. Sr. Marie-Louise Lanouillier de Boisclair, née à Québec le 23 mai 1731, fille de Jean Lanouillier de Boisclair et de Marguerite Du Roy. Prof. 13 février 1756, décès 28 septembre 1812. Quitta la communauté le 16 octobre 1791.

[351]

13. Sr. Marianne-Claude Varambourville, née à Québec le 3 novembre 1733, fille de Antoine Varambourville et de Marguerite Jovert. Prof. 12 décembre 1759, décès 22 mai 1813. Sortie de la communauté le 1er janvier 1775.

14. Marie-Apolline Dussault, née à Lévis le 7 juin 1735. Prof. 12 décembre 1759, décès 7 juin 1809.

15. Sr. Marie-Geneviève Gosselin, née à Québec le premier novembre 1733, fille de Gabriel Gosselin et de Geneviève Crespeau. Prof. 12 décembre 1759, décès 11 octobre 1815.

16. Sr. Thérèse-Geneviève Coutlée, née à Montréal le 23 novembre 1742, fille de Louis Coutlée et de Marie-Geneviève Labaussé. Prof. 24 octobre 1764, décès 17 juillet 1821.

17. Sr. Marie-Madeleine Pampalon, née à Québec le 21 juillet 1741, fille de Jacques Pampalon et de Geneviève Legris. Prof. 22 février 1765, décès 18 mai 1776.

18. Sr. Barbe-Françoise Prud'homme, née le 20 février 1746. Prof. 22 avril 1766, décès 20 février 1821.

19. Sr. Marie-Elisabeth Bonnet, née à Montréal le 14 juin 1750, fille de Pierre Bonnet dit Larochelle et de Marguerite Métras. Prof. 27 octobre 1769, décès 12 mars 1824.

20. Sr. Catherine-Marie de La Pérelle, veuve de Pierre Céloron de Blainville, chevalier de Saint-Louis, née à Louisbourg le 14 juin 1723, fille de François Eurry de La Pérelle et de Charlotte Aubert de La Chesnaye. Prof. 3 juillet 1771, décès 4 novembre 1797.

21. Sr. Suzanne-Amable Benoit, née à Montréal le 6 novembre 1751, fille de Sieur Claude Benoit et de Thérèse Baby. Admise au noviciat le 29 mai 1771. Prof. 20 juillet 1773, décès 17 juillet 1780.

[Retour à l’appel de note 21](#Mere_Youville_note_20_appel).

[Les notes 21 à 30, plus courtes, ont été placées en notes de bas de page. CSS.]

**31** — Pour préciser la date d'ouverture du *Jéricho,* il faut procéder par déductions. Mme d'Youville fut autorisée par l'intendant Hocquart ; or, la dernière lettre officielle de cet intendant est datée de Québec, le 17 août 1748. Et l'intendant Bigot arriva à Québec le 28 août 1748. Comme Mme d'Youville ne prit possession de l'Hôpital-général que le 7 octobre 1747, l'autorisation doit être placée entre ces deux dates : octobre 1747 et août 1748. La lettre de Mme Bégon, dans laquelle il est question du Jéricho, est datée du 8 janvier 1749. Elle dit que Mme Bouat est chez Mme d'Youville depuis la Saint-Martin, c'est-à-dire depuis l'automne 1748, et que Mme Bouat affirme que Mme d'Youville a déjà converti les prisonnières.

Quant à la durée du *Jéricho,* on en trouve la dernière mention officielle dans le mandement, daté du 15 juin 1755, de Mgr de Pontbriand adressé aux Sœurs grises. Il donne des instructions à Mme d'Youville à leur sujet. Vraisemblablement, l'œuvre dut continuer jusqu'à la conquête du pays ; alors, tout le système administratif changeant, le *Jéricho* dut tomber ipso facto. Lors de l'incendie de 1765, Mme d'Youville dressa une liste des personnes habitant l'hôpital, et elle ne mentionne ni le *Jéricho* ni ses captives. Dans son mandement du 12 mai 1765, M. Etienne Marchand, Vicaire général du diocèse, le Siège étant vacant, énumère les œuvres de Mme d'Youville, [353] grandement affligée par cet incendie, et lui non plus ne nomme pas les prisonnières.

Cf. APQ. *Rapport de l'Archiviste, 1935 :* Correspondance de Mme Bégon. — Marie-Isabelle, ou Elisabeth, Rocbert de la Morandière, née à Montréal en 1696, décédée à Rochefort, France, en 1755. Elle avait épousé le chevalier Claude-Michel Bégon, capitaine, qui mourut, étant gouverneur des Trois-Rivières, en 1748. Sa belle-sœur, Catherine Bégon, épousa le comte de la Galissonnière qui devint gouverneur général intérimaire du pays. Mme Bégon se trouvait donc avantageusement placée pour connaître les petits potins de coulisses de la politique dont elle pimentait ses lettres. Ses lettres, rédigées sous forme de journal, étaient adressées à son gendre, Honoré Michel de la Rouvillière de Villebois qui était commissaire ordonnateur à la Louisiane. Mme Bégon connut bien Mme d'Youville, car elle aussi faisait partie de la Confrérie de la Sainte Famille. Au registre de la confrérie, nous voyons que Mme Bégon fut conseillère en 1730, et qu'elle fut chargée de la visite des malades en même temps que Mme d'Youville, en 1734. L'intéressant Journal de Mme Bégon, qui couvre les années 1748 à 1753, ne fut découvert qu'en 1935 par M. Claude de Bonnault, le correspondant des archives de la province de Québec en France.

[Retour à l’appel de note 31](#Mere_Youville_note_31_appel).

[Les notes 32 à 38, plus courtes, ont été placées en notes de bas de page. CSS.]

[355]

**39** — Dans une lettre à M. Maury, son procureur à Paris, Mme d'Youville, parlant de M. Normant, écrit : « Notre cher Père et fondateur de notre hôpital. » Elle dit bien : de notre *hôpital.* Ne dirait-on pas qu'elle a voulu prévenir toute confusion dans les esprits ? En effet, l'Hôpital-général et la Communauté des Sœurs Grises étaient deux institutions distinctes. L'Hôpital-général dépendait du roi, et était sous le contrôle des chefs de la colonie ; le gouverneur, l'évêque et l'intendant qui devenaient, d'office, chefs administrateurs de l'Hôpital-général de Montréal comme aussi de celui de Québec. Par ailleurs, les Seigneurs de l'Ile de Montréal avaient inséré dans le contrat de concession du terrain de l'hôpital, une clause de réversibilité en cas d'extinction des hospitaliers-fondateurs de la Maison de Charité. Lorsque les Frères hospitaliers s'éteignirent, les Sulpiciens auraient pu laisser tomber l'œuvre ; mais étant donné leur charité bien connue, on comprend que M. Normant, supérieur du séminaire, se soit employé au maintien de cet asile. Maximilien Bibaud a vu juste lorsqu'il écrit dans son Dictionnaire *Historique :* « Le zèle intelligent que Mme d'Youville mettait à toutes ses actions, la désigna aux Sulpiciens pour prendre la direction de l'Hôpital-général. » En effet, c'était depuis 1737 que Mme d'Youville, sous l'inspiration divine, ayant groupé quelques bonnes volontés, exerçait sa charité dans Montréal, et ce n'est qu'en 1747 qu'elle fut placée à la direction de l'Hôpital-général. C'est, croyons-nous, grâce à l'entregent de M. Normant que l'Hôpital-général fut conservé à Montréal, et c'est en ce sens qu'il faudrait entendre la phrase de Mme d'Youville citée plus haut. D'autre part, l'Abbé de l'Isle-Dieu qui avait eu de nombreuses conférences d'étude pour régler les difficultés de l'hôpital avec M. Cousturier, supérieur général des Sulpiciens, et qui en sa qualité de Vicaire général du diocèse, conduisait les négociations avec la cour, n'oubliait pas, sans doute, les 10,486 livres que Mme d'Youville sacrifiait pour conserver l'Hôpital, lorsqu'il lui écrivait le 20 mai 1753 : « J'espère, cependant, que nous viendrons à bout de consommer cette affaire à votre satisfaction et à l'avantage d'une pauvre maison qui vous devra son rétablissement et sa conservation. »

Les Sœurs Grises, dans leur vénération pour M. Normant, lui donnèrent à l'occasion le titre de *Père fondateur.* L'éminent M. Charles-I. Lecoq. p.S-S., ne l'entendait pas ainsi. « En toute fondation, disait-il, il n'y a qu'un fondateur ou fondatrice, et pour les Sœurs Grises, c'est Mme d'Youville. » Devant l'Histoire, même la gratitude est tenue de ne pas confondre les rôles voulus par la Providence.

[Retour à l’appel de note 39](#Mere_Youville_note_39_appel).

[356]

[359]

**Mère d’Youville**

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#tdm)

[360]

[361]

I. AUTOGRAPHES

VÉNÉRABLE MÈRE D'YOUVILLE : *Lettres.*

*— Registre des Pauvres, Pensionnaires, Religieuses, de 1747 à 1753.*

— Livres *des comptes.*

— Livre terrier de la seigneurie de Châteauguay.

— *Mémoire sur l'admission et le Renvoi des Sujets, les Œuvres et l'administration de la Communauté.*

DUFROST, l'abbé Charles-Madeleine d'Youville- : *Mémoire pour servir* à *la Vie de Mde youville.*

— *La* vie de *madame youville fondatrice des* Soeurs de *la charité* à *montreal.*

— *Lettres.*

SATTIN, abbé Antoine, p.-S-S. : *Vie de Madame Veuve Youville, fondatrice et première Supérieure de l'Hôpital Général de Montréal.*

NORMANT de FARADON, Louis, p.S-S. : *Engagements primitifs et Règlements.*

— *Cérémonial des Vêtures et des Professions.*

— Suppliques.

MONTGOLFIER, Etienne. p.S-S. : Hecueil de règles *et de constitutions* à *l'usage des Filles séculières, administratrices de l'Hôpital général* de Monfréal.

[362]

363]

II. MANUSCRITS

Constitutions pour les Frères hospitaliers de la Croix et de Saint Joseph, observantins de la Règle de saint Augustin.

Registre des Vêtures et Professions des Frères Hospitaliers dits Frères Charon.

Registre de l'Admission des Pauvres et des Sépultures.

Registre des Sœurs Professes de l'Institut des Sœurs Grises de Montréal.

Registre des Baptêmes et des Sépultures de l'Hôpital-général de Montréal.

Registre de la Confrérie des Dames de la Sainte-Famille de Montréal contenant le règlement, les minutes des Assemblées du Conseil, le catalogue des membres, etc.

Ma Saberdache, par Jacques Viger.

[364]

[365]

III. ARCHIVES

Archives des Sœurs Grises de Montréal.

— de la Fabrique de Notre-Dame de Montréal.

— Judiciaires de Msntréal.

— de la Paroisse de Varennes — Fabrique et registres d'état civil.

— de la Paroisse de Sainte-Anne du Bout de l'Ile.

— de l'Archevêché de Québec.

— du Séminaire de Québec.

— de la Province de Québec.

— Judiciaires de Québec.

— Publiques du Canada, Ottawa.

[366]

[367]

IV. IMPRIMÉS

ALLAIRE, abbé J.-B.-A. : *Dictionnaire Biographique du Clergé Canadien-français.* Montréal, Imprimerie de l'École catholique des Sourds-Muets, 1910.

ATHERTON, William Henry : *Montréal (1535-1914),* Montréal, S. J. Clarke Publishing Co., 1914.

AUDET, Francis-J. : *Varennes,* Notes pour servir à l'histoire de cette seigneurie. Montréal, Les Éditions des Dix, 1943.

BARABE, Paul-Henri, O.M.I. : Quelques Figures de *Notre Histoire,* Ottawa, Éditions de l'Université, 1941.

BEAUPRÉ, Marie : *Jeanne Le Ber,* Première recluse du Canada Français, 1662-1714. Montréal, Éditions de l'Action Canadienne-française Ltée, 1939.

BERTRAND, Camille : *Histoire de Montréal,* 2 v., Montréal, Librairie Beauchemin Ltée, 1935 et 1942.

BOUCHER DE LA BRUÈRE, Montarville : *La Naissance des Trois-Rivières.* No 1 des Cahiers de la Société d'Histoire Régionale, Les Trois-Rivières, 1928.

BOSWORTH, Révérend Newton : *Hocheîaga depicta : the early history and présent state ot the city and island of Montréal,* Montréal, William Greig, 1839.

BROUILLETTE, Benoît : *Varennes,* monographie géographique, Montréal, 1944. *Bulletin des Recherches historiques,* fondé à Lévis par Pierre-Georges Roy en 1895. Mensuel.

CHAPAIS, Thomas : *Cours d'Histoire du Canada, tome I, 1760-1791,* Québec, J.-P. Garneau, libraire-éditeur, 1919.

— *Le Marquis de Montcalm (1712-1759),* Québec, J.-P. Garneau, libraire-éditeur, 1911.

[368]

CHARLEVOIX, François-Xavier de, S.J. : *Histoire et Description générale de la Nouvelle-France,* avec le journal historique d'un Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale. 3 v. A Paris, chez Pierre-François Giffart, rue Saint-Jacques à Sainte-Thérèse. M.DCC.XLIV.

CODE, J. B. : *The Veil* is *lifted.* St. Ambrose Collège, Davenport, Iowa, The Bruce Publishing Co., Milwaukee, 1932.

COUILLARD-DESPRÉS, abbé Azarie : *Histoire de la Famille et de la Seigneurie de Saint-Ours,* 2 v. Montréal, Imprimerie de l'Institution des Sourds-Muets, 1915-1917.

DANIEL, François, p.-S-S. : *Nos Gloires Nationales* ou Histoire des principales familles du Canada, 2 v. illustrés. Montréal, Sénécal, 1867.

DELALANDE, J. : *Le Conseil Souverain de la Nouvelle-France.* Québec, Ls-A. Proulx, 1927.

DuBREIL de PONTBRIAND, Vicomte : *Le Dernier Évêque du Canada français. Monseigneur de Pontbriand, 1740-1760,* Paris, Honoré Champion, éditeur, 5, Quai Malaquais, 1910.

De PALYS, le comte : *Une Famille Bretonne au Canada* — *Madame d'Youville,* Rennes, Librairie Générale J. Plihon et I. Hervé, 5 » rue Motte-Fablet, 1894.

DESCHAMPS, C.-E. : *Liste des Municipalités dans la Province de Québec,* Lévis, Mercier & Cie, éditeurs, 1886.

DUCHAUSSOIS, Pierre, O.M.I. : *Femmes Héroïques,* Paris, Éditions Spes, 1933.

DUFFIN, Révérend Mother Mary G., S.G.M. : *A Heroine of Charity, Mother d'Youville,* New York, U.S.A., Benziger Brothers, 26 Park Place, 1938.

DUPLESSIS de Sainte-Hélène, Mère Marie-André Regnard : Leffres, adressées à Madame Hecquet, de 1718 à 1758. Publiées par l'abbé Hospice Verreau dans *La Revue Canadienne,* tome 12, 1875.

ELLIOTT, Sophy L. : *The Women Pioneers oi North America,* Gardenvale. Que., Garden City Press, 1941.

*Edits, Ordonnances royaux et Arrêts du Conseil d'État du Roi concernant le Canada,* 2 vol. Québec, P. E. Desbarats, 1803 et 1806.

FAILLON, Etienne-Michel, p.S-S. : *Vie de Mme d'Youville,* fondatrice des Sœurs de la Charité de Villemarie dans l'Ile de Montréal, en Canada. Villemarie, chez les Sœurs de la Charité, 1852.

— *Vie de M. Olier,* fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice, 2 v. Paris, Mme Vve Poussielgue-Rusand, libraire, 1853.

[369]

— *Vie de la Sœur Bourgeoys,* fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Villemarie en Canada, 2 v., Villemarie, chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, 1853.

— *Vie de Mlle Mance* et Histoire de l'Hôtel-Dieu de Ville Marie, 2 v.. Villemarie, chez les Sœurs de l'Hôtel-Dieu, 1854.

— *L'Héroïne chrétienne du Canada,* ou Vie de Mlle Le Ber, Villemarie, chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, 1860.

FAUTEUX, Sœur Albina, S.G.M. : *Vie de la Vénérable Mère d'Youville,* Montréal, Imprimerie des Sœurs Grises, 1929.

FAUTEUX, AEgidius : *La Famille D'Ailleboust,* Montréal, Librairie G. Ducharme 1917.

— *Les Chevaliers de Saint-Louis en Canada,* Montréal, Les Éditions des Dix, 1940.

— Le *Duel au Canada,* Montréal, Éditions du Zodiaque, 1934.

— *Les Carnets d'un Curieux,* 46 articles publiés dans La *Patrie,* du 16 septembre 1933 au 18 août 1934.

— *Un Médecin irlandais à Montréal avant la Cession,* Bulletin des Recherches Historiques, vol. 23, n0s 10, 11. 12. 1917.

FERLAND, abbé J.-B.-A. : *Cours d'Histoire du Canada,* 2 v., Québec, Augustin Côté, éditeur-imprimeur, 1861 et 1865.

FERLAND-ANGERS, Albertine : *Pierre You et son fils François d'Youville,* Montréal, 1941.

FILTEAU, Gérard : *La Naissance d'une Nation,* 2 v., Montréal, Éditions de l'Action Canadienne-française Ltée, 1937.

GARNAULT, Emile : Le *Commerce Rochelais, les Rochelais et le Canada,* La Rochelle, typ. E. Martin, Sr de Mareschal, 20, rue de l'Escale, 1893.

GARNEAU, François-Xavier : *Histoire du Canada.* Cinquième édition revue par son petit-fils Hector Garneau, 2 v., Paris, Librairie Félix Alcan, 1913.

GIROUARD, Désiré : *Lake Saint-Louis Old and New,* Montréal, Poirier *&* Bessette, éditeurs, 1893. *Supplément,* 1900.

GODBOUT, Père Archange, O.F.M. : *Une Mystification historique.* Extrait de CuJfure, 1941.

— *Origine des familles canadiennes-françaises.* Extrait de l'État civil français. Lille, 1925.

GAUTHIER. Henri, p.S-S., *Sulpitiana,* Montréal. Au Bureau des Œuvres paroissiales de St-Jacques, 1926.

[370]

GOSSELIN, abbé Auguste : *L'Église du Canada depuis Mgr de Laval jusqu'à la Conquête.* Québec, Laflamme & Proulx, 1914.

— *L'Église du Canada* après *la Conquête,* Québec, Imprimerie Laflamme, 1916.

GOSSELIN, abbé Amédée : *L'Instruction au Canada sous le Régime Français, 1635-1760,* Québec, Laflamme & Proulx, 1911.

GOYAU, Georges : *Les Origines religieuses du Canada : une épopée mystique,* Paris, Bernard Grasset, MCMXXIV.

— *Histoire Religieuse* [de la France], tome VI de *l'Histoire de la Nation* *Française,* par Gabriel Hanotaux, Paris, Librairie Plon-Nourrit et Cie, 1922.

GRENTE, Mgr : *Le Beau Voyage des Cardinaux français aux États-Unis et au Canada,* Paris, Librairie Pion, 1927.

HENEKER, Dorothy A. : *The Seigniorial Régime in Canada,* Québec, printed by Ls-A. Proulx, 1927.

HELYOT, Père Pierre : *Histoire des Ordres Monastiques, religieux et militaires et des Congrégations séculières des deux sexes jusqu'à nos jours, 1719,* avec notice, annotations et complément par V. Philippon de la Madelaine, 8 v., à Guingamp, chez B. Jollivet, imprimeur-éditeur, 1838.

*Historique de Notre-Dame du Perpétuel Secours de Charny,* Anonyme, Québec. L'Action Sociale Ltée, 1928.

*Hôpital (L') général des Sœurs de la Charité (Sœurs Grises),* 2 v., anonyme, Montréal, Imprimerie des Sœurs Grises de Montréal, 1915 et 1933. [Tome I : Sœur Albina Fauteux ; tome II : Sœur Clémentine Drouin.]

HUGUET LATOUR, L. A. : *Annuaire de Ville Marie,* Montréal, Chapleau & Fils, éditeurs, 1878.

HUGUENIN, Madeleine Gleason : *Portraits de femmes,* édition hors commerce, Montréal, Editions La Patrie, 1938.

JETTE, Mme Berthe : *Vie de la Vénérable Mère d'Youville,* Suivie d'un historique de son Institut, Montréal, Cadieux *&* Derome, 1900.

JODOIN et VINCENT : *Histoire de Longueuil,* Montréal, Imprimerie Gebhart-Berthiaume, 1889.

JUCHEREAU de Saint-Ignace, Mère Françoise : *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, à* Montauban, chez Jérôme Legier, s. d. [1751]. (Cf. Notes de Philéas Gagnon dans *Essai de Bibliographie canadienne,* t. II, p. 237. 1895.)

KALM, Pierre : Voyage *dans l'Amérique du Nord,* Mémoires de la Société Historique de Montréal, 7e et 8e livraisons, Montréal, 1880.

[371]

KEEFE, Sœur Saint-Thomas d'Aquin-Keefe, M. es A., Sœur Grise du Sacré-Cœur de Philadelphie : *The Congregation of The Grey Nuns, 1737-1910,* Washington, D.C., The Catholic University of America Press, 1942.

KRUMPELMANN, Reverend Cosmos, O.S.B. : *In This Sign Thou Shalt Conquer,* Muenster, Sask., St. Peter's Press, s. d.

LALANDE, Louis : S.J. : *Une Vieille Seigneurie : Boucherville,* Montréal, 1891.

LANGLOIS, Georges : *Histoire de la Population canadienne-française,* Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934.

LA POTHERIE, M. de Bacqueville de : *Histoire de l'Amérique Septentrionale,* divisée en quatre tomes, depuis 1534 jusqu'à 1701. Paris, 1753.

LAROCHE-HERON, C. de : *Les Servantes de Dieu en Canada,* Montréal, des presses à vapeur de lohn Lovell, 1855.

LA RONCIERE, Ch. de : le *Père de la Louisiane, Cavelier de La Salle,* Tours, Maison Mame, 1936.

La *Solide Dévotion à la Très Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph,* avec un catéchisme qui enseigne à pratiquer leurs vertus. A Paris, chez Florentin Lambert, rue Saint-Jacques devant Saint-Yves, M.DC.LXXV.

LAUVRIERE, Emile : *Histoire de la Louisiane française, 1673-1939,* Paris, G.-P. Mai-sonneuve, éditeur, 1940.

*Les Cahiers des Dix,* annuels depuis 1936 à 1944. Montréal, Éditions des Dix.

LE JEUNE, Père L. : *Dictionnaire général du Canada,* 2 v., Ottawa, Université d'Ottawa, 1931.

LEMOINE, J. M. : *Historical Notes on Québec and its Environs,* Québec, C. Darveau, 1888.

— *Monographies et Esquisses,* Québec, Théophile Levasseur, Éditeur. S. d.

LORIN, Henri : Le Comfe de *Frontenac,* Paris, Armand Colin & Cie, éditeur, 1895.

LEYMARIE, A. Léo : Exposition *rétrospective des Colonies françaises de l'Amérique du Nord,* catalogue illustré, Paris, Société d'Éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales, 1929.

LEPICIER, Cardinal, O.S.M. : Le *Miracle,* Sa nature, ses lois, ses rapports avec l'Ordre surnaturel. Traduction de la troisième édition italienne par Charles Grolleau, Paris, Desclée De Brouwer et Cie, éditeurs, 1936.

MAGNAN, Hormisdas : *Dictionnaire historique et géographique des Paroisses, Missions et Municipalités de la Province de Québec,* Arthabaska, l'Imprimerie d'Arthabaska Inc., 1925.

[372]

*MANDEMENTS, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec,* publiés par Mgr H. Têtu et Mgr C. O. Gagnon, Québec, Imprimerie générale A. Côté *&* Cie, 1887-1890, 6 vols.

*Manuel de Piété à l'usage des Sœurs de la Charité, dites vulgairement Sœurs Grises,* Montréal, Imprimerie des Sourds-Muets, 1908.

MARION, Séraphin : *Pierre Boucher,* Québec, Ls-A. Proulx, 1927.

MARGRY, Pierre : *Mémoires et Documents, 1614-1754,* Paris, Maisonneuve, 1879.

— *Les Pionniers Saintongeois et la Nationalité française* au *Canada.*

MASSICOTTE, Edouard-Zotique : *Répertoire des Arrêts, Edits, Mandements, Ordonnances et Règlements, 1640-1760,* Montréal, G. Ducharme, libraire-éditeur, 1919.

— *Les Tribunaux et les officiers de Justice* à *Montréal sous le régime français,* Mémoires de la Société Royale du Canada, tome X, 1916.

— *Un recensement inédit de Montréal 1741,* Mémoires de la Société Royale du Canada, tome XV, 1921.

MASSICOTTE, E. Z., et ROY, Régis : *Armoriai du Canada Français,* Montréal, Librairie Beauchemin Ltée, 1915.

MAURAULT, Olivier, p.S-S., *La Paroisse,* Histoire de l'Église Notre-Dame de Montréal. Montréal et New York, Louis Carrier & Cie, 1929.

- *Nos Messieurs,* Montréal, Les Éditions du Zodiaque, 1936.

— *Marges d'Histoire,* 3 vol., Montréal, Librairie d'Action canadienne-française Ltée, 1929.

McCARTHEY, Justin : *Dictionnaire de l'Ancien Droit du Canada,* Québec, J. Neilson, imprimeur-libraire, 1809.

MONDOUX, Sœur : *L'Hôtel-Dieu premier hôpital de Montréal,* 1642-1763, Montréal, 1942.

MORE AU DE SAINT MÉRY, Louis-Elie : *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'Isle Saint-Domingue,* 2 v., Philadelphie, chez l'Auteur » au coin de Front & de Callow Hill streets, 1797.

— Loix *et Constitutions des Colonies françaises de l'Amérique sous le Vent,* 6 v., Paris, chez Quillau, No 3 rue du Fouare, et chez l'Auteur, No 12 rue Plâtrière, 1784.

MORICE, Père A.-G., O.M.I. : *Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien.* Du lac Supérieur au Pacifique. 3 v., Montréal, Granger Frères, 1912.

MORIN, Sœur Marie : *Annales de VHôtel-Dieu de Montréal,* Mémoires de la Société Historique de Montréal, 12e livraison. Montréal, 1921.

[373]

MORIN, L. P. : Le Vieux Montréal, 1611-1803, publié par H. Beaugrand, Montréal, 1884.

MORISSET, Gérard : Coup *d'Œil sur les Arts en Nouvelle-France,* Québec, 1941.

— *Les Églises et le Trésor de Varennes,* Québec, Médium Enr., 1943.

— *Philippe Liébert,* Québec, collection Champlain, 1943.

MURPHY, Edmund Robert : *Henry de Tonty Fur Trader of the Mississippi,* Baltimore, The John Hopkins Press, 1941.

NADEAU, Gabriel : *La Bufothérapie sous le Régime Français,* Mme d'Youville et ses crapauds. Tiré à part de *l'Union Médicale du Canada,* août 1944.

NOISEUX, Grand Vicaire : *Liste Chronologique des évêques et des prêtres... de l'Amérique du Nord,* Québec, Cary & Cie, 1834.

NOVA FRANCIA, Organe de la Société d'Histoire du Canada. Rédaction et Administration, 1 bis, rue François 1er, Paris, 1930.

OLIER, Jean-Jacques : *Catéchisme Chrétien pour la Vie intérieure,* Nouvelle Édition, Paris, Séminaire Saint-Sulpice, 1925.

— *La Journée Chrétienne,* Nouvelle Édition, Paris, Séminaire Saint-Sulpice, 1925.

PICHE, Odessa : *Index des Municipalités et des Paroisses de la Province de Québec de 1896* à *1924,* Québec, Ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, 1924.

PRUD'HOMME, L'honorable Juge L.-A. : *Pierre Gaultier de Varennes, sieur de La Vérendrye,* Bulletin de la Société Historique de Saint-Boniface, 1916.

RAMSAY, Révérend D. S. : *Life of Madame d'Youville,* Montréal, Printed at The Grey Nunnery, 1895.

*Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec.* Annuel depuis 1921 jusqu'à date.

*Revue des Questions Historiques.* Septembre 1934, Paris, 32, avenue Marceau.

ROCHEMONTEIX, Camille de. S.J. : *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIIe siècle,* 3 v., Paris, Letouzey et Ané, éditeurs, 1895-1896.

ROY, Antoine : *Les Lettres, les Sciences et les Arts au Canada sous le Régime français,* Paris, Jouve & Cie, éditeurs, 15, rue Racine, 1930.

ROY, J.-Edmond : *Histoire de la Seigneurie de Lauzon,* 5 v., Lévis, Mercier & Cie, Libraires-imprimeurs, 17, Côte du Passage, 1897-1904.

Roy, Régis : *Les Intendants de la Nouvelle-France,* Mémoires de la Société Royale du Canada, 1903.

[374]

ROZ, Firmin : *Vue générale de l'Histoire du Canada, 1534-1934,* Paris, Paul Hartmann, éditeur. 1934.

SAINT-PIERRE, Arthur : *L'Œuvre des Congrégations religieuses* de *charité dans la province de Québec,* Montréal, 1930.

*SAINT-VALLIER (Mgr de) et l’Hôpital-général de Québec,* Histoire du Monastère de Notre-Dame des Anges. Anonyme. [Sœur Saint-Félix, née O'Reilly.] (Cf. Notes de Philéas Gagnon dans *Essai de Bibliographie canadienne,* t. I, p. 437.) Québec, C. Darveau, 1882.

TANGHE, Ray : ond : *Géographie Humaine de Montréal* Montréal, Librairie d'Action canadienne-française Ltée, 1928.

TANGUAY, abbé Cyprien : *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes,* 7 v., Montréal, 1871-1890.

TÊTU, Mgr Henri : *Les Évêques de Québec,* Québec, Narcisse Hardy, éditeur, 1889.

*The Case of the Canadians distressed by Fire at Montréal,* Montréal, 1765.

*Une Disciple de la Croix : La Vénérable Marguerite d'Youville,* Marie-Marguerite Dufrost de La Jemmerais Veuve d'Youville. Anonyme. [Sœur Sainte-Blanche. S.G.Q.] Québec, Sœurs de la Charité, 1932.

*Ursulines (Les) de Québec.* Depuis leur établissement jusqu'à nos jours. 4 v. Anonyme. [Mère Saint-Thomas.] (Cf. Notes de Philéas Gagnon dans *Essai de Bibliographie canadienne,* t. I, p. 508.) Québec, 1863-1866.

VALLEE, Arthur : *Michel Sarrazin, 1659-1735,* Un Biologiste canadien, Québec. Ls- A. Proulx, 1927.

VIGER, Jacques : *Ma Saberdache,* Montréal, 1843. Manuscrit, Archives du Séminaire de Québec.

— *Rapports sur les Chemins, Rues, Ruelles et Ponts de la Cité et paroisse de Montréal Montréal* John Lovell, 1841.

WALLACE, William Stewart : *The Dictionary of Canadian Biography,* Toronto. MacMillan, 1926.

[375]

**Mère d’Youville**

Index onomastique

[Retour à la table des matières](#tdm)

A

Abitibi, 208

Abraham. 134

Adhémar, Antoine, 82, 89, 289, 290, 303, 306, 307, 318

Aigremont, François-Clairambault d', 56

Aide aux Enfants Infirmes, 171

Aliesse, M., 258, 259

Amyot, J.-Bte, 290

Arlain, Angélique, 232

Arelle, Sœur Marie-Antoinette, 90, 96, 130, 245, 324

Aubert, Gabrielle-Françoise, 89, 204, 308

Aubert, Ursule, 80

Auger, F., 65

Auzon, Françoise, 61, 96, 187

B

Babin dit Picard, Louis, 333

Barrier, Jean, 96

Barbarin, Arsène-Lazare, ptre, 200

Barthe, Théophile, 318

Baudry, Toussaint, 318

Bayouville, Mme de, 256, 259

Beaujeu, Mme de, 219, 258

Beaucours, Jean-Maurice-Josué Boisberthelot de, 65, 83, 89, 204, 308

Beaucourt, François, 339

Beauharnois, Charles de La Boische de, 60, 75, 79, 80, 83, 105, 113, 309, 311, 346

Beauharnois, paroisse de, 208

Becon, 23

Bédard, M., 216

Bégon, Mme Claude-Michel, 97, 98, 99

Belair, Michel, 319

Bellin, N., 346

Bellefeuille, Alexandre, 333

Bénac, Joseph Porlier, 224

Bénac, Mme Joseph Porlier-, 189, 256, 258

Bénac, Louis Porlier-, 179, 180, 238

Bénard, 74

Bénard-Bourjoli, Sœur Marie-Joseph, 77, 90, 96, 130, 324

Benoît XIV, 156

Benoit, Joseph, 79

Benoit, Charles, 220, 222, 223, 225, 237, 250, 251, 279, 282, 286, 289, 292, 294, 318

Berczy, Wm, fils, 339

Berge, Bernard, 333

Bernier, Mgr Paul, 16

Berthier, 80

Berthelotte, M., 249, 250

Bibliothèque Municipale de Montréal, 339

Bienville, Mme de, 240

Bigot, François, 46, 97, 98, 99, 100, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 118, 122, 124, 141, 147, 160, 179, 232, 235, 313, 314, 323, 324, 327, 328

Billaudèle, Pierre-Louis, ptre, 199

Biron, Frenière, 288

Blainville, Mme de, 332

Blondeau, Maurice, 288, 291

Boisclaire, Charlotte, 332

Boirette, 241

Boismenue, Jeannette, 332

Boisseau, 328

Bonaventure, saint, 145

Bondy, 201, 318

Bonnissant, Mathurin-Clair, ptre, 12, 199, 200

Bouat, Mme, 98, 99, 287

Bouffandeau, Jean, ptre, 128, 129, 149, 277

Boucher de Grosbois, Pierre, 25

Boucher, Nicholas-Michel, ptre, 57

Boucher de Boucherville, Marie, 23, 269, 274

Boucher de La Brocquerie, Joseph, 255, 301, 303, 305

Boucherville, paroisse de, 13, 193, 288, 303

Bourbonnais, Jean Brunet-, 287

Bourget, Mgr Ignace, 199, 200

Bourgeoys, Marguerite, 54

Bourgeois, Anasthasie, 332

[376]

Boy, Philibert-Michel, ptre, 55

Brault, Lucien, 15, 332

Brebion, 318

Briand, Mgr Jean-Olivier, 154, 156, 168, 178, 217, 229, 241, 242, 331

Briant, sieur, 80

Brindamour, Angélique, 97

Bruxelles, ville de, 244

Bulteau, F.-Guillaume, récollet, 267

Bureaux des Pauvres, 51

Burry, Wm, 169

Busquet, 65

C

Cabanac, 303

Calais, 214

Callières, Louis-Hector de, 25

Campbell, M., 234

Cap Diamant, 46

Capitale, rue, 33

Carillon, 153

Carignan, M., 228

Carignan, régiment de, 23

Carleton, Sir Guy, 160, 253, 262

Cary, Pierre, 333

Catarakoui, fort, 24

Catin, M., 287

Caulier, J., 319

Caughnawaga, 168

Cayennes, 227

Céloron, Sœur, 177

Céloron, Catherine Eurry de La Pérelle, veuve, 177, 256, 259, 332

Cerry d'Argenteuil, Philippe, 202, 203

Chabert, Daniel de Joncaire de, 240, 257, 260

Chaboyer, Augustin, 255, 258

Chalbos de La Folgère, J-A-S-C, ptre, 200

Chambly, paroisse de, 97, 113, 114, 119, 168, 242, 303

Chambon, Guillaume, ptre, 245, 246

Champagne, François, 333

Champigny, Jean Bochart de, 63

Chantal, sainte Jeanne de, 7, 192, 194

Chapelles, sieur des, 25

Charbonneau, Mgr Joseph, 9

Charbonnier, Jacques, 205, 206, 333

Charlevoix, P-F-X. de, s.j., 74, 168

Charly Saint-Ange, 167, 219, 231, 232, 235, 246, 259, 288, 291, 297, 318

Charny, paroisse de, 209

Charon de La Barre, François, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 63, 106, 124, 203, 205, 306, 307

Charon de La Barre, Claude, 54

Chatillon, Joseph, 333

Chartier de Lotbinière, 65

Châteauguay, seigneurie de, 167, 168, 170, 171, 206, 226, 235, 246, 262

Chaumaux, François-Citoys, ptre, 276

Chauvieux, Claude-J-Bte, ptre, 277

Chavoy, P-J., Payen de Noyan de, 65

Chêneville, M-Josette de, 260

Cherrier, Mlle, 239

Chevalier, 204

Chèze, François, ptre, 57

Chorette, Michel, 333

Chouaguen, 153

Cinq Cantons, 25

Commission de Géographie du Canada, 208

Compagnie des Indes, 218, 246

Compagnie des Sioux, 290

Confrérie du Sacré Cœur, 156

Confrérie de la Bonne Mort, 45

Confrérie de la Sainte Famille, 38, 45, 47, 61

Conbelle, M., 225

Congrégation de Notre-Dame, Sœurs, 53, 163, 291

Conseil Souverain de Québec, 51

Conseil Supérieur de Québec, 93, 133, 203, 205, 327, 328

Contrecœur, Frs-Ant. Pécaudy de, 65, 257, 318

Côté, Charlotte, 332

Côte des Neiges, 120

Corps de Garde, 44, 83

Courthiau, M., 226, 229, 234

Courtemanche, M. de, 243, 244

Cousturier, Jean, ptre S-S., 107, 124, 128, 130, 131, 132, 149, 160, 165, 213, 215, [377] 221, 233, 236, 241, 244, 254, 261, 324

Couturier, François, 289

Coutlée, Sœur Thérèse-Geneviève, 176

Coulon, Angélique, 332

Couvret, 205

Cressé, M., 216

Curot, Martin, 291

Curotte, M., ptre, 235

Cusson, Sœur Catherine, 62, 84, 85

Cuoq, Jean-André, ptre, 12, 14

D

Daguilhe, J-Bte, 318

Dagenay, J-Bte, 305

D'Ailleboust de Périgny, Paul, 65

D'Ailleboust des Museaux, Philippe, ptre, 260

D'Ailleboust de Cuisy, 90, 261

D'Ailleboust de Cuisy, Mme, 255, 256, 259, 332

Daine, M., 234, 237, 247, 250

D'Amour de Freneuse, 127, 288, 292

Daniel, François, ptre, 15

Danré de Blanzy, Louis-Claude, 81, 89, 119, 203, 220, 237, 301, 302, 309, 311, 314, 335

Darles, François, 287

Dartigny, M., 319

Dartigny, Mme, 236, 244, 247

Déat, Antoine, ptre, 98, 149, 277, 318

De Budemont, Pierre Drivon, 65

Débarras, André, 214, 216, 222, 246

Décary, 226

Decoste, J-Bte, 202, 307, 308, 319

De Couagne, René, 65, 245, 246, 319

De Couagne, F-M., 65, 318

De Couagne, P., 319

Deguire, Pierre, 206

Delisle de La Cailleterie, Jean, 190

Dellerme, Jean dit Frère Joseph, 59, 94, 114, 236, 262, 310, 326

Delorme, M., 217

Delorier, Jean, 332

Demers-Dessermont, Sœur Catherine, 62, 77, 88, 96, 130, 324

Demoiselles de la Charité, 140

De Moyres, André dit Frère, 59, 60, 94

Demuy, Daneau de, 24

Deno, Joseph, 307

De Palys, comte de, 265

De Paris, Nicolas, 179, 214, 220, 221, 223, 234, 249

Descampes, M., 288

Deschambault, M., 216, 232, 257, 319

Deschamps, Sœur Rose, 170

Despatis, M., 287

Despelteaux, Sieur, 293

Despins, M., 220

Despins, Sœur Thérèse Lemoine-, 12, 14, 77, 82, 96, 170, 175, 179, 189, 190, 191, 216, 225, 238, 245, 258

Déséry, M., ptre, 239

Dessermont, M., tailleur, 288

Détroit, 255, 260

Deux-Montagnes, lac des, 35, 164

De Vimer, 65

Dioney, Charles, 318

Doire, M., 255

Dollier de Casson, François, ptre, 52, 63, 306

Dondegan, M., 242

Dosquet, Mgr Pierre-Herman, 64, 75

Douaire, Charles, 300

Douillard, Charles, 319

Doutrolo, M., 261

Douville, Mlle, 239

Drouin, 206

Du Bralye, Marie-Louise, 97

Dubois, Jean-Antoine, 244, 247

Duchaîne, 318

Ducharme, 206

Dufère, M., 227

Dufy, Thomas-Ignace Désaunier, 214, 215, 216, 318, 337

Du Frost de la Gesmerays, Christophe, 23, 24, 30, 60, 265, 267, 268, 346

Du Frost de Lajemmerais, M-Clémence, 269, 271, 275, 276, 299, 302

Du Frost de Lajemmerais, M-Louise, 271, 275, 299

Du Frost de Lajemmerais, Charles, ptre, 60, 148, 267, 287

[378]

Du Frost de Lajemmerais, Joseph, ptre, 60, 268

Du Frost de Lajemmerais, Marie-Marguerite, 268, 269, 270, 271, 274, 275, 278, 282, 286, 289, 295, 299, 301, 308, 335, 338

Dufrost, Charles-Madeleine d'Youville, ptre, 11, 12, 13, 14, 15, 38, 43, 63, 76, 77, 81, 143, 147, 153, 154, 184, 191, 216, 277, 336

Dulude, Sœur, 217

Dulude, Marien, 246

Dumont, Gabriel, 319

Duplessis-Fabert, Mme, 236, 238, 257, 261

Duplessis de Ste-Hélène, Sœur, 79

Duplessis de l'Enfant Jésus, Sœur, 80

Duquesne, marquis de, 323, 327, 328

Duranceau, Etienne, 170

E

Edeline, 202

F

Faillon, Etienne-Michel, ptre, 15, 199, 339

Falcoz, Mathieu, ptre, 318

Fee, Norman, 15

Feltz, Dr Ferdinand, 80, 81, 180, 190, 218, 235, 236, 238, 239, 244, 245, 247, 255, 256, 259, 303

Ferland, Albert, 339

Figuiéry, Etienne-Guillaume de, 180, 213, 216, 225, 228, 238, 244, 252

Filles de Piété, 104

Flibote, M-Anne, 332

Fleurimont de Noyelles, Pierre-Philippe, 255, 258

Foisy, Joseph, 303

Fonblanche, Jacques Quesnel, 88, 235

Forestier, J-Bte, 65, 301, 332

Fort Alexandre, 346

- Francis, 346

- Maurepas, 346

- Saint-Charles, 346

- Saint-Pierre, 60, 346

- William, 346

Foucher, Pierre, 65, 119, 296, 318

Foucher, A., 318

Fourche-aux-Roseaux, 60, 346

France, la, 213, 214, 215, 216, 220, 230, 231, 232, 233, 243, 244, 245, 257, 259, 322

Francheville, Poulin de, 167, 259, 288

Francœur, Joseph, 333

François de Sales, saint, 37

Fredin, Jean, hospitalier, 52, 55, 63, 306

Frémont, 318

Frères Charon, 61, 94, 98, 114, 129, 130, 187, 227, 291

Frère Chrétien, 57, 58, 63, 75, 93, 110, 322

Frères des Écoles Chrétiennes, 63, 200

Frères Hospitaliers de la Croix et de St-Joseph, 58, 187

Frères hospitaliers de Montréal, 47, 53, 54, 56, 63, 65, 74, 310, 311, 325, 328

G

Gadois-Maugé, Jacques, 286, 288, 318

Gage, Thomas, général, 159, 219

Gagnier, Pierre, 319

Gagnon, Françoise, 332

Gamelin, Ignace, 65, 160, 202, 204, 216,

228, 244, 245, 248, 255, 258, 277, 299, 301, 307, 308, 319

Gamelin, Joseph, 318

Gamelin, Marie-Louise-Michelle, 305

Gamelin-Maugras-Lagemerais, 305

Gamelin-Maugras, Pierre, 65, 239

Gamelin-Maugras, Mme Pierre, 12, 14, 245, 246, 299

Gasnault, Mathieu, ptre, 277

Gaultier de Varennes, Marie-Marguerite, 26, 60, 267, 270

Gaultier de Varennes, Marie-Renée, 23, 25, 268, 278, 302

Gaultier de Varennes, Jacques-René, sieur de, 23, 24, 26, 30, 83, 148, 268, 274, 289

Gay, Jean, ptre, 318

[379]

Gendron, M., 220, 237

Giasson, Mlle, 226

Gilbert dit Laframboise, Pierre, 288

Girardin, Charles, 302

Godereault, Honoré, 333

Goguet, Denis, 213, 220, 229, 230, 241, 250, 251, 253

Goguet, Joseph, 333

Gosselin, Auguste, ptre, 154, 194

Gosselin, François, 333

Grant, W !m, 234, 235, 257

Gravé de la Rive, Henri-François, ptre, 155, 191, 218

Grand Portage, 346

Grégoire X, 145

Grignon, Javotte, 332

Gugnière, 203

Guillet, P., 319, 332

Guillon, W., ptre, 318

Guillory Josette, 332

Guitter, Constant-V, ptre, 200

Guiton de Monrepos, Jacques-Joseph, 82, 83, 84, 89, 308, 309

Guy, Pierre, 65, 288

Guy, Mlle, 217

Guyotte, Etienne, ptre, 52

H

Hauterive, Philippe-Antoine d', 227, 240, 257, 260

Hearst, 209

Hecquet, Mme, 79

Hérault, Louis dit Frère Jérôme, 59

Hérault, Vve, 332

Herbin, M., 318

Herbin, Mme, 226

Héroux, Joseph, 333

Hertel de Rouville, 24, 332

Hertel de La Fresnière, 65

Hervieux, Pierre-J-Bte, 65, 319

Hervieux, Jacques, 318

Héry, Charles, 65, 157, 180, 181, 190, 224, 226, 228, 229, 239, 244, 245, 246, 247, 248, 258, 319

Hocquart, Gilles, 65, 74, 97, 98, 105, 118, 309, 311, 312

Hôpital-général de Montréal, 57, 58, 75, 90, 93, 97, 103, 104, 105, 106, 107, 111, 124, 125, 126, 131, 133, 145, 155, 156, 161, 166, 167, 169, 190, 193, 206, 221, 254, 309, 310, 313, 316, 319, 328, 332, 335, 338

Hôpital-général de Québec, 51, 53, 106, 107, 124, 126, 313, 314, 315, 317, 323

Hôtel-Dieu de Montréal, 53, 93, 106, 128, 141, 163, 166, 189, 226, 227, 228, 239, 259

Hôtel-Dieu de Loches, 250

Hôtel-Dieu de Québec, 79

Hôtel-de-Ville de Paris, 236, 237, 246, 254

Holmes, Jean, ptre, 105

Hourdé, Joseph, ptre, 100, 149

Huard, M., 246

Hubert, 318

Hull, ville de, 208

Hunault, M., 287

I

Île-au-Beurre, 303

- aux-Tourtes, 35, 36

- aux-Noix, 258

- aux-Cabanes, 303, 304

- de Varennes, 303, 304

- de-la-Paix, 167

- Jésus, 202, 287, 289

- Lamoureux, 303

- Perrot, 168

- Rouge, 245

- Saint-Bernard, 168, 171

- Saint-Paul, 245

Ille-et-Vilaine, 25

J

Jacques, Marie, 332

Jacquelin, M., 261

Jallot, Angélique, 203

Janin, Antoine, 319

Janson-Lapalme, Dominique, 88, 309

Jassemin, Vve, 205

[380]

Jean de la Croix, saint, 183

Jeantôt, Frère Jean, 59, 94, 310

Jeannotte, St-Nozard, Mlle, 218

Jehanne, Pierre, 204

Jéricho, 98, 99, 105

Jésuites, 53, 154, 200

Job, 157

Jodoin *&* Vincent, 143

Jodoin, Jacques-Charles, 305

Joncaire, Thomas-Daniel de Chabert de, 240, 257, 260, 268, 269, 270, 274

Joncaire, Mme de, 227, 257, 260, 277

Joncaire, François-Marie de, ptre, 181, 227, 240

Jorien, M., 217

Joubert, M., 261, 262

Jourdain-Labrosse, Paul, 140

Jourdain-Labrosse, Charles, 291, 297

Joybert de Marsan, Elisabeth, 45, 270, 274

K

Kaministigoya, fort, 346

L

Labrosse, Mme, 227

Lac des Bois, 346

- Huron, 346

- La Pluie, 60, 346

- Michigan, 346

- Supérieur, 346

La Chassaigne, Jean Bouillet de, 269, 274

La Chaudière Noire, chef indien, 24

Lachine, paroisse, 168, 170, 287, 293, 334

La Colombière, M., 258

Lacorne, Louis de Chapte de, 318

Lacorne, Mme de, 90, 269

Lacorne, M. de, ptre, 250, 251

Lacorne-Dubreuil, 319

Lacoste, M., 227, 257

Lacroix, 205

La Dauversière, Jérôme Le Royer de, 19

Ladouceur, Marie, 332

Lafantaisie, Marguerite, 332

Lafresnière, 203

Laforce, 318

Laforme, Baptiste, 246

Laforme, Sœur Thérèse Lasserre-, 77, 85, 96, 130, 324

Lafond, M., 216

La Forest, Marguerite de, 24

La Galissonnière, Roland-Michel Barrin de, 130, 312

La Gauchetière, Daniel Migeon de, 268, 270, 274, 276, 291

Lacombe, Gabriel, 333

Lagarde, Thérèse, 97

Lagarde, 332, 333

Lagirardière, M., 227

Lagottery, M., 216

Lahaie, Mme, 235

Lajeunesse, Bazile, 333

La Jonquière, marquis de, 106, 111, 313, 314

Lalande, 332

Lalane, Courraud, 318

Lamarque, C-N., 318

Lamarche, François Périnault, 227, 333

Lamarche, Jacques Beaudry de, 93, 220, 237

Lamilitier, M., 257, 260

Lamonodier, M., 227, 318

La Morandière, Mme, 257

Lamy, M-Josette, 333

Lanctôt, Gustave, 15

Landriault, Dr, 256

Langlois, Louise, 305

Lanoue, Joachim Robutel de, 167, 220, 221, 224, 229, 230, 231, 232, 236, 242, 244, 251

Lanoue, M-Anne Robutel de, 167, 206, 220, 224, 230, 240, 250, 251, 253, 257, 258, 259, 260

Lanouillier de Boisclair, Nicholas, 202

La Prairie, paroisse de, 100, 218, 256, 259

Laperle, M-Renée, 332

Laporte, Pierre, 288

La Providence, 346

Largentris, M-Louise, 269

Larivière, René, 205

[381]

Lartigue, Mgr J-J., 219

Larocque, Télesphore, 209

Laroche, Philibert, 287

La Ronde, Mme de, 221, 237, 247, 249, 250, 251, 253, 256

La Rochelle, ville, 28, 57, 58, 220, 244, 250

La Salle, Cavelier de, 28, 169

Lasonde, 203, 204, 333

La Source, Sr Thérèse Thaumur de, 12, 14, 62, 76, 88, 96, 130, 203, 324

Latreille, M-Joseph, 96

Latour, 255, 258, 288

Lauberivière, Mgr Frs-L. Pourroy de, 81

Lauzon, S-Henri de, 154

Lavaltrie, paroisse, 147

Lavalinière, Pierre Huet de, ptre, 185

La Vérendrye, Gaultier de, 24, 60, 318, 346

Laviolette, M-Josette, 332

Le Ber, Jeanne, 19, 51, 53

Le Ber de Senneville, 65

Le Ber, 51, 52

Le Ber, Pierre, 52, 55, 59, 63, 306

Lebeau, Etienne, 301

Le Beuffe, Pierre, 96

Lecavalier, Toussaint, 65

Lecompte-Duprés, 65

Lecours, Joseph, 279, 282, 286, 289, 292, 294

Leduc, Pierre, 292, 293, 332

Lefebvre, M. Bisquet, 65, 236

Lefebvre-Duchouquet, 303

Le Gay, 220, 222, 225, 232, 269

Le Gardeur, Mlle, 24, 220, 227, 248, 251, 332

Leguillon, J., 319

Lemagre, Louis, 96

Longueuil, paroisse, 100, 219, 236, 287

Le Moyne de Longueuil, 11, 110, 167, 169, 229, 240, 257, 270, 318

Lemoyne-Despins, M., 220, 230, 231, 232, 234, 235, 240

Leschassier, ptre S-S., 53, 55

Leschelle, M., 239

Lescôat, Gabriel Le Pappe du, ptre, 39, 81, 148, 276

Lescuyer, 203

*Le Spectateur,* 190

Lestage, Pierre de, 65, 127

Lespérance, 204, 227, 333

Le Pallieur, notaire, 289

Le *Rubis.* 81

Letellier, Man., 346

Levasseur, 203, 204

Leveston [Levingston], 226

Le Verrier, 58, 63, 77, 78, 84

Liébert, Philippe, 339

Ligneris, Marchand de, 157, 163, 179, 181, 190, 218, 224, 226, 230, 239, 244, 246, 252, 255, 256, 259, 275, 305

L'Isle-Dieu, Pierre de Larue, Abbé de, 44, 58, 103, 104, 105, 107, 125, 128, 130, 132, 133, 141, 148, 163, 166, 167, 179, 180, 181, 214, 215, 217, 218, 220, 222, 223, 225, 226, 229, 230, 231, 233, 234, 237, 241, 242, 243, 244, 247, 248, 249, 250, 252, 253, 254, 260, 261

Livilliers, Petit de, 269, 271

Lobinois, Mme de, 227, 237, 250, 251, 253, 332

Londres, ville, 164, 247, 252, 256, 259, 262

Louche, Mme de, 214, 216, 223

Louchette, Josette, 239, 240

Louvière, Mme, 332

M

Mackay (Macailye), 226, 239, 255, 256, 259

Magnan, 318

Maheux, Arthur, ptre, 16

Maison de Charité, 47, 53, 63, 75

Maisonneuve, Paul de Chomedey, sieur de, 19

Major, 203, 204

Malidor, Sébastien, 319

Malhiot, Jean-François, 201, 278, 282. 286, 289, 291, 292, 293, 294, 295, 318

Marchand, Etienne, ptre, 165, 242

Marchand, Nicolas, 279, 282, 286, 287, 296

Marganne de La Valtrie, 24

[382]

Marie de l'Incarnation, 7, 194

Marsollet, 290

Martel, Sr Louise-Catherine, 189

*Ma Saberdache.* 105, 339

Massicotte, E-Z., 15

Masson, François, 205

Maugras, Mme Gamelin-, 225, 228, 318

Maurepas, comte de, 63, 346

Maubassin, 319

Mauroy, Quentin, 318

Maury, Jean-Louis, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 255, 257, 260, 261

Mayotte, Charlotte, 238

Médréac, 24, 25

Ménard, 220, 236, 251, 318

Mériel, H-A., ptre, 55

Mercier, 223, 239, 297

Mézière, Pierre, 302

Michillimakinac, 290, 293, 346

Mississipi, 253, 290

Moites, Dlles, 332

Morel, 206

Moreau, J-Eugène, ptre, 16

Moiley, 319

Morice, A-G., o.m.L, 346

Morin, 45, 53, 96, 166, 318

Monckton, Robert, 154

Montbéliard, 280

Montbrun, de, 287

Montheau dit Désormeaux, Pierre, 296

Montréal, 207, 346

Monier, 319

Mongeau, J-B., 305

Monongahéla, 153

Montgolfier, Etienne, ptre, 77, 148, 149, 155, 159, 163, 165, 178, 191, 213, 214, 215, 216, 217, 219, 220, 222, 224, 233, 241, 244, 248, 249, 251, 254, 261, 338

Moro, Louis, 96

Murray, James, 157, 168, 218, 228, 239, 242

Mc

McGill, rue, 207

McMullen, Sr Elisabeth Forbes-, 15

N

Nadeau, Dr Gabriel, 81

Navetier, Pierre, ptre, 100, 149, 277

Neveu, J-B., 201, 295, 318

Nicolet, 208

Nipissingues, 35, 36

Noraie, M. de, 238

Nord Ontario, 346

Normant de Faradon, Louis, ptre, 61, 62, 84, 85, 86, 108, 110, 138, 139, 148, 149, 156, 254, 261, 262, 318, 329, 331

Notre-Dame, rue, 78, 88, 162, 296

Notre-Dame, église, 33, 85

Notre-Dame de Québec, 82

Notre-Dame de la Salette, 209

Nouchette, Mme, 228, 244, 255, 332

Nouvelle Angleterre, 55

Noyelles, J-Nicolas de, 214, 268, 269, 271, 275

O

Olier, J-J., ptre, 19

O'Flaherty, 332

Omier, Vve, 203

Outelas, M., 287

P

Palais, Montcalm, 208

Pascal, Biaise, 160, 176, 184

Panet, Pierre, 302, 305, 335, 338

Paré, J-O., ptre, 200

Patenaude, M., 287

Péan, Mme, 221, 231, 233, 234, 237, 247, 249. 250, 251, 253, 260

Peigné, Michel, ptre, 319

Pélissier de Féligonde, J-F., ptre, 338

Peltier, Josette, 332

Père Eternel, 44, 85, 90, 149, 156, 180, 184, 185, 186, 187

Perrot, J-B., 169

Petit, 260, 319

Petrucci, Nicolas, 207

Peuvret, 57

Philibert, S., 269, 277

[383]

Philie, Mlle, 240

Pinguet, 65

Pinsoneault, ptre, 200

Piver, Louis, 205

Place du Marché, 33, 37, 44, 88, 96, 202, 278, 296, 307

Pointe-Claire, 168, 276

Pointe S-Charles, 52, 97, 113, 114, 119, 120, 145, 162, 176, 228

Pointe-à-Callières, 53, 140, 227

Pointe de Lévy, 153, 154, 216

Poirier, Orner, ptre, 209

Polyeucte, 46

Poncin, Claude, ptre, 144, 338

Pontbriand, Mgr H-M. du Breil de, 57, 59, 77, 93, 103, 106, 121, 122, 125, 133, 139, 141, 147, 153, 154, 156, 175, 309, 311, 312, 313, 314, 323, 327, 328, 331

Pontchartrain, comte de, 56

Porlier-Bénac, J., 219, 261

Pothier, Toussaint, 65, 318

Pouget, J., 318

Pressart, 155

Prohaszka, Mgr, 11

Provancher, J., 319

Provost, Honorius, ptre, 16

Prud'homme, 65, 203, 290

Puygibault, Vve de, 269, 275

Q

Québec, ville, 208, 214, 216, 218 311, 312, 313, 314

Quenneville, J., 307

R

Rageol, 58

Raimbault, Pierre, 65, 201, 279, 282, 286, 289, 292, 294, 295

Rainville, Sr Catherine, 12, 14, 77, 85, 96, 130, 216, 236, 238, 324

Ramezay, Claude de, 35, 270, 274

Ranger, 227

Raudot, Jacques, 56, 74

Réaume, 204

Rebel, sculpt., 339

Récollets, 53, 58, 79, 88

Relie [Arelle] Sr., 324

Rennes, 25, 265

Rhéaume, Charles, 227, 290, 291

Rivière du Loup, 168, 169

- des Prairies, 289

- Rouge, 346

- Winnipeg, 346

Robineau de Portneuf, Mme, 249, 258, 259

Robert, N-F., 205, 206

Roch, M-A., 332

Rochon, 288

Rochefort, ville, 238

Rolland, 199, 204

Rondard, 236

Rouillé, 103, 126, 131, 133, 318, 327, 328

Roullard, 332

Rouville, sieur de, 318

Roy, Antoine, 15

Roy, François, 288

Roy, J.-Ed., 346

Roy, P-G., 15

Ryswick, 25

S

Sabrevois de Bleury, 24, 192, 193, 260

Saint Amour, E., 333

Saint-Alphonse d'Youville, 207

Saint Blain, Mme de, 218

Saint-Bernard, île, 168

Saint-Charles de Lachenaie, 193

Saint-Claude, rue, 90

Saint Claude, M. de, 267

Saint-Domingue, 346

Sainte-Famille, 60

Saint-François-Xavier, rue, 96, 162

Saint Georges-Duprés, 219, 260, 290

Saint Germain-Lamoureux, 202, 297, 307, 308

Saint Germain-Lemaire, 287

Saint-Germain, Louis, 333

Saint-Jacques, rue, 297

Saint-Joseph, 262

[384]

Saint-Louis, 45, 139, 167, 170

Saint-Laurent, 190

Saint-Hyacinthe, 193, 208

Saint-Malo, 25

Saint-Martin, 170, 238

Saint-Maurice, 332

Saint-Michel de Gourville, Mlle, 221, 225, 228, 232, 236, 238, 239, 244, 246, 257, 332

Saint-Michel, côte, 287

Saint-Onge, 227

Saint-Ours, 177, 276, 237

Saint-Paul, 33, 38, 90, 157, 183, 194, 207, 218, 291, 296, 297

Saint Pé, J-B. de, 121

Saint Pierre, 78, 159, 207, 332

Sainte-Radegonde, Mme de, 257

Saint Sauveur, M. de, 235, 332

Saint-Sulpice, Compagnie de, 35, 55, 64, 147, 149, 165, 215, 226, 236, 337

Saint-Vincent, rue, 28

Saint-Vallier, Mgr J-B. de La Croix de Chevrières de, 51, 54, 58, 75

Sanguinet, Simon, 305, 338

Sansfaçon, Baboche, 332

Sansoucy, F., 333

Sarrazin, Dr Michel, 60, 79

Sattin, Antoine, ptre, 14, 15

Saulquin, H-R., 319

Sault Saint-Louis, 164, 262

Savarie, 214, 215, 220, 221, 222, 223, 231, 232, 233, 235, 237, 241, 242, 243, 245, 247, 249, 250, 254

Séminaire de Québec, 339

Séminaire S-Sulpice de Paris, 254, 262, 324

Séminaire des Missions Etrangères, 234, 237

Senneville, fort, 35

Sermonville, Mme de, 238, 239, 240, 244, 246, 252, 257, 332

Sévigné, Mme de, 97

Simonnet, François, dit de la Croix, 58

Sœurs Grises, 9, 60, 64, 74, 76, 78, 140, 141, 142, 148, 154, 155, 171, 175, 186, 190, 192, 193, 209, 328

Souart, E., 270

Soumande, Anne Chapoux-, 286

Soumande-Delorme, 303, 318

Soumande-Le Verrier, 76

Southworth, 146

Stubinger, Mme J-G., 192, 193

Sudbury, 208

Sullivan, T., 28, 60

Sulpiciens, 53, 74, 75, 85, 107, 154

Sylvain, T., 82, 83, 148, 202, 203, 255, 269, 270, 274, 275, 277, 278, 282, 286, 289, 292, 294, 297, 302, 304

T

Tamarois 54

Take Kimiwen, 346

Teyssier dit Lavigne, J., 306, 307

Thavenet, J-B., ptre, 149

The Youville Shops, 207

Tours, ville, 220, 328

Toulouse, 244

Toupin, ptre, 200

Trécesson, 208

Trois-Rivières, 23

Tronson, L., ptre, 52, 124

Trutant, 65

Turcq de Castelveyre, L., 57, 58, 63, 75, 93, 110, 322, 346

Turcot, J., 287

Turpin, Frère A-R., 59, 60, 94

U

Université Laval, 346

Ursulines de Québec, 27, 133, 156

Ursulines des Trois-Rivières, 79

V

Valade, M-A., 305

Varennes, paroisse, 100, 207, 299, 303

Varennes, Gaultier de, 23, 24, 25, 26, 30, 83, 148, 268, 274, 278, 289, 302

Varin de La Marre J-V., 100

Vaudreuil, Philippe Rigaud de, 29, 35, 36, 37, 45, 60, 270, 274

Vaudreuil, château de, 257

[385]

Verchères, paroisse, 60, 100, 148

Versailles, 46, 166, 243, 328

Verreau, H-A., ptre, 12, 14

Vessières, Pierre, 201, 202, 295, 296

Véronneau, Sr Agathe, 90, 96, 130, 324

*Vexilla* flegis, 188

Viet, ptre, 217, 223

Viger, J., 105, 217, 339

Villars, M. de, ptre, 157, 214, 215, 222, 233, 234, 241, 243, 244, 246, 247, 248, 258

Villebois de la Rouvillière, H-M. de, 98

Ville Chauve, 168

Ville-Marie, 51, 52, 148, 296, 307

Vitré, Mlle, 238

Volant, Mme, 218, 332

W

Winnipeg, 208

Y

You de la Découverte, Pierre, 28, 35, 202, 268, 272, 291

You de la Découverte, Philippe, 35, 201, 202, 269, 270, 276, 278, 282, 289, 291, 294, 295, 296

You de la Découverte, Mme Madeleine Just, 33, 37, 43, 44, 201, 202, 268, 269, 270, 272, 274, 291, 293, 294

You d'Youville, François-Madeleine. 28. 29, 33, 35, 36, 37, 201, 268, 269, 270, 271, 274, 275, 277, 278, 285, 287, 289, 290, 293, 295

Youville, François-Timothée, 34, 275

Youville, François d', ptre, 11, 38, 147, 177, 276, 336

Youville, lac, 208

- Mission, 209

- Place, 207, 208

- Rue, 207, 208

Youville, Veuve, 283, 286, 287, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 299, 300, 304, 305, 307, 310, 311, 313, 314, 318, 319, 322, 323, 324, 325, 328, 330, 334

Yzambert, J., ptre, 219, 221, 225, 236.

[386]

[387]

**Mère d’Youville**

Table des planches

[Retour à la table des matières](#tdm)

Portrait de la Vénérable Marguerite d'Youville [5]

Portrait de François-Madeleine d'Youville avec sa signature [32]

La Place Royale vers 1842 [33]

Horloge de Mme d'Youville, fabrique Palanson, Paris [48]

Photographie de la première signature connue de la Vénérable Marguerite d'Youville [49]

Maison de Charité des Frères hospitaliers de Montréal [64]

Pierre angulaire de la chapelle de l'Hôpital-général de Montréal [65]

Séminaire Saint-Sulpice au XVIIIe siècle [80]

Louis Normant de Faradon, ptre S-S [81]

L'Hôpital-général de Montréal vers 1840 [96]

Costume des Sœurs de la Charité dites Sœurs Grises [97]

Partie de l'ancien Hôpital-général qui subsiste en 1945 rue Normant [112]

L'ancien Hôpital-général du côté du jardin (verso) [112]

Toitures existantes en 1945 de l'ancien Hôpital-général [113]

Partie construite par François Charon en 1693 et qui subsiste en 1945 (verso) [113]

Maison de la ferme de la Pointe Saint-Charles détruite en 1931 [128]

Ancienne église Notre-Dame de Montréal [129]

Crèche d'Youville actuelle, Côte de Liesse, paroisse Saint-Laurent [144]

Statue de la Vénérable Marguerite d'Youville érigée devant la Crèche d'Youville [145]

Pierre sacrée de l'autel du château de La Gesmerays [160]

Sanctuaire de la chapelle des Sœurs Grises à Montréal [161]

La Vénérable Marguerite d'Youville sur son lit de parade [176]

Vitrail de l'église Notre-Dame de Montréal représentant Mère d'Youville et les œuvres de son Institut [177]

Monument de la Vénérable Marguerite d'Youville à Varennes, P. Q. [192]

Verrière de l'église paroissiale de Charny, P. Q., représentant la Vénérable Marguerite d'Youville [193]

Photographie du baptistaire de Marguerite Du Frost de Lajemmerais [272]

Photographie de l'acte de mariage des parents de Mère d'Youville [273]

Coffre qui faisait partie du mobilier d'Youville [288]

Maison mère actuelle de l'Institut des Sœurs Grises à Montréal [289]

[388]

[389]

Table des Matières

Préface [7]

Introduction [11]

Montréal — Prologue [19]

Chapitre I. À Varennes en Québec [21]

Chapitre II. La couronne de mariée s'effeuille [31]

Chapitre III. Veuve besogneuse [41]

Chapitre IV. Les heures irrévocables [49]

Chapitre V. Administratrice d'hôpital [91]

Chapitre VI. Le sacrifice d'Abraham [101]

Chapitre VII. L'arc-en-ciel [135]

Chapitre VIII. La Croix rayonne [151]

Chapitre IX. La médaille est burinée [173]

Appendice [197]

Lettres de Mme d'Youville [211]

Pièces justificatives [263]

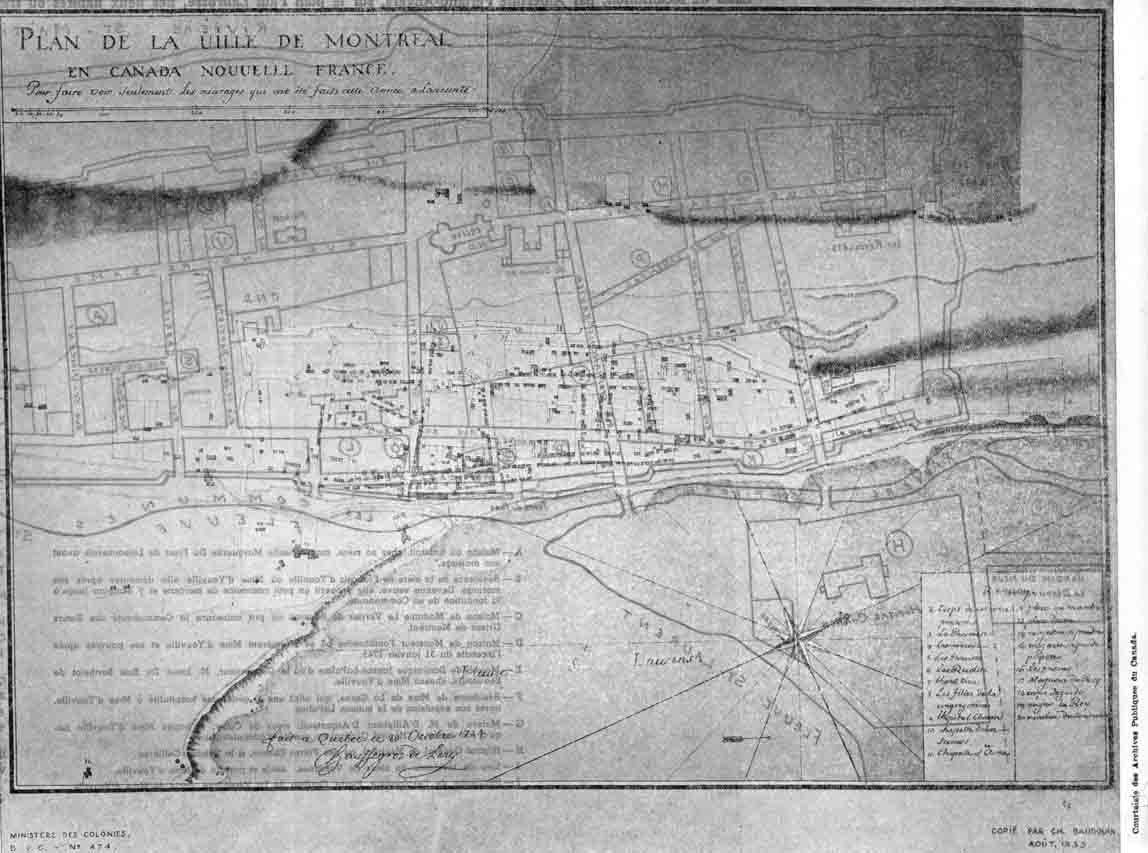
Notes [341]

Bibliographie [359]

Index onomastique [375]

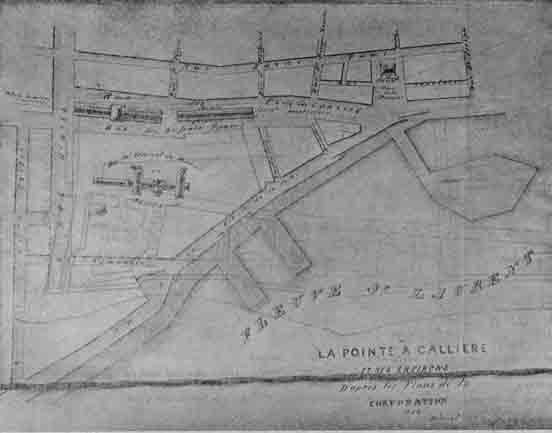
Table des illustrations [387]

Carte 1.



Plan de la Ville de Montréal, en Canada, Nouvelle France.  
Pour faire voir seulement les ouvrages qui on été fait cette année.  
Août 1935.

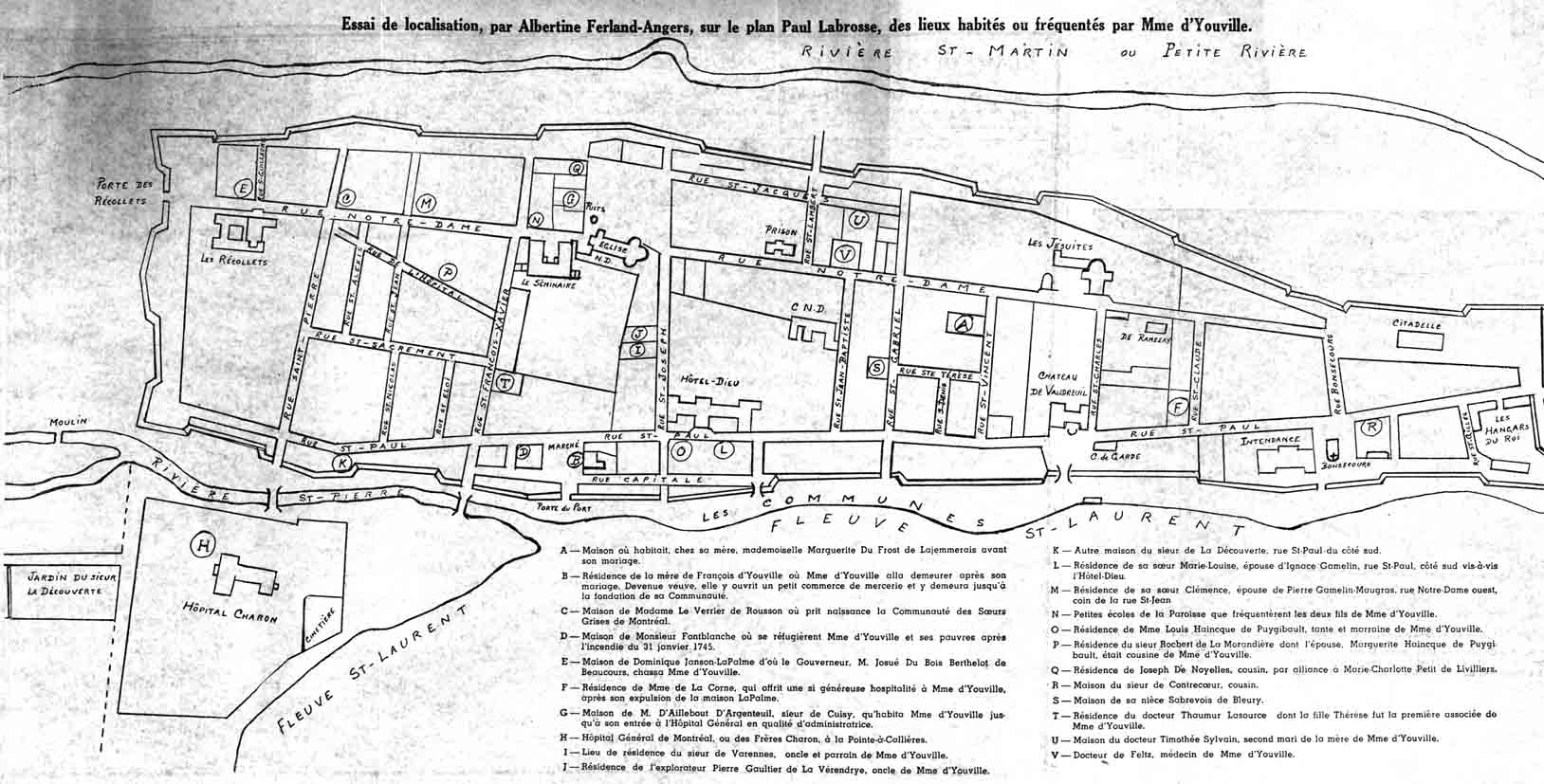
Carte 2.



La Pointe à Callière et ses environs.  
Extraits de *Ma Saberdache* de Jacques Viger.  
Courtoisie du Secrétariat de la Province de Québec.

Ce détail de la Pointe-à-Callières en 1844 permet la comparaison des deux édifices de l’Hôpital : celui des Frères Charon sur la carte de 1724 et l’extension de l’œuvre en 1844. — On remarquera, en haut du plan, le bâtiment des Chambres de l’Assemblée et du Conseil Législatif et, tout à côté, le Marché Sainte-Anne.

Carte 3.



Essai de localisation, par Albertine Ferland-Angers,  
sur le plan Paul Labrosse,  
des lieux habités et fréquentés par Mme d’Youville.

1. La branche cadette de la famille de Varennes portait le nom de La Vérendrye. [↑](#footnote-ref-1)
2. Les Gardes de la Marine devaient être « incontestablement nobles ». [↑](#footnote-ref-2)
3. Se prononce Du Frôt. [↑](#footnote-ref-3)
4. Détail intéressant pour nous. Canadiens, le domaine de la Gesmerays n'était qu'à dix lieues environ du château du Pontbriand dans la paroisse de Pleurtuit, non loin de Dinard, où s'écoula la jeunesse de monseigneur Du Breil de Pontbriand, le sixième évêque de Québec. [↑](#footnote-ref-4)
5. 3 Elle reçut au baptême les noms de Marie-Marguerite, mais, dans les divers documents qui la concernent, elle est presque toujours dénommée du seul prénom de Marguerite. Au registre des admissions et sur la liste des pensionnaires aux Ursulines de Québec, c'est Marguerite. « Le 9 aoust 1712, Madlle Marguerite Lagemerais est entrée aux pensionres. » Son fils, l'abbé Dufrost, l'appelle toujours Marguerite. Aux baptêmes de ses enfants, de même qu'au registre de la Confrérie de la Bonne Mort, et dans l'acte de partage des biens de sa mère, on trouve toujours le seul nom de Marguerite. Dans les multiples documents relatifs à la succession de son mari, sauf une seule fois, il en est de même. Elle-même signait sa correspondance et les quittances ordinaires, tout simplement : Veuve You ville, mais, dans les circonstances solennelles, elle signait : M M Lajemmerais veuve Youville. On peut donc raisonnablement conclure qu'elle était connue sous le seul prénom de Marguerite. [↑](#footnote-ref-5)
6. Les fiefs nobles que le roi taillait d'une main généreuse en pleine forêt canadienne ne rapportaient guère plus que l'existence. Le cas de Mme de Lajemmerais n'était pas unique. Dans une lettre au Ministre, M. de Denonville écrit : « Je dois rendre compte de l'extrême pauvreté de plusieurs nombreuses familles qui sont à la mendicité, toutes nobles... » [↑](#footnote-ref-6)
7. 4 La fondation de Mme de la Peltrie pour l'instruction des sauvagesses fut subséquemment affectée à celle de jeunes Canadiennes pauvres. Les bourses du gouvernement et de Mme de la Peltrie étaient presque toujours accordées en récompense de services militaires à l'instar de Saint-Cyr. Il est même curieux, note l'auteur de *l'Histoire des Ursulines,* de retrouver sur cette liste de protégées des noms qui se voient aussi sur celle des Demoiselles de Saint-Cyr. La plus célèbre, dans les milieux mondains, des anciennes pensionnaires des Ursulines de Québec fut Louise-Elisabeth Joybert de Marsan, qui épousa le marquis Philippe-Rigaud de Vaudreuil, gouverneur [345] général de la colonie de 1703 à 1725. En 1708, Mme de Maintenon, éducatrice par excellence, choisit la marquise de Vaudreuil, parmi tant d'autres dames de la Cour, pour le poste d'honneur de sous-gouvernante des enfants royaux. Ce choix nous édifie sur la distinction de manières de l'élite canadienne à cette époque. Mme de Vaudreuil n'a pas dû quitter le Canada avant 1710 » parce que, le 12 septembre 1709, elle donna naissance à une fille, à Québec. [↑](#footnote-ref-7)
8. cf. MD [↑](#footnote-ref-8)
9. cf. MD. [↑](#footnote-ref-9)
10. 5 Suivant l'usage du temps au Canada, le cadet portait un nom différent de celui de l'aîné. Les deux fils de Pierre You, sieur de La Découverte, entrèrent ensemble au séminaire de Québec. Voici l'inscription au registre : « Philippe Ladécouverte, de Montréal, 12 ans, et François Ladécouverte dit Youville, son frère, 11 ans, étudiants en sixième. » Entrés en juin 1712, ils quittèrent le séminaire en 1714. Contrairement à ce qu'on a écrit, François d'Youville n'était pas officier dans les troupes ; il n'était que *traiteur,* au sens du mot à l'époque, c'est-à-dire qu'il faisait la traite des fourrures avec les Sauvages. [↑](#footnote-ref-10)
11. 6 Pierre You, sieur de La Découverte, naquit en 1658 dans la paroisse de Saint-Sauveur, à La Rochelle. Il était fils de Pierre You, maçon et tailleur de pierre, et de Renée Turcot, fille de Vincent Turcot, filassier. L'abbé Tanguay, généalogiste, ayant mal déchiffré ce nom dans les registres a écrit : Turrot. Le révérend Père Archange Godbout, o.f :m., qui a retracé la généalogie et les métiers des You et des Turcot, l'a rétabli correctement. En 1894, le comte de Palys écrivait : « Il y a encore d'ici de là des You, en Saintonge. » — On trouve des traces de Pierre You au Canada dès 1677. Le 22 mars 1677, à Québec, en l'hôtel de M. de Frontenac, Robert Cavelier de La Salle concède aux Pères Récollets « quinze arpents de terre « de front sur vingt de profondeur, situés sur le grand lac Ontario, bornés « d'un côté par la concession faite au sieur You, sergent de la garnison du dit « fort... » (Cf. : *Histoire du Canada,* par le Père Sixte Le Tac, p. 191). Pierre You épousa à Montréal, le 19 avril 1697, Madeleine Just, originaire de Brèves en Bourgogne, fille d'Hébert Just et de Madeleine Daumont. Leur contrat de mariage, daté du 19 avril 1697, se trouve aux AJM., greffe du notaire Antoine Adhémar, sous la cote 5147. Les états de services du sieur de La Découverte sont à l'Alphabet Laffilard, p. 187 : Officier à la Louisiane, 1683 ; Enseigne au Canada, 1685 ; présent, 1718. D'après la correspondance du marquis de Vaudreuil, le sieur de La Découverte fut aide-major du sieur Clérin, à Montréal en 1709. Cf. APC. C 11, A vol. 30, p. 310. On trouvera de plus amples détails sur le sieur de La Découverte dans une étude intitulée : *Pierre You et son iils François d'Youville,* par Albertine Ferland-Angers, Montréal, 1941. [↑](#footnote-ref-11)
12. 7 Oraison de la messe du mariage : Bénissez, Seigneur, cet anneau que nous bénissons en votre nom, afin que celle qui le portera, gardant à son époux une fidélité entière, demeure dans la paix et dans votre volonté et qu'elle vive toujours dans une réciproque affection. Par le Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. [↑](#footnote-ref-12)
13. 8 La première église Notre-Dame fut ouverte au culte en l'année 1683. En 1723, on l'orna d'une belle façade en pierre à laquelle on ajouta une tour carrée. Cette tour resta incomplète « couverte à la manière d'un moulin à vent » de 1725 à 1777, alors qu'on la compléta d'un clocher à deux lanternes surmonté d'une croix. Mme d'Youville n'a donc connu que l'église sans clocher. M. Jacques Viger écrit dans *Ma Saberdache,* cahier « E » : « Le beau clocher à deux *lanternes que nous avons vu jeter bas le 30 août 1843 ne datait que de 1778. Un habile charpentier du nom de Rangeard en était le constructeur. La tour avait 80 pieds de hauteur par 2, et le clocher, compris la croix qui le surmontait. 80 pds* = *160 pieds mesure française. Les murs de la tour avaient quatre pieds et demi d'épaisseur. On a achevé de la démolir le 18 octobre 1843. »* L'église Notre-Dame actuelle date de 1829. [↑](#footnote-ref-13)
14. 9 Cf. *Annales de l’Hôtel-Dieu de Ville-Marie. 1659-1725.* par Sœur Marie Morin : Second incendie général de notre monastère arrivé le 29 juin 1721, p. 47. « Madame La découverte estoit La dernière maison dans Le chemin du feu qui etoit sy proche que Les brandons tombois desus mais elle, plus sage que Les autres promit a Dieu une somme considérable en faveur des âmes du purgatoire et Le feu saresta aussy tost... » [↑](#footnote-ref-14)
15. 10 Uniforme du régiment de Carignan : Costume blanc, gilet blanc, hausse-col, revers de veste et de manches de velours noir, tricorne à galon d'argent ; aux manches, six boutons d'or, buffleterie blanche, giberne, guêtres et fourreau de briquet noirs. [↑](#footnote-ref-15)
16. cf. APC. C 11 A, vol. 45. [↑](#footnote-ref-16)
17. *Introduction à la Vie dévote*, III, c. 38. [↑](#footnote-ref-17)
18. Au Canada les hommes portèrent la couette jusque vers 1830. [↑](#footnote-ref-18)
19. cf. AJM. Doc. jud. No 966 — 4 avril 1731. Requête de tutelle. [↑](#footnote-ref-19)
20. cf. ATM. Greffe Raimbault, fils. No 685 — 24 avril 1731, Inventaire de la Succession du sieur François d'Youville. [↑](#footnote-ref-20)
21. cf. AJM. Registre des Audiences, vol. 13, p. 1268 — Bail judiciaire des biens du Sieur Ladescouverte. [↑](#footnote-ref-21)
22. cf. AJM. Registre des Audiences, vol. 14. p. 168 — Lamoureux vs Youville. 17 novembre 1733. [↑](#footnote-ref-22)
23. cf. AJM. Registre des Audiences, vol. 13, p. 1245 — Enregistrement de la Saisie réelle des Biens de la Succession de défunt Sieur Ladescouverte. [↑](#footnote-ref-23)
24. 11 Le 4 de mars 1665, Mgr de Laval émit un mandement pour établir la dévotion à la Sainte Famille. Monseigneur établit une Fête de la Sainte-Famille dans tout le diocèse, solennelle et de première classe, avec octave, et la fixa au troisième dimanche après Pâques. Elle fut célébrée la première fois, cette année 1665, et une chapelle fut érigée dans l'église cathédrale de Québec sous le nom de la Sainte-Famille. Le Pape Alexandre VII non seulement approuva la Confrérie de la Sainte-Famille, mais la gratifia de plusieurs indulgences, plénières et partielles pour les membres vivants et défunts de cette confrérie. À Montréal, les assemblées se tenaient dans la grande sacristie de l'église paroissiale. La supérieure de la confrérie n'était élue que pour une année et elle devenait de droit conseillère durant deux ans. La Dame de Charité visitait les malades, quêtait pour les pauvres et voyait à leur distribuer les aumônes reçues. À la mort d'un membre, deux autres membres devaient se trouver constamment auprès de la dépouille mortelle, se relevant à tour de rôle jusqu'à neuf heures du soir. Les Dames de la confrérie devaient suivre le corps avec un cierge allumé à la main, de la maison jusqu'à l'église paroissiale, puis jusqu'au cimetière, sans cierge ni cérémonies. Le postulat durait de trois à quatre mois. Mme d'Youville fut admise dans la Confrérie de la Sainte-Famille en 1727. Elle fut élue conseillère le 5 juin 1731 ; réélue le 25 mai 1732 ; institutrice des postulantes et Dame de Charité, le 25 mai 1734 ; supérieure, [347] le 17 mai 1735 ; institutrice des postulantes et Dame de Charité, le 8 mai 1736, le 20 mai 1737, le 20 mai 1738, le 28 avril 1739, le 17 mai 1740 ; trésorière, le 2 mai 1741. (Extrait du Registre No 1 de la Confrérie des Dames de la Sainte-Famille, conservé aux archives de la Paroisse Notre-Dame de Montréal.) [↑](#footnote-ref-24)
25. Ses prédécesseurs n'étaient que des agents d'une compagnie de commerce. [↑](#footnote-ref-25)
26. 12 Voici l'opinion du Père de Charlevoix, s.j., sur la société de Québec en 1721. « On ne compte guère à Québec que sept mille âmes, mais on y trouve un petit monde choisi, où il ne manque rien de ce qui peut former une société agréable. Un gouverneur général avec un état-major, de la noblesse, des officiers et des troupes... des marchands aisés, ou qui vivent comme s'ils l'étaient... des cercles aussi brillants qu'il y en ait ailleurs chez la gouvernante et chez l'intendante... et nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre langue. » Journal, tome III, p. 79.) De son côté, le marquis de Montcalm écrit : « Québec m'a parue une ville de fort bon ton, et je ne « crois pas que, dans la France, il y ait plus d'une douzaine au-dessus pour « la société. » (Thomas Chapais : *Montcalm.* chap. VI, p. 182.) [↑](#footnote-ref-26)
27. 13 Cf. Le *Marquis de Montcalm.* par Thomas Chapais. Le 17 janvier 1759, le marquis de Montcalm, dans une lettre au chevalier de Lévis, parle d'un dîner de soixante-six plats. Pierre Kalm, naturaliste suédois, dans la relation de son voyage en Amérique du Nord en 1749, note : « Les marchands s'habillent fort élégamment et poussent la somptuosité dans les repas jusqu'à la folie. » [↑](#footnote-ref-27)
28. cf. Corneille, *Polyeucte*, acte 1, scène 1. [↑](#footnote-ref-28)
29. cf. PJ. [↑](#footnote-ref-29)
30. cf. AJM. Greffe Basset, 7 janvier 1698, ratifiant l'emprunt du 23 septembre 1694. [↑](#footnote-ref-30)
31. cf. Lettres de M. Leschassier. — Lettre de François Charon à M. Leschassier, Ville-Marie, 15 octobre 1705. [↑](#footnote-ref-31)
32. cf. AAQ. Extrait du registre « A » de l'Evêché de Québec, 1660-1705, pp. 571-572. Lettres patentes de Mgr de Laval, datées du 2 octobre 1694. [↑](#footnote-ref-32)
33. 14 Cf. ASQ. Copie de lettres, vol. 1, p. 471 : Mgr de Laval à M. de Brisacier des Missions étrangères de France, en 1699. « Le bon M. Charon a beaucoup contribué au succès de notre mission des Tamarois par un de leurs frères qu'il nous donna l'an passé. Il nous en a fourni encore un cette année. Ces donnés épargneront beaucoup aux missionnaires, la dépense d'un engagé étant aussi grande que celle d'un missionnaire même. Je vous prie, et nos Messieurs, de témoigner bien de la reconnaissance à ce bon serviteur de Dieu, qui est autant porté d'affection pour les missions et missionnaires que s'il était du corps. »

    Cf. AAQ. Mgr de Laval à M. Jean-Henri Tremblay, à Paris. Même sujet.

    Cf. APC. B vol. 29-2, p. 315 : Le comte de Pontchartrain au sieur Charon, 30 juin 1707 : au sujet de son mémoire concernant le poste de Niagara.

    Cf. APC. B vol. 29-2, p. 234 : instructions pour servir au sieur Daigremont, 30 juin 1707. Au sujet du soin des malades au fort du Détroit. [↑](#footnote-ref-33)
34. cf. Lettre de M. Leschassier à M. Priât. 20 avril 1700. [↑](#footnote-ref-34)
35. cf. Ibid. à M. de Villarmaula le 22 avril 1700. [↑](#footnote-ref-35)
36. 15 M. Tronson écrivait à M. Mériel le 14 avril 1699. — « La proposition que M. Fredin vous a faite d'aller avec lui en la Nouvelle Angleterre me paraît assez extraordinaire. Je ne sais s'il a trouvé quelqu'ouverture particulière qui lui donne espérance de réussir dans la conversion des jeunes Français qui sont dans la Nouvelle Angleterre. Quoiqu'il en soit, je ne crois point que vous ne deviez vous exposer à ce voyage sans un grand examen, et sans un ordre supérieur. » A M. Dollier, il écrit : « M. Fredin a de l'esprit, il peut avoir ses vues et peut-être quelqu'intérêt particulier [348] autre que celui de la religion. Comme cette proposition ne vient point de l'Évêque ni du gouverneur, mais seulement d'un particulier engagé d'ailleurs à l'Hôpital, elle demande d'être bien examinée. » [↑](#footnote-ref-36)
37. cf. APC. B vol. 29-2 — Le comte de Pontchartrain à François Charon, le 30 juin 1707. [↑](#footnote-ref-37)
38. cf. AJM. Extrait du Registre des Audiences de la Juridiction de Montréal. 1706-1709, p. 373. [↑](#footnote-ref-38)
39. cf. APC. C 11 A, vol. 92, p. 226 — L'Abbé de l'Isle-Dieu au Ministre, 6 septembre 1748. [↑](#footnote-ref-39)
40. 16 Après son procès, Louis Turcq de Castelveyre retourna à Saint-Domingue. Là, il a prouvé, par sa vie vertueuse, que ses imbroglios financiers venaient plutôt d'un tempérament méridional enthousiaste auquel il manquait l'expérience, que de réelle mauvaise foi. A Saint-Domingue, il fonda en la ville du Cap un hospice pour les pauvres, qu'il dénomma *La Providence ;* mais il en remit l'administration financière à d'autres mains et se contenta de s'y dévouer en qualité d'hospitalier, jusqu'à sa mort, survenue le 21 mai 1755. Cf. *Description topographique, civile, politique et historique de la partie française de l'Isle de Saint-Domingue,* Philadelphie. 1797, par L.-E. Moreau de Saint-Méry. La bibliothèque de l'Université Laval, à Québec, possède un bel exemplaire de cet ouvrage rarissime. C'est là que nous avons eu l'avantage de le lire. [↑](#footnote-ref-40)
41. cf. APC. C 11 A, vol. 82 — L'évêque au Ministre, 30 octobre 1744. [↑](#footnote-ref-41)
42. cf. Marie Beaupré : Jeanne Le Ber, p. 94. [↑](#footnote-ref-42)
43. 18 Le 2 septembre 1723, le gouverneur de Vaudreuil, dont l'épouse était amie de la famille de Varennes, sollicitait un brevet de médecin pour Timothée Sylvain. « On m'a proposé, disait-il au Ministre, pour remplir la place de « médecin à Montréal, le Sieur Timothée Sylvain, irlandais de nation, bon « gentilhomme qui s'est établi dans cette ville depuis six ans, dont la « probité et l'habileté m'est fort connue par le grand nombre de cures « considérables qu'il y a fait. » (APC. C 11, A. Vol. 45.) En 1734, l'intendant Gilles Hocquart n'est pas du même avis puisqu'il écrit au Ministre, en date du 29 octobre. « Le Sieur Sylvain qui sollicite la place du Docteur « Sarrazin, décédé, est un charlatan en qui personne n'a confiance. » (APC. C. 11, Vol. 61.) — Monsieur Aegidius Fauteux a publié dans le *Bulletin des Recherches Historiques,* Vol. XXIII, une étude intitulée : « Un médecin irlandais à Montréal avant la Cession », dans laquelle il réfute avec érudition les prétentions à la noblesse de Timothy Sullivan. L'abbé Tanguay ayant reproduit dans son Dictionnaire aénéalogique les pièces truquées produites par Timothy Sullivan, M. Fauteux, par souci de vérité historique, a rétabli les faits. Le brevet de naturalisation de Timothée Sylvain a été enregistré à Québec le 16 novembre 1724. [↑](#footnote-ref-43)
44. Extrait de La Solide Dévotion à la Très-Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph avec un catéchisme qui enseigne à pratiquer leurs vertus, à Paris chez Florentin Lambert, rue S. Jacques devant S. Yves. M. DC. LXXV. Exemplaire conservé aux archives du Séminaire Saint-Sulpice à Montréal. [↑](#footnote-ref-44)
45. 19 Au sujet des communautés, l'extrait suivant nous révèle la manière de voir de l'époque. C'est une réponse aux consultations demandées par le roi à l'égard des vœux que faisaient les Hospitalières de Québec et les Filles de la Congrégation de Ville-Marie. — Il ne paraît pas que l'intention du roi, en leur accordant des lettres patentes, ait été d'en faire de vraies religieuses. Suivant tous les textes et la pratique des premiers temps de l'Église et les *Capitulaires royaux,* la liberté des sujets du roi appartient au roi et non à l'Église. Le roi peut accorder ou refuser la fondation d'une communauté religieuse, le privilège d'émettre des vœux, etc., etc. Une fois cette permission accordée, l'autorité religieuse a seule le droit de juger si la personne qui se présente pour faire des vœux a les dispositions nécessaires pour y trouver la sanctification. (AAQ. Église du Canada, Vol. II. p. 57. Reproduit dans le Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec pour 1940-41, page 419.) [↑](#footnote-ref-45)
46. Charlevoix : Journal, tome V. [↑](#footnote-ref-46)
47. 21 Cf. APQ. *Rapport de l'Archiviste, 1941-1942 :* Aveu et Dénombrement de Montréal en 1731, par Messire Louis Normant, p.S-S. — Cf. *Mémoires de la Société Royale du Canada,* vol. XV, mai 1921 : Un recensement inédit de Montréal en 1741, par E.-Z. Massicotte. [↑](#footnote-ref-47)
48. cf. *Histoire du Monastère des Ursulines des Trois-Rivières*, t. 1, p. 264. [↑](#footnote-ref-48)
49. 22 Cf. *La Revue Canadienne,* tome 12, 1875 : Lettres de la Mère Marie-André Regnard Duplessis de Sainte-Hélène, religieuse de l'Hôtel-Dieu de Québec. [↑](#footnote-ref-49)
50. cf. APC, série B, vol. 74, fol. 46 — Le président du Conseil de Marine à M. de Beauharnois. [↑](#footnote-ref-50)
51. cf. ibid. folio 18 — Le même à MM. de Beauharnois et Hocquart. [↑](#footnote-ref-51)
52. cf BRH. vol. XX, p. 209 — Nécrologe de l'église Notre-Dame de Québec. [↑](#footnote-ref-52)
53. cf. Nova Francia, vol. V, n° 1, p. 360. [↑](#footnote-ref-53)
54. Cf. MD. [↑](#footnote-ref-54)
55. 23 Cf. *L'Union Médicale du Canada,* août 1944. Et le tiré à part. Le docteur Nadeau est attaché au Rutland State Sanatorium, sanatorium pour tuberculeux, situé à Rutland, Mass., États-Unis d'Amérique. Ecrivain et historien distingué, le docteur Nadeau s'est spécialisé dans la médico-histoire de la Nouvelle-France. [↑](#footnote-ref-55)
56. cf. PJ. [↑](#footnote-ref-56)
57. cf. APC. C 11 A. vol. 79, p. 352 — Intendant Hocquart au Ministre, premier octobre 1743. [↑](#footnote-ref-57)
58. cf. APC. C 11 A. vol. 81 fol. 427 — Hocquart au Ministre, 10 octobre 1744. [↑](#footnote-ref-58)
59. cf. APC. série B. vol. 78 fol. 22 1/2 — 24 mars 1744. [↑](#footnote-ref-59)
60. Ces articles d'importation se vendaient cher. Ainsi, un papier d'épingles coûtait trois livres, et une main de papier à lettre, une livre dix sols. [↑](#footnote-ref-60)
61. cf. MD. [↑](#footnote-ref-61)
62. cf. APQ. Aveu et Dénombrement de Montréal en 1731 par Messire Louis Normant, p. 55. [↑](#footnote-ref-62)
63. 24 En cette année 1745, le sieur François-Marie Marchant de Ligneris, chevalier de Saint-Louis, affichait sa haute estime pour Mme d'Youville en la choisissant pour marraine de sa fillette née le troisième jour de juillet. L'enfant reçut [352] au baptême les noms de Marie-Anne-Marguerite. Le parrain fut François-Daniel-Constant Marchant de Ligneris, frère de l'enfant. Cf. AFND. [↑](#footnote-ref-63)
64. cf. MD. [↑](#footnote-ref-64)
65. cf PJ [↑](#footnote-ref-65)
66. 25 AJM. .Registre *des Audiences,* vol. 24, p. 2 : 22 juillet 1746 — Beaucours vs Veuve Youville ; et *ibid.,* p. 14 : 5 août 1746 — Beaucours vs veuve Youville. Ces deux documents sont reproduits *in extenso* en appendice. [↑](#footnote-ref-66)
67. 26 Elisabeth de Ramezay (1707-1780), fille de Claude de Ramezay, gouverneur de Montréal, et de Charlotte Denys de La Ronde, avait épousé à Montréal, le premier septembre 1740, Louis de Chaptes de La Corne, chevalier de Saint-Louis, seigneur de Terrebonne, lieutenant dans le régiment royal de la marine de France, capitaine dans les troupes de la colonie. [↑](#footnote-ref-67)
68. 27 Cf. APQ. Aveu *et Dénombrement de Montréal* en 1731, par Messire Louis Normant, Paul-Alexandre D'Ailleboust d'Argenteuil, sieur de Cuisy (1696-1782). *Traiteur* et négociant, il avait épousé Thérèse Le Fournier Du Vivier, le premier février 1727, laquelle avait hérité de ses parents la propriété dont il est ici question. [↑](#footnote-ref-68)
69. 28 ASGM. Lettre autographe de Jacques Beaudry de Lamarche, fondé de procuration des Frères Hospitaliers de Montréal, datée de Paris le 29 avril 1742. [↑](#footnote-ref-69)
70. cf. APC. série B, vol. 76. [↑](#footnote-ref-70)
71. cf. APC. C 11 A vol. 86, fol. 143 — 10 novembre 1746. [↑](#footnote-ref-71)
72. 29 ASGM. *Inventaire des biens meubles et immeubles des Frères hospitaliers dits Frères Charon,* dressé par Louis-Claude Danré de Blanzy, notaire royal, du 4 au, 19 septembre 1747. [↑](#footnote-ref-72)
73. 30 Les experts étaient Nicolas Moran, charpentier ; Jean-Baptiste Le Cavalier, menuisier ; René Gassien, couvreur ; Paul Tessier dit Lavigne, maçon ; Antoine Durousseau [Durozeau], forgeron ; Michel-Jacques Neveu, vitrier. [↑](#footnote-ref-73)
74. cf. APQ. Rapp. 1935 — Lettres de Mme Bégon, p. 43 : 2 mars 1749. [↑](#footnote-ref-74)
75. cf. APQ. Rapp. 1935 — Lettres de Mme Bégon, p. 25 : 8 janvier 1749. [↑](#footnote-ref-75)
76. cf. ASGM. Lettre originale, signée, datée du 17 août 1750. [↑](#footnote-ref-76)
77. cf. PJ. [↑](#footnote-ref-77)
78. cf. ASGM. Lettre autographe signée, datée du 8 septembre 1748. [↑](#footnote-ref-78)
79. cf. ASQ. Jacques Viger, Ma Saberdache, vol. A, p. 154. [↑](#footnote-ref-79)
80. cf. ASQ. Jacques Viger, *Ma Saberdache*, vol. A, p. 165. — La copie originale, faite à Paris par monsieur l'abbé Holmes et apportée au Canada en 1837, est conservée aux archives du Séminaire de Québec. [↑](#footnote-ref-80)
81. cf. APC. série B vol 87 — Le Ministre à MM. de La Galissionnière et Hocquart, 12 février 1748. [↑](#footnote-ref-81)
82. cf. APC. C 11 A vol. 93, fol. 25 — MM. de La Jonquière et Bigot au Ministre, 1er octobre 1749. [↑](#footnote-ref-82)
83. cf. APC. B vol. 91, fol. 216 — Rouillé à l'Évêque de Québec, 14 juin 1750. [↑](#footnote-ref-83)
84. cf. PJ. [↑](#footnote-ref-84)
85. cf. APQ. Rapp. 1936 — Lettres et Mémoires de l'Abbé de l'Isle-Dieu, p. 319. lettre du 2 juin 1751. [↑](#footnote-ref-85)
86. Il signait Cousturier, avec un « s ». [↑](#footnote-ref-86)
87. cf. ASGM. Brouillon autographe de M. Normant. [↑](#footnote-ref-87)
88. cf. PJ. [↑](#footnote-ref-88)
89. cf. MD. [↑](#footnote-ref-89)
90. cf. APC. C 11 A vol. 97. fol. 123 — M. de La Jonquière au Ministre. 19 octobre 1751. [↑](#footnote-ref-90)
91. cf. Psaume XC. v. 13. [↑](#footnote-ref-91)
92. cf. ASGM. lettre originale signée, datée de Québec le 5 février 1751. [↑](#footnote-ref-92)
93. cf. ASGM. Brouillon autographe signé, daté du 16 février 1751. [↑](#footnote-ref-93)
94. cf. ASGM. Lettre autographe signée datée du 4 février 1751. [↑](#footnote-ref-94)
95. cf. ASGM. Brouillon autographe signé, daté du 12 avril 1751. [↑](#footnote-ref-95)
96. cf. ASGM. Lettre autographe signée datée du 16 mars 1751. [↑](#footnote-ref-96)
97. cf. ASGM. Brouillon autographe signé, daté du 12 avril 1751. [↑](#footnote-ref-97)
98. cf. ASGM. Lettre autographe signée datée du 26 avril 1751. [↑](#footnote-ref-98)
99. 32 Cf. Mgr de *Saint-Vallier et l'Hôpital-général de Québec* — Histoire du Monastère de Notre-Dame des Anges (religieuses hospitalières de la Miséricorde de Jésus), Ordre de saint Augustin, Québec, 1882. Sans nom d'auteur, mais Philéas Gagnon, dans son *Essai de bibliographie canadienne,* t. 1, p. 437, l'attribue à la Sœur Saint-Félix, née O'Reilly, alors archiviste du monastère. Au chapitre vingt-cinquième, au sujet de l'union de l'Hôpital-général de Montréal à celui de Québec, l'auteur dit, page 323 : « Nos annales ne disent qu'un mot de ce projet d'union entre les deux hôpitaux, mais il n'existe ni acte capitulaire, ni écrit quelconque qui fasse connaître quelle fut, dans toute cette affaire, la conduite de notre communauté. » [↑](#footnote-ref-99)
100. cf. ASGM. Lettre originale signée, datée de Québec le 19 juin 1751. [↑](#footnote-ref-100)
101. 33 Pierre de La Rue (1688-1779), nommé en 1722 trente-sixième Abbé commandataire de l'Isle-Dieu, abbaye de l'Ordre des Prémontrés, sous le patronage de la Sainte-Vierge, diocèse de Rouen, à quatre lieues de la ville, dans une île de la rivière d'Andèle, d'où le nom *Insula Del* Cet abbaye donnait, au XVIIe siècle, 3500 francs de revenus annuels. Ecclésiastique éminement distingué et vertueux, l'Abbé de l'Isle-Dieu fut nommé Vicaire général de Québec sous Mgr Dosquet, en 1730, et il le demeura sans interruption jusqu'en 1777, sans jamais, cependant, venir au Canada. Il portait le titre officiel de Vicaire général des colonies de la Nouvelle France. L'Abbé de l'Isle-Dieu s'était acquis l'estime et la confiance de tous par sa sagesse, sa prudence et sa charité ; il inclinait toujours vers les mesures de conciliation de préférence à celles de rigueur. Non seulement il servit l'Église canadienne avec un dévouement désintéressé durant cinquante ans, mais il prenait encore à ses charges les frais de port de la correspondance qui étaient, alors, considérables. L'Abbé de l'Isle-Dieu s'occupa activement du règlement des difficultés financières de l'Hôpital-général de Montréal, de [354] l'obtention des lettres patentes de la communauté des Sœurs Grises » et il continua, malgré son grand âge et ses infirmités, à veiller, jusqu'à sa mort, sur les intérêts de Mme d'Youville, qui le vénérait profondément. [↑](#footnote-ref-101)
102. cf. APQ. Rapp. 1936, p. 296 — Lettres et Mémoires de l'Abbé de l'Isle-Dieu. [↑](#footnote-ref-102)
103. cf. APC. série B vol. 93, fol. 116 ; aussi série F 3, vol. 14, fol. 20 Ministre à MM. de La Jonquière et Bigot, 2 juillet 1751. [↑](#footnote-ref-103)
104. cf. ASGM. Copie collationnée signée Bigot. [↑](#footnote-ref-104)
105. cf. ASGM. Lettre originale portant les trois signatures, datée de Québec le 14 décembre 1751. [↑](#footnote-ref-105)
106. cf. ASGM. Brouillon autographe portant les signatures des associées. [↑](#footnote-ref-106)
107. cf. APC. C 11 A vol. 92, fol. 226-249 — L'Abbé de l'Isle-Dieu, au Ministre. [↑](#footnote-ref-107)
108. cf. APQ. Rapp. 1936 — Lettres et Mémoires de l'Abbé de l'Isle-Dieu, pp. 319, 327, 366. [↑](#footnote-ref-108)
109. cf. APQ. Rapp. 1936, Lettres et Mémoires de l'Abbé de l'Isle-Dieu, pp. 326, 327. [↑](#footnote-ref-109)
110. cf. ASGM. Copie collationnée. Aussi publiée dans Edits et Ordonnances des Intendants de la N.-F. vol. II, p. 407. [↑](#footnote-ref-110)
111. cf. APQ. Rapp. 1936, Lettres et Mémoires de l'Abbé de l'Isle-Dieu, p. 366. [↑](#footnote-ref-111)
112. cf. APQ. Ibid. p. 386. [↑](#footnote-ref-112)
113. cf. APQ. Rapp. 1936, Ibid.. p. 409. [↑](#footnote-ref-113)
114. cf. ASGM. Lettre autographe signée datée du 15 janvier 1753. [↑](#footnote-ref-114)
115. 34 Le Père Pierre Duchaussois, O.M.I., a donné pour titre à son histoire des Sœurs Grises au Mackenzie, qui parut en 1927 aux Editions Spes, à Paris : *Femmes Héroïques.* Dans une allocution, le 11 décembre 1927, Mgr Andréa Cassulo, délégué apostolique au Canada, disait : « Les Sœurs Grises ! pour moi, nommer les Sœurs Grises, c'est dire : des braves ! » Cf. ASGM. *Annales,* 51e année, No 12, 1927. Dans le livre d'or de l'Institut, le très révérend Père Labouré, supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, inscrivit un jour cet éloge : « Que Notre-Seigneur continue de bénir cette sainte maison et en multiplie les membres au centuple. Les Oblats expriment leur reconnaissance pour le zèle et le dévouement des *Femmes héroïques* qui ont rendu possible l'évangélisation du Nord-Ouest canadien. » (Le souligné est de nous.) [↑](#footnote-ref-115)
116. appendice, P.J. [↑](#footnote-ref-116)
117. cf. ASGM. Lettre autographe du 22 septembre 1755. [↑](#footnote-ref-117)
118. En conformité à l'Ordonnance de l'intendant Hocquart, du 19 août 1732,, cf. *Edits & ordonnances des Intendants,* vol. II, p. 351. [↑](#footnote-ref-118)
119. 35 Mère d'Youville avait choisi pour patronne sainte Marguerite, martyrisée à Antioche de Pisidie, celle qui est appelée la mégalomarryre, c'est-à-dire la grande martyre. L'un des Répons de l'office de sa fête nous fournit peut-être la clef du choix de Mère d'Youville parce que cette sainte martyre triompha du démon sous forme de dragon, par le signe de la croix. Voici ce Répons : « Tandis que la sainte martyre redouble ses prières, apparaît un infect dragon : Il l'attaque, tout entière la dévore. — V. Grâce au signe de la croix, par le milieu elle le transperce, et sort du monstre sans nul mal. » C'est pourquoi l'on dit qu'elle a triomphé par le signe de la Croix. Sainte Marguerite a été de tous temps la patronne des femmes enceintes. Autrefois, en Angleterre, sa fête était célébrée sous le rite double de première classe, et d'obligation pour les femmes seulement. Cf. *L'Année liturgique,* t. 4, du Temps après la Pentecôte, par Dom Prosper Guéranger, Abbé de Solesmes. C'est, sans doute, parce qu'elle était la patronne de la fondatrice que le sculpteur canadien Philippe Liébert a sculpté, dans le panneau gauche de l'autel du Sacré Cœur, une figure en relief de sainte Marguerite d'Antioche. [↑](#footnote-ref-119)
120. MM. Jodoin et Vincent dans leur *Histoire de Longueuil,* parue en 1889, disent qu'il est de tradition à Longueuil que le premier bateau passeur entre Montréal et Longueuil fut inauguré et maintenu en service durant de longues années par Mme d'Youville. Cette initiative indiquerait un sens des affaires rare à cette époque chez les femmes, mais nous n'avons pu retrouver aucun document qui appuierait cette tradition orale des anciens de Longueuil. [↑](#footnote-ref-120)
121. 36 Le 17 août 1766, Mme d'Youville écrit à M. Savarie, son procureur en France. « ... Nous avons toujours eu de l'ouvrage des magasins du Roi, surtout depuis douze ans que les gardes-magasins avaient fait attention au profit qu'il revenait au Roi de nous faire travailler, et nous n'avons pas été payées plus cher en 1760 que nous l'étions en 1738, même quelque chose de moins ; pour les rations, M. Bigot a toujours été très ménager et n'a jamais voulu que nous fussions payées comme il convenait. Sur la fin que le bœuf nous était vendu 4 livres, il a consenti à nous donner 3 livres 10 sols la livre et l'Hôpital fournissait le reste. Voyez, monsieur, comme nous sommes traitées : avoir emprunté de l'argent dont il faut payer intérêt et attendre après nos paiements depuis 1757. » [↑](#footnote-ref-121)
122. cf. *Mémoires de M.* de *La Pauze*, Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec pour 1931-1932. [↑](#footnote-ref-122)
123. 37 Mme d'Youville, confectionnant des tentes, suivait un honorable précédent, car selon la coutume des pharisiens que leur secte obligeait de savoir quelque art mécanique et de l'exercer, saint Paul avait appris le métier de faire des tentes, et l'exerça durant son premier séjour à Corinthe. [↑](#footnote-ref-123)
124. 38 Jusqu'en 1915, des descendants de Southworth habitaient à Williamstown, État du Massachusetts, États-Unis d'Amérique. Les faits rapportés ici sont de tradition dans la famille. [↑](#footnote-ref-124)
125. cf. Romains, ch. 13 :7. [↑](#footnote-ref-125)
126. cf. Appendice PJ. [↑](#footnote-ref-126)
127. cf. *L'Église du Canada,* troisième partie, par l'abbé Auguste Gosselin, ch. XXXIV. page 478. [↑](#footnote-ref-127)
128. 40 Le nom de Pointe de Lévy a été donné à ce promontoire en l'honneur de Henry de Lévy, vice-roi de la Nouvelle-France, en 1626. Après les hauts faits d'armes du chevalier de Lévis, l'orthographe du nom de cette pointe a changé en celui de *Lévis,* sous la domination anglaise du pays. Cf. *Dictionnaire Historique et géographique des Paroisses, Missions et Municipalités de la Province de Québec,* par Hormisdas Magnan, Arthabaska, 1925. [↑](#footnote-ref-128)
129. cf. ASGM. Autographe de Mme d'Youville, daté du 24 mai 1758. [↑](#footnote-ref-129)
130. cf.. MD. [↑](#footnote-ref-130)
131. 41 Mgr de Pontbriand décéda à Montréal le 8 juin 1760, et fut inhumé sous l'ancienne église Notre-Dame. Lors de la démolition de cette église, son corps fut exhumé, le 15 juillet 1836, et déposé dans le caveau de la nouvelle église, M. l'abbé Jean Tambareau, p.S-S., alors confesseur des Sœurs Grises, fit don à la communauté du crâne du saint évêque. Cette relique est conservée au musée de la maison mère. Section G, no 8. Mgr de Pontbriand, lui-même, avait laissé par testament aux Sœurs Grises, son linge d'église : gants, ceintures, mitres, etc. [↑](#footnote-ref-131)
132. cf. Lettre du 16 février 1760. [↑](#footnote-ref-132)
133. cf. Lettre du 13 novembre 1759. [↑](#footnote-ref-133)
134. cf. *Inventaire des Ordonnances des Intendants de la Nouvelle-France,* par P.-G. Roy, t. 2 :203. Hocquart, ordonnance du 9 juin 1736. [↑](#footnote-ref-134)
135. cf. ASGM. Autographe. [↑](#footnote-ref-135)
136. cf. S. Luc, ch. V : 8. [↑](#footnote-ref-136)
137. 42 Dans *L'Église du Canada, 1760-1775,* au chapitre XXXIV, l'abbé Auguste Gosselin rapporte ce qu'il appelle *l'affaire Gamelin.* Il s'agit d'un Canadien franc-maçon, du nom de Pierre Gamelin, qui fut élu marguillier de la paroisse Notre-Dame de Montréal, le premier janvier 1771. M. Gosselin dit qu'il était le beau-frère de Mme d'Youville. La sœur de Mme d'Youville, Marie-Clémence, avait, en effet, épousé un nommé Pierre Gamelin-Maugras, le 16 novembre 1735, mais ce Pierre Gamelin décéda le 2 juillet 1757 et fut inhumé le 3 juillet, suivant l'acte de sépulture au registre d'état civil de la paroisse Notre-Dame de Montréal. Comme la lettre de Mgr Briand à Pierre Gamelin est datée du 14 janvier 1771, il ne peut s'agir du même individu. (Cf. AAQ. vol. IV des lettres des évêques, p. 179.) Suivant Œgidius Fauteux, Pierre Gamelin, le franc-maçon, était neveu du beau-frère de Mme d'Youville. Mais, objectera-t-on, c'est peut-être le neveu qui est décédé en 1757 ? La réponse, c'est qu'au mariage de la nièce de Mme d'Youville, Marie-Clémence, fille de Pierre Gamelin-Maugras, célébré à Montréal, le 13 novembre 1758, l'acte de mariage dit : *fille de feu Pierre Gamelin.* L'autre sœur de Mme d'Youville, Marie-Louise, avait aussi épousé un Gamelin, Ignace, qui décéda le 9 mars et fut inhumé le 10 mars 1771. Il était impotent depuis trois ans, suivant cette lettre de Mme d'Youville à M. Feltz, datée du 22 septembre 1770. « Le pauvre Gamelin est toujours dans un état des plus triste : il est sourd, muet, pres-qu'aveugle, il est paralysé de presque tout le corps... Il y a deux ans qu'il est dans cet état. » Le scandale de ce franc-maçon marguillier n'a donc pu être causé ni par l'un ni par l'autre des beaux-frères de Mme d'Youville. Cf. *Les Carnets d'un curieux* par AEgidius Fauteux, dans le quotidien La *Patrie,* numéro du 5 mai 1934. [↑](#footnote-ref-137)
138. cf. Appendice. La lettre du dix juin 1765, à Mme de Ligneris, contient des détails intéressants sur cet incendie. [↑](#footnote-ref-138)
139. cf. Appendice pour les noms de ces personnes. [↑](#footnote-ref-139)
140. cf. « The Case of The Canadians at Montreal distressed by Fire », Montreal, May. 1765. [↑](#footnote-ref-140)
141. *Mandements, Lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec,* en 6 tomes, publiés par Mgr H. Têtu et l'abbé C. O. Gagnon, Québec, 1887-1890, t. 2, p. 180. [↑](#footnote-ref-141)
142. cf. ASGM. *Lettres de Mme d'Youville.* À Mgr Briand, 26 .sept. 1766. [↑](#footnote-ref-142)
143. cf. Pascal, fragment 498. [↑](#footnote-ref-143)
144. cf. Lettre à Mgr Briand, 1769. [↑](#footnote-ref-144)
145. cf. L'Abbé de l'Isle-Dieu à Mgr de Pontbriand, fév. 1759. [↑](#footnote-ref-145)
146. 43 Il s'agit de l'abbé Pierre Ménard. Dans le bordereau de compte en recettes et dépenses, du 30 mars 1761, l'article 6 est pour 50 livres payées à l'abbé de Villars, qui était supérieur du séminaire des Missions étrangères, pour « un jeune ecclésiastique nommé M. Ménard, suivant l'ordre de Mad de La-jemmeraye par sa lettre du 21 septembre, 1761 ». Le 12 février 1764, l'Abbé de l'Isle-Dieu écrivait à Mme d'Youville : « ... C'est le jeune M. Ménard qui se charge de ma lettre et que nous vous renvoyons, prêtre. Il fut ordonné samedi dernier, veille du dimanche de la Passion et il paraît avoir un très grand empressement et beaucoup d'envie de se rendre dans son pays natal, où je crois qu'on sera content de lui ; c'est un fort joli sujet, mais comme vous y prenez intérêt, recommandez-lui beaucoup de prudence, de ménagement et de discrétion vis-à-vis du gouvernement dans les circonstances où nous nous trouvons, et dans lesquelles il ne faut pas donner la moindre [357] atteinte ni prise sur nous, si nous voulons conserver la liberté de Religion... ». L'abbé Pierre Ménard fut nommé curé de la paroisse Saint-Jean, Ile d'Orléans, en 1766, où il demeura jusqu'en 1777. Il fut alors transféré à la cure de Chambly où il demeura jusqu'à sa mort survenue le 28 juin 1792. [↑](#footnote-ref-146)
147. 44 Peu après son entrée à l'Hôpital-général, Mère d'Youville avait fait construire des loges pour les insensés, dans la cour de l'hôpital ; ces loges en bois furent détruites lors de l'incendie de 1765, et elles ne furent pas reconstruites faute de moyens. En 1800, le gouvernement sollicita la communauté de reprendre le soin des aliénés, et, sur l'acceptation de la communauté, Sir Robert Shore, gouverneur, fit construire, en ligne avec le trottoir de l'église, en avant de l'hôpital, une bâtisse en pierre de 30 x 20 pieds environ, comprenant huit loges, à charge d'y garder habituellement huit aliénés. Dans le *Rapport du Comité Spécial nommé pour s'enquérir et faire rapport sur les Etablissements dans cette Province, pour la réception et la guérison des personnes dérangées dans leur esprit...* etc., en date du 10 février 1824, nous lisons : « Il y a à l'Hôpital-général ou à la Maison Religieuse des Sœurs Grises de Montréal, dans lequel les pauvres Lunatiques sont sous les soins gratuits du Docteur Selby, le père, huit cellules d'environ huit pieds de long sur six pieds de large, et de sept pieds dix pouces de haut. Depuis 1800, on y a admis et renfermé quatre-vingt-quatre personnes, dont six y sont encore, vingt-neuf sont mortes et quarante-neuf ont été déchargées comme guéries ou soulagées. » (Cf. APQ.) En 1831, la Communauté des Sœurs Grises, sans renvoyer les insensés confiés à ses soins, cessa d'en admettre de nouveaux à cause de l'insalubrité du bâtiment que la Législature provinciale ne voulait pas reconstruire. En 1844, il restait encore deux patients aux soins des religieuses qui les conduisirent, alors, à l'Hospice des Aliénés de Québec. [↑](#footnote-ref-147)
148. cf. II Cor., VI :10. [↑](#footnote-ref-148)
149. cf. Hymne *Veni Creator Spiritus.* [↑](#footnote-ref-149)
150. cf. Évangile selon saint Jean, Ch. XVII : 26. [↑](#footnote-ref-150)
151. cf. Évangile selon saint Luc, Ch. XI : 2. [↑](#footnote-ref-151)
152. 45 La chambre de la Vénérable Mère d'Youville fut désassemblée avec précaution et reconstituée dans la nouvelle maison mère, rue Guy. Le plancher, le plafond, les châssis, les portes avec leurs cadres, furent transportés ainsi que les meubles, de sorte que la chambre reconstituée que l'on voit aujourd'hui dans le caveau de la maison mère, est véritablement la chambre même de la fondatrice. Le travail de désassemblage a été facilité par le fait qu'on n'utilisait pas de clous à cette époque, mais que les pièces de bois étaient jointes à l'aide de languettes de bois qui entraient dans des cavités ou rainures. Les meubles de sa chambre furent conservés excepté son lit ; celui qu'on nous montre aujourd'hui est une réplique. [↑](#footnote-ref-152)
153. Lettre de la Sœur Despins à M. Feltz, du 9 septembre 1772. [↑](#footnote-ref-153)
154. Sœur Despins écrit : « Le soir à 8.30 heures, elle fut atteinte d'apoplexie, mais si vivement qu'elle est morte entre mes bras, en moins de cinq à six minutes... » Les détails concernant la mort de Mère d'Youville sont contenus dans les lettres de Mère Despins adressées à Mme de Ligneris, le 13 août 1772 ; à M. Héry, le 9 septembre 1772 ; et à M. Feltz, le 9 septembre 1772. [↑](#footnote-ref-154)
155. 46 M. Henri-François Gravé de la Rive, natif de Vannes en Bretagne, et prêtre du séminaire des Missions Etrangères de Paris, vint à celui de Québec le 26 juillet 1754. Il décéda à Québec le 4 février 1802. Elu supérieur du Séminaire de Québec le 20 août 1768, il exerça cette charge jusqu'en 1774. Il fut réélu trois fois ensuite, et fut supérieur du 17 août 1778 au 13 août 1781 ; du 13 août 1787 au 14 août 1793 ; du 12 août 1798 jusqu'à son décès arrivé le 4 février 1802. Lorsqu'il n'était pas supérieur, il était chargé ou de la procure ou de la direction du grand ou du petit séminaire, ou des conférences de philosophie ou de théologie. Même durant les deux années qu'il passa [358] à Montréal, il travaillait toujours à l'œuvre du Séminaire puisqu'il y avait suivi les séminaristes. C'est durant ces deux années qu'il fut en relations journalières avec Mme d'Youville. M. Gravé fut fait Vicaire général du diocèse de Québec en 1778. *La Gazette de Québec* publiait quelques jours après sa mort une Note *biographique* rédigée par l'abbé Desjardins, qui disait entre autres choses : « Dévoré de la passion du bien, il s'est consumé à le faire sans se rechercher ni s'épargner jamais. Son zèle fut brillant et infatigable ; ses talents variés : il eut à un rare degré celui de diriger les consciences ; à un degré non moins éminent, celui de la prédication. » M. Jérôme Demers, Grand vicaire et Supérieur du Séminaire de Québec, contemporain et ami de M. Gravé, écrivait à M. Jacques Viger : « On peut dire en sûreté de conscience, qu'il n'y a aucune exagération dans la *Note Biographique* de M. Gravé, publiée dans la Gazette de Québec, et que tout y est parfaitement conforme à la vérité. » Cf. ASQ. *Ma Saberdache,* cahier E, note 41, p. 225. [↑](#footnote-ref-155)
156. 47 L'annaliste du monastère des Ursulines des Trois-Rivières écrit au sujet de l'abbé Jean-François Sabrevois de Bleury qui fut chapelain des religieuses de 1793 à 1796. « Mademoiselle de la Broquerie nous a conservé un trait de son enfance. Etant enfant, dit-elle, j'étais allée, dans la compagnie de ma mère, Clémence Gamelin-Maugras de La Brocquerie, avec un de mes cousins tout jeune alors, Jean-François Sabrevois de Bleury, visiter madame d'Youville, ma tante. A la fin de la visite, Mme d'Youville regardant le jeune de Bleury lui dit, en le touchant légèrement sur l'épaule : « Tu mourras prêtre, mon petit bonhomme ». Comme on l'a vu, la prédiction s'était réalisée. » Cf. *Les Ursulines des Trois-Rivières depuis leur établissement jusqu'à* nos jours. Trois-Rivières, P. V. Ayotte, Libraire-Editeur, 1888, tome 1. livre second, chapitre XIX, p. 461 : *Les Chapeîins du Monastère.* Suivant Philéas Gagnon, la sœur annaliste était alors la Sœur Marguerite-Marie. *(Essai de Bibliographie canadienne,* tome 1, p. 509.) [↑](#footnote-ref-156)
157. cf. Romains, 8 : 30. [↑](#footnote-ref-157)
158. André Débarras, Visiteur du domaine du Roi, qui avait épousé Louise de Louche. [↑](#footnote-ref-158)
159. Jacques Lartigue, père du futur Mgr Jean-Jacques Lartigue, premier évêque de Montréal, de 1836 jusqu'à sa mort, 19 avril 1840. [↑](#footnote-ref-159)
160. Francis Mackay. Lui et son frère Samuel faisaient partie du 60e régiment de l'armée du général Wolfe. [↑](#footnote-ref-160)
161. sa filleule, Marie-Anne de Ligneris, épouse de Francis Mackay, fille de la destinataire. [↑](#footnote-ref-161)
162. née Marie-Anne Boucher de Niverville, sa fille Louise épousa Samuel Mackay. [↑](#footnote-ref-162)
163. née Madeleine Le Gay de Beaulieu, épouse de Louis-Thomas de Joncaire. Elle demeurait à Repentigny. [↑](#footnote-ref-163)
164. Constant-François-Daniel de Ligneris. [↑](#footnote-ref-164)
165. née Marie-Thérèse de Joncaire, qui épousa Philippe-Antoine d'Hauterive en 1749. [↑](#footnote-ref-165)
166. Catherine Guillette. [↑](#footnote-ref-166)
167. l’Abbé Etienne Montgolfier, prêtre de Saint-Sulpice, Grand-Vicaire du diocèse de Québec. [↑](#footnote-ref-167)
168. née Louise Chartier de Lotbinière. veuve de Louis Denys, sieur de La Ronde. [↑](#footnote-ref-168)
169. Mme de La Ronde décéda la 24 mars 1761. [↑](#footnote-ref-169)
170. Louis Porlier Benac, le filleul de Josette qui avait alors quatre ans. [↑](#footnote-ref-170)
171. fille de la destinataire. [↑](#footnote-ref-171)
172. James Murray, gouverneur en chef de la Province de Québec. [↑](#footnote-ref-172)
173. Daniel de Joncaire, sieur de Chabert et de Clausone, marié en 1752 à Marguerite Rocbert de La Morandière. [↑](#footnote-ref-173)
174. née Cécile Gosselin, seconde femme du chirurgien, mariée en 1757. [↑](#footnote-ref-174)
175. Marie-Clémence, veuve de Pierre Gamelin-Maugras. [↑](#footnote-ref-175)
176. Pierre-Philippe de Noyelles, sieur de Fleurimont. [↑](#footnote-ref-176)
177. née Madeleine de Joncaire, épouse de Louis-Gordien d'Ailleboust de Cuisy, elle décéda le 10 avril 1770. [↑](#footnote-ref-177)
178. sa nièce Louise Gamelin, épouse de Joseph Porlier Benac. [↑](#footnote-ref-178)
179. née Catherine Eurry de La Pérelle, veuve de Pierre-Joseph de Céloron, sieur de Blainville, chevalier de Saint-Louis. Elle était âgée de 47 ans lorsqu'elle entra en religion. C'est la dernière Sœur admise à la profession religieuse par Mère d'Youville, et coïncidence, c'était une veuve comme la fondatrice. [↑](#footnote-ref-179)
180. Jean, né à Montréal le 10 juin 1765, et Marie-Anne Françoise, née à Londres, Angleterre, en 1767. [↑](#footnote-ref-180)
181. née Madeleine de Joncaire, épouse de Louis-Gordien d'Ailleboust de Cuisy. [↑](#footnote-ref-181)
182. née Marguerite Hingue de Puygibault, veuve de Etienne Rocbert de la Morandïère qui épousa Charles-Claude-Pierre Pécaudy de Contrecœur à Montréal le 9 septembre 1768. [↑](#footnote-ref-182)
183. Marie-Anne-Catherine Fleury d'Eschambault, veuve de Charles-Jacques Le Moyne. troisième baron de Longueuil. [↑](#footnote-ref-183)
184. Joseph-Dominique-Emmanuel Le Moyne de Longueuil épousa Louise Prud'homme, veuve de Louis de Bonne, chevalier de Saint-Louis tué au siège de Québec en 1760. [↑](#footnote-ref-184)
185. Fille de feu Joseph Nouchet et de Catherine Foucault. Elle demeurait à l'Hôpital-général et c'est là que fut passé le contrat de mariage. [↑](#footnote-ref-185)
186. Antoine de La Corne, sieur de La Colombière, connu surtout sous ce dernier nom, avait épousé Marguerite Petit de Livilliers, fllle de Madeleine Gaultier de Varennes. [↑](#footnote-ref-186)
187. Louis-Gordien Dailleboust de Cuisy épousa le 15 avril 1771 Marie-Josette Chenneville. [↑](#footnote-ref-187)
188. Madeleine Le Gay, épouse de Louis-Thomas de Joncaire, décéda à Repentigmy le 22 juin 1771. [↑](#footnote-ref-188)
189. Marie-Renée Gamelin-Mauras, fille de sa sœur Clémence, qui avait épousé Jean Sabrevois de Bleury Son frère, Pierre-Mathieu Gamelin-Maugras. Sulpicien, décéda le 12 novembre 1771. [↑](#footnote-ref-189)
190. LeFrère Joseph Dellerme s'était retiré chez un neveu, à Saint-Cyprien, dans l'Agenois, France, où il décéda le 19 mars 1772. [↑](#footnote-ref-190)
191. cf. AJM. Répertoire des contrats de mariage. — Greffe de Pierre Raimbault, père, sous la cote 2849. [↑](#footnote-ref-191)
192. cf. AJM. Répertoire des contrats de mariage. — Greffe de Pierre Raimbault, père, sous la cote 2849. [↑](#footnote-ref-192)
193. cf. AJM. Pièces judiciaires — Raimbault, 7 mai 1731. [↑](#footnote-ref-193)
194. cf. AJM. Registre des audiences, vol. 13, p. 1245. [↑](#footnote-ref-194)
195. cf. AJM. Greffe du notaire Danré de Blanzy sous la cote 3995. [↑](#footnote-ref-195)
196. cf. AJM. Greffe du notaire Pierre Panet, sous la cote 3351. [↑](#footnote-ref-196)
197. François Charon signe son nom avec un « r » seulement.

     cf. AJM. Greffe Adhémar sous la cote 3696. [↑](#footnote-ref-197)
198. cf. AJM. Registre des Audiences, vol. 14, p. [↑](#footnote-ref-198)
199. cf. AJM. Registre des Audiences, vol. 24, p. 7. [↑](#footnote-ref-199)
200. cf. ASGM. Copie d'archives. [↑](#footnote-ref-200)
201. cf. APQ. *Registre d'Ordonnances,* vol. 35, 1748 : pp. 2-3. [↑](#footnote-ref-201)
202. cf. ASGM. Copie collationnée signée Bigot. [↑](#footnote-ref-202)
203. ASGM. Autographe de M. Louis Normant, p.-S-S. [↑](#footnote-ref-203)
204. cf. ASGM. Lettres patentes, manuscrit primitif. [↑](#footnote-ref-204)
205. cf. ASGM. Copie originale signée Boisseau. [↑](#footnote-ref-205)
206. cf. APC. série S. vol. XI, p.. 2. [↑](#footnote-ref-206)
207. cf. APC. série S. vol. XI, p.. 2. [↑](#footnote-ref-207)
208. cf. AJM. Greffe du notaire Danré de Blanzy, sous la cote 7436. [↑](#footnote-ref-208)
209. AJM. Greffe du notaire Pierre Panet, sous la cote 3778, daté du 14 décembre 1771. [↑](#footnote-ref-209)